

**La Mort était
servie à l'heure
(French
Edition)**

Narval Jack

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**Jack
Narval**

**La Mort était servie
à l'heure**



La Mort était servie à l'heure

Jack Narval

Corsaire Éditions

1 rue Royale – 45000 Orléans

www.corsaire-editions.com

ISBN : 9782917843895

Si dans ce roman les lieux cités peuvent parfois exister, les personnages et les situations sont totalement imaginaires.

Pour écrire ce roman, 1 crayon, 400 feuilles, 157 tasses de thé, et tout l'amour et la patience de mon épouse m'ont été nécessaires.

I

Ce ne fut pas un bruit violent qui sortit Ben de sa torpeur mais, tout au contraire, un léger frottement, évoquant celui de chaussons glissant sur un sol en ciment. En d'autres temps, en d'autres lieux, ce bruit domestique aurait évoqué des soirées auprès du feu, des grands-parents vieillissants et bedonnants, mais pour Ben, il signifiait terreur et douleur.

Dans un geste réflexe, le jeune homme tira violemment, frénétiquement sur ses membres. En réponse à ses à-coups, les liens métalliques qui le maintenaient allongé se resserrèrent et mordirent encore plus profondément dans sa chair. Dans sa jambe droite, une douleur atroce domina soudain toutes les autres, et il poussa un hurlement puissant, venu du plus profond de son être. Le cri se fraya un passage à travers sa gorge nouée, força le barrage des dents serrées, mais s'étouffa dans le bâillon qui lui serrait la bouche.

Ben secoua alors la tête pour tenter de se libérer du bandeau qui recouvrait ses yeux, frottant durement le sommet de son crâne contre la surface plane sur laquelle il était couché. Il eut plus de réussite qu'avec le bâillon, car ses mouvements énergiques finirent par permettre au bandeau de glisser, dégageant ainsi partiellement la vue de son œil droit.

Il put enfin voir la pièce dans laquelle il se trouvait.

Mais, hormis des murs en béton brut et un plafond de la même matière, il y avait peu à voir. Juste au-dessus de lui, une ampoule électrique, placée sous un affreux abat-jour fleuri, constituait la seule source lumineuse. Il pivota la tête à droite puis à gauche sans rien apercevoir d'autre.

Le frottement des chaussons contre le sol s'était arrêté alors qu'il s'agitait pour se libérer. Le bruit avait maintenant repris, tranquillement, doucement, juste derrière sa tête. Des crissements se joignirent soudain aux frottements des chaussons, dans un duo sonore, malhabile et saccadé. C'étaient des bruits de pas, soulevés à l'économie, presque des glissements, des pas de vieux. Mais cela ne rassurait nullement Ben, surtout lorsqu'il entendit qu'on maniait des objets métalliques dans la pièce. Les cliquetis et les tintements du métal ranimèrent le souvenir de toutes les souffrances infligées à son corps. À chaque entrechoquement des objets en acier, ses nerfs se crispaient en retour, dessinant sur et sous sa peau une cartographie douloureuse.

Un nouveau hurlement tenta alors de passer le barrage du bâillon.

En vain, encore une fois.

Malgré sa crainte de découvrir ce qui l'attendait, Ben pivota sa tête au maximum pour essayer de voir derrière lui.

Il parvint ainsi à distinguer le dos d'un homme, voûté, presque chauve, vêtu d'une grande blouse blanche, chaussé de bottines en caoutchouc. C'étaient elles qui crissaient sur le sol à chacun de ses pas. L'homme lui tournait le dos. Il était visiblement très occupé à choisir différents outils sur un établi placé contre l'un des murs de la pièce.

Hors du champ de vision de Ben, les chaussons semblèrent hésiter, puis s'éloignèrent, et il entendit soudain le bruit d'une lourde porte en métal qui se refermait.

La porte métallique claqua de nouveau et le doux frottement des chaussons revint dans la pièce et se rapprocha de Ben. Il devina qu'on se penchait au-dessus de lui. Instantanément, son corps se couvrit d'une sueur froide et de frissons. Le jeune homme sentait également, sur sa jambe droite, le contact d'un liquide chaud, visqueux, du sang assurément.

Il sentit soudain descendre jusqu'à lui un vague parfum féminin bon marché, piquant, lourd, à la lavande. À cette odeur parfumée s'ajoutait celle d'une haleine mentholée.

Une main sèche, rêche, effleura son front et ses cheveux raides, collés par la sueur. Tout le corps de Ben se raidit dans l'attente de la douleur qui devait suivre. Mais la main ne fit que remettre doucement le bandeau en place, l'aveuglant de nouveau.

Les chaussons rejoignirent les bottines en caoutchouc, et le bruit des outils et des objets en métal s'amplifia, déclenchant une crise de mouvements déments et désespérés dans le corps de Ben.

Ses à-coups douloureux pour se libérer semblèrent enfin couronnés de succès, car sa jambe droite, celle qui le faisait tant souffrir, s'échappa soudain de ses liens. Dans le même temps, une douleur folle, insupportable, parcourut tout le membre, conduisant Ben au seuil de l'évanouissement.

Tout autant que par l'horrible douleur, une question lancinante torturait Ben, car s'il pouvait maintenant bouger sa jambe, ce n'était pas toute SA jambe qu'il pouvait mouvoir. Le membre était trop léger, trop petit, trop court...

Oh non ! Ils n'ont pas fait ça ! songea-t-il dans une pensée désespérée.

Le jeune homme secoua la tête comme un fou, tant pour chasser cette idée que pour se libérer de son bâillon qui l'étouffait.

Dans son délire douloureux, Ben entendit une voix, une voix de femme qui s'exclamait avec courroux :

— Regarde Robert, il met du sang partout, il faut qu'il arrête ça. Et puis il s'étouffe ! Il ne faudrait pas qu'il meure maintenant !

— Pas de problème Maggy, je nettoierai le sang, répondit calmement une voix d'homme, la voix de Robert. Je vais retirer son bâillon et son bandeau. S'il veut absolument tout voir, autant ne pas lui gâcher ce plaisir !

Ben sentit alors qu'on touchait sa tête, et soudain le bandeau quitta ses yeux. La lumière soudaine, vive, l'aveugla.

Des doigts s'affairèrent également derrière son cou, et il fut libéré du bâillon au moment même où son regard se posa sur sa jambe droite. Ou sur ce qu'il en restait. Le membre qu'il agitait en tous sens était sectionné au niveau du genou. Des lambeaux de muscle et de tendon indiquaient que ses propres mouvements frénétiques avaient abouti à séparer la jambe en deux parties, et ceci de manière définitive. Il jeta un regard à son autre cuisse, qui n'était pas en meilleur état, car la moitié de sa chair en avait déjà disparu.

Le hurlement de douleur et d'horreur que poussa Ben fut si puissant qu'il aurait pu traverser des murs. Ils n'avaient pourtant aucune chance de sortir de la pièce dans laquelle il se trouvait. Ben se souvenait des paroles de l'homme, lorsqu'il avait poussé ses premiers cris. L'homme, le vieux, Robert, alors qu'il l'attachait sur cette table, lui avait brièvement expliqué qu'ils se trouvaient dans un vieux bunker de la seconde guerre mondiale, construit pour être à l'épreuve des bombes... et de n'importe laquelle de ses vocalises.

— Allons, allons le gronda Robert. Il ne faut pas vous agiter comme cela. Cela ne sert à rien de toute façon.

La voix était douce, suave, mais la pression qu'on exerça soudain sur Ben pour le contraindre à ne pas bouger fut très forte et violente.

— Il aurait fallu réfléchir un peu avant de venir voler chez nous, continua Robert. N'est-ce pas Maggy ?

— Oh ! Oui Rob. Ce n'était pas bien de venir ici... approuva une voix de femme sur sa droite.

Ben pivota la tête.

Pour la première fois, il pouvait enfin voir ses tortionnaires. Jusqu'à présent, il n'avait pu qu'entendre leurs voix chevrotantes, au timbre usé, aux syllabes tombantes, des voix de vieux. Pourtant, dans son esprit, il s'était toujours refusé à admettre que ces voix chevrotantes puissent être celles de ses bourreaux. Il lui fallait pourtant se rendre à l'évidence, ses tortionnaires avaient depuis longtemps dépassé le seuil de la redoutée vieillesse. Le prénommé Robert se montrait encore cependant solidement bâti, même si son squelette paraissait trop grand et trop large pour le peu de muscles qui y demeuraient attachés. Maggy, la femme aux chaussons, toute menue, affichait cette sécheresse du corps qui précède celle de l'âme. Une gigantesque paire de lunettes couvrait une bonne partie de son visage, lui donnant l'apparence d'un oiseau de nuit. Tout comme Robert, Maggy portait

une large blouse blanche sur le devant de laquelle un tablier plastifié était attaché, maculé de sang, et Ben savait qu'il s'agissait du sien.

— Alors, comment vous appelez-vous ? insista Maggy, d'une voix polie, comme s'ils se trouvaient à partager le thé ensemble.

— Ben, Ben, balbutia le jeune homme. Arrêtez tout ça, je vous en prie, je ne dirai rien à personne, je vous le jure, laissez-moi partir.

— Et d'où vient-il notre petit voleur ? De la banlieue pourrie de Londres ?

— Non, non, pas du tout, gémit Ben. Je viens de tout près d'ici, de Littlehampton. Je ne voulais rien voler... je vous l'assure.

— Ah non ? Et vous vouliez quoi, nous rendre une visite de politesse... sans passer par la porte. Ce n'est pas beau de mentir. Et les outils dans votre sac ? C'était pour venir nous proposer des réparations... ironisa Maggy.

— Et comment avez-vous choisi notre maison ? Hein ? interrogea Robert.

Un affreux goût de sang envahit la bouche de Ben. Le jeune homme tentait désespérément de trouver les paroles qui lui permettraient d'éviter ou de retarder ce qu'il n'osait imaginer.

— Je ne suis pas venu seul, j'ai un pote qui fait le guet... et quand il va voir que je suis trop long à revenir, il va rappliquer, et vous allez voir !

— Tss tss, ce sont des mensonges tout cela. Vous êtes tout seul Ben, définitivement tout seul ! railla Robert.

— Oui, non seulement il est voleur, mais en plus, il est menteur, renchérit Maggy.

— C'est normal *my dear*, notre jeune ami vient de Littlehampton, une jolie cité autrefois, mais maintenant envahie par toute cette vermine de nouveaux arrivants !

— Tout ça, c'est la faute de l'Eurostar, soupira Maggy.

— Il ne fallait pas venir ici, dans notre quartier, sermonna Robert. Tu n'avais pas vu le panneau *neighbourhood watch* ? La police ne fait pas son travail, tout ce fichu pays se moque des petits vieux, tout justes bons à payer et à payer encore et encore pour les autres. Alors il faut bien que nous prenions les choses en main... que nous éliminions la vermine ! affirma sentencieusement Robert.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous n'avez pas le droit ! hurla Ben. Lâchez-moi ! Laissez-moi partir !

— Le pauvre petit voleur, se moqua Robert. Il fallait y réfléchir avant. Combien de maisons de petits vieux comme nous as-tu visitées ? Hein ?

Et comme Ben restait silencieux, hébété de douleur et de stupeur devant l'irréalité de la situation, Robert lui asséna un coup violent sur un doigt de la main droite.

Ben hurla.

Ben hurla de plus belle lorsqu'il réalisa que le coup avait été donné avec un hachoir et que son auriculaire se trouvait sectionné au ras de la paume.

— Lâchez-moi, vous êtes fous ! Lâchez-moi !

— Bon, je crois que notre jeune ami n'a plus rien d'intéressant à nous dire, soupira Maggy.

— Oui, et de toute façon, il faut qu'on s'occupe de sa jambe.

— Non, non, laissez-moi, supplia Ben.

— Trop tard mon petit, trop tard... mais nous te faisons une promesse, tu sortiras bientôt d'ici, seulement ce ne sera pas en un seul morceau...

— Je mets de la musique ? demanda alors Maggy en s'adressant à Robert.

— Oui, regarde sur la platine, j'ai déjà mis un 45 tours des Kinks², et j'espère que ce jeune homme pressé appréciera le choix du morceau *You really got me* !

— Comme tu es drôle ! pouffa Maggy.

La femme sortit de la pièce et quelques instants après, une musique produite par des guitares et une batterie sortit de haut-parleurs fixés à deux angles des murs. Le rythme syncopé, le riff distordu, le son dépouillé, la voix aiguë du chanteur, rappelaient immédiatement les titres de British Beat en vogue en Grande-Bretagne dans les années 1960. Le célèbre 45 tours devait d'ailleurs être un original, car des grésillements indiquaient l'usure de ses sillons.

Avec une aisance déconcertante pour son âge, Robert esquissa quelques pas de danse saccadés, rapides. Il s'approcha ainsi de la cuisse sanguinolente de Ben. Brusquement, il pressa d'une main sur le membre afin de la maintenir en place, tout en agitant son hachoir de l'autre.

— Ready, Steady, go³ !, dit Robert, tout en levant haut la lame.

Ben hurla de plus bel et s'agita avec frénésie, autant que le permettaient ses liens.

Maggy, qui était revenue dans la pièce, se déplaça alors vers sa tête et tenta de remettre en place le bâillon. Mais Ben bougeait tellement la tête de gauche à droite qu'elle n'y parvenait pas.

Elle tenta alors de maintenir le menton de Ben d'une de ses mains.

La main glissa et passa devant la bouche de Ben, qui y planta ses dents, violemment, profondément. Un goût de sang envahit la bouche de Ben. Il mordit encore plus fort.

Maggy clapit et tenta de retirer sa main.

Mais Ben resserra sa pression, enfonçant ses incisives au plus profond de la chair molle.

Il aurait sûrement arraché un morceau entier de la paume de Maggy

si Rob, d'un coup violent de hachoir, sur sa cuisse ne l'avait brusquement obligé à ouvrir la bouche. Ben lâcha un horrible hurlement, et la main de Maggy.

Gémissante, Maggy porta sa main blessée contre sa poitrine.

— Oh Rob, regarde ce qu'il m'a fait !

— Et bien si monsieur a envie de mordre... nous allons remédier à cela, déclara froidement Robert en retour.

Puis il s'approcha de l'atelier, effectua deux pas de danse et se saisit d'une tenaille.

II

Dès les premières heures du jour, les abords de la plage ondulant entre la jetée de Littlehampton et celle de Worthing étaient parcourus de chiens tirant sur leurs laisses ou courant en tous sens.

Il n'existait aucun doute sur la nature des besoins qui motivaient ces bêtes à venir se tremper les pattes dans l'herbe humide. En revanche, on pouvait s'interroger sur la nécessité pour leurs maîtres d'en paraître si réjouis. Évidemment, pour se conformer aux règles, abondamment rappelées sur des panneaux plantés tout au long de la plage, les bipèdes tenaient à la main des sacs plastiques afin de ramasser les excréments de leurs amis quadrupèdes. Le ramassé de crottes se pratiquait grâce à un mouvement de gèneuflexion rapide et discret, assurant à la population vieillissante un exercice sain et salutaire. De manière remarquable le fameux flegme britannique trouvait là encore moyen de se manifester ; en effet, tout en nettoyant le sol des malodorants étrons, les propriétaires de canidés continuaient à lancer à la ronde de sonores et enjoués *good morning*.

Hormis à marée basse, où une bande de sable apparaissait, la plage, couverte de gros galets, se montrait peu propice aux promenades. Promeneurs et maîtres de chiens, parfois coureurs, préféraient donc piétiner les larges étendues engazonnées qui, en haut de l'estran, couraient parallèlement à la plage. Cette bande verte, dénommée communément *The green*, d'une largeur variant entre trente et cinquante yards, était délimitée côté terre par les murs ou les palissades des premières maisons construites en bordure du littoral, et côté mer par les bourrelets de sable et de galets du haut de l'estran.

Derrière la bande du *green*, le trait de côte présentait un aspect totalement urbanisé, et les villes de Littlehampton, Rustington, East Preston, Fering, Goring et Worthing s'alignaient en collant au plus près du littoral, dans un linéaire de constructions plus ou moins dense. Littlehampton se différenciait des autres avec son port, ses immeubles, son parc de loisir, ses espaces récréatifs aménagés en bordure de plage. Les autres cités de cette portion du littoral affichaient tout au contraire une succession de rues et de lotissements propres et tranquilles, où logeait une population aisée et le plus souvent retraitée. Un curieux, qui aurait longé la côte en bateau, aurait d'ailleurs remarqué que les habitations s'embellissaient et s'agrandissaient en s'approchant de Worthing, une ville sous l'influence de la proche et prestigieuse cité balnéaire de Brighton.

Sur certaines parties de ce littoral, notamment entre Rustington et

East Preston, des haies de tamaris poussaient en haut de l'estran, soulignant ainsi d'un trait vert clair la limite du *green*. Leur feuillage, taillé en biseau, n'avait jamais connu d'autre sécateur que celui du vent, et la vigoureuse végétation donnait aux lieux un caractère sauvage. Conséquence de cet apparent isolement, les murs et palissades des belles maisons de cette portion du littoral étaient considérablement plus élevés et solides qu'ailleurs.

Certains propriétaires avaient ajouté un ou deux rangs de fils de fer barbelés en haut de leurs palissades, ou même installé de manière visible et ostentatoire de coûteux systèmes de détection ou de vidéo.

Tout cela était évidemment destiné à repousser et à intimider voleurs, *yobs* et *hoodies*¹, qui passaient leur temps à gâcher celui des autres.

En raison de ces palissades ou de ces murs, seuls les niveaux supérieurs des maisons demeuraient visibles aux promeneurs. Si les jardins et rez-de-jardin étaient jalousement dissimulés aux regards de tous, il en était tout autrement des étages supérieurs des grandes demeures, dotés de larges balcons ou de terrasses, permettant aux heureux propriétaires de jouir d'une vue directe sur la mer.

L'une de ces demeures semblait pourtant boudier la vue des flots, car d'où qu'on la regardât, il n'était possible d'apercevoir que ses hautes cheminées, le faîte de son toit et le sommet d'une curieuse tourelle. Cette tourelle, coiffée en sus d'un clocheton, s'élevait à l'un des angles de l'habitation et en dénaturait l'aspect général. On pouvait d'ailleurs s'interroger sur l'utilité de ce disgracieux appendice.

Un mur de briques haut de près de six pieds ceinturait l'habitation. Des tessons de verre, coulés dans du ciment sur la dernière rangée de briques, dissuadaient quiconque de toute velléité d'escalade. Collée contre ce mur, une haute haie de persistants, dégarnis et ébouriffés par le vent, aidait à dissimuler toute vue aux curieux. Dans le jardin, des arbres majestueux agitaient l'éventail de leurs branches et contribuaient à rendre invisible la demeure, du moins du côté de la plage.

Dans le mur, une ouverture sous une arche de briques permettait aux habitants de la maison d'accéder à la plage. Paradoxalement, la petite porte de bois qui la barrait présentait un état de fragilité et de décrépitude fort avancé.

D'ailleurs, lorsque derrière le mur, quelqu'un entreprit de faire jouer la serrure, c'est toute la porte qui trembla et sembla sur le point de tomber. Un bruit de métal indiqua qu'enfin la gâche de la serrure avait fini par jouer et la porte pivota sur ses gonds rouillés dans un couinement qui fit lever la tête à tous les chiens courant dans l'herbe.

Une vieille dame apparut. Tout aussi laborieusement, elle entreprit de refermer la porte, malhabilement, en utilisant sa seule main

gauche.

— Satanée serrure, ronchonna-t-elle.

Elle réussit enfin à tourner la clé qu'elle plongeait ensuite, et avec un sourire de victoire, au fond d'une des poches de son grand imperméable. Le vêtement, trop large sans doute pour le corps menu de la vieille dame, était d'une vive couleur jaune. Tout aussi vive était la couleur de l'accessoire rouge qu'elle portait sur la tête. Il était difficile de donner un nom à cet objet dont la forme hésitait entre le chapeau mou et le fichu rigide. Pour compléter sa tenue, la vieille dame était chaussée de bottes en caoutchouc à la couleur assortie à son couvre-chef.

À l'instar de nombreux autres promeneurs matinaux, désireux de nourrir les oiseaux du bord de mer, elle tenait à la main – la gauche – un petit sac plastique ; son autre main demeurait elle enfoncée dans l'une des poches profondes de son imperméable.

La vieille dame commença à avancer dans l'herbe humide et rase, traversant le *green* pour atteindre une échancrure creusée dans le talus du bord de mer et qui permettait ainsi d'accéder plus facilement à la plage.

Dès qu'elle apparut en haut de l'estran, des cris stridents de mouettes la saluèrent, et les oiseaux se dirigèrent à grands coups d'ailes vers ce chapeau, ce point rouge, qu'ils connaissaient et repéraient si bien.

La marée se voulait haute, pourtant avec le vent calme, les vagues qui déferlaient sur la plage frappaient les galets avec douceur, se contentant de les faire gentiment rouler dans une dentelle d'écume. Derrière ce liseré blanc, une masse d'algues teintait l'eau de son vert sombre. La mer s'éclaircissait au loin, jusqu'à prendre un aspect bleu clair sous l'horizon. La vieille femme contempla un instant le tableau océanique puis elle retira son couvre-chef rouge et l'agita au-dessus de sa tête.

Les mouettes, qui tournaient dans les airs au-dessus de la vieille dame, semblèrent alors l'identifier avec certitude. Les volatiles se posèrent près de sa silhouette, rejoints par quelques goélands, plus patauds, qui signalèrent leur arrivée par de grands cris.

— Allez, allez, venez les petits, disait tout bas la vieille dame.

Une masse grouillante d'oiseaux s'agitait maintenant à ses pieds. Elle remit son couvre-chef, puis de sa main gauche, elle s'apprêta à servir les becs affamés.

Un aboiement soudain, tout proche, retint son geste.

Un basset, dont le ventre proéminent touchait presque le sol, venait vers elle à toute allure, et en jappant. Les oiseaux du littoral, pourtant habitués aux canidés de toute sorte, jugèrent plus prudents de s'éloigner d'un coup d'aile, tout en poussant d'amers cris de déception.

D'un air méfiant, la vieille dame regarda autour d'elle, cherchant le maître ou la maîtresse qui ne devait pas être loin.

C'était une maîtresse. Aussi ronde que son chien se montrait rond

Elle apparut sur la plage, courant derrière son chien, elle l'appelant d'un nom qui seyait parfaitement à l'animal : Saucisse.

Visiblement, le chien n'en avait cure car il continuait de courir vers la vieille dame et il vint se placer tout contre elle, levant son museau pointu vers le sac plastique contenant la nourriture. Dans un brusque geste réflexe, la vieille dame leva bien haut le sac pour le tenir hors de portée des dents l'animal.

Mais le chien, pour manifester sa présence et son intérêt pour ce sac, lâcha encore plusieurs jappements.

— Retenez votre chien ! grogna la vieille dame, à l'intention de la maîtresse qui avait rejoint son animal.

— Il n'est pas méchant, il est seulement gourmand. Allez viens Saucisse, laisse la dame tranquille.

— Oui, c'est ça, rappelez votre chien ! Il va faire peur aux oiseaux.

— Saucisse, Saucisse.

Mais le chien, peu sensible aux appels de sa maîtresse, continuait à tourner autour de la vieille dame tout en levant son museau pointu et en jappant d'excitation.

Sa maîtresse sortit alors un sac de sa poche et l'agita dans sa direction.

— Je suis comme vous, je viens tous les jours nourrir les oiseaux avec des restes de pain.

En entendant cela, la vieille dame haussa les épaules et murmura d'un ton méprisant :

— Il n'y a que les ignorants pour croire que les oiseaux se délectent de pain et autres cochonneries de ce genre. Les oiseaux sont des carnivores et moi je leur donne de la viande.

— De la viande s'étonna ? la maîtresse du chien.

— Oui, alors maintenant reprenez votre chien et déguerpissez que je puisse enfin les nourrir tranquillement.

Fâchée d'être ainsi rabrouée, la propriétaire du basset se baissa vivement pour saisir l'animal par son collier.

— Allez viens Saucisse, allons-nous en !

Le chien, tiré par sa maîtresse, consentit enfin à partir, non sans toutefois jeter un regard de regret en arrière.

Dès que le chien se fut éloigné, les oiseaux, qui s'étaient prudemment retirés, se rapprochèrent en se dandinant ou en voletant.

Avec des cris aigus, ils réclamaient leur pitance contenue dans le sac plastique.

Pour les servir, la vieille dame dut sortir la main qu'elle avait jusqu'à maintenant conservée au fond de sa poche, sa main droite.

La paume de cette main était couverte d'un large pansement, dissimulant une blessure en apparence profonde et récente puisque le sang avait traversé les épaisseurs de la gaze.

Avec difficulté, la vieille femme plaça un gant en plastique sur sa main valide, puis tout en maintenant le sac ouvert de l'autre, elle fouilla dedans pour en sortir des morceaux de viande sanguinolents, coupés grossièrement en cubes ou en lanières.

Après avoir brièvement regardé autour d'elle afin de s'assurer qu'aucun promeneur inopportun n'allait encore la déranger, elle lança la viande aux oiseaux, qui s'en régalerent aussitôt et en se chamaillant pour obtenir les plus gros morceaux.

Le sac contenait près de deux livres de viande, mais tout fut englouti en quelques instants.

L'appétit des volatiles ne fut même pas freiné par les poils qui recouvraient certains morceaux de chair.

Lorsque tout le sac fut vidé, la vieille dame le replia avec soin, puis elle retira son couvre-chef coloré et le plaça dans une poche. Ce geste signifiait la fin du repas pour les oiseaux et, de manière quasi instantanée, ils se dispersèrent en poussant des cris de satisfaction.

Les cheveux gris de la vieille dame étaient retenus en arrière par un chignon serré, mais le vent parvenait à agiter quelques mèches rebelles. Elle les remit en place de sa main droite, tout en grimaçant de douleur. La vieille dame regarda alors sa blessure, soupira, puis haussa des épaules.

Elle resta ensuite un instant à regarder la mer et ses abords.

De gros nuages gris s'étaient amoncelés au loin, derrière l'île de Wight. Poussés par le vent, ils ne tarderaient pas à donner de la pluie sur le littoral. Quelques kitesurfeurs profitaient du temps encore ensoleillé et de la brise régulière, pour sauter de vagues en vagues, dans des bonds d'une hauteur impressionnante.

En contrebas de l'estran, des épis de bois et des enrochements brisaient la houle, déchirant la nappe liquide de l'océan en une dentelle d'écume.

La vieille dame pivota vers la droite, et regarda au loin, vers Littlehampton. Sur cette partie de la côte, le haut de l'estran était occupé par des dizaines de cabines de plage, certaines peintes de couleurs criardes, et l'alternance de teintes se détachaient de manière vive sur le fond gris des nuages qui menaçaient.

Sur le parc de loisirs, aménagé à l'emplacement d'un fort défendant autrefois la rivière Arun contre les Français, les wagons des attractions scintillaient déjà dans leur course. La plage de sable de Littlehampton était déserte, tout comme la mer. Les baigneurs et les promeneurs ne feraient leur apparition qu'après le déjeuner, si le soleil persistait. Elle pivota vers la gauche, et scruta au loin, en direction de la jetée de

Worthing. Les attractions qui s'y trouvaient installées scintillaient par intermittence dans le soleil, au gré de leurs mouvements erratiques ou circulaires.

Après un dernier coup d'œil à la mer, la vieille dame se retourna pour regarder vers la terre, où le regard se heurtait aux *Downs*², ces hautes collines qui s'élevaient brutalement en bordure du littoral et qui couraient le long de la côte du Sussex. Rustington, à l'instar des autres cités côtières, s'était établie sur l'étroite plaine coincée entre les *Downs* et la mer. Souvent les nuages coiffaient le sommet de ces collines et en barraient l'accès à la côte, procurant ainsi un climat particulier et agréable à toute la bande littorale. Aujourd'hui, le vent soufflant du sud, le sommet des *Downs* présentait un aspect net et dégagé, mais les nuages venant de la Manche apporteraient sûrement de la pluie. Tant pis pour les baigneurs, les touristes et les arthritiques.

La vieille dame pivota sur les talons usés de ses bottes en caoutchouc et retraversa le talus couvert d'arbustes pour rejoindre le *green*, sur lequel couraient quelques chiens suivis de leurs maîtres.

L'un d'eux, un monsieur dégarni, propriétaire d'un labrador obèse, sembla la reconnaître et lui adressa un signe de la main.

La vieille dame, visiblement peu disposée à engager la conversation, pressa le pas. Mais l'autre bifurqua rapidement pour lui couper la route.

— Hé, Margareth ! Attendez !

La vieille dame ralentit le pas et patienta.

Le chien et son propriétaire, tous les deux aussi essoufflés, la rejoignirent.

— Margareth, vous direz bien à Robert que nous jouons demain au bridge, à seize heures.

— Oui, John, je le lui dirai, répondit la vieille dame, mais cela risque de le mettre de mauvaise humeur, car Robert n'a pas pour habitude d'oublier l'heure de quelque rendez-vous.

— C'est bien vrai. C'est la ponctualité même. Bon vous lui passerez bien le bonjour.

— Bien sûr John.

Et Margareth se dirigea vers la porte en bois aménagée dans le mur de sa propriété.

— Oh Maggy !

Margareth se retourna.

— La porte d'accès à votre jardin est dans un piteux état. Si vous voulez la changer, n'hésitez pas à me le demander, je connais un excellent menuisier, proposa John aimablement.

— Je vous remercie, mais Robert va s'en occuper.

— Il faudrait qu'il se hâte, cela pourrait attirer les voleurs, prévint John. Il termina sa phrase d'un curieux rire.

— De cela, on s'occupe également, répliqua la vieille femme en souriant.

III

Rien ne prédisposait Peter Chapman à courir, ni sa forme physique ni son aversion pour toute forme d'activité physique.

Il était donc étonnant de le voir se livrer à cette activité, de surcroît en tenue de ville, et au milieu de Clarence Street, une des rues principales de Kingston, la truculente cité de la banlieue sud de Londres.

En raison de la foule qui encombraient les trottoirs, le tracé de sa course éperdue ressemblait à un slalom, et il devait montrer une étonnante dextérité pour éviter poussettes, lampadaires, passants et tous les obstacles fixes ou mobiles se trouvant sur sa route.

Sans ralentir son allure, ni attendre le signal sonore destiné aux piétons, Peter traversa Wood Street et poursuivit sa course afin de s'engager sur le pont de Kingston qui enjambait les eaux noires de la Tamise. Sur le fleuve circulaient quelques embarcations mues par de bruyants moteurs ou de vigoureux coups d'avirons. La rive droite du cours d'eau était bordée par le parc du palais de Hampton Court¹ et présentait un aspect sauvage et arboré. S'il atteignait ce parc, d'une superficie de 750 acres, Peter savait qu'il serait ensuite difficile de le retrouver. Il pourrait semer tout poursuivant dans les nombreuses allées qui le sillonnaient, ou mieux encore, se fondre dans la masse des touristes qui visitaient les célèbres jardins du château de Henri VIII. Le jeune homme allait s'élancer pour traverser le pont lorsqu'il se figea. La seconde d'après, il se tapit dans l'entrée d'une boutique de téléphonie, tout en continuant à fixer l'ouvrage d'art. Des badauds l'empruntaient en tous sens, à une allure parfois plus rapide que celle des voitures bouchonnant sur le macadam. Mais ce n'étaient pas les piétons en mouvement que Peter regardait. Encadrés de lampadaires, auxquels étaient accrochés de grandes suspensions débordantes de fleurs, de larges créneaux brisaient la ligne du parapet afin d'y créer des niches. Autrefois, ces niches permettaient aux piétons de se mettre à l'abri des roues des voitures à cheval ; elles servaient maintenant de recoins aux amoureux et aux touristes, parfois aux deux. L'attention de Peter s'était fixée sur l'une d'entre elles, où un homme élégamment vêtu d'un costume gris, placé dos à la rambarde du pont, semblait prendre plaisir à dévisager la foule, par-dessus son journal.

Peter se trouvait à plus de cent yards de l'homme en gris. Il eut pourtant la certitude que l'autre l'avait aperçu. La tête au visage émacié, qui oscillait régulièrement de gauche à droite, s'était figée dans sa direction.

Peter en eut la confirmation lorsqu'il vit l'homme en gris se dépêcher de lancer un appel sur son téléphone portable. La scène ressemblait à un mauvais film de gangster, mais Peter n'avait assurément aucune envie d'y jouer le rôle de la victime.

Il rebroussa alors chemin, repassant devant le clocher carré de All Saint's Church, dont les aiguilles dorées de l'horloge indiquaient treize heures vingt. Après une hésitation, Peter s'engouffra dans la première rue à sa droite, Thames Street, mais sans accorder un regard aux jolies demeures qui bordaient la voie. Il déboucha sur Market Square où les commerçants finissaient d'installer leurs étals. La place avait servi de décor à quelques scènes célèbres de Mister Bean, et en d'autres circonstances, Peter s'en serait amusé. Mais aujourd'hui, il n'accorda même pas un regard à la statue dorée de la reine Anne, qui surmontait Market House depuis 1706, et il fonça vers Clarence Street. Il s'arrêta un instant à l'angle de la rue commerçante. Son attention se porta sur un bâtiment, construit dans un style classique, le centre commercial Bentall's. La façade de l'édifice se voulait une imitation stylisée du proche palais de Hampton Court. Mais cela, Peter l'ignorait et s'en moquait. Il savait seulement que le centre commercial, avec ses quatre-vingts boutiques, représentait un espace gigantesque où il pourrait se dissimuler.

L'entrée du centre sur Clarence Street avait été aménagée de manière contemporaine, à la façon d'une pergola de verre qui s'avancait sur la rue. Ce fut par elle que Peter pénétra dans Bentall's.

À l'intérieur, sur quatre niveaux, les boutiques s'organisaient autour de galeries de forme ovale donnant sur un vaste atrium d'où partaient escaliers et escalators, ainsi qu'un ascenseur aux parois totalement vitrées. Le gigantesque atrium, plus haut que la nef de Westminster, était couvert d'une voûte entièrement vitrée laissant tomber une vive lumière. Le soir, deux mille lampes, accrochées à cette même voûte, illuminaient les lieux comme en plein jour.

Très rapidement, dédaignant les escalators encombrés, Peter gravit les marches d'un escalier pour atteindre le premier niveau du centre. Tout en tentant de reprendre son souffle, il se plaça près de l'un des piliers blancs de soutènement, puis il se pencha par-dessus la balustrade vitrée afin de pouvoir observer l'entrée qu'il avait utilisée pour pénétrer dans le centre. Il existait de multiples accès à Bentall's, notamment par le vaste parking qui lui était accolé, mais s'il était toujours poursuivi, Peter en aurait rapidement la confirmation.

Il resta immobile un temps qui lui parut infiniment long à observer la foule qui entrait bras ballants dans Bentall's et qui en ressortait les mains chargées de sacs. Au moment où il estimait avoir semé ses poursuivants, la silhouette de l'homme en gris passa furtivement devant les portes du hall.

Instinctivement, sous le regard intrigué de quelques acheteurs et celui, plus soupçonneux, d'une caméra de surveillance, il se blottit contre un pilier blanc.

Avait-il rêvé ?

Son imagination lui jouait-elle de méchants tours ?

Non.

Soudain, il revit l'homme en costume gris. Il se tenait au seuil du centre commercial, là où une gigantesque mosaïque, dans une allégorie chrétienne, représentait des poissons et une couronne. L'homme en costume s'entretenait avec deux individus vêtus, eux, de blousons de cuir et chaussés de bottes noires. Si l'un d'eux avait le crâne totalement rasé, la tête de l'autre était surmontée d'une crête d'Iroquois.

Les deux tondus finirent par pénétrer dans le hall tandis que l'homme en gris demeurait visiblement à l'extérieur pour surveiller la sortie principale.

— Merde, jura Peter entre ses dents serrées, qui avait reconnu ses poursuivants.

Il regarda autour de lui.

Au niveau où il se trouvait, des boutiques de mode féminine, largement ouvertes sur la galerie, alignaient leur succession de présentoirs chargés de vêtements colorés. Hormis les cabines d'essayage, aucune n'offrait d'espace où se dissimuler. À l'extrémité de la galerie, comme à chacun des niveaux du centre, un vaste espace commercial était réservé à l'enseigne Bentall's. Peter réalisa que peu d'hommes parcouraient ce niveau du centre commercial, ce qui rendait sa présence encore plus facile à repérer.

Il se retourna et, dans le reflet d'une vitrine, il aperçut le reflet d'un homme d'une trentaine d'années, au visage fin, surmonté d'une tignasse de cheveux blonds mi-longs, vêtu d'un jean et d'un blouson en cuir rouge. Malgré l'urgence, Peter fixa un long moment ce reflet, le sien. Son image lui était pourtant familière, mais pas l'expression de peur visible dans ses yeux et sur ses traits.

Emprunter un escalator ou un escalier se montrait risqué, car tous passaient par l'atrium. C'était pourtant le seul moyen d'atteindre les autres niveaux et le parking.

Très vite Peter se dirigea vers un escalator et, profitant du passage d'un trio d'obèses, il se fondit dans leur masse pour gagner incognito l'étage supérieur. Il comptait atteindre le niveau quatre, donnant accès au parking, lorsqu'il aperçut soudain l'homme en gris qui attendait tout en haut, nonchalamment appuyé contre la balustrade translucide.

Comment avait-il fait pour se rendre là-haut si vite ? Peter n'avait aucune envie de lui demander, et il quitta précipitamment l'escalator au second niveau, où l'espace Bentall's proposait aux acheteurs des

produits de décoration et d'ameublement, allant de la petite cuillère à la cuisine complète.

Peter se hâta d'y pénétrer.

Après un rapide examen des lieux, il partit explorer le rayon des voilages, où, tout en s'absorbant faussement dans le choix de coloris, il pouvait garder un œil sur la large entrée du magasin.

Mais ce qu'il redoutait ne tarda pas à arriver. Il vit apparaître par l'escalator un homme au crâne rasé, qui se posta devant l'entrée de l'espace Bentall's, tandis que l'autre, celui à la coupe d'Iroquois, et qui était monté par les escaliers, accomplissait le tour de la galerie tout en regardant attentivement dans chaque magasin du niveau.

La plupart des boutiques, largement ouvertes ou entièrement vitrées, ne disposaient d'aucun recoin permettant de se dissimuler. Le type à la crête put ainsi rapidement toutes les examiner. Certains que Peter ne s'y trouvait pas, les deux hommes se dirigèrent alors vers l'espace Bentall's, dont l'entremêlement des rayons empêchait d'en voir tout l'intérieur en une seule fois.

Peter battit alors en retraite, s'enfonçant entre les montagnes de coussins, les empilements de tissus, les voilages tendus. Les deux rasés agissaient de manière méthodique et calme. Ils progressaient de façon à examiner ensemble chaque rayon, puis ils s'enfonçaient un peu plus dans le magasin.

Devant leur avancée inéluctable, Peter ne pouvait que reculer. Il se retrouva bientôt acculé dans la partie la plus étroite du magasin, dédiée aux ustensiles de cuisine. Il cherchait désespérément un moyen de fuir sans être repéré. Il avisa soudain une porte de service, réservée au personnel, mal refermée, et qui donnait sûrement accès à une réserve. Pour l'atteindre Peter dut contourner des pyramides de casseroles et de plats. Son coude droit heurta alors maladroitement un panneau vantant les mérites culinaires des volumineuses cuisinières Aga.

Il lui sembla que le lourd panneau vacillait sur sa base durant une éternité, avant de subitement tomber sur le sol dans un grand fracas.

Distinctement, il aperçut dans la seconde qui suivie la tête rasée d'un poursuivant au bout d'une allée. L'homme continua à s'approcher doucement, glissant sur ses épaisses semelles. L'autre homme, à la coupe d'Iroquois, avait disparu, et Peter allait pivoter sur lui-même pour le chercher des yeux lorsqu'il fut brusquement saisi par le bras. Peter tenta de se dégager mais l'homme à la crête, puisque c'était lui qui l'avait attrapé, se contenta de lui appliquer en retour une clé douloureuse sur le coude.

— Allons, allons, il ne faut pas s'énervé... on veut juste discuter avec toi, tranquillement, gentiment, susurra l'homme, avec un sourire qui montra une bouche édentée et une langue alourdie d'un piercing en forme de tête de bouledogue². Le colonel aurait quelques questions

à te poser !

— Mais... Mais que me voulez-vous bande de nazes, je n'ai pas de fric ni de came sur moi.

— Parle moins fort, il faut rester calme, tranquille, comme nous. Et l'homme fit jouer sa clé de bras, déclenchant une vive douleur dans le membre de Peter qui lâcha une plainte.

Le deuxième rasé les avait rejoints. Il affichait un grand sourire de satisfaction. Comme un vendeur approchait, attiré par le raffut provoqué par la chute du panneau, il se baissa vivement pour ramasser la publicité et la remettre en place.

Il s'avança ensuite au devant du vendeur, afin de bloquer toute vue dans le rayon où se tenait Peter. Il salua poliment le vendeur, puis lui déclara d'un ton faussement poli :

— *Sorry mate*³, notre ami est un peu maladroit, mais pas de souci, il faut croire qu'il n'a pas l'habitude de manier les ustensiles de cuisine. Il termina sa phrase par un petit rire, comme s'il trouvait sa boutade éminemment drôle.

Par correction, le vendeur sourit en retour, et avertit :

— Bon, en tout cas, s'il veut un conseil pour choisir un article, il peut me demander avant de tout faire tomber dans les rayons.

— Pas de souci, assura le crâne rasé.

Une cliente appela soudain le vendeur qui tourna la tête en direction de l'appel et, tout de suite après, les talons.

Le rasé se retourna vers Peter et lui adressa un sourire froid.

— Allez mon petit gars, maintenant on avance et sans faire d'histoires !

La clef au bras de Peter se fit plus douloureuse, pour l'inciter à marcher dans la direction voulue.

Tout en clopinant, Peter tentait de réfléchir. Dans la vie, il avait le don pour enchaîner les conneries, mais il avait beau chercher dans sa mémoire, il n'arrivait pas à en relier une seule avec l'acharnement de ces rasés à le poursuivre. Il ne se souvenait même pas les avoir croisés un jour. Et s'il s'agissait d'un problème de came non réglée, il n'était pas assez gros consommateur pour prendre la peine d'envoyer deux gorilles après lui. Ces mecs pouvaient-ils être des victimes d'un de ses nombreux larcins ?

Les deux gars lui étaient tombés dessus, juste au moment où il sortait de chez lui pour monter dans sa voiture et ils avaient essayé de l'embarquer dans leur véhicule, un van Volskwagen, conduit par l'homme en gris. Il avait seulement réussi à s'en tirer grâce au passage subit et inopiné d'une voiture de *bobbies*⁴. Faussant compagnie aux rasés, il avait réussi à monter dans sa voiture. Mais ils ne l'avaient pas lâché pour autant, le suivant partout avec leur van dans le sud de Londres, et ceci malgré la circulation toujours plus intense et ses

tentatives pour les semer. Peut-être qu'il aurait dû continuer à rouler toute la journée pour réussir à leur échapper, mais sa saleté de bagnole avait eu soif de pétrole. Il était entré à toute allure sur un parking du centre commercial Tesco, tentant de dissimuler sa vieille Ford Fiesta au milieu des centaines de véhicules stationnés. Gênés dans leur manœuvre pour le suivre, les types l'avaient perdu de vue. Il s'était cependant trop vite cru tiré d'affaire, car les gars l'avaient repiqué alors qu'il marchait vers l'entrée du Tesco. La poursuite avait alors repris, à pied cette fois-ci, jusqu'à Kingston. Peter n'avait jamais couru autant de sa vie, mais même au cours de cet exercice forcé, son cœur n'avait pas battu aussi rapidement et fort qu'à cet instant.

Mais que lui voulaient-ils à la fin ! En tout cas, une chose était certaine, rien de bon !

Réfléchir ! Vite ! Se sortir de ce mauvais pas avant que tout ne dégénère !

En passant devant le rayon réservé aux couverts de cuisine, Peter s'agita soudain, tentant de se libérer de la prise qui immobilisait son bras. Sous le coup de la surprise, le rasé faillit presque le lâcher. Presque seulement, car Peter poussa un cri de douleur lorsque le type lui saisit deux de ses doigts et les vrilla violemment. Dans la courte lutte, Peter frôla le rayon et il fit tomber au sol quelques couverts. Fourchettes et couteaux tintèrent bruyamment contre le sol carrelé.

— T'avises plus de jouer à ce jeu ! le menaça l'homme à la crête.

— D'accord, d'accord, souffla Peter, tout en se collant à l'homme pour tenter de soulager la douleur qui irradiait dans ses doigts.

— Alors, tu viens avec nous gentiment vers la sortie !

— Oui, pas de souci.

— Bon, alors c'est par là !

Et tous les trois se dirigèrent vers la sortie. À droite se tenaient les caisses, assaillies de clients, pressés d'acheter, pressés de payer, pressés de partir pour pouvoir avec empressement pouvoir acheter et payer ailleurs. De discrets portiques de sécurité étaient disposés sur toute la longueur de la large ouverture du magasin.

Au moment où le trio les franchissait, une sonnerie d'alarme stridente se fit retentir.

— Putain ! Qu'est-ce que c'est que ça ? grogna le rasé qui tenait la main de Peter.

— Je ne sais pas, répondit l'autre avec agacement, mais il va falloir trouver une explication ! Et il désigna d'un geste un membre du personnel de surveillance. L'homme, à l'instar de ses pairs, portait un élégant veston et une chemise blanche, mais sa mine fermée et sa radio portative ne laissaient aucun doute sur sa fonction. Le surveillant avait quitté les caisses et s'approchait d'eux à grands pas.

— Hé, vous, messieurs, veuillez rester là s'il vous plaît !

— Oui, bien sûr, fit l'un des crânes rasés. Puis plus bas, en s'adressant à Peter. Toi tu ne bouges pas, sinon !

Il fit un signe de tête à son complice qui lâcha le bras de Peter.

Le surveillant, peu rassuré par l'aspect du trio, fit en sorte de se placer dans le champ d'enregistrement des multiples caméras de surveillance.

— Avez-vous messieurs dans vos poches un article que vous auriez oublié de passer en caisse ?

— Non, bien sûr que non firent en cœur les rasés.

Pour faire bonne mesure, ils voulurent même montrer le contenu de leurs poches.

Mais en plongeant la main dans l'une des poches de son blouson, l'un des rasés rougit et jura :

— Le bâtard !

Et il sortit une petite cuillère de la poche.

— C'est toi qui l'as glissée dans mon blouson ! Espèce d'enfoiré ! grogna le rasé de manière menaçante, en s'adressant à Peter.

Discrètement, le vigile se tourna pour parler à sa radio portative et appeler des renforts.

— Bon écoutez, essaya de tempérer le gars à la crête, ce n'est qu'une petite cuillère, elle a dû tomber par erreur dans la poche de mon ami. Mais il n'y a pas de problème, je vais vous la régler, j'ai de l'argent.

— Non, non, fit le vigile, il faut que je vérifie maintenant.

— Écoute, tête de macaque, tu ne vas pas nous faire chier. Alors tu nous laisses partir maintenant, sinon on va te renvoyer dans ton pays ! s'énerva le plus jeune des skinheads.

— Mon pays c'est l'Angleterre, répliqua sèchement l'homme au teint basané.

Peter, profitant de la distraction qu'il avait causée, commença lentement à s'éloigner, à très petits pas. Le type à la crête bondit pour le rattraper, mais le vigile, d'un geste aussi délicat que les propos qu'on venait de lui jeter à la figure, faucha avec précision la jambe du type, qui s'affala par terre. Son équipier, oubliant toute réserve, s'en prit immédiatement au vigile.

Des coups furent échangés et leurs bruits secs et mats couvrit un instant la douce musique d'ambiance déversée par les haut-parleurs.

Peter ne sut jamais qui sortit vainqueur de ce pugilat, car sans se retourner, il avait disparu à toute vitesse vers l'escalator.

IV

Avant de s'approcher de sa voiture, Peter observa attentivement le parking du centre commercial Tesco. Il repéra une dispute violente entre deux conducteurs au sujet d'une place de stationnement, il entendit une femme qui hurlait frénétiquement devant son coffre débordant de marmaille et de victuailles, il vit une vieille femme mangeant une boîte de pâtée pour chat sous un abri à chariots, rien qui ne fût anormal en ce genre de lieu.

Peter traversa en courant un terre-plein, sur lequel fleurissaient des papiers d'emballages colorés, et il atteignit son véhicule en quelques bonds. Il s'engouffra dans l'habitacle. Dès qu'il inséra la clé de contact, un signal orange apparut sur le tableau de bord, rappelant l'état désespérément vide du réservoir ; néanmoins, Peter estima plus prudent de s'éloigner du centre commercial et de faire le plein ailleurs. Il savait qu'il pourrait faire le plein à moins d'un mile de distance. Encourageant de la voix le moteur hésitant qui donnait des à-coups de plus en plus douloureux, il parvint finalement à une station B.P., située sur Cromwell Road. Sa carte bancaire était demeurée chez lui et, dans ses poches, il ne trouva que neuf livres en pièces de monnaie. En cherchant et en fouinant dans l'habitacle, il parvint à trouver, sous le tapis de sol, une pièce de cinquante cents. Il offrit ainsi huit livres d'essence au réservoir et garda le reste de la monnaie pour se payer une boisson gazeuse, du Sprite. Il en avait fichtrement besoin. Les rasés lui avaient fichu une sacrée frousse.

Toutefois, la course poursuite, puis l'épisode dans Bentall's, avaient au moins présenté un avantage : détourner son esprit de la sensation de manque. Tout en buvant sa boisson gazeuse, Peter tentait de réfléchir et de comprendre ce qui lui arrivait.

Il était en général quelqu'un de prudent et jamais il n'attendait d'être pris au dépourvu pour commettre quelques larcins. Trop d'amis à lui, poussés par le besoin, avaient commis des conneries sous l'emprise du manque, ce qui les avait envoyés droit à Wandsworth¹. Pour survivre, Peter s'imposait une règle simple, même si elle n'était pas toujours évidente à suivre : ne jamais agir en état de rupture de stock. Cette règle pouvait paraître d'une logique élémentaire, mais elle se révélait difficile à respecter depuis quelques temps. En raison de la crise économique, ses emplettes chez les particuliers où il trouvait habituellement de quoi financer ses besoins, devenaient décevantes. Maintenant, même dans les maisons bourgeoises, Gum Tree² passait avant lui, et les étagères et les dessus de cheminée ne montraient plus

que leurs dessus poussiéreux ; et s'il parvenait à dérober quelque belle pièce, il n'était pas certain pour autant d'en gagner un bon prix, les receleurs se montrant de plus en plus tatillons et radins. Or, le prix de la dope, lui, ne cessait de grimper. Ainsi, aujourd'hui, il ne restait à Peter que deux doses à sniffer. Tout juste de quoi tenir une petite journée, deux au plus, trois en tirant au maximum, mais avec des crampes dans l'estomac et des démangeaisons à rendre fou sous la peau.

Le souci résidait dans le fait que ces doses se trouvaient à son domicile. Or, repasser là-bas présentait un risque certain. Les rasés, pour une raison qui lui échappait encore, semblaient très déterminés à le retrouver et à l'embarquer. De plus, à l'évidence, ils savaient où il créchait, puisqu'ils avaient tenté de le cueillir ce matin en bas de chez lui. Peter réfléchit encore un instant, faisant semblant de peser le pour et le contre, les risques et les avantages que représentaient un retour à son appartement. Ses hésitations n'étaient qu'un leurre, car au fond de lui-même, il savait très bien qu'il n'avait pas le choix : il lui fallait sa dope. Aujourd'hui. Maintenant. Tout de suite.

Ses mains moites de sueur froide – son premier signe du manque – remirent le moteur en marche. Roulant prudemment, tant à cause du faible niveau de son réservoir que pour pouvoir observer la circulation autour de lui et voir s'il était suivi, Peter fit route en direction de Molesey.

Comme à chaque heure du jour ou de la nuit, la circulation était dense dans l'immense périphérie du sud de Londres. Tout en se rongant les ongles d'une main et en conduisant de l'autre, Peter ne cessait de se répéter qu'il devait demeurer calme. Heureusement, il se trouvait seulement à quelques miles de sa destination, et en moins de quinze minutes il entra dans la ville de Molesey.

Dans l'arc des opulentes cités qui ceinturait le sud de Londres – peuplées par les membres de l'*upper class*, des joueurs de football et des traders de la City – Molesey se contentait d'être une ville populeuse.

Extérieurement, hormis des chaussées un peu plus défoncées qu'ailleurs, des détritiques un peu plus nombreux sur les trottoirs, des véhicules dont les plaques d'immatriculation venaient du fin fond de l'alphabet³, rien ne distinguait Molesey des autres communes. Il fallait remarquer le nombre anormalement élevé de voitures stationnées devant la plupart des maisons pour comprendre que ces dernières étaient divisées en de multiples logements hébergeant plusieurs familles. L'étroitesse des logements rejoignait ici celle des finances.

L'œil avisé aurait également noté que la plupart des demeures, autrefois à toit plat, avaient fait l'objet d'extensions successives, en hauteur avec l'ajout d'un étage ou par l'agrandissement de leur surface

au sol, au détriment des jardins et des garages.

La même indigence affectait les jardins et si quelques-uns montraient encore des aspects plaisants, avec des buissons taillés, des nichoirs et des bains pour oiseaux, des pelouses tondues avec une obstination maniaque, la plupart des autres, derrière leurs palissades effondrées, ne servaient plus que de dépotoirs aux canettes de bière. Et Dieu seul savait combien les Anglais en consommaient...

Signe du temps, dans la plupart des habitations, les fenêtres des *bow-windows*⁴ donnant sur la rue, et éclairant autrefois des petits salons où se prenait le thé, étaient maintenant aveuglées par d'immenses télévisions à écran plat, qui tournaient leur dos gris au monde et aux passants. La vie télévisée et en deux dimensions remplaçait maintenant le manque de perspective offerte par la rue.

Après avoir, par prudence, accompli plusieurs fois le tour de son quartier, Peter pénétra dans la petite rue où se trouvait son appartement. Toujours avec précaution, il se stationna dans une rue adjacente. Profitant de l'abri offert par une palissade de jardin à moitié avachie sur le trottoir, il examina longuement les petits immeubles où se trouvait son logement.

Son appartement était situé au-dessus des quelques commerces de la rue, tous tenus par des étrangers : l'épicerie par un Pakistanais, le restaurant de plats à emporter par un Chinois, la seconde épicerie par un Indien, la boutique de journaux par un Gallois. C'était d'ailleurs ce dernier, avec son affreux accent, qui parlait le plus mal la langue anglaise.

Tout paraissait tranquille et, comme tous les soirs, des grappes de *teenagers* aux capuches rabattues sur la tête traînaient devant la boutique du pakistanais avec des canettes de bière dans une main et le téléphone portable dans l'autre ; quelques clients papotaient avec le marchand de journaux, et le restaurateur chinois essayait pour la millième fois la porte vitrée de son commerce.

Peter leva les yeux vers le faîte du toit de son logement, par-dessus lequel se dessinait l'ombre d'un ciel menaçant. En raison du manque grandissant, il lui sembla que le réseau de fils électriques, alimentant plusieurs dizaines d'habitations à partir d'un unique poteau, ressemblait plus que jamais à une gigantesque toile d'araignée.

Alors, Peter se hâta de marcher vers la porte d'entrée de son immeuble. Un digicode, à moitié brûlé par la flamme de briquets, rappelait qu'autrefois l'accès s'opérait grâce à lui. Pour entrer, Peter dut utiliser sa clé.

La serrure résista un court instant, puis il poussa la porte donnant accès à un minuscule hall. Un escalier partait sur sa droite, et il le monta aussi silencieusement que possible. Les lieux sentaient la cuisine chinoise et le vomi anglais. Sur le premier palier, une seule

porte était visible, celle du logement de Peter. Il posa son oreille contre le bois pour écouter. Il entendit avec surprise un bourdonnement de voix, mais il fut rassuré quand il reconnut les éclats de rire de David Jason et de Buster Merryfield, les acteurs principaux de la série *Only fools and horses*. Peter regarda sa montre qui affichait quatorze heures quinze, l'heure de l'énième rediffusion de la série sur B.B.C.1. Ce matin, en partant de chez lui, il avait visiblement oublié d'éteindre sa télé.

Avant de pénétrer dans son logement, Peter gravit silencieusement encore quelques marches vers le second étage, juste pour s'assurer que personne ne s'était planqué sur le second palier pour l'attendre.

Peter redescendit et ouvrit la porte de son appartement, qu'il poussa doucement. Une odeur familière de cigarettes, de haschich, de plats cuisinés et de linge sale l'accueillit. Peter s'avança et referma la porte dans son dos. Les lieux paraissaient identiques à d'habitude. Il n'avait d'ailleurs pas le temps de s'en assurer, et il se déplaça rapidement vers la salle de bains, ou tout du moins vers la pièce baptisée ainsi. Il se baissa vers une plinthe sur laquelle était fixé un volumineux boîtier pour prises électriques. Peter actionna l'interrupteur de la prise pour en couper l'alimentation⁵ et en détacha la façade. À l'intérieur du boîtier, hormis des fils électriques, se trouvaient les deux dernières doses de dope de Peter. Il s'en empara rapidement et les fourra dans la poche arrière de son jean.

Peter retourna ensuite dans l'unique pièce de vie de son logement, qui servait tout à la fois de salon, de chambre à coucher et de cuisine. Il farfouilla dans un tas de papiers et de courriers ouverts afin de retrouver sa carte bancaire. Il la découvrit finalement coincée entre les pages d'un magazine d'art, souvenir de ses velléités pour obtenir un diplôme en histoire de l'art. Dans un sens, pourtant, Peter avait réussi dans le domaine de l'art, car ses études avortées lui servaient à estimer au meilleur prix les antiquités et les objets précieux qu'il savait si bien voler et revendre.

À côté du lit, il trouva sous un linge une petite valise en cuir marron clair, étonnamment propre et en bon état en regard de tous les autres objets qui se trouvaient dans les lieux.

— Ah ! Valise magique, il est temps de partir en balade ! s'écria-t-il, tout en la posant sur le dessus de lit sale.

Il l'ouvrit d'un geste et vérifia que tout était à l'intérieur : deux pantalons repassés de manière impeccable, l'un en toile, l'autre en matière synthétique infroissable, des chaussures légères en cuir noir, deux chemises blanches, deux cravates de couleur neutre, un blouson de coupe classique, et même un porte-documents. Avec un bon rasage et du parfum bon marché, le tout suffisait à transformer Peter en petit commercial propre, en employé de banque vertueux, ou en vendeur

bien mis de sa personne. Et ce déguisement, puisque cela en était un, lui permettait de pénétrer chez les bonnes gens pour y voler en toute tranquillité. Sa technique était simple et éprouvée, il repérait tout d'abord ses victimes dans les salles de vente, les salons d'antiquité ou les magazines d'art. Il les suivait et se débrouillait pour récupérer leur numéro de téléphone. Ensuite, il se présentait chez la future victime, comme un commercial, un collectionneur, ou un vendeur d'antiquités. Une fois entré dans la demeure, il utilisait discrètement son téléphone portable pour faire sonner le combiné de la victime. Pendant que cette dernière allait répondre, il en profitait pour, avec discernement, repérer la poterie, le bibelot susceptible de se révéler précieux, et qu'il dérobaient sur-le-champ. Si besoin était, après ce premier repérage, il n'hésitait pas à revenir plus tard, en utilisant cette fois-ci tout son attirail de cambrioleur.

Mais en ce jour, Peter n'avait aucune cible définie ou rapide à dévaliser, et de toute façon, il lui fallait de la fraîche pour se payer de la came. Alors, il allait être contraint d'agir à la volée, ainsi qu'il qualifiait avec humour cette forme de forfait. À cette fin, il comptait utiliser sa technique de déguisement pour pénétrer chez les gens, mais dans le but plus prosaïque de voler quelques billets dans les sacs à main ou les portefeuilles. Toutefois, un ustensile lui manquait pour parfaire sa tenue et rendre sa présence anodine dans les rues, les parcs et jardins. Or, cet ustensile indispensable ne se trouvait pas chez lui, mais chez le Gallois du dessous.

Alors, sa valise à la main, et sans prendre la peine d'éteindre la télé, Peter sortit de son logement.

En bas des marches, il ouvrit prudemment la porte pour observer la rue. Il ne remarqua aucune silhouette suspecte dans les véhicules en stationnement. Néanmoins, avec hâte, il longea les murs pour se déplacer jusqu'au marchand de journaux. Le Gallois possédait non seulement la boutique mais également tous les appartements aménagés au-dessus, et il les louait sans bail et à prix d'or, à condition de recevoir des loyers en espèces à chaque fin de semaine.

Peter poussa la porte de la boutique, déclenchant un carillon imitant avec quelques notes trop aiguës l'hymne national. L'échoppe était tout en longueur, et ses murs couverts de présentoirs à journaux et à magazines renforçaient l'impression de se trouver dans un couloir. Du premier coup d'œil, il était facile de constater que les titres à succès de la boutique étaient ceux montrant des parties de jambes en l'air, poilues pour les footballeurs, épilées pour les dames sur papier glacé. Devant la caisse, tout un assortiment de graisse en barres colorées, sucrées et chocolatées exhibait ses emballages colorés. Les loteries en tout genre constituaient également une activité importante de l'établissement et les tickets offrant fortune s'alignaient sur plusieurs

rangées, dans une vitrine, et hors de portée des mains chapardeuses. Derrière la caisse se tenait Welsh, le patron, un homme dont la tête ronde semblait directement vissée au tronc en raison de l'absence apparente de cou.

— Hello mon cher Mr Chapman, fit Welsh, de sa voix sifflante d'asthmatique cardiaque alcoolique et fumeur en surcharge pondérale avancée.

— Hello Welsh. Est-ce que Mao est là ?

— Ouais. T'es amoureux de lui pour venir le voir toutes les semaines ?

— Peut-être, en tout cas, je voudrais encore te l'emprunter, pour un faire un tour.

— Encore ! Il faudrait t'en acheter un.

— Oui, mais mon propriétaire ne veut pas que j'ai de chiens !

— Ah ! ah ! Très drôle Peter. Allez, je te prête Mao, mais tu le ramènes vite, ma fille commence à bien l'aimer.

— Pas de souci.

— Mao ! Mao ! appela alors Marc, en direction de la réserve dont la porte était entrebâillée.

Mao apparut et s'approcha d'eux.

Peter lui caressa la tête d'un geste amical.

— Alors Mao, prêt pour une petite virée ?

Mao, qui était un bull-terrier, ne répondit évidemment rien et se contenta de battre de la queue. L'animal avait le museau pointu caractéristique de sa race, mais son pelage n'était pas uniformément blanc, présentant des taches de poils noirs, comiquement réparties sur la tête et le dos.

— Je suppose que lorsque tu reviendras de virée tu pourras me payer mes loyers de retard ? s'enquit Welsh, accompagnant sa question d'un sourire dépourvu de toute chaleur.

— Ouais, pour sûr qu'on fera affaire, s'empessa de répondre Peter.

Outre son activité de marchand de journaux et de propriétaire de biens, Welsh était à l'occasion receleur pour Peter et pour tous les autres paumés qui traînaient leurs semelles sur les trottoirs de Molesey.

— Tiens, alors en prime, je te file la laisse en cuir du chien... Mais je me demande bien ce que tu peux foutre avec lui ! Ici, il est bon à rien à part bouffer. Il n'est même pas capable de faire fuir les rats !

— Justement, c'est pour cela qu'il m'est utile. Parce que c'est un gentil toutou.

— Bon alors fous le camp avec mon clebs, mais ramène-le moi avec un os à ronger à mon intention ! Je commence à avoir les crocs ! Si tu vois ce que je veux dire...

— Justement, en parlant d'os à ronger, je suis un peu à court, tu ne

pourrais pas m'avancer un billet de vingt.

— Tu te fous de ma gueule ! Tu me dois déjà trois semaines de loyer de retard, et en plus il faudrait que je te file un billet !

— Dis-toi que c'est un investissement, et que je le rendrai avec ses petits.

— Ouais, bon, tiens, mais je le marque sur mon carnet.

Welsh tendit à Peter un billet à l'effigie de la reine tout en traçant dans le vide, sur un tableau imaginaire, le signe d'une croix.

— Je n'oublie rien Peter, surtout les chiffres.

— Sois cool Welsh, sois cool... je vais te le rendre ton pognon.

Peter passa le collier autour du cou du chien qui, visiblement très content de sortir de la boutique, lui lécha la main au passage. Mao savait que les sorties avec Peter finissaient souvent en bord de mer ou dans de charmantes petites villes, riches en lapins à chasser et en terriers à explorer.

Et Mao avait deviné juste, car dès qu'ils furent montés en voiture, Peter prit la direction de la côte sud. Après avoir joué au touche pare-chocs durant la traversée de Esher, puis sur la petite route traversant les bois de Oxshott, Peter s'engagea enfin sur la A 24, la route qui pointait vers le West Sussex.

Juste avant que la quatre voies ne se transforme en une simple route, il s'arrêta dans une importante station service et remplit partiellement le réservoir de son véhicule, grâce au billet de 20 £, si généreusement offert par Welsh. Il profita de cet arrêt pour se rendre dans les sanitaires avec sa valise de magicien. Utilisant les lavabos, il se rase tout d'abord avec soin, coiffant également ses cheveux blonds du mieux qu'il pût. Il passa ensuite dans des toilettes, où il se changea rapidement, hésitant seulement quelques secondes sur le choix de couleur de sa cravate. Il opta finalement pour la couleur gris clair. En sortant des toilettes, il s'examina un instant dans les glaces. Elles lui renvoyaient une image de jeune homme bien bâti, au visage triangulaire, avec un front haut et des yeux en amande, couleur bleue. Satisfait de la transformation, Peter la compléta d'une généreuse aspersion de parfum.

Il ne lui manquait plus qu'une chose pour se sentir parfaitement bien. Pour ce faire, il retourna s'enfermer dans des sanitaires. Mais c'était d'un tout autre besoin dont Peter avait envie, car à l'intérieur il rabattit l'abattant des toilettes et s'accroupit devant. Le jeune homme sortit ensuite de sa poche une paille en plastique, prise sur un présentoir de la station, en même temps qu'un prospectus sur papier glacé. De ses dents, il coupa un petit morceau de la paille, de la longueur d'un pouce. Ensuite, sur l'abattant, il posa le papier et répandit dessus la traînée couleur beige d'une de ses doses de drogue. Il inséra le morceau de paille dans sa narine droite et inspira toute la

poudre, jusqu'au dernier grain...

Lorsqu'il sortit des sanitaires quelques instants plus tard, le monde lui paraissait moins gris et le ciel moins bas. Le gérant de la station parut un peu surpris lorsqu'il se présenta ainsi vêtu mais, depuis longtemps blasé par les mœurs de ses compatriotes, il rabaisa très vite la tête pour se replonger dans la lecture attentive de la troisième page du *Sun*⁶.

Mao, qui était sagement resté dans sa voiture, accueillit son retour avec enthousiasme, pressentant à juste raison que ce changement de tenue signifiait une virée sur la côte anglaise.

Peter reprit la route et roula en direction de Worthing, mais à Findon, sur un grand rond point, il prit l'A 280 qui conduisait vers Littlehampton. Il avait opéré à de multiples reprises des raids dans les abords de Worthing, trop peut-être, et il avait intuitivement décidé de pousser plus loin sa quête. Il longea sur quelques miles les ondulations des *Downs*, jusqu'à Angmering, où il emprunta la A 259. Il circula encore quelques minutes, puis bifurqua au hasard en direction de Rustington.

V

Un tube des Black Eyes Peas, diffusé sur Capital F.M., venait de s'interrompre pour les actualités de seize heures lorsque Peter dépassa le panneau placé à l'entrée de la petite ville de Rustington. Au ralenti, il s'engagea dans la rue conduisant au centre ville. La voie sinueuse était bordée de maisons où logeait une classe moyenne trimant pour se payer des vacances annuelles à l'étranger, un abonnement au terrain de golf et/ou des frais de scolarité exorbitants. Mais Peter ne s'y trompait pas. Le soin apporté au jardin devant les maisons, les puissantes berlines stationnées devant les garages, les tonitrueuses alarmes installées ostensiblement sur les façades, tout cela affichait l'Angleterre des propriétaires et des épargnants, fiers de l'être et soucieux de le rester.

Dans ses jeunes années, Peter était souvent venu sur cette partie de la côte du West Sussex. Avec nostalgie il se souvenait de cette époque où le soleil et la plage rimaient avec glaces 99¹, fish and ships, et crème solaire. Maintenant, s'il revenait au bord de mer, c'était par tout temps et avec l'intention de ramener dans son sac autre chose que des coups de soleil ou des coquillages.

Rustington était une cité où la moyenne d'âge était largement supérieure à la normale, tout comme les revenus de ses habitants, ce qui allait généralement de pair dans la vieille Europe. Les cheveux blancs y concurrençaient la calvitie, et dans cette course capillaire, la vie ne tenait souvent plus qu'à un cheveu.

Roulant doucement, Peter dépassa de nombreuses personnes âgées qui poussaient devant elles leurs âges à l'aide de cannes, de déambulateurs ou qui, plus aisées, circulaient à l'aise sur leur Stanna, des petits scooters électriques appareillés de paniers à provisions, juste assez larges pour circuler sur les trottoirs et obliger les piétons à en descendre. On disait qu'il se vendait sur cette partie de la côte d'Angleterre plus d'appareils de ce genre que partout ailleurs dans le Royaume.

Au second rond point, Peter continua en direction du centre ville, empruntant l'une des rues les plus anciennes de la ville, bordée de murets édifiés en galets. Ici et là, derrière ces murets, subsistaient quelques anciennes demeures, dernières représentantes de l'architecture locale originelle, avec toit de chaume, mur de craie et de silex, linteaux et angles bâtis en briques.

Peter parvint à l'entrée de la rue commerçante, sobrement nommée *The Street*, et dont le début se signalait par la présence d'un pub²,

The Lamb Inn. D'architecture classique, l'établissement n'attirait le regard qu'en raison des masses de géraniums qui garnissaient un balcon courant tout le long de sa façade. Sur une ardoise accrochée au mur et délavée par la pluie, il était annoncé un grand concours de fléchettes pour le vendredi soir à venir. Au rond point qui jouxtait l'établissement, Peter prit à droite, dans Sea Lane, pour se stationner environ deux cents yards plus loin, dans Hobbs Way, une impasse tranquille. Avant d'arrêter le moteur de son véhicule, il profita d'être à l'abri dans l'habitable pour scruter les alentours, surtout en hauteur, afin de repérer toute indiscrete caméra de surveillance. Il ne vit aucun œil noir et fixe, mais il savait qu'il n'en serait pas de même dans la rue commerçante principale, ni dans les parkings du centre.

Pour ce premier repérage, Peter décida de prendre Mao avec lui. Le chien possédait un capital de sympathie dont son propriétaire désirait bien récolter les intérêts.

Peter revint tranquillement vers le Lamb Inn, près duquel il s'arrêta un court instant. Le passage pour piéton, situé en face du pub, donnait droit dans le petit cimetière qui ceinturait l'église paroissiale de Rustington, dédiée à Saint Peter et Saint Paul. Cette proximité avec un lieu de repos éternel confortait sans doute les buveurs de l'établissement dans leur dévotion à Bacchus. Le vieux clocher de l'église, de forme carrée, possédait un sommet garni de créneaux et de merlons, ce qui lui donnait une farouche apparence de donjon.

Un sentier bitumé traversait le cimetière et permettait d'éviter de marcher au bord de la route, qui rasait à cet endroit l'enceinte murée du lieu de repos éternel. Dans l'herbe rase entourant l'église, de sobres plaques mortuaires semblaient être sorties de terre. Les tombes les plus récentes étaient encore fleuries de bouquets, les plus anciennes devant se contenter des pâquerettes sauvages poussant à leurs pieds.

Tout de suite après le cimetière, Peter déboucha dans *The Street*, la rue commerçante. De larges contre-allées permettaient aux véhicules de se stationner en épis devant les multiples commerces. Il s'arrêta pour balayer du regard et de manière circulaire les devantures. Les commerces étaient disposés à la base de rangées d'immeubles bas, construits dans un pseudo style ancien, vaguement évoqué par l'apposition en façade de *bow-windows*.

Pour mieux se fondre dans la petite foule qui entrait et sortait des magasins, Peter s'arrêta au premier au magasin se trouvant sur sa droite, un marchand de journaux qui jouxtait une supérette Tesco. Après avoir rapidement regardé les éventaires, il acheta pour le prix de 50 pences un hebdomadaire local, « Littlehampton gazette ». S'informer sur les derniers événements locaux pourrait lui être utile.

Il marcha ensuite lentement le long des vitrines, jusqu'à atteindre l'extrémité de *The Street*, où l'artère était coupée par une rue

conduisant à la mer et qui portait le nom de Broadmark Lane. À l'intersection entre *The Street* et Broadmark Lane, il remarqua la devanture d'un café, The Sea Rock Café, dont l'emplacement pourrait lui permettre de surveiller l'ensemble des rues. Deux boutiques de charité jouxtaient le café : Help for Homes et The Guild Care. Il avait déjà croisé dans *The Street* des échoppes similaires au nom de Link Romania, de Oxfam Charity shop, de Cancer Research U.K. Charity Shop et de Rotary Club Charity Shop. Toutes offraient une seconde vie à des biens depuis longtemps consommés.

Peter n'avait plus le temps de flâner, car toutes ses veines recommençaient à le démanger sous l'effet du manque. Il lui fallait agir, vite.

Il traversa pour remonter *The Street* sur le trottoir opposé. Dans l'alignement des commerces, il nota avec intérêt la présence d'un petit magasin de bricolage, bien achalandé, Stacey's, où il pourrait éventuellement trouver le matériel nécessaire à ses activités illicites. Il compta également quatre bijoutiers dans la rue, signe évident de l'aisance dans laquelle vivaient les habitants de Rustington.

Après un bref temps de réflexion, il décida de tenter sa chance dans le magasin d'alimentation Iceland, dans lequel entraît et sortait une multitude de têtes blanches, teintes ou chauves. Avant de pénétrer dans l'établissement, et comme d'autres clients l'avaient déjà fait avant lui, il attacha Mao à un poteau.

Contrairement à ce que pouvait laisser croire le nom affiché en devanture, Iceland vendait toute sorte de produits alimentaires, des congelés bien sûr, mais également des aliments frais ou en boîtes.

Peter flâna entre les allées, comme s'il cherchait un produit en particulier, s'arrêtant finalement devant le gigantesque rayon des confiseries, où il prit un temps infini pour choisir une des nombreuses barres chocolatées proposées par Cadbury.

Sacs réutilisables à la main ou cabas à roulettes derrière elles, de nombreuses femmes circulaient tout autour de lui. Elles examinaient avec un air sceptique chaque produit ; parfois elles en choisissaient un, le portaient devant leurs yeux éteints pour l'examiner sous toutes les coutures, puis le remettait en rayon, au mauvais endroit.

Peter ne pouvait pas rester éternellement dans le magasin, surtout qu'il avait l'impression qu'un caissier très âgé l'observait. Dans beaucoup d'autres pays européens, cet employé aurait été plus à sa place dans une maison de retraite, mais il n'était pas rare au pays de la dame de fer de rencontrer des vieillards qui travaillaient pour compenser de trop faibles pensions.

Ce fut alors que Peter aperçut une étrange cliente qui revenait visiblement de sa promenade à la plage puisqu'elle était revêtue d'un gigantesque imperméable jaune et d'un grotesque chapeau mou, d'un

étonnant rouge vif, dont les bords battaient autour d'elle à chaque mouvement de tête. Elle tenait d'une main un panier vide et de l'autre un porte-monnaie boursouflé. Cette main était enveloppée d'un volumineux pansement.

Tout comme Peter, la femme commença à errer dans les allées du magasin. Dans un rayon, elle finit par porter son choix sur quelques boîtes de levure de bière et autres compléments alimentaires. Elle les déposa avec précaution dans son panier, puis se dirigea vers la caisse. Peter lui emboîta le pas et se plaça à sa suite.

Pour payer, la femme ouvrit son porte-monnaie d'où dépassait une alléchante et épaisse liasse de billets aux teintes rougeâtres. Super ! songea Peter. Il n'avait jamais eu la curiosité de lire le nom du personnage représenté sur ces billets et il se moquait bien de savoir qu'il s'agissait de sir John Houblon, le premier gouverneur de la banque d'Angleterre. En revanche, il connaissait par cœur la valeur faciale associée à leur couleur : cinquante livres. La vieille dame prit un temps infini pour saisir une coupure à l'aide de sa main blessée et la poser sur la caisse. Elle fut tout aussi longue à reprendre sa monnaie.

La vieille dame fourra les boîtes dans un cabas et Peter vit qu'une fiole de cognac en lestait déjà le fond. Il fallait croire qu'elle croyait autant à ce remède qu'à toutes les pilules qu'elle venait d'acheter.

Peter regrettait maintenant de tenir à la main une barre chocolatée, qu'il faudrait perdre du temps à payer, alors que la dame au chapeau rouge s'éloignait déjà. Il plaça rapidement la confiserie sur le plateau de la caisse.

— Vous avez autre chose ? demanda le vieux caissier. Dans le ton de sa voix, le vieil homme laissait explicitement entendre interrogation et désapprobation. Peter dut se maîtriser pour ne pas envoyer se faire voir le vieux débris.

— Oui, je n'ai acheté que ça, vous savez comment les gamins sont difficiles sur les trucs qu'ils aiment.

— Vous avez bien raison, fit le caissier en soupirant. Cela vous fera cinquante cents, ajouta le vieil homme en tendant une main aux doigts déformés par l'arthrose.

— Voilà.

Et, méchamment, Peter déposa une pièce bien à plat, bien difficile à saisir, sur l'acier lisse et inoxydable de la caisse. Lorsque enfin il put sortir de Iceland, Peter était persuadé que sa cible avait disparu. Heureusement, il la repéra bien vite grâce à son chapeau rouge. La vieille dame s'éloignait à petits pas en direction de Broadmark Lane. Peter détacha Mao et commença à la suivre. Il espérait seulement qu'elle n'habitait pas trop loin, car si elle montait dans un véhicule sa filature s'arrêterait net.

Mais la vieille femme, en dépit de son allure réduite, avançait résolument dans Broadmark Lane, en direction de la mer.

Bientôt, le souffle puissant de l'océan se fit sentir, apportant à Peter ses odeurs fortement iodées. Avec contrariété, il s'aperçut que la vieille dame s'arrêtait longuement pour discuter avec une femme. Mao profita de cet arrêt pour abondamment arroser une poubelle portant le sigle de Arun Council, le comté local.

— Allez Mao, vite ! grogna Peter tout en tirant sur la laisse du chien. Il allait tirer plus violemment lorsqu'un couple de vieillards sortit brusquement de la demeure devant laquelle l'animal s'était arrêté pour uriner. Peter songea que ce n'était pas le moment d'attirer l'attention de gens qui adhéraient sûrement à la R.S.P.C.A.³.

Les petits vieux tout en os, et dont l'enveloppe de peau, tout comme celle de leurs vêtements, paraissait trop grande et mal ajustée,, concentrèrent immédiatement leur attention sur Mao.

— Oh Paul ! Regarde ! C'est un bull-terrier, il ressemble exactement à Ernest, s'exclama la femme.

— Oui, c'est vrai, approuva l'homme tout en hochant gravement du menton.

— Il est jeune ? demanda alors la femme en pointant Mao d'un index tordu.

Peter, qui voulait tout sauf se faire remarquer, fit doucement revenir Mao à ses pieds. Mais il ne pouvait partir comme ça... comme un voleur.

De sa voix la plus suave possible, il répondit alors à la question du vieux :

— C'est un jeune chien, il n'a pas plus de trois ans. Il est gentil mais un peu cabochard.

— Ce sont des animaux très fidèles et d'une intelligence extrême, commenta sentencieusement l'homme. C'est la première fois que nous vous voyons, vous êtes nouveau dans le quartier ?

La question était embarrassante, et Peter réfléchit très vite. Il lui fallait mentir de façon plausible et correcte. Il se souvint alors d'un des articles faisant la Une de la gazette locale.

— Je suis seulement de passage chez des amis, on doit assister au carnaval de Littlehampton, celui de samedi prochain.

Tout en souriant au couple de personnes âgées, Peter tira doucement sur la laisse de Mao pour inciter l'animal, qui s'était couché à ses pieds, à reprendre sa marche.

— Bon et bien bonsoir, lança-t-il tout en tirant le chien derrière lui.

Tout en s'éloignant, Peter dut effectuer un puissant effort pour ne pas regarder en arrière. S'il l'avait fait, il aurait été certain de voir les deux petits vieux qui l'observaient.

Sur l'autre trottoir, la vieille dame au chapeau rouge avait

recommencé à marcher et Peter se demandait bien où elle se rendait. Déjà l'extrémité de Broadmark Lane, qui s'arrêtait net en bordure du rivage, était visible. Ce ne fut qu'en arrivant tout au bout de la rue que la vieille dame bifurqua soudain vers la gauche, sur le sentier tracé en travers du *green*. À cet endroit, l'espace vert avait la largeur d'un terrain de football. Les promeneurs se révélaient nombreux, et la plupart justifiaient leur divagation en tenant en laisse un animal à poils longs ou courts.

Peter se félicita d'avoir Mao avec lui. La présence de l'animal légitimait pleinement sa longue marche le long de la côte.

La vieille dame dépassa un petit parking aménagé en bordure de la côte pour un lotissement privé, Sea Estate, puis continua en s'engageant dans Botany Close.

Peter décida d'emboîter le pas à la vieille dame. L'occasion faisait le larron et il pourrait peut-être profiter de leur relatif isolement pour lui voler son sac. Le procédé était peu glorieux et indigne de ses talents de voleur en antiquités, mais son sang commençait à bouillir. Il accéléra alors son allure pour se rapprocher de la silhouette de la vieille dame. Peter remarqua alors un panneau indiquant que le quartier faisait partie du programme de surveillance *neighbourhood watch*, supposé offrir une garantie mutuelle de veille et de signalement contre les cambriolages et autres délits.

Sous le panneau, une pancarte rappelait la limitation de vitesse. Un plus petit panneau mentionnait « *No public right of way* », tandis qu'un autre indiquait « *Residents only* », et un dernier promettait une amende à qui ne ramasserait pas les déjections de son chien.

— Bienvenue à Rustington, ricana Peter devant cette succession d'avertissements.

Devant lui, le chapeau rouge de la vieille femme continuait à avancer et avait de nouveau rejoint le *green* en bordure de mer. Peter nota que de hautes palissades ou des murs s'élevaient maintenant pour protéger l'abord de propriétés qu'il devinait cossues.

La vieille dame s'arrêta soudain devant une porte, aménagée sous une voûte, dans un haut mur de briques. Pour ne pas être vu, Peter plongea dans les buissons de tamaris en bordure du *green*.

Après avoir un temps lutté avec la serrure, la femme poussa la porte et disparut de la vue de Peter.

Profitant du couvert offert par la végétation, il vint se placer devant l'entrée et inspecta longuement les lieux. Par-dessus le mur, la haute haie, et les grands arbres, Peter ne vit que le faîte du toit et une curieuse tourelle accolée à l'un des angles de la bâtisse. Mais loin de le rebuter, l'aspect farouche de la demeure le détermina à tenter un coup.

Continuant à jouer le promeneur, Peter poursuivit sa marche en

bordure de mer jusqu'à repérer la forme caractéristique d'un pub. En s'approchant, il fut fort déçu de constater que ce qui avait été autrefois un digne établissement britannique avait été transformé en un restaurant italien, le Bella Vista Ristorante⁴.

Peter décida alors de rebrousser chemin, mais pour ce faire, et en dépit des galets qui roulaient sous ses pas, il choisit de marcher en haut de l'estran.

En revenant vers la propriété de la dame au chapeau rouge, il aperçut en haut de la plage quelques cabines, installées à l'abri des plus hautes marées. Leur peinture blanche et bleue avait souffert des assauts continus du vent et elle se détachait par plaques entières, révélant un bois brut et noirci par les intempéries. Mais à en croire les solides cadenas qui ornaient les portes, les propriétaires semblaient plus craindre les voleurs que les éléments.

La dernière des cabines des plages, sans doute délaissée par ses propriétaires, n'avait pas résisté aux assauts des *yobs* et sa porte défoncée montrait son intérieur de planches nues, où pendaient encore de vieilles serviettes de plage.

Voilà qui ferait un parfait endroit pour attendre le bon moment, songea Peter.

Le soleil avait largement entamé sa course descendante et la fraîcheur venant de la mer se faisait plus sensible. Aussi Peter décida-t-il de regagner à la hâte le centre de Rustington.

VI

Lorsque Peter regagna *The Street*, la plupart des boutiques commençaient à fermer.

Après avoir attaché Mao à l'extérieur, il se hâta de pénétrer dans le magasin Stacey's. La boutique, à la mode des anciennes quincailleries d'antan, se révéla bondée de divers matériels et outils. Après avoir fouiné quelques instants dans les rayons, il porta son choix sur un petit chalumeau à recharge de gaz, une lampe électrique, du papier collant et deux tournevis, le tout pour un prix promotionnel de vingt-neuf livres et quatre-vingt-dix-neufs pences.

Pour régler son achat, il tendit avec appréhension sa carte bancaire à la femme qui tenait la caisse. Tandis que la carte était insérée dans le sabot, il pria, il ne savait quel Dieu, pour qu'elle ne soit pas rejetée.

Le débit fut miraculeusement accepté, grâce sans doute au versement de quelque allocation sur son compte bancaire.

Peter reprit Mao avec lui et remonta la rue commerçante, vers le Sea Rock Café. Il se souvenait que l'établissement acceptait les chiens de petite taille. Il y pénétra et adressa un sourire à la serveuse qui s'usait les dents sur ses ongles vernissés. Il lui commanda un *donut* et un grand café additionné de crème. Comme il n'avait presque plus de monnaie, il tenta de payer encore une fois avec sa carte. C'était son jour de chance car le débit fut accepté.

Il partit s'asseoir à une table, près des vitres, d'où il bénéficiait d'une vue sur toute la rue commerçante. Mao se roula en boule à ses pieds et commença aussitôt à émettre un discret ronflement. Le client précédent avait laissé sur une chaise un exemplaire du *Daily Mail* du jour. Peter avait constaté que ce quotidien conservateur se promenait souvent sous les aisselles dans cette ville de retraités.

En première page, un article rappelait le scandale du moment : l'affaire politico-médiatique du journal *News of the World*, mettant en cause Rubert Murdoch, le magnat de la presse.

Il ouvrit le journal, en seconde page, afin d'y trouver, dans la colonne de gauche, des informations sur le temps et l'éphéméride. Il lut que le soleil devait se coucher à neuf heures dix-sept à Londres. Il avait donc encore du temps à attendre et, tout en buvant lentement son café brûlant et en partageant son *donut* avec Mao, il commença à feuilleter l'intérieur du journal.

Parmi tous les articles, un seul, page vingt et un, retint son attention. Il y était raconté comment un sexagénaire, désireux de supprimer son épouse qui désirait divorcer, avait bricolé une chaise

électrique afin de l'envoyer au diable. La femme s'était heureusement débattue et avait échappé à la mort foudroyante. Peter, en lisant l'article, songea que même les vieux perdaient la tête. Amusé, il regarda ceux qui passaient sur le trottoir, cabas et sacs à la main, et se demanda s'ils portaient également en eux quelque idée de meurtre.

Peter fut tenté un instant de suivre n'importe lequel d'entre eux et de le dévaliser d'une manière ou d'une autre. Une voiture de police qui passait dans la rue, toutes sirènes hurlantes, balaya ses velléités. Avec un soupir, il songea qu'il ferait mieux de s'en tenir à ce qu'il avait projeté pour ce soir, à savoir se faire la baraque de la vieille au chapeau rouge.

Alors, pour tromper le temps, il parcourut les pages de *Littlehampton gazette*, le journal local acheté en arrivant en ville. Les premières pages de l'hebdomadaire étaient consacrées au prochain carnaval de Littlehampton qui devait se dérouler lors du prochain week-end de juillet. Il retint un ricanement en découvrant les visages boutonneux des adolescentes élues pour devenir reine et premières dames de la manifestation. Après avoir feuilleté tout le journal, il ressentit de la nausée en constatant qu'à presque chaque page on vantait les actions charitables de telle ou telle personne ou association : ici un Zumbathon avait permis de récolter 3 500 £, pour quatre associations, là une ascension du mont Kinabalu sur la terre de Bornéo par un docteur local s'était accomplie pour un bénéfice de 4 095 £ au profit d'une famille de malades...

Toute cette bonté affichée horripilait Peter.

Par la vitre, il regarda le petit square dont les fleurs s'épanouissaient de l'autre côté de la route. En son centre, un lampadaire peint en bleu, et dont les verres avaient été remplacés par des cadrans de pendules, offrait l'heure de tous côtés. Peter soupira car il lui restait encore beaucoup de temps à attendre, mais il savait qu'il était préférable de le passer assis, tranquille, au chaud et sans trop se faire voir.

Il fouilla dans ses poches, mais il n'avait plus assez de monnaie pour se commander un autre café et n'osait pas pousser trop sa chance avec sa carte bancaire. Il se contenta alors de sourire ingénument à la serveuse qui, visiblement, estimait qu'il était un client peu rentable. D'un geste du doigt elle désigna les horaires de l'établissement. Ce dernier fermait dans une demi-heure. Or il lui restait une heure à attendre avant l'obscurité propice à ses desseins. Peter commença à ruminer des pensées plus sombres que la nuit qui tardait à venir.

Alors pour retrouver un peu d'ardeur, il partit un instant dans les toilettes et inspira par les narines un peu de soleil en poudre, sa dernière dose.

Les yeux brillants, il revint s'asseoir, savourant l'infime plaisir qui s'était diffusé en lui. Mais le temps passait. Il était maintenant temps

d'agir et, tirant Mao, Peter sortit du café et commença à marcher d'un pas vif vers Hobbs Way où se trouvait sa voiture. Le trajet, sans doute à cause du vent frais, lui parut très long et ce fut avec soulagement qu'il regagna l'habitable. Mao sembla lui aussi retrouver avec plaisir le confort du siège passager. Avant de démarrer, Peter étudia un plan de ville, ramassé à l'entrée d'un commerce. Il avait identifié la voie où se trouvait la maison de la vieille au chapeau rouge comme étant Portland Street. Du doigt, il suivit sur le plan l'itinéraire qui le conduirait le plus rapidement à cette destination.

Peter démarra son véhicule et commença lentement à rouler en essayant de se concentrer tout à la fois sur les méandres dessinés sur le plan et sur ceux de la route.

À l'entrée de Portland Street, il devina immédiatement que circuler à pied, même avec un chien, dans cette voie ne pourrait qu'attirer l'attention, une attention soupçonneuse.

Il se résolut donc à y effectuer un simple passage en voiture.

Tout en roulant doucement, Peter examina avec attention les maisons sur sa gauche, celles dont l'arrière donnait sur le *green* et la plage. Avec les grands arbres qui l'entouraient et son étrange tourelle, il n'eut pas de difficulté à identifier la maison de la vieille au chapeau rouge. La demeure se présentait comme une anachronique et imposante construction. Son style s'apparentait à celle des demeures anglo-normandes visibles sur le continent, et la vaste bâtisse ressemblait à l'une de ces « folies » architecturales exprimant tant la richesse des propriétaires que le besoin de la montrer. L'ajout de cette curieuse tourelle, surmontée d'un clocheton de style baroque, ajoutait au caractère original de la construction.

En revanche, la construction d'un disgracieux garage sur l'un des côtés de la bâtisse dénaturait l'aspect du rez-de-chaussée.

Une pelouse rase, plantée de volumineux hortensias, venait mourir au ras des murs. Sur le vert de l'herbe, le blanc d'une allée gravillonnée dessinait un fer à cheval sur lequel stationnait une unique voiture, une antique Bentley.

Peter nota au premier coup d'œil que nul système d'alarme ne s'exhibait sur le fronton de la bâtisse, là où elles étaient généralement installées de manière bien visible.

L'accès à la maison par le devant paraissait facile, puisque seul un petit muret séparait la propriété de la voie publique, mais Peter se méfiait de tout espace dégagé et ouvert.

Avec satisfaction, il remarqua que la vieille dame au chapeau sortait de chez elle au moment où il passait devant la maison. Elle avait quitté son imperméable pour revêtir un gilet et un châle aux couleurs éclatantes. Il constata que la femme était suivie, de près, par un homme âgé, encore grand et solide, mais dont le crâne avait perdu

jusqu'au souvenir des cheveux.

Peter fit bien attention de maintenir son allure réduite pour rouler jusqu'au bout de la rue.

Après avoir opéré un demi-tour au bout de Portland Street, il repassa devant la maison, tentant d'emmagasiner le plus de détails possible. Ses deux habitants avaient disparu, mais son regard retint que certaines fenêtres anciennes étaient toujours à simple vitrage et à espagnolette. Il nota également l'absence de tout signe indiquant la présence d'un animal, ou de tout occupant d'un âge inférieur au demi-siècle.

En regardant les autres maisons de la rue, Peter estima que la bâtisse de la femme au chapeau mou devait être la plus ancienne. Il remarqua également que plus les autres demeures paraissaient de construction récente, plus elles diminuaient de taille et de prestance. Avec un mauvais sourire, Peter songea que cette rue était la traduction linéaire et architecturale de la lente décadence de l'Empire britannique dans le siècle.

Comme pour lui donner raison, il constata qu'au bout de la voie, une demeure était en voie de démolition afin d'implanter, sur ce qui était autrefois un beau jardin, pas moins de quatre logements exigus, sans doute des *Council houses*¹.

L'expérience lui ayant appris qu'il était parfois préférable d'avoir une solution de repli éloignée, Peter ressortit de Portland Street et se stationna dans une petite rue parallèle. Il revint à pied vers la mer, avec Mao en laisse.

Sous le ciel devenu presque obscur, dans la lumière orangée de l'éclairage public, les contours des habitations et des objets devenaient flous. En façade de la plupart des maisons, le salon montrait son intérieur doucement éclairé, afin de permettre aux éventuels passants de s'assurer du bon goût ou de la bonne fortune des habitants du lieu.

Peter qui avait toujours l'œil pour repérer quelque objet d'art de valeur, aperçut un ou deux vases dignes d'intérêt, quelques pendules originales et de nombreux tableaux et gravures qui auraient pris preneur chez des antiquaires. Il hésita encore une fois. Pourquoi prendre la peine de dévaliser la maison de la vieille au chapeau rouge alors que tant d'autres présentaient leurs petits trésors à ses yeux ? Mais Peter n'était pas un voleur ordinaire. Tout autant que sur le porte-monnaie gonflé de billets de la vieille, son esprit se focalisait sur les antiquités susceptibles d'être découvertes dans cette majestueuse et intrigante demeure.

Sa formation et son goût pour les objets précieux et anciens ne résultaient pas de ses médiocres études en histoire de l'art, mais surtout des dizaines d'heures passées devant la télé à regarder les

programmes *Antique Road Show* ou *Frog it*². Il avait consolidé cet enseignement théorique et télévisé par des visites régulières dans les salles de vente, chez les antiquaires et sur les sites Internet spécialisés. Ainsi, avec une faible marge d'erreur, il pouvait très vite évaluer la valeur négociable de telle ou telle pièce d'antiquité, d'une gravure, ou d'une faïence chinoise.

Alors que ses confrères voleurs se chargeaient de tout un attirail d'objets électroniques et scintillants, lorsque Peter visitait un logement, tout au plus repartait-il avec un petit bronze, un plat, ou une toile découpée soigneusement au cutter et roulée sur elle-même. Et son plus grand plaisir, outre celui de palper les billets rapportés par son larcin, était de voir saliver d'envie l'antiquaire receleur à qui il proposait tel ou tel objet.

Peter jeta un regard à sa montre. Il était dans le bon créneau de temps. À cette heure, les mégères, les femmes curieuses, les mamies, auraient pour la plupart troqué l'écran de leur fenêtre pour celui du poste de télévision afin de suivre les aventures quotidiennes de leurs héros de *Eastenders*, *Emmerdale* ou *Coronation Street*³.

Toutes se demanderaient si Carla et Franck allaient enfin devenir officiellement un couple, ou si Kevin allait appeler la police après le vol auquel avait participé Sophie...

Peter s'orienta et se dirigea vers le bord de mer. Les chaudes lumières illuminant l'intérieur de quelques demeures, la clarté diffuse du soleil couchant suffisaient à éclairer ses pas. Encore une fois, il croisa quelques silhouettes pressées qui, comme lui, promenaient un chien. Mais l'heure était tardive, le vent s'était levé, et seuls quelques brefs *good evening* furent échangés.

Il atteignit le *green*, plongé dans l'obscurité. La puissante et haute haie de tamaris contribuait à assombrir les lieux, ce qui satisfaisait parfaitement Peter. Il distingua pourtant encore quelques silhouettes de quadrupèdes et de bipèdes.

Peter traversa alors la haie de tamaris et marcha sur l'estran et les gros galets qui le recouvraient. Pour tenter d'atténuer le bruit de ses pas sur les cailloux, il posait avec précaution ses pieds sur de grosses touffes d'herbe, de réséda, ou de choux marin.

Il parvint ainsi jusqu'aux premières cabines de bain, repérées quelques heures plus tôt. Avec précaution, il continua à avancer, jusqu'à atteindre celle dont la porte était brisée.

Après avoir brièvement inspecté les alentours, il pénétra à l'intérieur, tant pour s'y dissimuler que pour s'abriter du vent.

Le sol et les parois de l'abri étaient imprégnés d'humidité et de l'odeur d'urine de ceux qui avaient opportunément utilisé ce lieu comme sanitaire.

Peter regarda sa montre, puis le ciel. Le soleil était supposé se coucher à neuf heures dix-sept d'après le *Daily Mail*, mais en raison de l'arrivée d'épais bancs de nuages, le ciel paraissait déjà presque totalement obscurci.

Peter était parfaitement informé que la plupart des cambriolages s'effectuaient de jour et tout simplement en forçant la porte d'entrée des habitations. Mais l'examen de la façade de la demeure qu'il projetait de visiter l'avait dissuadé de procéder de cette manière. Ce serait donc de nuit, et par derrière, qu'il pénétrerait dans l'habitation.

Pour ce faire, il vérifia s'il disposait de tout l'attirail nécessaire dans son sac. Sur le sol de la cabine, il posa sa petite lampe dont il masqua le verre avec du plastique bleu afin d'en limiter la luminosité. Il essaya ensuite brièvement le petit chalumeau à gaz, dont la flamme suffirait à venir à bout de tout chambranle, et s'assura d'avoir au côté son couteau-outil. Il compléta son équipement en fourrant dans ses poches les deux tournevis achetés chez Stacey's et quelques pieds de corde en nylon trouvés dans sa voiture.

Il avait envie de fumer mais il se retint, sachant que l'odeur ou le bout incandescent de toute cigarette pouvait le faire repérer. Mao, comme conscient du désir de discrétion de son maître, s'était couché en boule dans le fond de la cabine et ne bougeait plus.

Après une heure d'attente patiente, Peter sortit prudemment de la cabine de bain. De frais, l'air pouvait maintenant être qualifié de froid, et il ferma sa veste de cuir. La mer grosse, lourde de vagues, était montée très haut sur l'estran. Le vacarme des vagues, qui battaient et faisaient rouler les galets, était si fort qu'il n'avait plus à craindre de faire du bruit en marchant. Semblant sauter de vague en vague, la lumière lunaire jouait sur les remous de la mer.

Un mouvement à ses pieds lui rappela la présence de Mao.

— Toi mon gars, tu vas rester ici et piquer un roupillon en attendant que je revienne. D'ailleurs, j'ai pris de quoi te faire patienter.

Et Peter sortit du sac un petit sachet contenant des croquettes.

Il les jeta sur le sol puis attacha Mao à un crochet planté dans une paroi et autrefois destiné à recevoir des serviettes.

Le chien ne manifesta aucune surprise ou contrariété. Il s'empressa seulement d'avalier les croquettes dans des claquements secs de mâchoire.

Peter sortit de son sac une combinaison de travail jetable, plus pratique et surtout plus sombre que ses vêtements. Il s'en revêtit, conservant ses vêtements de ville en dessous. Cette combinaison permettait de changer d'apparence en un instant, ce qui lui avait déjà servi par le passé.

Sac à la main, il longea ensuite la côte, jusqu'à repérer dans le talus

sablonneux la percée permettant d'atteindre le *green*.

Pour progresser, il restait collé contre la haie de tamaris dont les formes hirsutes, agitées par le vent, brisait la ligne de sa silhouette. Il avançait mains levées devant lui pour protéger son visage des branches cinglantes.

Très vite, il repéra le mur en briques de la propriété, puis l'emplacement plus clair de la porte en bois.

Après quelques instants d'observation Peter se risqua à s'avancer sur le *green*.

Les nuages jouaient en sa faveur car une longue bande de stratus vint obscurcir totalement la lueur de la lune.

Silencieusement, doucement, Peter s'approcha de la porte.

Peter sortit sa lampe et la plaça contre la serrure tout en l'entourant d'une main. De cette manière, le faisceau bleuté de la lampe n'était pas visible à plus de quelques yards.

La poignée et sa serrure paraissaient encore en bon état. En revanche, le bois sur lequel elles étaient fixées, abîmé par des années de confrontation avec l'air marin, paraissait fragile. Il n'aurait peut-être même pas à utiliser son chalumeau.

Peter sortit son couteau-outil de son sac et en déplia la lame tournevis. La tête des vis, rouillée, les rendait impossible à dévisser. Il coinça la lame entre le bois et le métal de la serrure et fit pression. Bien plus facilement qu'il n'y croyait, il sentit le bloc métallique se désolidariser de la porte, révélant son mécanisme. Il suffit ensuite à Peter de faire jouer le pêne, grâce à la pince de son outil, pour entendre la serrure tourner et se libérer de sa gâche.

Doucement, avec d'infinies précautions, Peter poussa le vantail de la porte. Les gonds grincèrent légèrement. Furtivement, tel une ombre, il passa sous la voûte de briques.

Avant de refermer la porte derrière lui et pour ne pas éveiller les soupçons d'un éventuel promeneur nocturne, il remit en place la façade du mécanisme de la serrure.

Il fit ensuite ses premiers pas dans la propriété.

Il ignorait qu'ils seraient ses derniers.

VII

Un passage, taillé exactement aux dimensions de la porte, avait été découpé dans la haie massive de thuyas qui collait au mur de briques de la propriété. Peter profita du couvert procuré par les persistants pour examiner le jardin et la bâtisse.

Il ne vit pas grand-chose. Seule la forme atypique de la demeure se détachait sur le fond plus clair de la nuit et le jardin se présentait comme un enchevêtrement de végétaux aux formes anthropomorphes et menaçantes.

Les branches agitées par le vent ajoutaient à cette inquiétante confusion et Peter demeura un long moment immobile, certain d'être vu et épié par une multitude d'êtres humains. À la fin, l'impatience le gagna et il s'avança droit vers la maison, non sans avoir décoché un coup de pied revanchard à un buisson de buis qui le menaçait de ses bras feuillus. Il progressait sur l'herbe humide de rosée nocturne, préférant se mouiller les pieds plutôt que de marcher sur l'allée couverte de sonores gravillons.

Ce fut seulement lorsqu'il fut tout près de la demeure qu'il put en discerner les détails. Il identifia des fenêtres en châssis installées très haut sur le toit, des poutres noyées dans la maçonnerie et qui constituaient le squelette de la bâtisse, la balustrade d'un balcon, posé telle une couronne sur un toit en terrasse. Il examina longuement la tourelle accolée à la demeure, ayant cru apercevoir l'éclat d'une lueur dans les fenêtres qui ornaient son pourtour. La lueur ne réapparut pas et, après un moment, il conclut qu'il avait seulement dû voir le reflet de la lune sur les vitres.

Après avoir intensément scruté l'obscurité afin de déceler toute trace de présence, il n'avait rien remarqué de suspect. Il n'en était guère étonné, car il savait que le salon, ainsi que la cuisine donnaient sur le devant de la maison. Or, à l'instar de toutes les autres personnes âgées, les occupants des lieux devaient passer la plupart de leur temps dans ces deux pièces.

Son minutieux examen lui avait permis de repérer plusieurs portes s'ouvrant sur le jardin. L'une d'entre elles serait peut-être ouverte, comme c'était souvent le cas, ce qui lui éviterait de devoir en forcer une.

La première de ces portes était celle d'une ancienne véranda, du temps où le P.V.C. et l'aluminium n'avaient pas encore supplanté le bois dans ce genre de construction. Il appuya sur la poignée, qui ne fit même pas mine de s'ouvrir. Il colla son nez contre le verre froid et

distingua à l'intérieur un désordre de meubles en rotin, de coussins. Il palpa le pourtour de la porte. Pas de doute, il s'agissait bien de bois. Dommage.

Il passa alors à la seconde porte qu'il avait repérée. Cette fois-ci, il fut heureux de sentir sous sa main le contact du P.V.C. Le modèle de la porte était ancien, et la serrure dont il chercha des doigts l'emplacement était apparemment d'origine. Peter connaissait bien ce genre de porte. Il savait que son petit chalumeau à gaz suffirait à faire fondre le plastique, pour ensuite, tout simplement en dégager la serrure. Mais avant de se lancer dans cette opération, Peter préféra inspecter la dernière porte donnant sur le jardin.

Cette porte, sûrement une ancienne entrée de service, se trouvait placée en contrebas de quelques marches. Des buissons plantés à proximité rendaient son accès encore plus discret.

Peter descendit les quelques marches de briques, sept au total compta-t-il mentalement. La porte donnait sûrement sur un local réservé au jardinage, car des outils avaient été laissés contre le mur. Pas prudent, ricana en silence Peter, qui savait que la moitié des voleurs utilisaient des objets trouvés sur place pour opérer.

Rassuré par la protection offerte par les buissons, et par la situation en contrebas du terrain de la porte, Peter se permit de balader le faisceau bleuté de sa lampe sur toute sa surface. Il s'agissait d'une très vieille porte en bois, remontant sans doute à l'époque de la construction de la propriété. Après examen, le système de la serrure lui parut basique. Une simple clé à paneton permettait de l'ouvrir.

Il n'existait pas de poignée à la porte, mais un anneau ouvragé était fixé à mi-hauteur. Plus par curiosité que par conviction, Peter poussa sur l'anneau. Il fut surpris de constater que la porte bougeait.

— Jour de veine, songea Peter.

Avec précaution, il poussa doucement la porte au niveau de l'anneau.

Le vantail, sans même grincer, pivota doucement sur ses gonds.

La porte maintenant ouverte, il ne fallait pas perdre de temps pour pénétrer dans la maison. À l'intérieur, tout paraissait sombre, hormis peut-être là-bas, tout au fond à gauche, un trait lumineux signalant de la lumière passant sous une porte.

Peter fit un pas à l'intérieur. Il voulut refermer la porte derrière lui, mais il n'eut pas besoin de la repousser, car, pivotant silencieusement sur ses gonds, et malgré l'absence de groom, cette dernière se referma toute seule.

Il alluma sa lampe électrique.

La pièce qu'il éclaira d'un faisceau bleuté se présentait comme un capharnaüm d'objets divers et sans intérêt. Visiblement, on se servait de cette pièce comme d'un débarras. Deux portes étaient visibles, l'une

inaccessible en raison d'une masse d'objets empilés devant elle, l'autre, un peu décalée sur la gauche, et sous laquelle on pouvait deviner la faible lumière.

Prenant garde de ne pas faire chuter un objet, Peter s'approcha doucement de cette porte, dont il fit jouer prudemment la poignée.

Il découvrit alors un petit couloir, éclairé par une veilleuse fixée au plafond. La faible ampoule, sous son abat-jour poussiéreux, dispensait une lumière à peine plus puissante qu'une bougie. Peter examina le couloir avec attention en le balayant du faisceau de sa lampe. Trois portes y donnaient, toutes closes.

Peter s'avança.

La porte qu'il franchit pour pénétrer dans le couloir se referma sans un bruit dans son dos, mais le petit cliquetis métallique qu'elle produisit en touchant l'encadrement l'alarma.

Il se retourna vivement et tenta de rouvrir la porte. Elle résista. Il appuya sur la poignée, poussa, tira. Rien ne bougea.

— Bizarre, songea Peter, plus contrarié qu'alarmé.

Il pivota sur ses talons et examina les trois autres portes disposées dans le couloir, une située en face de lui et une sur chacun des murs latéraux.

Prudemment, en posant avec précaution ses pieds sur le sol, il s'avança et essaya successivement d'ouvrir les portes situées sur les murs latéraux. En vain.

Il fit alors face à la porte située à l'extrémité du couloir. Si cette dernière était également fermée, il serait pris au piège comme un rat. Peter n'était cependant pas trop inquiet. Dans son sac, il avait de quoi ouvrir toutes sortes de portes, même les plus coriaces.

Il appuya sur la poignée qui s'abaissa sans résister. Avec une sensation de soulagement, Peter tira la porte à lui pour l'ouvrir. Mais contrairement à ce qu'il croyait, ou espérait, le vantail de bois ne bougea pas. Quelque chose sembla cependant se mouvoir derrière la porte car il entendit à ses pieds un bruit mécanique. Peter baissa le regard. Tout d'abord, il ne vit rien, mais en se baissant, il remarqua que le panneau inférieur de la porte avait disparu. Intrigué, il s'accroupit. Ce qu'il vit alors le stupéfia, car derrière la porte, nul couloir, nulle pièce, nul vide, mais seul un mur plein, dur, compact, en ciment. Plus étonnant encore, la base du mur montrait un orifice, d'environ deux pieds de diamètre.

De la main, incrédule, Peter palpa la surface plane du mur, puis le bord de l'orifice. Au toucher, il reconnut des parois de métal, lisses, froides. Un tube ? Pour quoi faire ? Il projeta le faisceau de sa lampe dans le trou et découvrit que le tube en acier, uniformément lisse, se prolongeait sur environ cinq pieds, puis bifurquait à angle droit, empêchant de voir plus loin... s'il y avait quelque chose à voir.

Peter se redressa lentement. Il tentait de réfléchir posément, rationnellement, de trouver du sens à ce qui n'en avait pas. Pourquoi installer une porte factice dans ce couloir ? Où menait ce conduit ? Était-ce un piège ? Mais dans quel but ?

Pour répondre à ses interrogations, il revint sur ses pas pour retourner vers la porte lui ayant permis d'entrer dans le couloir. Il appuya sur la poignée, tenta de secouer le battant, de faire bouger le chambranle. Sans aucun effet, la porte demeurait hermétiquement close. Il tapa alors violemment contre son bois qui résonna sourdement, bizarrement.

Peter sortit son couteau-outil et il l'inséra dans une des lames de bois de l'ouvrant. Il appuya, força, jusqu'à sentir un contact dur, résistant. Du métal ! devina-t-il aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! jura-t-il tout haut.

Entendre sa voix sourde, angoissée, tendue ajouta encore à son inquiétude.

Il examina alors avec plus d'attention le couloir et s'approcha de la petite veilleuse accrochée en hauteur. Il tira dessus, et la lampe lui resta dans les mains.

Avec stupéfaction, il réalisa que le luminaire n'était pas branché au réseau électrique, car aucun câble ne sortait du plafond. Son alimentation était uniquement assurée par une pile. Il remarqua également que le plafond était percé sur toute sa surface d'une multitude d'orifices.

Peter balança la lampe et son affreux abat-jour contre un mur, tout en jurant à haute voix. Visiblement, il n'existait aucune issue permettant de sortir de ce couloir... à moins de se faufiler dans le conduit découvert derrière la porte. Mais il était évident que c'était ce qu'on attendait de lui...

— Bande d'enfoirés, je vais vous faire pisser le sang ! jura encore Peter, tout en lançant un bras d'honneur à d'invisibles ennemis.

Peter se défit ensuite de son sac à dos et en explora le contenu à la recherche d'outils susceptibles de l'aider. Il revint vers la porte d'entrée. Meticuleusement, il en parcourut le pourtour, puis il commença à attaquer le métal au niveau de la serrure, alternant l'usage du petit chalumeau et du tournevis.

Alors qu'il faisait une pause, il entendit un bruit étrange. C'était un cliquetis régulier, métallique. Il regarda autour de lui, puis vers le plafond.

Le cliquetis venait bien d'en haut. Mais ce ne fut pas ce qui intrigua et alarma Peter. Non, ce fut autre chose qui lui parut étrange : le plafond semblait avoir diminué de hauteur. Il en eut immédiatement la confirmation, car il lui suffisait de lever légèrement la main pour le toucher. Il observa alors le plafond et il comprit très vite qu'à chaque

cliquetis correspondait une légère descente de sa surface.

— C'est une histoire de dingue, s'exclama Peter à haute voix.

Avec un esprit gavé de films, et des doigts qui avaient passé plus de temps sur des manettes de jeux que sur le manche de n'importe quel outil, Peter associa immédiatement sa situation avec celle d'un scénario d'horreur. Il lui sembla même avoir expérimenté un scénario similaire dans un jeu de rôle.

Cette impression de déjà-vu cinématographique fut renforcée lorsque, avec un claquement sec, il vit apparaître dans le plafond des pointes longues et effilées, régulièrement disposées de façon à ne laisser aucune surface libre de danger.

— Putain, on se croirait dans *Chapeau melon et Bottes de cuir* ! s'exclama Peter.

Le bruit de cliquetis s'accéléra, et très vite il dut se baisser pour ne pas être piqué par les pointes.

Peter porta précipitamment sa main à une poche et en sortit son téléphone portable. Mais l'appareil n'affichait aucune barre de réception.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! jura-t-il d'une voix où le ton de la colère dissimulait mal celui de la panique.

Tout en se baissant déjà pour éviter les pointes, Peter s'approcha alors du trou sombre aménagé dans le mur opposé, la seule issue possible. Il en éclaira de nouveau l'intérieur du faisceau de sa lampe. Le diamètre du tube en métal était à peine suffisant pour lui permettre de se glisser dedans. Et après ?

Mais il n'avait déjà plus le choix.

S'il hésitait encore, la descente du plafond finirait par l'empêcher de pénétrer dans le conduit. Pour mieux pouvoir se mouvoir, Peter se défit de sa combinaison de travail et de sa veste en cuir. Il les abandonna sur le sol.

Prudemment, il engagea ensuite son corps dans l'ouverture. Pour ce faire, il dut s'allonger à l'intérieur, bras tendus devant lui, une main tenant sa lampe, l'autre son couteau-outil. Il avait renoncé à prendre tout autre matériel trop encombrant.

Très vite, Peter réalisa combien il serait difficile de se mouvoir dans cet espace exigu. Il avait à peine engagé la moitié de son corps dans le conduit qu'il fut saisi d'une crise de claustrophobie. L'air lui manquait, il étouffait. Dans sa panique, il fut tenté de s'extraire du conduit, mais un soudain frôlement contre ses jambes qui pendaient toujours hors du conduit, lui fit comprendre que c'était trop tard. Le plafond était descendu trop bas.

N'ayant plus d'autre choix, Peter se tortilla et se contorsionna pour tout entier pénétrer dans le tube.

VIII

Peter venait à peine de glisser ses pieds à l'intérieur du conduit que les pointes hérissant le plafond effleuraient ses semelles. À quelques secondes près, il avait failli être épinglé au sol, comme un papillon par un entomologiste sadique.

La section rectiligne du conduit était tout juste suffisante pour permettre à Peter d'y insérer toute la longueur de son corps. Ses bras, allongés devant lui, ainsi que sa tête, se trouvaient quant à eux déjà insérés de manière inconfortable dans un coude du conduit. Mais les difficultés ne se limitaient pas à ce seul passage, puisque sa lampe éclairait, après une nouvelle section rectiligne, un autre coude, celui-là tournant vers la droite. La position de Peter se révélait trop inconfortable pour qu'il demeurât plus longtemps sans bouger ; alors, s'aidant de ses pieds, il avança, en se tortillant dans le conduit. Il n'était pas doué pour cet exercice de reptation et il se cognait sans cesse la tête, le coude ou les genoux contre la dure paroi. En avançant, il découvrit que le tube se composait de parties métalliques emboîtées les unes dans les autres. Il regrettait maintenant de ne pas avoir pris avec lui son petit chalumeau.

Très vite, sous le coup de l'énervement et de l'effort, la température de son corps s'éleva. À chaque nouveau mouvement, des gouttes de sueur dégoulinèrent de son front, et toute sa peau, irritée par les frottements et la transpiration, le démangeait de manière infernale.

À force de gesticuler, pouce après pouce, il parvint finalement à passer le premier coude. Il s'arrêta pour se reposer. Son souffle ressemblait à un halètement, à un bruit de chaudière.

Peter reprit sa lente progression, s'engageant dans le second coude. Il craignait d'en découvrir un autre après celui-ci, mais sa lampe, tenue à bout de bras devant lui, éclaira un conduit qui se contentait d'onduler dans des virages peu accentués. Les sinuosités l'empêchaient de voir plus loin qu'à quelques pieds de distance. Il remarqua que le métal dans cette partie n'était pas lisse mais comportait de petits orifices régulièrement espacés.

Peter hésita.

— Je ne vais pas ramper devant vous, bande de sales bâtards ! hurla Peter. Ses paroles déformées résonnèrent à l'infini dans le conduit.

Comme pour répondre à ses paroles, il ressentit soudain un coup violent et pointu dans le dos. Il cria de douleur. Un second coup lui heurta le flanc, perçant sa peau. Immédiatement Peter comprit l'usage des orifices remarqués à la surface du métal. Quelqu'un s'amusait à y

insérer des tiges de métal et à le piquer.

Par instinct, et comme sans doute on le désirait, Peter reprit sa pénible progression. Mais après avoir passé un nouveau coude, il s'arrêta net.

Le conduit, jusqu'ici lisse, présentait maintenant sur tout son pourtour des aspérités, des pointes, des crochets. Il en était ainsi aussi loin que sa lampe pouvait éclairer. Il devenait impossible de continuer à avancer sans se couper ou s'écorcher.

Reculer ?

Impossible.

Peter lança une violente bordée d'insultes, tapa de ses outils contre le métal.

Sous lui, le métal du conduit sembla soudain devenir chaud. Il palpa le bas de la paroi de métal et retira vivement ses mains. Pas de doute, le métal était bouillant. Ses torsionnaires lui laissaient le choix entre rôtir sur place ou avancer.

Serrant les dents, Peter recommença à progresser, lentement, très lentement, car il lui fallait soulever autant que possible son corps afin d'éviter des pointes placées en bas du conduit, puis l'aplatir pour dépasser des crochets plantés dans la paroi supérieure. Mais d'autres pointes, d'autres aspérités, toujours plus rapprochées surgissaient. Il ressentit soudain une violente douleur dans la cuisse droite. Une des pointes s'était profondément plantée dans le membre.

Avec un cri de douleur, Peter souleva la jambe. Un liquide chaud se mit à couler le long de sa cuisse. Affolé, il se contorsionna pour essayer de toucher la plaie. Mais l'espace réduit du conduit l'en empêchait, et y serait-il parvenu, cela aurait été au risque de demeurer coincé avec les bras le long du corps. Au cours de ses gesticulations, il parvint seulement à se cogner le haut du crâne contre la paroi, juste à l'endroit où dépassait un crochet.

La pointe recourbée se planta dans son cuir chevelu. Il tira dessus violemment, par réflexe, mais il ne fit qu'augmenter la douleur. Peter se trouvait pris comme un ver au bout d'un hameçon. Du liquide coulait sur son visage. Il ne savait s'il s'agissait de sueur ou de sang, et peu lui importait. Il lui fallait sortir d'ici avant de devenir fou de panique. Elle montait d'ailleurs en lui, par vagues de plus en plus rapprochées et oppressantes, l'étouffant, tétanisant ses muscles.

Pour se décrocher, Peter recula la tête, chercha de ses doigts la plaie ensanglantée et joua avec la peau ouverte jusqu'à la dégager du crochet.

Il tenta ensuite de reprendre son calme et son souffle. Au fond de lui, tout au fond de lui, ce qui l'empêchait de céder à la peur panique, c'était la haine, une haine pour celui ou ceux qui s'amusaient à lui infliger ces souffrances.

Devant lui, la distance entre chaque pointe ou crochet diminuait, rendant impossible tout mouvement pour les éviter sans en contrepartie s'infliger une blessure à un quelque autre endroit du corps.

Dents serrées, Peter avançait, sans plus chercher à éviter les obstacles placés sur toute la circonférence du conduit. Il lui semblait tirer derrière lui non plus un corps, mais une longue traînée de chair et de sang. Après plusieurs virages à droite, puis à gauche, le conduit redevint lisse, uni et rectiligne.

Il n'eut cependant pas le loisir de profiter de ce répit, car après un ou deux sursauts lumineux, la puissance de la lampe déclina irrésistiblement, jusqu'à complètement s'éteindre.

Frénétiquement, Peter fit jouer l'interrupteur une dizaine de fois, espérant ranimer la lumière. Sans effet.

Il était maintenant aveugle.

— Putain de saleté chinoise, rugit Peter en cognant la lampe contre la paroi métallique du conduit.

L'écho de ses coups sembla se propager à l'infini dans le conduit.

Pour la première fois, Peter se sentit véritablement désespéré.

Pour ajouter à son désespoir, un objet dur et pointu s'enfonça brusquement dans son dos. Il cria de douleur. Tout de suite après, il fut touché dans le flanc, puis à la tête, de tous côtés il était frappé. Paniqué, hurlant de douleur comme de terreur, Peter recommença à ramper aussi vite que possible dans le conduit obscur.

Le conduit s'inclina brusquement, et Peter sentit qu'il glissait sans pouvoir contrôler sa descente. Soudain, tête la première, il se sentit tomber dans le vide. En chute libre.

Sa chute fut aussi courte que son atterrissage fut rude.

Il heurta une surface dure de la tête et de l'épaule droite.

Lorsqu'il parvint à se redresser, il réalisa qu'il était en pleine lumière. Mais ce qu'il vit autour de lui le choqua tout autant que la soudaine clarté.

Il se trouvait dans un tranquille salon anglais.

Interloqué, Peter contemplait une pièce plaisamment meublée, aux murs peints avec goût dans des tons magnolias. Des bibelots, posés sur des napperons brodés, se trouvaient disposés un peu partout sur des meubles en pin.

Au premier plan, face à lui, disposés en une longue rangée, il y avait plusieurs fauteuils en cuir et une banquette. Leur assise était recouverte de coussins confectionnés à la main et présentant de naïfs motifs d'animaux ; devant les sièges, sur un guéridon aux pieds ouvragés, deux tasses et une théière fumante se trouvaient posées.

Des haut-parleurs invisibles commencèrent à diffuser une musique dans un volume sonore élevé. Peter identifia immédiatement un titre

des Who, extrait de l'opéra rock *Tommy*.

Tel un somnambule, bras tendus devant lui, encore aveuglé par la soudaine lumière, il s'approcha de la théière fumante, pour la toucher, pour que son contour prenne volume et réalité.

Mais ses mains heurtèrent une surface dure, transparente.

Déconcerté, il la palpa un long moment avant de réaliser qu'une vitre occupait toute la largeur de la pièce et le séparait ainsi du confort du salon.

Il s'agissait donc encore une fois d'un piège, d'un leurre, mais dans quel but ?

Avec méfiance, Peter regarda autour de lui.

Il aperçut alors la chaise, placée dans son dos.

C'était un robuste siège de bois, fixé au sol par de puissantes vis. Les lanières qui en garnissaient les pieds et les repose-bras ne laissaient aucun doute sur son utilisation.

Peter crut alors apercevoir un mouvement dans le salon derrière la vitre. Il ne s'était pas trompé, un couple de petits vieux venait de pénétrer dans la pièce. Ils portaient des chaussons de feutre, et lentement, ils glissèrent vers les sièges en cuir, où ils prirent place. Stupéfait, Peter reconnut la femme au chapeau rouge et l'homme qu'il avait vu devant leur maison, sans doute son mari.

La vieille femme servit alors le thé fumant dans les tasses et y ajouta un nuage de lait. Pas un instant, ni elle ni son compagnon ne jetèrent un regard en direction de Peter, comme s'il n'existait pas... comme s'il était invisible ou déjà mort.

Peter s'approcha alors tout contre la vitre et tapa dessus du plat de la main, puis du poing et enfin de son couteau, qu'il n'avait heureusement pas lâché. Le verre trembla mais ne se rompit pas.

Le petit vieux sembla alors seulement le voir. Il le désigna d'ailleurs d'un doigt à sa compagne qui sourit à Peter d'un air charmant.

La femme au chapeau rouge se déplaça vers un meuble bas dans lequel était rangée la platine d'une antique chaîne Hi-Fi. Elle tourna le bouton du volume et la musique des Who se fit moins forte dans la pièce.

— Qu'est-ce que vous voulez ! hurla Peter.

— Ce n'est pas la peine de crier, le gronda le vieil homme. Nous entendons parfaitement ce que vous dites.

— Alors laissez-moi sortir !

Le petit vieux et la petite vieille s'esclaffèrent.

— Personne ne sort d'ici, déclara sentencieusement le vieil homme.

— Je ne dirai rien à personne, laissez-moi sortir ! De toute façon, des amis savent que je suis là, ils vont venir me chercher.

— Hé bien nous les accueillerons comme il se doit, se contenta de répondre la petite vieille avec un rire trop gai aux oreilles de Peter.

Peter frappa comme un fou contre la vitre.

— Si j'étais vous, j'économiserais mon souffle, dit soudain le vieil homme avec un méchant sourire.

La menace contenue dans la phrase se matérialisa très vite. En effet, de multiples bouches disposées sur le pourtour des murs, un gaz commença à sortir dans des volutes blanches. Très vite l'atmosphère devint irrespirable.

De l'autre côté de la vitre, tout en dégustant leur thé, les deux petits vieux semblaient trouver la scène très plaisante.

Peter se plaqua au sol pour trouver de l'air.

Il en trouva un peu, mais pas suffisamment.

Ses poumons le faisaient affreusement souffrir et chaque cellule de son corps criait douloureusement son besoin d'oxygène.

Des couleurs violentes apparurent devant son regard, tout tourbillonna autour de lui, puis il s'évanouit.

IX

Kate Chapman n'avait pas de raison particulière d'être inquiète au sujet de son frère, Peter. En tout cas, pas plus que d'habitude. Mais il y avait maintenant plus d'une semaine qu'elle était sans nouvelle de lui. Pas une fois, il n'avait envoyé un S.M.S., dont la taille en nombre de caractères variait en fonction du nombre de livres sterling qu'il allait essayer de lui soutirer. Il ne lui avait même pas posté une vidéo idiote dégotée sur Internet ou une photographie d'une antiquité qu'il estimait urgent d'acquérir en vue d'une revente avec une mirifique plus-value. Rien, le silence électronique et verbal total. Or en général Peter, ne serait-ce que par besoin, ne restait jamais plus de quelques jours sans la contacter.

Kate connaissait tout des addictions de son frère. Elle ne lui cherchait pas d'excuses mais se refusait le droit de le juger. Depuis la lointaine mort de leur mère, elle s'efforçait seulement de veiller au mieux sur lui, avec affection, mais également avec sévérité. Ainsi, malgré les demandes réitérées de Peter, elle lui donnait rarement de l'argent, somme qu'il aurait immédiatement dépensée pour de la drogue. S'il insistait, s'il était dans une réelle détresse, elle passait lui remplir son réfrigérateur, lui acheter des objets indispensables ou payer une ou deux semaines de loyer de retard, rien de plus, mais également rien de moins, et il le savait bien.

C'était d'ailleurs pour ne pas trop s'éloigner de lui que Kate avait choisi de s'installer à Esher, une ville chic du sud de Londres, avec son hippodrome, ses restaurants pour WAG¹ en devenir, et ses parkings remplis de cylindrées de luxe. Elle avait trouvé un emploi dans un cabinet de conseil en investissements, installé au cœur de la petite ville. De son bel appartement, dont les fenêtres donnaient sur le champ de course (si elle regardait de la cuisine et tout en se penchant) il lui fallait à peine vingt minutes, même avec de la circulation, pour atteindre la ville de Molesey où vivait Peter.

Elle n'aimait cependant pas s'y rendre, redoutant à chaque fois, et sans doute pour de justes raisons, une mauvaise rencontre.

Aujourd'hui pourtant, elle n'avait plus le choix. Peter ne répondait à aucun de ses appels ou S.M.S., et les messages laissés sur son répondeur et sur sa messagerie Internet demeuraient également sans réponse. Pour inciter son frère à la contacter, elle avait même transféré une petite somme sur son compte bancaire. Mais cet envoi de fonds n'avait pas conduit Peter à l'appeler.

Avec dextérité, Kate stationna son élégant coupé Audi, couleur bleu nuit, devant la rangée de magasins situés en dessous du logement de son frère.

Pour lui avoir déposé des chèques, afin d'honorer les loyers de retard de son frère, elle savait que le marchand de journaux, un gallois, était le propriétaire du studio de Peter. Si son frère ne se trouvait dans son logement, elle pourrait toujours passer se renseigner auprès du commerçant.

Slalomant de l'escarpin entre les détritrus, elle longea les échoppes aux produits trop épicés pour son nez, puis tourna à droite pour atteindre la porte donnant accès aux appartements. Un digicode en contrôlait autrefois l'accès mais il avait depuis longtemps rendu l'âme. Elle disposait cependant d'une clé permettant d'entrer dans les lieux – un double qu'elle avait subrepticement fait réaliser tant elle était lasse de frapper à la porte ou d'attendre sur le trottoir. Après avoir tourné la clé, Kate poussa le battant pour pénétrer dans un hall minuscule où s'entassaient poussettes, poubelles et départ de l'escalier.

Comme à chaque fois, avec un cœur dont les battements s'accéléraient au fur et à mesure qu'elle montait les marches, elle gravit l'escalier. Kate était sportive et l'accélération de son rythme cardiaque ne devait rien à l'effort consenti mais à une indicible angoisse, toujours la même, celle de découvrir Peter inconscient sur son lit. Une inconscience qui pourrait être celle de la mort.

Elle atteignit un minuscule palier couvert d'une moquette dont la couleur d'origine, beige, ne se devinait plus que sur son pourtour. D'autres volées de marches permettaient d'atteindre les deux logements situés à l'étage supérieur.

Sur le palier, l'unique porte, celle du studio de Peter, avec sa surface marquée de traces et de coups, ressemblait à la vie tourmentée de son occupant. Depuis le dernier passage de Kate, de nouveaux graffitis avaient été tracés dans le bois au feutre et de la pointe d'un couteau.

Le logement paraissait silencieux. Kate ne pouvait entendre aucune des musiques psychédéliques que son frère écoutait d'habitude ni le vacarme d'un jeu vidéo en pleine action. Était-il absent ? Avait-il revendu tout son matériel pour se payer sa drogue ? Elle rabattit son abondante chevelure blonde derrière son oreille et la colla contre le bois. Elle entendit alors le murmure de voix monotones, qu'elle identifia immédiatement comme celles d'un programme télévisé de la B.B.C.

Kate tapa du poing contre la porte. Mais pas n'importe comment. Elle frappa tout d'abord trois coups longs et lourds, puis trois coups courts et légers, et encore trois coups longs. C'était le code que Peter lui avait intimé d'utiliser si elle venait jusqu'à sa porte. À l'évidence, Peter n'aimait pas les visites surprises.

Comme sa série de coups n'était suivie d'aucune réaction, elle la recommença une seconde fois, puis une autre fois encore. Sans résultat.

Peter était sorti ou pire...

Son frère gérait au mieux ses besoins en produits stupéfiants, mais cette apparente maîtrise ne rassurait nullement sa sœur. Pour l'instant, bien qu'elle se doutât qu'il vivait d'expédients peu avouables, et surtout dont elle ne voulait rien savoir, il avait échappé aux ennuis judiciaires et à la prison.

Mais ce n'était pas ce que Kate redoutait le plus. Souvent, dans l'esprit de la jeune femme se projetait une image redoutée, celle d'un tox piqué à mort par sa dernière seringue. C'était pourquoi Kate voulait être présente pour Peter, malgré tout, malgré lui. Peter demeurerait, qu'elle le désirât ou non, sa dernière et seule famille. Maman était morte, Papa avait disparu lui aussi, et les autres n'étaient que des noms sans visage, même sur Facebook.

Alors Kate, malgré sa répugnance, approcha ses lèvres couleur vermillon du bois de la porte pour appeler Peter.

Mais ses appels, tout comme ses coups de poing, n'eurent aucun résultat.

Contrariée, ce qui se manifestait chez elle par l'apparition d'une ride verticale au milieu du front, Kate se résolut à entrer dans le logement. Elle savait que Peter cachait une clé de secours sous la moquette.

Avec répulsion, Kate tapota la moquette usagée, effilochée et noire de crasse. Dans l'angle du mur perpendiculaire à la porte, et en tirant sur un brin de laine, elle parvint à soulever un coin du revêtement. La clé se trouvait collée au dos, tenue sur le feutre par de l'adhésif. Kate retira la clé et très vite, comme si elle commettait un acte répréhensible, elle l'inséra dans la serrure pour ouvrir la porte.

Kate pénétra dans l'appartement et referma doucement la porte derrière elle. Les lieux paraissaient encore plus dénudés que la dernière fois où elle était venue... c'était trois ou quatre semaines auparavant.

De tout le mobilier, qu'elle avait en grande partie financé, il ne restait plus rien ou presque. Peter avait seulement épargné dans sa frénésie de revente son téléviseur, dépouillé de son support et qui était maintenant posé directement sur le sol. Il en était de même pour le matelas du lit dont le sommier et le bois avaient disparu.

Kate pivota lentement sur elle-même pour inspecter les lieux, mais sans avancer d'un pas de plus dans la pièce, tant le lino du sol paraissait poisseux et sale. Les murs avaient été recouverts d'inscriptions à la bombe de peinture, au feutre. D'autres traces paraissaient douteuses et sans rapport avec un quelconque souci artistique. Dans le coin cuisine, des objets divers et ébréchés

s'entassaient dans l'évier dans l'attente d'un hypothétique lavage. Le réfrigérateur, ouvert, laissait voir son ventre vide. Même l'ampoule d'éclairage de l'appareil ne fonctionnait plus.

Une pile de magazines avait été posée près du matelas, pour servir de table de chevet. La manière méticuleuse dont ils étaient empilés et rangés dépareillait avec le reste des lieux. Sans même avoir à s'en approcher, Kate savait que leurs titres étaient consacrés à l'actualité dans la vente des antiquités, la passion de Peter.

Kate poussa finalement un soupir, de tristesse, en découvrant l'état de la pièce et de soulagement, en constatant que le corps de Peter ne s'y trouvait pas.

Elle se résolut à faire quelques pas en avant pour, d'une main prudente, entrouvrir la porte de la salle de bains, dans laquelle la lumière était demeurée allumée.

Immédiatement, au niveau du sol, elle repéra la prise de courant dont la façade avait été détachée. À l'évidence, il s'agissait d'une cachette aménagée là pour dissimuler de la drogue. Peter n'a même pas pris le soin de la refermer, son départ devait avoir été précipité, songea Kate. Elle avança d'un pas. La baignoire débordait de linge sale, et le meuble inséré sous le lavabo avait perdu porte et applique lumineuse. Curieusement, au milieu de tout ce bazar, sur une étagère, une pile de vêtements impeccablement repassés demeurait intouchée.

Kate s'approcha et tapota les chemises soigneusement pliées, les maillots propres, les pantalons en bon état. Pourquoi Peter conservait-il ce dernier carré d'ordre dans sa vie chahutée de tous côtés ? Cela avait-il un lien avec les magazines d'art, tout aussi méticuleusement rangés près de son lit ?

Kate repassa dans la pièce principale et promena ses yeux, à défaut de ses mains qu'elle ne voulait salir, à la recherche d'indices indiquant l'endroit où se trouvait son frère.

Sur le lit défait, son attention fut attirée par une carte routière ouverte. Son frère ne devait plus avoir de G.P.S., s'il en avait jamais possédé un. Elle s'approcha, se pencha. Visiblement Peter avait cherché un itinéraire pour circuler dans le Sud de l'Angleterre.

Était-il parti là-bas ? Kate n'avait pas vu le véhicule de Peter dans les environs, même si cela ne voulait rien dire, car, vu le nombre d'individus qui lui voulaient du bien, il le stationnait généralement loin de chez lui, dans des rues adjacentes.

Kate décida de ressortir pour rouler un instant dans les rues alentour afin de chercher la petite Ford Fiesta de son frère.

Ce fut en se retournant pour sortir qu'elle remarqua les enveloppes sur le sol. En entrant dans la pièce, elle avait tout d'abord cru qu'il s'agissait simplement de prospectus jetés par terre. Il n'en était rien, il s'agissait de courriers glissés sous la porte par le facteur.

Kate se baissa et ramassa les deux lettres.

La première n'était qu'un envoi publicitaire d'un opérateur en téléphonie mobile.

La seconde était un courrier de la banque Barclay's, auprès de laquelle Peter possédait un compte.

Sans même hésiter un instant Kate déchira l'enveloppe.

Il s'agissait du dernier relevé d'opérations bancaires de Peter. Une succession de débits et surtout de rejets y apparaissaient, hormis dans les derniers jours où la somme transférée par Kate avait permis l'usage normal de la carte bancaire.

Elle nota que les dernières opérations mentionnées sur le relevé avaient été effectuées à Rustington, une ville du West Sussex que Kate situait vaguement. Peter y avait effectué un règlement avec sa carte dans un café, The Sea Rock Café. L'autre opération, était plus étrange, car il s'agissait d'un achat auprès du magasin Stacey's pour vingt-neuf livres et quatre-vingt dix-neuf pences.

Le regard de Kate revint se poser sur la carte posée sur le lit. Pourquoi Peter se serait-il rendu sur cette partie de la côte pour boire un café et effectuer un simple achat dans une boutique ? Intuitivement, elle connaissait déjà la réponse à cette question... De par les confidences de son frère, elle savait que Peter se rendait souvent sur la côte du West Sussex, pour des périples nullement motivés par le tourisme...

N'ayant plus à rien à découvrir dans les lieux, Kate décida d'interroger le propriétaire du logement. L'homme, au moins par intérêt, saurait peut-être où se trouvait son locataire.

Après avoir éteint la télévision, la jeune femme sortit du studio, dont elle referma la porte à clé, clé qu'elle remit à sa place sous la moquette du palier.

En quelques instants, elle fut dehors et tourna à l'angle du pâté de maisons pour revenir vers les commerces.

Elle poussa bientôt la porte du marchand de journaux, de confiserie, de tickets à gratter, de tout ce qui pouvait se vendre ou se manger pour moins de vingt livres. Le regard de l'homme, derrière ses lunettes grasses de marques de doigt, s'anima en la voyant entrer. La venue de Kate dans son établissement coïncidait généralement avec le paiement des arriérés de loyers de son frère.

— G'od moorningue, s'exclama-t-il avec un large sourire.

— Good morning Mr. Welsh, répondit Kate. Je suis la sœur de Peter... Peter Chapman.

— Ouais, bien sûr lâcha l'homme ventripotent. J'attends toujours votre visite avec impatience, et pas seulement parce qu'elle coïncide avec le paiement des loyers de retard de votre frère. Les jolies dames qui poussent la porte de ma boutique se font rares...

Kate choisit d'ignorer le sous-entendu des paroles de Welsh, car dans la bouche du Gallois, il s'agissait seulement d'une amère constatation.

— Vous tombez bien, poursuivit Welsh... votre frerot n'a pas réglé les trois dernières semaines de loyer de son logement... je suis gentil, mais il pousse un peu le bouchon. Je vais finir par compter des intérêts de retard...

— Euh... oui. Je vais m'occuper de cela, répondit Kate. Mais justement, en parlant de Peter, je n'ai pas de nouvelles de lui depuis quelques jours... vous ne sauriez pas où il se trouve ?

— Je ne sais pas où il est parti, mais je peux vous dire qu'il s'est absenté durant une semaine. De toute manière, il ne sert à rien de vous inquiéter, car il est revenu !

Et l'homme pointa son pouce vers le plafond.

Intriguée, ne comprenant pas ce que voulait signifier ce geste, elle dévisagea le commerçant.

Celui-ci, avec un soupir, expliqua :

— Votre frerot, je ne l'ai pas vu depuis quelques jours, mais il doit être revenu, car je viens de l'entendre marcher au-dessus de ma tête, et il y a de cela une minute...

Et de nouveau, l'homme désigna le plafond.

Avec un autre soupir, comme si continuer à parler lui coûtait, il ajouta :

— Le studio de Peter est juste au-dessus de la boutique, d'ailleurs, je n'arrête pas de gueuler quand il met sa musique trop fort.

Le logeur omit de préciser que si Peter montait parfois très fort le volume de sa musique c'était uniquement pour ne pas entendre les vocalises du marchand de journaux. Comme tout bon Gallois, Welsh possédait un organe vocal fort développé, alors, le soir, lorsque le whisky et la nostalgie des collines et des lacs du Dartmoor le possédaient, il chantonait à tue-tête des airs populaires dans sa boutique vide.

Kate, qui avait durant un court instant retrouvé espoir, soupira de déception. À l'évidence, les bruits de pas que le commerçant venait d'entendre étaient les siens, lorsqu'elle avait visité l'appartement.

Mais soudain, avec un sourire, l'homme s'écria.

— Tiens, il doit encore être là ! Écoutez !

Et l'homme pointa une fois encore le plafond d'un doigt, tout en faisant un signe de son autre main de faire silence.

Kate entendit alors au-dessus d'eux le grincement du plancher en bois. C'était un bruit léger, qui aurait été presque imperceptible si elle n'avait tendu l'oreille. Peter marchait avec mille précautions, sachant sans doute que le patron du bas pouvait tout entendre.

Peter était donc revenu !

Il devait avoir quelque chose de sérieux à se reprocher pour s'être caché d'elle.

Kate remercia très vite le propriétaire et sortit de sa boutique pour rapidement retourner au logement de son frère.

Elle entendit le patron lui crier de revenir pour payer les loyers de retard.

La porte qui se refermait coupa net les autres phrases lancées par le commerçant.

Kate tourna à l'angle de la rue et, en quelques pas rapides, elle atteignit la porte desservant l'escalier menant au logement de Peter. Elle grimpa les marches quatre à quatre, malgré sa jupe droite qui serrait ses jambes. Elle allait pour frapper avec colère à la porte du logement lorsque cette dernière s'ouvrit pour laisser le passage, non pas à son frère, mais à deux hommes jeunes, secs, nerveux, au crâne rasé totalement pour l'un, avec une coupe à l'Iroquois pour l'autre.

Visiblement surpris, ils s'arrêtèrent net en la voyant. Le plus petit, celui dont le crâne était garni d'une crête, réagit le premier.

— Oh, s'excuser M'dame, Vous vouliez entrer ?

— Euh oui...

— Vous vouliez voir quelqu'un ? demanda alors le type, cette fois-ci d'un air soupçonneux.

— Je... oui. Je voulais voir...

— Peter ? interrogea le plus grand et le plus âgé des types, et qui avait lui un crâne totalement rasé. Il avait prononcé le prénom de son frère avec un drôle de sourire. Carnassier.

— Euh, oui, fit Kate, après une hésitation.

— Peter ! Peter ! On est des potes à lui, et on ne sait pas où il se trouve. Vous êtes sa copine ? demanda le type en lorgnant sans vergogne et avec envie sur les formes sculpturales de la jeune femme.

— Non, pas du tout, je suis... je suis sa sœur, s'empressa de préciser Kate, et moi non plus je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis quelques jours.

— Bon, ben alors, si on le voit, on lui dira de vous appeler. C'est comment votre petit nom déjà ? Moi c'est Mike, et le pote avec une crête, on l'appelle Tony.

Ignorant les paroles du prénommé Mike, Kate, demanda :

— Mais comment êtes-vous entrés chez Peter ?

Les deux rasés échangèrent un bref coup d'oeil, puis Tony, le type à la crête, répondit :

— Je vous l'ai dit, nous sommes des potes de Peter, et nous avons un double de sa clé... Vous voulez en profiter pour entrer ?

Les gars lui tinrent la porte ouverte, avec une fausse galanterie, pour qu'elle puisse pénétrer dans le logement. Kate, tout au contraire,

recula. Se retrouver coincée à l'intérieur, avec les deux gars, tout cela ne pouvait que mal finir.

— Non, bon, si vous me dites qu'il n'est pas là, je vous crois, ce n'est pas la peine que j'entre. Merci, je m'en vais.

— Vous devriez quand même entrer, si vous êtes la sœur de Peter. Je crois qu'il a laissé un mot pour vous sur son lit, insista Mike.

L'homme la regardait avec un sourire aussi sincère que lui permettaient ses traits ingrats. Kate savait parfaitement qu'il n'existait aucun mot sur le lit de Peter.

— Non, non merci. Et Kate commença à lentement reculer vers l'escalier.

— Partez pas comme ça ! grogna Tony. Il ne faudrait pas nous faire des cachotteries... ou on va se fâcher !

Le jeune type avait parlé d'un ton tranchant, en passant sa langue large, épaisse, percé d'un piercing, sur ses lèvres fines et marquées de vilaines cicatrices.

Kate descendit encore une marche doucement, puis elle tourna brusquement le dos pour mieux dévaler le reste de l'escalier.

Elle entendit un gros bruit, celui des hommes se lançant à sa poursuite. Heureusement, ils se gênèrent dans l'étroite cage d'escalier et Kate atteignit la première le hall. La porte donnant sur la rue s'ouvrit alors si brusquement devant elle que le vantail faillit la heurter en pivotant.

— Y'a un problème ! gronda soudain une grosse voix.

Tous se figèrent, proie et poursuivants.

C'était le marchand de journaux. Il paraissait lourd et peu commode, d'autant plus que dans ses mains gigantesques la batte de base-ball qu'il tenait ressemblait à un jouet.

— De quoi tu te mêles gros lard ! répliqua immédiatement le rasé à la crête, d'un ton agressif.

— C'est chez moi ici, et le gros désigna de sa batte l'ensemble des bâtiments, et j'ai le sens de la propriété, alors ne venez pas faire fuir les clients sous mon nez !

Les deux rasés échangèrent un regard, hésitèrent visiblement sur la conduite à tenir. Le plus jeune fit un mouvement vers Kate mais celui qui disait se prénommer Mike posa sa main sur son épaule.

— Reste tranquille Tony, ordonna-t-il.

Puis, avec un sourire tout en dents cassées, il s'adressa au propriétaire.

— On venait juste rendre visite à un ami. On ne voulait pas effrayer la sœur de Peter. Allez, puisque notre présence est indésirable on s'en va, mais c'est pas une façon de traiter les amis de Peter.

Et les deux crânes rasés descendirent lentement l'escalier et sortirent, frôlant au passage le corps raidi de Kate, mais passant au

large de la bedaine du marchand de journaux et de sa batte de base-ball.

X

Ce fut seulement lorsqu'elle regagna l'intérieur douillet et luxueux de son coupé Audi, ce fut seulement lorsqu'elle eut enclenché la fermeture des portes, ce fut seulement après avoir démarré le puissant et voluptueux moteur, ce fut seulement après avoir allumé une cigarette, ce fut seulement à ce moment-là que Kate se détendit. Sa rencontre avec les deux skinheads l'avait éprouvée. Elle avait presque senti, palpé, le danger qui émanait d'eux et ses mains tremblaient encore légèrement lorsqu'elle passa la première vitesse pour commencer à rouler.

Kate détestait les conflits, les disputes, les coups de gueule. Son monde, c'était celui du droit, des procédures, des papiers à en-têtes et des civilités marchandes.

Elle refusa d'envisager ce qui se serait passé si le marchand de journaux n'était pas intervenu. Reconnaisante de son intervention, Kate s'était empressée de passer dans sa boutique pour lui régler les loyers de retard de Peter. Elle avait poussé la générosité à payer deux semaines d'avance, avec en échange, la promesse du Gallois de bien vouloir l'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit si Peter réapparaissait.

Maintenant pressée de quitter cette rue, ce quartier, cette ville, Kate jeta à peine un regard dans le rétroviseur en déboîtant pour s'insérer dans la file de circulation permettant de quitter Molesey.

Elle aurait dû mieux regarder en arrière, ce qui lui aurait permis de remarquer la Golf noire qui sortait d'une impasse au même moment, pour se placer derrière son véhicule, en profitant de l'écran offert par une camionnette. Elle aurait peut-être reconnu dans l'habitacle, malgré sa casquette rabattue sur ses yeux, l'un des crânes rasés rencontrés chez Peter, le prénommé Tony.

Au premier feu, alors qu'elle patientait avec agacement en attendant le passage à l'orange¹ pour enclencher la première, elle commença à réfléchir sur les derniers événements. Le silence prolongé de Peter devenait franchement inquiétant. Même s'il s'était rendu sur la côte du West Sussex pour quelque méfait, il aurait déjà dû revenir. Pouvait-il avoir été arrêté par la police ? Non, songea-t-elle, si tel avait été le cas, l'avocat qu'il aurait assurément demandé l'aurait prévenue. Et puis ces deux rasés, aux regards aussi aiguisés que des lames de rasoir, pourquoi cherchaient-ils, eux aussi, Peter ?

Elle n'avait aucune réponse à ses interrogations. Une seule chose

était certaine, son frère était en danger, elle le sentait de manière intuitive mais certaine.

Alors lorsque le feu changea de couleur, alors que son bureau se trouvait à droite, elle tourna à gauche pour prendre la direction de la M 23 et de Brighton.

Sa décision était prise. Elle allait téléphoner à son travail, trouver un prétexte pour s'absenter tout le reste de la journée et rouler aussi vite que possible vers... vers quelle ville déjà ?

Il lui fallut un effort de mémorisation pour en retrouver le nom : Rustington.

Tout en conduisant d'une main elle entra le nom de la commune sur son G.P.S., puis, toujours en tenant son volant d'une seule main, elle appela sa responsable, Martha, devenue une amie à force de partager après le travail, comme le voulait les us et coutumes, de grands verres de vin dans les pubs et les bars de Esher. En deux mots et en une promesse, elle obtint ce qu'elle désirait : du temps libre.

Kate connaissait bien la route menant sur la côte sud de l'Angleterre. Du temps de leur courte enfance heureuse, lorsque leur famille se comptait sur les quatre doigts de la main, ils passaient souvent des journées au bord de la plage près de Brighton. Le nom de cette ville déclenchait d'ailleurs en elle, de manière automatique, dans un réflexe de Pavlov, des envies de glace aux parfums délicieusement artificiels. Avec son frère, elle en avalait des quantités astronomiques tout en pataugeant dans l'eau tiède des flaques d'eau de mer, sous le regard bienveillant de leurs parents et la protection de litres d'huile solaire.

Elle n'était pas étonnée que Peter retournât si souvent dans cette partie de l'Angleterre.

Kate soupira.

Elle était tellement plongée dans la nostalgie du passé, qu'au rond point de Leatherhead, elle faillit rater la bretelle en direction de l'A 24 et de Horsham. Elle dut freiner brusquement pour prendre la sortie et se rabattre tout aussi soudainement, déclenchant derrière elle une série de coups d'avertisseurs.

La brusque manœuvre de Kate pour changer de voie eut au moins un avantage. Elle surprit le conducteur à casquette de la Golf qui ne put la suivre et dut continuer tout droit sur l'autoroute.

Maugréant, rageant, Tony balança de colère sa casquette sur le siège passager. Il allait devoir continuer à rouler tout droit sur la M 23, en direction de l'aéroport de Gatwick, et ceci pendant au moins quatre ou cinq miles avant de pouvoir accomplir un demi-tour. Tout en lançant des grossièretés, il s'inquiétait de savoir si la sœur de Peter l'avait aperçu et avait effectué cette brusque manœuvre pour le semer. Mais

que cela fût le cas ou non, il allait sérieusement se faire engueuler par le colonel...

Kate, déjà loin, roulait aussi vite que lui permettaient les limitations de vitesse et la succession ininterrompue de radars automatiques.

La circulation était dense, l'obligeant à rouler par à-coups. Une petite pluie fine commença à tomber, rendant indispensable l'usage des essuie-glaces. Leur battement régulier rythmait les pensées indécises de la jeune femme, les faisant osciller entre optimisme et pessimisme.

Peu après avoir passé Horsham, alors que la quatre voies avait cédé la place à une simple route slalomant dangereusement entre les collines boisées, elle se souvint qu'un petit pub se nichait à peu de distance, dans le petit village de Mesley.

Avec ses parents, autrefois, lorsqu'ils prenaient le chemin de la côte, ils s'y arrêtaient souvent. Cet arrêt n'était pas motivé par le désir de profiter de la campagne bucolique, ou par un besoin mécanique de leur vieille voiture, non, il était imposé par les exigences de leur père, qui ne pouvait demeurer plus d'une heure sans pénétrer dans un pub pour y boire.

Son frère, s'il avait emprunté cette même route vers la côte, avait peut-être eu lui aussi l'envie de s'y arrêter ?

Kate hésita puis jeta un œil à la pendule de bord.

Elle avait dépassé depuis longtemps son heure habituelle pour le déjeuner. Le besoin de se restaurer lui offrait une excuse pour bifurquer vers le passé.

Alors, après avoir roulé encore quelques instants, elle actionna son clignotant et quitta l'A 24 pour prendre la petite route menant à Mesley.

Le pub, The Haven, était situé juste à l'entrée du village.

La création de l'établissement remontait au XVII^e siècle, mais en raison de rajouts et de modifications successives, son aspect extérieur lui conférait l'apparence d'un établissement datant de l'époque victorienne. Le pub avait conservé de son lointain passé un sol en briques tout en creux, à force du passage de la clientèle et un plafond très bas, avec des poutres d'une inégalable couleur, obtenue après des siècles passés dans la fumée épaisse des pipes, puis des cigarettes.

Maintenant le pub était non fumeur et seul un parfum âcre émanant des poutres rappelait avec nostalgie ce passé tabagique².

Kate stationna son véhicule sur le parking aménagé à proximité. À l'évidence, la vieille Ford rouge de son frère ne s'y trouvait pas. Mais peut-être avait-il emprunté une autre voiture pour se rendre sur la côte ?

Kate savait qu'elle ne serait pas satisfaite tant qu'elle n'aurait pas

vérifié à l'intérieur de l'établissement.

Pour pénétrer dans le pub, en raison de sa grande taille, elle dut légèrement se baisser. À l'intérieur, quelques secondes furent nécessaires à ses pupilles pour s'accoutumer à la pénombre.

Un mobilier en bois massif, lourd, noir, était disposé sans ordre dans la pièce principale, où se dressait également une grande cheminée, sans feu aujourd'hui.

Derrière un long bar, une machine à bière proposait des boissons fermentées aux appellations classiques, mais également une bière ambrée du Sussex.

Sur une ardoise, il était suggéré de commander différents plats, aussi simples à cuisiner qu'à servir ou à digérer : moussaka, lasagnes, pizzas, mais également plus rare et typique, du foie de veau aux lardons.

Alors que le parking était désert, Kate fut surprise de constater que presque toutes les tables étaient occupées, de même que l'espace devant le bar. Il devait s'agir d'habitues venus à pied du village.

Après un nouveau coup d'œil à l'ardoise proposant le menu, elle s'approcha du tenancier qui s'activait tel une divinité hindoue à six bras et douze mains pour contenter tout le monde à la fois.

Tout en tirant une pinte, il lui lança un hello amical et exécuta dans le même temps une élévation interrogatrice de ses sourcils épais.

— Bonjour, dit Kate, ce sera pour déjeuner. Un plat de *fish and chips*, avec de la salade en supplément, et une limonade, s'il vous plaît.

— Bien madame, nous vous servons tout de suite. Vous verrez le service est rapide. Allez-vous asseoir en attendant si vous le voulez bien.

— Merci.

Kate se retourna et avisa une table libre, située près de l'incontournable machine à sous qu'on trouvait dans tous les pubs d'Angleterre. Heureusement, personne ne voulait à cette heure perdre sa monnaie.

Elle s'assit et, pour occuper ses mains et son esprit, elle commença à feuilleter une gazette locale, abandonnée sur la table par un client. Rien dans les quelques pages ne lui parut digne d'intérêt et elle releva la tête pour s'absorber dans l'exercice d'adresse de joueurs de fléchettes.

Avec une maîtrise et une précision étonnante les pointes dorées se fichaient dans la cible en émettant des bruits secs. Dans le même temps, les joueurs énonçaient des scores plus ou moins élevés, mais qui se soldaient toujours par une égale gorgée de bière.

Kate constata avec satisfaction que le service était effectivement rapide. Une jeune femme, très blonde, surgit et posa plat et boisson

sur la table. Les couverts, placés dans un verre, suivirent dans la seconde.

Kate attaqua son repas d'un bon appétit. Tout en mâchant avec application, elle jetait de temps à autre un coup d'œil à son téléphone portable, posé à côté de son assiette.

Il était déjà presque deux heures de l'après-midi.

Elle se promit d'arriver à Rustington avant seize heures et elle accéléra les mouvements de mastication de sa mâchoire.

Son téléphone sonna soudain, la faisant littéralement sursauter et lâcher fourchette et couteau. Avec espoir elle regarda qui l'appelait. C'était seulement le bureau. Kate hésita à rejeter l'appel. Elle décrocha au final. Elle avait bien fait. C'était Martha qui désirait un renseignement urgent sur un dossier. Kate devina que sa patronne était surtout intriguée par le caractère urgent du congé demandé. Heureusement, par le passé, même si elle les avait édulcorés, Kate avait confié à Martha certains des problèmes causés par Peter. Elle n'eut donc pas à mentir aujourd'hui pour justifier son absence et elle raconta brièvement les circonstances de la disparition de son frère. Pour finir, elle promit de nouveau qu'elle serait au bureau demain matin.

Kate mit fin à la conversation et reposa son portable sur la table, sans toutefois reprendre ses couverts à la main. Elle n'avait plus faim. La seule chose qu'elle désirait maintenant, c'était un appel de Peter.

Son désir se trouvait pourtant en partie exaucé, car au même moment, même si Kate ne pouvait l'entendre, son frère ne cessait d'appeler, de l'appeler au secours.

XI

Peter jeta un nouveau hurlement long, puissant, pareil à celui d'une bête sauvage. Pourtant, il savait qu'il était vain d'appeler qui que ce soit à son aide.

Dans le même temps, bien qu'il sût également que cela se révélerait inutile, il tapa du poing droit contre le bois de la couchette. Ces gestes répétés n'eurent d'autre résultat que d'endolorir sa chair.

Il demeura alors immobile dans l'obscurité et le silence total. Une minute ? Une heure ? Ayant perdu toute notion du temps, il ne pouvait savoir. Sa main, la droite toujours, la seule qu'il put légèrement bouger, partit une nouvelle fois à la recherche d'un moyen de le libérer. Les tâtonnements de ses doigts représentaient le seul moyen d'exploration.

Ses phalanges parcoururent la couche sur lequel il se trouvait étendu, une simple planche en bois brut, à peine plus large que ses épaules. Cette planche reposait sur une couchette solidement fixée au mur. Ses pieds, mains, hanches et poitrines étaient liés à cette planche, empêchant tout mouvement. Seul son avant-bras droit, retenue par une chaîne plus longue, disposait d'un peu de mobilité.

La main de Peter revint vers les menottes et les larges lanières fermées à l'aide de cadenas. Sans grand espoir, il manipula chacun d'eux, mais tous se révélèrent, encore une fois, solidement verrouillés.

Contre son flanc droit, il sentit la présence d'un objet, rond, long. Après quelques tâtonnements, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une bouteille d'eau en plastique. Il comprit alors que la relative mobilité de sa main droite ne provenait pas d'une erreur de la part de ses tortionnaires. Ils voulaient juste lui permettre de s'abreuver à sa guise.

Cette apparente sollicitude n'avait cependant rien de rassurant, elle signifiait seulement qu'ils désiraient le maintenir – encore un peu – en vie. Bien qu'il fût allongé dévêtu sur la planche en bois – hormis son caleçon – il n'avait pas froid. La pièce obscure où il se trouvait lui paraissait même anormalement chaude.

Sa peau gardait un souvenir douloureux et précis du cheminement dans le conduit, mais son esprit, sans doute en raison des gaz inhalés, n'en conservait qu'une succession d'images incohérentes. De même, Peter ignorait comment il était arrivé dans cette pièce. La dernière chose précise dont il se souvenait, c'était les visages souriants des deux petits vieux placés derrière la vitre et qui buvaient tranquillement leur thé en le regardant s'asphyxier.

Bien que cela lui répugnât, Peter porta la bouteille d'eau à sa bouche. Sa gorge lui faisait mal, comme tout le reste de son corps. Encore une fois, il s'interrogea sur les motivations de ses tortionnaires. À l'évidence, il se trouvait confronté à un couple de vieillards sadiques. Il passa en revue les pièges qui avaient été installés dans la maison. Leur aménagement avait dû nécessiter un bricolage inventif et de multiples efforts. Il était peu probable que tout avait été monté sans aide extérieure. Mais tant d'acharnement, de travail, tout ça, pour le piéger, lui ?

Et dans quel but ?

Simplement pour le torturer ? Par vengeance ? Par amusement ?

Le souvenir du cheminement dans le conduit le terrifiait tout autant que cette image du couple de vieillards dégustant leur thé tandis qu'il s'étouffait.

Une seule chose s'avérait certaine.

Il devait tout faire pour tenter de sortir d'ici, et le plus rapidement possible.

Alors Peter reposa la bouteille d'eau, maintenant à moitié vide, contre son flanc nu, puis sa main libre repartit en exploration.

Soudain, un bruit – le premier entendu depuis quand ? – le fit se figer. Peter écouta avec attention. De nouveau, le même bruit se fit entendre, et il l'identifia immédiatement comme celui d'un verrou qu'on manipulait.

Tout de suite après, une porte s'entrouvrit. Dans le même temps, une puissante ampoule s'alluma au plafond, inondant la pièce d'une lumière aveuglante. Il battit rapidement des paupières pour permettre à ses yeux de chasser l'éblouissement.

Il se trouvait bien dans une pièce rectangulaire, tout en ciment, une sorte de cellule, ainsi qu'il l'avait subodoré. Les murs et le plafond montraient des stries parallèles, marques de coulage du béton.

La massive porte ouverte devant lui, rivetée et tout en acier rouillé était celle d'un bunker – elle ressemblait tout du moins à des portes similaires vues dans des films de guerre. Dans la pièce, sur l'autre mur latéral, il vit une couchette semblable à la sienne. Elle était vide d'occupant.

Comme il s'en doutait, il constata que ses liens étaient de solides et larges lanières en cuir fixées à la planche de bois sur laquelle il reposait. Des chaînes et menottes complétaient le système destiné à l'immobiliser. Seule l'attache de sa main droite différait. La chaîne qui la retenait filait en effet à travers un trou percé dans la planche et passait en dessous, pour être finalement fixée à un crochet, placé hors de portée de ses doigts. Peter comprit alors qu'il suffisait à ses bourreaux de tirer sur cette chaîne pour, à distance et en toute sécurité, contraindre sa main à demeurer immobile contre la planche.

La porte de la cellule, dans un mouvement lent, acheva de s'ouvrir.

Soudain quelque chose bougea dans l'encadrement de la porte. Il cligna des yeux pour chasser les larmes que la lumière vive y avait amenées.

Il reconnut un chariot, que l'on manœuvrait afin de le faire pénétrer dans la pièce. Il ne distinguait pas qui le bougeait.

En revanche. Il le vit. Lui. La chose humaine.

Peter mit plusieurs longues secondes pour reconnaître dans la forme rougeâtre allongée sur le chariot, un être (autrefois) humain. Ce qu'il en restait ressemblait à un sac de peau, percé de partout et d'où avait coulé un sang qui avait séché en une fine pellicule sur toute sa surface. Ce qui avait empêché Peter de reconnaître immédiatement un homme dans cette masse de chair était l'absence de membres inférieurs et un visage si déformé, si gonflé, qu'il semblait sur le point d'exploser.

Peter, devant cette vision d'horreur, sentit son propre sang refluer de ses membres vers son cœur, dont les battements s'accélérent, laissant ses extrémités raides et glacées.

Le chariot sur lequel était posé le morceau de corps humain bougea encore, cogna la porte métallique, pivota, et un homme apparut. Tout d'abord, comme il était recouvert de la tête aux pieds d'une combinaison blanche, il ne le reconnut pas.

Ce fut seulement lorsque Peter vit les yeux, durs, froids, qu'il l'identifia comme le vieillard dégustant son thé derrière la vitre tandis qu'il s'étouffait.

Le vieux grogna, souffla, et parvint à faire pénétrer le chariot dans la pièce.

Il plaça le chariot tout contre la couchette vide, Couchette et plateau du chariot se trouvaient placés exactement à la même hauteur.

Sans effort apparent, puisque le dessous de la planche était muni de roulettes, le vieil homme la fit glisser sur la couchette. Il s'assura ensuite que cette dernière se trouvait bien disposée sur le cadre, puis il la fixa par des crochets.

Peter comprit que ce système permettait de facilement transporter un corps d'un lieu à un autre, sans jamais avoir à le détacher ni à le manipuler directement.

Le vieux qui, jusqu'à maintenant, avait totalement ignoré Peter, se tourna vers lui. De ses yeux bleus, froids, il l'examina un long moment, puis soudain il ressortit pour prendre quelque chose dans le couloir.

Dans l'attente de quelque tourment, le cœur de Peter battit à tout rompre.

Le vieil homme revint dans la pièce en brandissant soudain un long objet flexible. Tout le corps de Peter se raidit tandis qu'il fermait les yeux. La sensation de l'eau glacée froide sur sa peau le fit tressaillir. Il

rouvrit les yeux. L'objet que le vieil homme tenait à la main se révélait simplement être un tuyau d'arrosage dont il promenait le jet d'eau puissant sur tout le corps de Peter.

L'eau, teintée de la couleur de tous les fluides s'échappant du corps de Peter, coulait de la couchette pour être recueillie par une rigole creusée dans le sol en béton.

Le vieil homme se pencha ensuite vers le chariot. Il y prit une bouteille en plastique qu'il posa sur le ventre du jeune homme.

— Pour vous faire patienter, dit le vieil homme d'une voix sans timbre. On ne voudrait que vous mouriez... de soif.

Dans un geste rageur, Peter tendit sa main droite pour tenter de saisir le vieux. Mais ce dernier, qui avait déjà anticipé tout mouvement de ce genre, se tenait hors de portée.

— Espèce de vieux cinglé, laisse-moi sortir ! hurla Peter.

— Tu sortiras d'ici. Ne t'inquiètes pas... je te le promets, mais morceau par morceau. En attendant, je te laisse quelques heures avec Ben, afin que vous puissiez faire connaissance.

Et le vieil homme se retourna pour plier avec soin le tuyau d'arrosage. Puis, il poussa le chariot à l'extérieur.

Il sortit de la pièce, dont il referma la porte, sans même jeter un autre regard à Peter.

La pièce replongea dans l'obscurité.

Peter eut l'impression que son esprit plongeait lui aussi dans les ténèbres.

Dans la pièce silencieuse, il entendait le souffle rauque, douloureux de son compagnon de cellule.

Plusieurs fois, Peter l'appela, doucement d'abord, puis presque en criant.

Une variation subtile dans le souffle rauque et court de l'autre fit comprendre à Peter qu'il avait enfin été entendu. Il réfléchit à ce qu'il allait bien pouvoir demander à ce morceau d'homme.

— Hey ! Ben ? c'est bien Ben ton prénom ?

Il n'y eut aucune réponse, mais le souffle se changea en un sifflement, comme si Ben cherchait de l'air et des forces pour parler.

Ben parla soudain.

Mais il ne dit et ne répéta qu'un seul mot, noyé dans un gargouillis de sang et de larmes : *mum, mum, mum*¹...

XII

Comme elle l'avait planifié, Kate pénétra dans Rustington peu avant seize heures. Elle ne connaissait pas cette ville, elle se souvenait en revanche de quelques après-midis passés dans la cité touristique voisine, Littlehampton, dont la plage de sable était très fréquentée aux beaux jours. Elle se souvenait également que la belle promenade aménagée le long de la plage abondait en attractions et boutiques, et que l'odeur de la mer peinait à rivaliser avec celle des échoppes de *fish and chips* et de barbes à papa.

Suivant les indications verbales de son G.P.S., elle roula bientôt dans *The Street*, la principale artère commerçante de Rustington.

Deux choses la surprirent immédiatement : l'affluence dans les magasins et la moyenne d'âge élevée des clients fréquentant ces commerces.

Elle s'interrogea sur ce qui avait pu motiver Peter pour venir ici... s'il y était venu.

Au feu rouge – il ne semblait en avoir que deux sur toute la longueur de la rue – Kate jeta autour d'elle un regard inquiet et décontenancé.

Comment retrouver Peter ? Où chercher ? Comment ?

Elle avisa, sur sa gauche, un petit établissement de restauration rapide, The Coastal Café servant boissons chaudes et autres liquides indispensables à ses réflexions.

Kate actionna son clignotant et s'engagea dans la contre-allée où elle trouva par chance une place de stationnement. Avant de sortir de la voiture, elle s'assura de son aspect dans le rétroviseur. D'un coup de brosse, elle coiffa ses cheveux longs, légèrement ondulés. Elle corrigea le maquillage autour de ses yeux verts et de ses lèvres qu'on disait pulpeuses, et pour finir, elle passa un coup de lingette rafraîchissante sur l'ovale rond et régulier de son visage, son cou et ses mains.

Lorsque Kate quitta l'habitable climatisé de son Audi, l'odeur iodée de la mer et le cri des mouettes la transportèrent instantanément dans le passé, là où des images heureuses et nostalgiques flottaient sur ses souvenirs de bord de mer.

L'illusion ne dura pas longtemps, car le ronflement d'un bruit de moteur la fit sursauter hors de ses pensées. Très vite, elle gagna le refuge du trottoir.

Le Coastal Café n'était pas un Starbucks, mais peu importait, elle avait un besoin urgent de caféine. Encore une fois, elle fut surprise de

constater que la plupart des clients assis sur les banquettes affichaient les maux et l'aspect de septuagénaires. Seule la serveuse échappait à ce constat et paraissait, avec son apparente quarantaine, d'une jeunesse rafraîchissante.

Après avoir parcouru rapidement le tableau présentant les différents choix de formules et les prix des boissons, elle opta pour un grand café, noir, accompagné d'un *donut* appétissant. Peter également adorait les *donuts*.

Avec une indolence propre à tous ceux qui vivent éloignés de l'agitation de Londres, la serveuse prit une tasse sur une étagère et y versa le café.

Kate nota qu'il s'agissait d'une tasse en céramique blanche, et non pas de l'un de ces gobelets cartonnés jetables, tout comme ce qu'ils contenaient. Tasse et *donut* furent posés sur un plateau, et, après avoir réglé, Kate emporta le tout vers une table située le plus près possible des vitres.

Elle s'assit face à la rue, tournant le dos à l'intérieur du café.

Immédiatement, elle regretta ne pas avoir avec elle un journal ou un magazine, n'importe quel objet qui aurait pu occuper son esprit et ses mains.

Heureusement le café était aussi chaud que bon et Kate le dégusta à petites gorgées, tout en mordant dans la pâtisserie.

Sans savoir pourquoi, elle était persuadée que tous les clients de l'établissement dardaient leurs regards sur elle. Cette impression finit par se traduire par une gêne physique et, dans un geste réflexe, elle porta une main à sa nuque, comme pour en chasser les regards.

Même en prenant son temps, la pâtisserie fut bientôt mangée, la tasse de café vidée, et Kate se retrouva comme le récipient posé sur la table, vide.

Dehors, elle voyait passer des dizaines de badauds, affairés, pressés, la plupart avec les bras alourdis par le port de sacs à provisions. Les portes des commerces ne cessaient de s'ouvrir pour laisser entrer ou sortir un flux continu de clients. Au-dessus des magasins, elle voyait les fenêtres de logements, où une vie simple semblait s'organiser. En penchant légèrement la tête et le corps, elle apercevait le départ de quelques rues, bordées de maisons à l'apparence soignée et fleurie. La rue commerçante, avec ses panières de géraniums et ses plates-bandes soigneusement entretenues, présentait un aspect champêtre, masquant presque la présence du bitume. Elle se souvint alors du panonceau, aperçu à l'entrée de ville, rappelant que Rustington avait obtenu un prix pour son fleurissement, le Gold Award Winner Britain in Bloom¹.

Mais ce que Kate ne parvenait pas à voir, où qu'elle regardât, c'était où et comment elle allait retrouver son frère.

Bien qu'elle sût que c'était son espoir, elle sortit son téléphone

portable. Deux appels en absence s'affichaient sur l'écran, l'un venait encore du bureau, et elle prit garde de ne pas y répondre, et l'autre d'une vague connaissance masculine qu'elle n'avait assurément aucune envie de rappeler à cet instant. La boîte de réception des S.M.S. demeurait désespérément vide. Aucune nouvelle de Peter. Mais peut-être était-il déjà retourné chez lui, alors qu'elle attendait ici comme une gourde. Si c'était le cas, il allait l'entendre ! Songeant déjà, avec un fol et faux espoir, à tous les reproches qu'elle allait déverser dans le téléphone, Kate composa une fois encore le numéro de portable de son frère.

Mais après quelques sonneries, le même message du répondeur s'enclencha. On y entendait sur un fond de musique psychédélique la voix de Peter qui regrettait de ne pouvoir répondre à cet instant, car il avait de meilleures choses à faire.

Kate écouta le message enregistré jusqu'à son terme, juste pour avoir le plaisir d'entendre la voix de son frère. Elle ne prit pas la peine de laisser un nouveau message sur la boîte du répondeur.

Elle posa le téléphone sur la table, près de la tasse vide qu'elle aurait bien aimé faire remplir. Mais pour cela, il lui aurait fallu se lever, se retourner, et affronter tous ces visages aux yeux creux.

La jeune femme se souvint soudain qu'elle avait sottement oublié de prendre le numéro de téléphone du propriétaire de Peter. Elle lui avait laissé son propre numéro de portable, mais elle doutait qu'il songeât à l'appeler si Peter pointait son nez.

Grâce aux applications de son appareil, elle rechercha l'adresse et le numéro de téléphone du marchand de journaux situé sous le logement de Peter. Il ne lui fallut pas plus de deux minutes de recherche pour les trouver. L'application de son téléphone lui proposait d'être mise directement en relation avec le numéro recherché. Après une hésitation, elle effleura l'écran de l'appareil pour accepter la proposition.

La sonnerie retentit plus de dix fois sans qu'on daigne répondre et Kate allait abandonner lorsqu'on décrocha soudain.

— Welsh's newspapers store, dit une voix grave, lourde, que Kate reconnut aussitôt comme étant celle du patron.

— Hello, je suis la sœur de Peter Chapman, votre locataire, dit très vite Kate.

— Ouais et alors ?

— Vous vous souvenez, nous nous sommes vus, il y a deux ou trois heures et...

— Ouais, je me souviens également très bien des deux crânes rasés qui voulaient vous conter fleurette !

— Oui, bon, je voudrais savoir... vous n'auriez pas revu Peter depuis ? Je vous avais laissé un numéro pour me rappeler au cas où

et...

— Non, je ne l'ai pas vu ! l'interrompt le patron. Et s'il revient, il faudra qu'il dégage de chez moi !

Il y avait de l'irritation et du courroux dans la voix de l'homme.

— Mais pourquoi ? demanda Kate, étonnée de ce ton.

— Je me moque de ses petites combines, mais là, ses âneries me coûtent trop cher !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je vous ai pourtant réglé les loyers de retard...

— Cela n'a rien à voir avec ça ! Je veux dire que les prétendus amis de Peter, ceux au crâne rasé, sont revenus pour ravager son appartement, déjà déglingué. Ils ont même arraché les chiottes ! Je me suis retrouvé avec toute la boutique inondée de flotte. Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient, et ce n'est pas mes oignons. En revanche, c'est mon pognon qui va payer les travaux de plomberie et tous les dégâts que ces types ont faits !

— Écoutez monsieur, si ce n'est qu'une question d'argent, on peut toujours s'arranger. Moi je suis inquiète pour Peter... surtout si ces types le recherchent.

— Rien à foutre, l'interrompt Welsh, en tout cas, si ces skinheads le retrouvent avant vous, ce ne sont pas des bisous qu'ils vont lui faire !

— Écoutez, justement, je vous ai laissé mon numéro de portable, et vous pourriez juste m'appeler si vous le voyiez réapparaître.

— Non, le seul truc que je vais faire si je le revois, c'est lui foutre mon pied au cul.

— Mais attendez, cria presque Kate dans le combiné, certaine que tout le monde tendait maintenant l'oreille dans l'établissement pour entendre sa conversation.

— Non, bonsoir !

— Attendez !

— Ah ! Une dernière chose ! Si vous voyez Peter avant moi, dites-lui qu'il a intérêt à me ramener mon clebs.

— Votre chien ?

— Oui, Mao ! Mon bull-terrier. Il l'a pris avec lui pour sa virée ! Alors s'il ne le ramène pas bientôt, je dépose en plus plainte contre lui pour vol d'animaux.

— Je...

— Salut !

Et l'homme raccrocha brusquement.

Kate, dépitée, reposa le téléphone sur la table. Elle avait terriblement envie et besoin d'une autre tasse de café. Tant pis pour les autres, avec leurs grandes oreilles et leurs regards curieux. Mais lorsqu'elle se leva, Kate constata que tous les clients dans la salle affichaient la plus parfaite indifférence.

Ce fut tout du moins ce qu'elle crut, jusqu'à ce que la serveuse, après avoir déposé une tasse de café sur un tableau, lui glissa avec un sourire :

— Pas toujours facile les hommes, hein ?

— Euh... non, fit Kate. Elle fut néanmoins rassérénée par le sourire chaleureux de la femme.

Kate regagna très vite sa place près de la fenêtre, pour ne pas être obligée de s'asseoir à proximité d'autres clients.

Elle venait juste de se rasseoir lorsqu'un violent coup de klaxon, suivi immédiatement après par un tout aussi sonore coup de frein, attira son attention.

Comme tous les clients de l'établissement, elle regarda dehors, en direction du bruit.

Au niveau du passage piéton aménagé presque en face du café, elle remarqua un véhicule Volkswagen, une Golf noire, aux vitres teintées. Le véhicule avait brusquement freiné pour éviter une vieille dame qui tentait de traverser la route. À n'en pas douter, la personne âgée se croyait dans son droit au moment où elle s'élançait sur la chaussée, car, avec véhémence, elle le rappelait au chauffard en agitant canne, chignon et sac à provision.

Amusée, Kate regarda un instant la scène digne d'une comédie du milieu de l'après-midi. Elle allait détourner son attention lorsque le chauffard, sans doute excédé par le comportement de la vieille dame, baissa la vitre de son véhicule pour riposter verbalement et de manière assurément peu aimable.

Ce fut alors qu'elle le reconnut.

Il s'agissait de l'homme au crâne rasé surmonté d'une crête, le prénommé Tony, rencontré dans le hall du logement de Peter...

L'individu n'avait ouvert sa vitre que quelques secondes, pourtant, elle en était certaine, il s'agissait bien de lui, avec sa mâchoire carrée, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, surmontés d'un trait de sourcils très mince, presque inexistant.

De là où elle se tenait, Kate était invisible, elle eut pourtant l'irrésistible envie de plonger sous la table pour se dissimuler.

Dans le même temps, elle ressentit un pincement au cœur d'excitation, puisque si ce prétendu ami de Peter se trouvait ici, à Rustington, cela indiquait que son frère s'y trouvait sûrement.

La Golf noire repartit, remonta *The Street*, et Kate la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle tourne au second feu, en direction de la mer.

XIII

Après avoir tourné au feu, sur Broadmark Lane, Tony prit brusquement sur la gauche pour pénétrer, à toute allure, dans le parking du petit supermarché Co-op. Il refusa le passage à un couple pousseur de chariot, ignora le sens de circulation matérialisé au sol par de grandes flèches et trouva une place de stationnement, sur laquelle il se gara en faisant crisser ses pneus. Sans arrêter le moteur de sa Golf, il composa un numéro de téléphone sur son portable.

— Mike, je suis à Rustington... sur le parking du magasin Co-op.

— Je sais, répondit Mike, d'une voix glaciale. Je t'ai vu essayer d'écraser la petite vieille sur le passage piéton !

— Mais c'est elle qui a traversé juste devant moi, protesta mollement Tony. Et on s'en fiche de la grand-mère, une de plus ou une de moins, il y en a partout ici.

— Te fous pas de ma gueule Tony ! Je te dis que j'ai tout vu ! Je suis en planque dans la rue principale pour surveiller la nana qui est toujours dans un café.

— Lequel ?

— Le Coastal Café, à côté de la banque Lloys. J'espère qu'elle n'a pas remarqué ton cinéma !

— Il y a longtemps qu'elle est arrivée ici ?

— Ouais. En tout cas, elle est arrivée bien avant toi !

— Oh ça va, tout va bien si tu as la nana en visuel !

— Ouais, et ce n'est pas grâce à toi, espèce d'abruti. Heureusement que je te suivais sur l'autoroute, sinon, après le mauvais tour qu'elle nous a fait, nous l'aurions perdue pour du bon !

— Oh ! Arrête de me charrier ! Je t'ai déjà dit que je n'ai pas pu me rabattre à temps à cause d'une putain de camion !

— Ouais, et la petite vieille ! Tu roulais au moins à trente miles au-dessus de la limite autorisée ! Tu te fous de ma gueule ! Je t'avais pourtant dit, demandé, ordonné, d'être discret pour une fois ! Mais non, t'es qu'un âne ! Non seulement tu perds la filoché, mais en plus tu débarques dans la ville comme un cow-boy !

— Eh ! Tu fais chier, Monsieur je sais tout, je t'emmerde !

— Écoute du-con, lorsque cette histoire sera finie, je m'occuperai de t'apprendre la politesse, mais pour l'instant tu as intérêt à faire travailler ta caboche, car si on ne retrouve pas rapidement ce Peter, c'est une balle que le colonel risque d'y mettre ! Tu m'entends !

Il y eut un silence.

— Okay, finit par dire Tony, avec un soupir de soumission.

— Bon, alors tu restes planqué sur ton parking ; de là, tu pourras facilement partir pour suivre la nana si elle part sur Broadmark Lane, en direction de la mer. Si c'est en direction de Angmering, je serai derrière elle. Et je te le répète encore une fois, on fait dans la discrétion, dans la gentillesse et la politesse, ce qui veut dire que si une vieille traverse devant toi, tu t'arrêtes pour la laisser passer !

— Bon, ça va, j'ai compris. Mais elle fait quoi la nana pour le moment ?

— Elle boit un autre café, mais j'espère seulement qu'elle n'a pas prêté attention à tes exploits de chauffard !

— Aucune chance, ma Golf a des vitres teintées, de toute manière, elle ne m'aura pas vu.

— Ouais, je l'espère pour toi.

Et Mike mit fin à la conversation.

Tony regarda le téléphone et lui adressa un doigt d'honneur, geste exutoire mais totalement inutile. Il manœuvra ensuite sa voiture pour s'approcher de la sortie du parking et se stationner près des containers à verre et autres déchets recyclables. Par grappes plus au moins fournies, des clients, pour la plupart âgés, sortaient ou entraient du magasin d'alimentation en poussant des chariots ou en tirant des cabas à roulettes. Tony remarqua qu'il leur fallait un temps infini pour ranger, un à un, les produits achetés dans le coffre de leur voiture. Il leur fallait tout autant de temps pour manœuvrer et sortir du parking. Ces scènes ménagères, répétées des dizaines de fois, finirent par lui donner la nausée.

Avachi sur son siège, à moitié endormi, il ruminait des idées de vengeance, dans lesquelles un certain Peter tenait le rôle principal de victime. Il se redressa soudain, se cognant au volant, lorsqu'un coupé Audi de couleur sombre pénétra dans le parking.

Avec jubilation, il songea qu'il allait avoir la satisfaction de se moquer de Mike, dont la surveillance avait connu une défaillance. Il plaça d'ailleurs son index sur la touche de rappel de son téléphone, prêt à l'appeler.

Une seconde après, avec un juron d'écœurement, il retira son index. Seul un vieux bonhomme venait de sortir du véhicule.

Tony poussa un soupir de dépit et il songea que depuis le début, ils manquaient de chance dans cette affaire. Avec un autre soupir il se remémora le fil des événements passés.

Tout d'abord, ce Peter, ce sale petit camé, avait réussi à leur échapper au moment où il sortait de chez lui. Ils ne s'étaient pas trop inquiétés, car ils l'avaient ensuite facilement suivi et pourchassé dans Kingston. Mais dans la galerie commerciale Bentall's, ce sale singe était parvenu à leur créer une embrouille avec le vigile, un sale Paki, et il avait fallu toute la diplomatie du colonel pour qu'ils s'en sortent,

sans passer par la case commissariat.

Plus tard, ils étaient retournés à toute berzingue au domicile du gars, mais trop tard. Il avait déjà disparu. Bien sûr, la fouille du logement n'avait rien donné, pour la bonne et simple raison que ce qu'il cherchait devait se trouver dans la bagnole du Peter. Heureusement, ils étaient tombés sur sa frangine. Une chouette nana. Mais ils n'avaient pas eu l'occasion de faire plus ample connaissance que déjà, elle aussi, foutait le camp dans la nature, après les avoir semés sur l'autoroute. Heureusement que Mike avait rebeckté sa voiture, son Audi de petite crâneuse. La sœurette représentait maintenant le seul lien, le seul moyen de retrouver ce satané type. Ce gars se montrait insaisissable, et malin comme le Peter du dessin animé de Walt Disney. Mais, Tony demeurait persuadé qu'ils allaient bientôt parvenir à le choper, et là, il se jurait de le transformer en véritable Peter PAN PAN, à l'aide de quelques coups de calibre bien ajustés.

Le colonel avait beaucoup d'amis dans la police. C'était d'ailleurs ainsi qu'il avait obtenu tant de détails sur ce sale petit voleur, sur ce sale dégénéré de camé. Les amis du colonel avaient fourni son adresse, la marque et l'immatriculation de sa bagnole, et quantité d'autres renseignements utiles et intéressants.

Il n'y avait qu'une seule chose que les partenaires du colonel n'avaient pu lui dire : c'était où ce sale petit Peter avait planqué ce qu'il avait volé. Mais ça, s'ils arrivaient à lui mettre la main dessus, ils prendraient du plaisir à lui poser encore et encore la question, jusqu'à ce que ses dents lui en tombent.

Tony poussa un nouveau et profond soupir en songeant à leur manque de chance pour que ce petit saligaud visite, parmi toutes les maisons alignées sur le bord de mer à Worthing, celle du colonel.

En plus, d'habitude, ce genre de petite crapule s'emparait de trucs électroniques à la noix et faciles à revendre. Mais là non, il avait fallu que le colonel se fasse dévaliser par un connaisseur d'art, par un voleur raffiné, qui faisait la fine bouche.

Ce Peter avait d'ailleurs dû jubiler en entrant dans la maison du colonel, remplie du sol au plafond d'objets et d'antiquités rappelant ce temps regretté où le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique.

Mais encore une fois, pas de chance. Le voleur aurait pu mettre la main sur n'importe lequel des objets présents chez le colonel : un casque colonial, un sabre de cavalerie, une carte ancienne, des objets précieux en or, en argent, en ivoire, mais non, il avait fallu qu'il jette son dévolu sur le seul objet qui importait aux yeux du colonel : une petite mappemonde de l'époque victorienne.

Pourquoi avait-il fallu qu'il s'empare de cette mappemonde ?

Le colonel avait failli avoir une attaque en constatant le vol. L'objet en lui-même n'était pas plus précieux que les autres, mais il possédait une valeur inestimable par ce qu'il cachait. En effet, grâce une manipulation des cercles des longitudes et latitudes, on parvenait à ouvrir une trappe, placée sous le continent indien. C'était dans cette cache que se trouvaient des clés U.S.B. contenant quantité d'informations vitales sur leur projet. Tony avait toujours jugé cette planque un peu désuète, estimant que ces objets auraient été plus en sûreté dans un bon coffre. Il n'en avait jamais rien dit, mais les faits lui avaient donné raison.

Heureusement, la mappemonde représentait un objet rare et aisément identifiable. C'était d'ailleurs ce qui avait rapidement permis de repérer son voleur. Cet idiot de Peter l'avait proposée pour estimation à des courtiers, connus pour leur cécité sur l'origine de leurs acquisitions. Les amis du colonel avaient interrogé tous ces amateurs d'art acquis à vil prix, ce qui avait permis de remonter rapidement vers le fameux Peter.

Pourtant, l'objet demeurait introuvable. Ils demeuraient cependant persuadés qu'il n'avait pas été revendu, mais seulement planqué quelque part.

Les informations collectées par le colonel avaient également révélé que le gros Gallois en dessous du logement de Peter jouait parfois le receleur. C'était ce gros qui les avait menacés avec une batte de baseball alors qu'ils comptaient poser quelques questions à la sœur.

Dans un sens, le gros Gallois leur avait peut-être rendu service, puisque la jeune femme en filant les avait conduits droit à Rustington, là où se trouvait peut-être son frère.

De toute manière, ils se vengeraient bientôt du Gallois. Tony regrettait seulement de ne pas pouvoir être présent lors de son interrogatoire par les amis du colonel. Tony détestait les Gallois, il haïssait également les Écossais, et maudissait les Irlandais. Bien sûr, dans son échelle de la haine, les basanés, les colorés, toutes les pièces rapportées par l'union contre nature avec l'Europe, atteignaient le sommet de la pyramide. Ceux-là, il les haïssait tous et ne se réjouissait que d'une seule chose, voir bientôt couler leur sang. À ses yeux, seuls les Anglais nés à l'ombre de la bannière à la croix rouge sur fond blanc méritaient de vivre.

Un sourire se dessina d'ailleurs sur ses lèvres lorsqu'il songea au plan machiavélique imagé, monté, orchestré par le colonel. Le colonel savait très bien que ses compatriotes vénéraient le football plus que n'importe quelle institution, Dieu ou monarque. Il avait ainsi planifié de faire sauter l'équipe de Chelsea, juste avant un match de championnat, et ceci afin de susciter un vaste mouvement d'émotion populaire, sur laquelle ses amis populistes navigueraient à leur guise.

pour installer un gouvernement digne de ce nom.

Tony ne connaissait pas toutes les subtilités du plan. D'ailleurs, il s'en fichait. Il se réjouissait seulement qu'une bombe envoie au diable les mercenaires de l'équipe de Chelsea, recrutés sur tous les continents et qui foulaient de leurs crampons l'herbe verte de l'Angleterre.

Mais ce salaud de Peter risquait de mettre à mal ce plan... si on découvrait par malheur ce qui se cachait dans la mappemonde.

La mélodie du téléphone de Tony, *God save the Queen* retentit soudain dans l'habitable. Il s'agissait d'un appel de Mike.

Tony se dépêcha de porter l'appareil à son oreille.

— Du nouveau ? demanda-t-il.

— Ouais, la frangine vient de bouger son cul du café. Elle entre dans sa bagnole...

Mike marqua une pause.

— Et alors ? demanda Tony avec excitation.

— Et alors rien... on dirait qu'elle téléphone, ou je ne sais quoi d'autre.

Il y eut une nouvelle pause de la part de Mike.

— Alors ? s'enquit de nouveau Tony. Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Pour l'instant, elle reste dans sa bagnole... On dirait qu'elle fume...

— Tu veux que je me rapproche pour la suivre ?

— Non, toi tu restes planqué là où tu es. On a déjà trop vu ta sale gueule et ta voiture de guignol dans le coin.

— Ouais... mais j'ai envie d'aller pisser et en plus il y a des caméras de surveillance sur ce parking. Je vais me faire remarquer si je reste dans ma bagnole à attendre.

— Dans ce cas, tu peux toujours aller prendre un café au Sea Rock Café, c'est juste au croisement entre la rue principale et celle menant à la mer, près d'un *off sales*², du nom de Hartley's je crois. Magne-toi et attends là-bas, mais je veux que tu puisses rejoindre ta bagnole en quelques secondes.

— Pas de problème.

— J'espère qu'il n'y n'en aura plus, conclut Mike en mettant sèchement fin à la conversation.

Tony mit fin à la conversation et, tout en pestant, il manœuvra sur le parking afin de se stationner près d'un passage pour piétons permettant d'atteindre les commerces de Broadmark Lane.

XIV

Kate poussa un soupir tout en jouant nerveusement avec la cigarette qu'elle n'avait pas encore pris le temps d'allumer.

Après avoir aperçu le type à la crête, celui à qui elle avait échappé à Molesey, la jeune femme avait rapidement regagné son coupé, pleine de résolution et de détermination. Mais il y avait déjà près de cinq minutes qu'elle y demeurait assise, sans bouger, comme paralysée.

Des images défilaient en boucle dans son esprit, et invariablement elles s'arrêtaient sur la même scène, celle de cet homme baissant la vitre de sa golf. Plus elle y songeait et plus elle se persuadait que les petits yeux froids de Tony l'avaient vue.

Un bruit contre la carrosserie la fit sursauter. Elle tourna la tête et aperçut une vieille dame qui, ayant perdu contrôle de son scooter déambulateur, avait heurté le pare-choc de l'Audi. Kate baissa la vitre de sa portière et entendit la vieille dame se confondre en excuses, ponctuées de dizaines de *sorry my dear*. Sans même sortir de sa voiture pour vérifier l'état de la carrosserie, Kate répondit que ce n'était rien, que tout allait bien, qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Elle remonta vivement la vitre pour de nouveau retrouver l'isolement confortable et sécurisant procuré par l'habitable.

Ce menu incident eut au moins le mérite de rompre l'apathie dans laquelle elle s'enfonçait. Kate décida alors d'appeler une dernière fois le logeur de Peter. Malgré l'apparence frustrée et vulgaire de l'individu, elle devinait, ou espérait, qu'il n'était pas foncièrement mauvais. Peut-être accepterait-il de faire encore une petite chose pour elle, laisser un mot sur la porte du logement de Peter.

Ce matin – était-ce seulement ce matin ? –, en quittant le logement de Peter, elle avait sottement oublié d'y laisser un message ou toute autre trace de son passage. Or il pouvait exister une raison toute simple pour expliquer le silence téléphonique de son frère : Peter pouvait avoir, encore une fois, perdu ou revendu son téléphone. Peut-être qu'en voyant un petit mot d'elle, il réaliserait que sa sœur le cherchait.

Prise d'un soudain espoir, riant déjà de tous les drames qu'elle avait sottement imaginés, Kate composa de nouveau le numéro du marchand de journaux.

Ce ne fut pas lui qui décrocha, mais une femme, à la voix sèche.

— Euh, fit Kate, surprise. Je ne suis pas chez le marchand de journaux, M. Welsh ?

— C'est bien ça.

— M. Welsh n'est pas là ?
— Disons qu'il n'est pas disponible... vous désiriez lui parler ?
— Euh... c'est personnel, je rappellerai.
— Vous pouvez me laisser un nom ou un numéro de téléphone ? De façon à ce que nous puissions éventuellement vous contacter...

— Non, ce n'est pas la peine, je le rappellerai plus tard. Vous ne savez pas quand il rentrera ?

— Non, madame...

— Ce n'est pas grave. Vous pouvez seulement lui dire que la sœur de Peter, qu'il a rencontrée ce matin, le rappellera. Au revoir.

— Attendez ! Ne raccrochez pas !

La voix féminine dans le téléphone était brusquement devenue pressante, autoritaire.

— Vous m'avez bien dit que vous avez vu M. Welsh ce matin ? interrogea la femme.

— Oui, fit Kate, surprise par le ton de la voix.

— Madame, je suis le *detective sergeant* Howard. Pourriez-vous me communiquer vos coordonnées ? Votre témoignage pourrait être intéressant.

— Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose de grave ?

— Nous pourrions en discuter ensemble... vous comprendrez qu'il m'est difficile de vous donner des détails par téléphone.

— Mais... mais, si vous êtes de la police et que vous vous trouvez dans sa boutique, c'est sûrement parce que quelque chose de grave lui est arrivé...

— Madame, si vous avez vu M. Welsh ce matin, nous devons absolument vous parler, nous pouvons vous rappeler si vous le désirez. Vous pourriez nous donner votre identité et vos coordonnées. Je vous indique que nous agissons dans le cadre d'une enquête ouverte par le C.I.D.2 de Kingston et...

Kate, tout au contraire, éloigna le téléphone portable le plus loin possible de son oreille, comme s'il était soudain devenu un objet de crime.

Après une courte hésitation, elle mit fin à l'appel.

Une inquiétude diffuse, presque de la peur, avait surgi dans l'esprit de la jeune femme. Instinctivement, elle devinait que la présence de la police chez le marchand de journaux était liée à sa précédente visite chez Peter. Peut-être que les rasés étaient revenus le voir... pour se venger de son intervention pour la protéger.

Très vite, à l'aide de son téléphone mobile, Kate chercha sur le net des actualités relatives à la ville de Molesey. Il lui fallut seulement naviguer entre trois ou quatre pages pour apprendre ce qu'elle redoutait. Un message posté sur un blog indiquait qu'un marchand de journaux avait été sauvagement assassiné dans sa boutique. Il n'était

pas précisé le nom de la boutique ou celui de la victime, mais Kate devina immédiatement qu'il s'agissait de Welsh.

Les skinheads avaient dû revenir chez le marchand de journaux, l'interroger sur le lieu de destination de Peter, puis le tuer. Comment sinon expliquer que le prénommé Tony se trouvait ici, à Rustington ?

Plus que jamais, elle devina qu'elle devait retrouver Peter avant eux.

Kate mit fin à la connexion Internet sur son téléphone portable, pour très rapidement, faire défiler sur l'écran les images conservées dans la mémoire de l'appareil. La plupart de ces photographies, à l'instar de toutes celles se trouvant sur tous les autres téléphones portables de la planète, ne présentaient aucun intérêt. Elle en trouva cependant une qui pouvait lui être utile. C'était une vue qu'elle avait prise de Peter, lors de leur dernière rencontre. Il était en forme ce jour-là et affichait santé et sourire. Il portait un nouveau blouson en cuir de couleur rouge, fendu largement par des basques dans le dos et au col en pointe, à la manière des années soixante. Elle avait trouvé ce blouson affreux, mais elle n'en avait rien dit, car ce jour-là, remplie d'espoir devant les projets de réinsertion que son frère énonçait, elle avait pris cette photographie, pour immortaliser l'instant et ses promesses.

Elle regarda l'image avec un mélange de tendresse et d'appréhension et se promit, lorsqu'elle retrouverait Peter, de tout faire pour qu'il tienne définitivement ses engagements... et qu'il ne mette plus cet affreux blouson.

Kate sortit ensuite de sa voiture, regarda la rue, les échoppes et décida de débiter un véritable travail d'enquête.

Pour commencer, elle s'orienta et marcha jusqu'au café, The Sea Rock Café, où Peter avait payé avec sa carte quelques jours plus tôt. Elle se présenta devant la caissière qui haussa les sourcils d'un air interrogateur, tout en passant son chewing-gum de l'autre côté de sa joue, afin de pouvoir parler.

— *Goodde More Ning*, postillonna la caissière.

— Bonjour, répondit Kate. Dites, j'ai une petite question à vous poser. Je suis à la recherche de... d'une personne, mon frère pour être exacte. Or je crois savoir qu'il est venu dans votre établissement il y a de cela quelques jours. Est-ce que vous le reconnaissez ?

Kate tendit son téléphone portable en direction de la caissière.

La femme jeta un regard dubitatif vers l'écran, puis soupçonneux vers Kate.

— Vous savez... je ne sais pas si je peux répondre à ce genre de question... Il faudrait voir avec le patron, mais il n'est pas là.

— Oh... c'est juste à titre de renseignement. Vous savez, je suis seulement inquiète de ne pas savoir où il se trouve.

La serveuse hésita, puis regarda plus attentivement l'écran.

— Moi, en tout cas, je ne l'ai pas vu, finit-elle par dire. Mais, je travaille ici que quelques jours par semaine. Quand serait-il venu exactement ?

— Il y a deux jours.

— Dans ce cas, ce n'était pas moi qui travaillais. C'est une autre serveuse, mais elle reprend son service seulement demain... alors si vous voulez repasser... De toute manière, si je l'avais vu, je m'en souviendrais...

— Et pourquoi ? demanda Kate.

— Je n'ai pas souvent l'occasion de servir des types aussi mignons.

La jeune femme sourit, et Kate ne put s'empêcher de faire de même en retour.

Après avoir adressé un petit geste amical de la main en direction de la caissière, Kate replaça son téléphone portable dans son sac à main.

Elle ressortit dans la rue, regarda autour d'elle, sans prêter attention à la silhouette qui venait brusquement de pénétrer dans une boutique jouxtant le café. Sans le savoir, Kate avait failli tomber nez à nez avec Tony ! La jeune femme traversa la rue et marcha d'un pas vif vers la boutique Stacey's. D'après le relevé bancaire de Perter, c'était dans cette enseigne qu'il avait effectué un achat à Rustington.

Elle pénétra dans la boutique et fut surprise de découvrir dans un espace si réduit un tel assortiment d'outils, de matériels et d'objets de décoration. Des habitués patientaient devant un comptoir pour commander au détail des pièces détachées, des rondelles d'une taille rare, ou la seule vis qui leur manquait. Kate devina que la véritable richesse de la boutique ne tenait pas dans les produits vendus mais dans les conseils servis avec.

Après avoir hésité, elle s'approcha de la caisse derrière laquelle œuvrait une femme tout en cheveux colorés et en fond de teint.

La femme jeta un bref coup d'œil en direction de Kate, et de ses mains vides d'achat, et elle s'empressa de lui dire :

— Bonjour, madame, si vous cherchez quelque chose en particulier, il vaut mieux vous adresser au comptoir du fond. Ici, je ne fais que l'encaissement.

— Je désire juste un petit renseignement, dit Kate, tout en sortant le téléphone portable de son sac. Elle tendit l'appareil en direction du visage de la femme. Vous souvenez-vous avoir vu cet homme dans votre boutique, il y a quatre ou cinq jours ?

Sans même regarder l'écran tendu vers elle, la caissière demanda en retour.

— Pourquoi ?

Le ton était sec, et Kate devina qu'elle n'obtiendrait pas le renseignement escompté sans ruser. Elle improvisa alors une raison

valable à sa requête.

— Écoutez, c'est mon frère sur l'écran. Il croit que sa carte bancaire a été piratée, car des achats auraient été effectués dans des commerces où il n'a jamais mis les pieds. Comme il est parti en Écosse, je m'occupe de vérifier les lieux où il a pu effectivement opérer des achats...

— Pourquoi venir demander ici si on l'a vu ? s'enquit alors la dame aux cheveux colorés, d'une voix où perçait une début de soupçon.

— Parce que d'après ses relevés bancaires, sa carte de paiement aurait été utilisée dans votre boutique.

— Ah... il y aurait eu une fraude ? demanda la femme. Pourquoi n'a-t-il pas porté plainte directement ?

— Il voulait déjà s'assurer de la réalité de certaines transactions avant de toutes les faire annuler.

— Montrez-moi sa photo.

Kate tendit l'écran de son appareil vers la femme.

— C'est ce monsieur-là ?

— Oui. Vous vous souvenez l'avoir vu ?

— Oui, peut-être. Mais c'est difficile à dire. En tout cas, s'il a réglé avec sa carte bancaire, nous devons avoir conservé le ticket de paiement.

— Il s'agirait d'un achat d'un montant de vingt neuf livres et quatre-vingt-dix-neuf cents, précisa Kate avec empressement.

Elle ponctua sa phrase par un soupir qui exprimait tous les soucis causés par son frère.

La femme dévisagea Kate, hésita encore.

— Vous me dites que l'achat remonte à quatre ou cinq jours, finit-elle par dire.

— Oui, une semaine au plus.

La femme ouvrit un agenda. Dans les pages demeuraient coincés les tickets de paiement par carte bancaire des jours précédents.

— Vous avez de la chance, j'ai conservé ces tickets... voyons voir. Il y en a seulement une vingtaine. Je devrais vite pouvoir vérifier... Oui, voilà...une carte a bien servi à régler un achat pour ce montant dans notre boutique il y a cinq jours.

Savoir que son Peter avait été présent ici, si récemment, procura à Kate une enivrante sensation d'allégresse.

— Et... qu'est-ce qu'il a acheté ? demanda Kate, en tentant de prendre une voix neutre.

— Je me souviens maintenant... un petit chalumeau à bouteille de gaz. C'était d'ailleurs, je crois, un des derniers achats de la journée.

— Un chalumeau...

— Oui, un chalumeau. En tout cas, nous avons été réglés sans problème. Cependant, s'il y a un doute, je peux demander à notre

banque si nous avons bien été crédités de la somme due.

— Euh, oui... à quelle heure a-t-il effectué cet achat ?

La femme soupira, et regarda le ticket.

— À dix-huit heures vingt-cinq exactement. Oui, je m'en souviens maintenant, c'était juste avant la fermeture. Remontez-moi la photographie sur votre téléphone.

Kate tendit l'écran en direction de la femme, qui l'examina avec attention.

— Vous le reconnaissez ? interrogea Kate.

— Oui, je suis quasiment certaine maintenant...

— Bon, très bien, merci. Au revoir. Je vais moi aussi m'empresse de rassurer mon frère... Au revoir.

— Au revoir.

Et Kate sortit du magasin avec un regain d'optimisme et d'espoir. Elle était proche de Peter, elle le ressentait dans sa chair d'une manière indéfinissable.

Ce fut donc avec une attention toute nouvelle et particulière qu'elle examina les enseignes des magasins de la rue. La jeune femme était maintenant convaincue que d'autres boutiques devaient receler des indices permettant de retrouver son frère.

Peter était sorti du magasin Stacey's vers dix-huit heures trente, quelques jours auparavant. Qu'avait-il fait ensuite ? Où s'était-il rendu ? Il était assurément venu en voiture. Où avait-il garé cette dernière ? Sur une contre-allée proche des commerces ? Ou dans un parking ou une rue adjacente ?

Pour le savoir, la meilleure solution consistait à procéder comme elle venait de le faire, en interrogeant tous les commerçants.

Kate ressortit son téléphone portable de la poche et commença avec patience à entrer dans chaque boutique, à attendre son tour à la caisse, puis à tendre l'écran de son appareil en direction des caissières, aux patrons, aux vendeurs. Sur tous les tons imaginables, elle demanda si le jeune homme photographié n'avait pas été récemment vu, aperçu ou remarqué. Pour justifier sa requête elle inventait n'importe quelle histoire en fonction de l'apparente crédulité de son interlocuteur.

Chez le libraire, on la regarda avec étonnement, puis on fit non de la tête.

Le vendeur de meubles sembla plus intéressé par le physique de Kate que par l'image de Peter.

Le joaillier qui le jouxtait n'accorda un regard ni à l'un ni à l'autre, se contentant de dire, de manière discourtoise, qu'il n'avait rien à dire.

Kate évita l'adresse suivante, occupée par la Barclay's.

Elle dédaigna le commerce jouxtant la banque, une succursale

spécialisée dans la vente de véhicules Mini.

Elle rebroussa alors chemin pour interroger les commerces situés avant Stacey's.

Ce fut ainsi qu'elle pénétra dans Iceland.

L'agitation dans le magasin se révélait à son comble. C'était l'heure où les ménagères imprévoyantes couraient dans les rayons, comme des poules sans tête, à la recherche du repas du soir.

L'œil aux aguets, le cou tendu, le sac fermement tenu à la main, elles estimaient et soupesaient de manière experte valeur des produits, temps de cuisson et plaisir culinaire.

Un peu décontenancée devant une telle affluence, Kate hésita à aborder des vendeurs, d'autant plus qu'ils se montraient très occupés.

Slalomant entre les chariots et les cabas, Kate s'approcha alors des caisses.

Elle prit place dans la file d'attente la moins longue, sans doute parce qu'un vieux caissier s'activait avec entrain malgré l'arthrose de ses mains.

La clientèle était en majeure partie constituée d'habitues, et Kate devina l'existence de liens amicaux entre certains clients et le caissier. Les cliquetis de la caisse enregistreuse se trouvaient ainsi accompagnés du bruit léger des voix, de quelques sourires, parfois d'une poignée de main. Pour justifier sa présence dans la file d'attente, Kate saisit à la hâte quelques paquets de friandises proposés sur un présentoir placé devant les caisses : des Maltesers et des Milk Bottle.

Lorsque enfin arriva son tour, près d'un quart d'heure de son précieux temps s'était déjà écoulé.

Alors, sans attendre, elle brandit son téléphone portable en direction du vieux caissier. Effrayé par ce geste, il sursauta.

— Excusez-moi monsieur, je voulais juste savoir si vous aviez déjà vu récemment cette personne dans votre magasin ?

— Pourquoi ?

— Il s'agit simplement de mon frère et je suis à sa recherche...

— Ah !

Les yeux vitreux du caissier se posèrent sur la photographie affichée à l'écran. Il sembla immédiatement à Kate que le vieil homme tressaillait.

— Vous le reconnaissez ? demanda avec espoir Kate.

— Non, non, fit l'homme en secouant vigoureusement la tête.

— J'avais cru.

— Vous savez, je vois tant de clients par jour. Mais pourquoi vous le chercher ? Il lui est arrivé quelque chose ?

L'attitude paternalisme et compatissante du vieil homme incita Kate à lui dire la simple vérité.

— En fait, je suis sans nouvelle de lui.

— Vous devriez aller voir la police dans ce cas.
— Oui, c'est sans doute ce que je fais faire.
— Quel est son nom ? Peut-être que cela dira quelque chose à quelqu'un...

— Il se nomme Peter Chapman.
— Jamais entendu ce nom. Bon en tout cas, cela vous fera une livre et cinquante-cinq cents.

Kate paya, prit ses achats placés dans un sac plastique, et sortit du magasin. L'hésitation du vieux caissier l'avait cependant troublée et elle eut un instant la tentation de retourner dans le magasin pour interroger d'autres vendeurs.

Au moment où elle se retournait pour revenir sur ses pas, elle constata que le caissier qui l'avait encaissé se faisait remplacer. À travers les vitres, elle le vit ensuite s'éloigner très rapidement en direction d'une porte de service.

Sans doute la prostate, songea Kate avec compassion.

Dans un sens Kate n'avait pas tort. En effet le caissier, au risque d'être mal vu par le directeur du magasin, s'était précipité dans les toilettes réservées au personnel, pour un besoin urgent... mais pas celui auquel songeait la jeune femme.

Après avoir refermé la porte derrière lui et s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre, le caissier composa à la hâte un numéro sur son téléphone mobile. La sonnerie retentit encore et encore, sans que quiconque ne décroche.

— Bon dieu, Robert, mais que fais-tu ? Réponds !

XV

Si Robert ne répondait pas au téléphone, c'était uniquement parce qu'il avait monté au maximum le son de sa chaîne hi-fi pour écouter un vieux disque des Small Faces¹. Debout devant le miroir du salon, il se dandinait, tout en imitant les mouvements d'un boxeur. Les gestes étaient raides, l'équilibre précaire, mais dans les poings qui frappaient le vide, la hargne se montrait intacte. Ce ne fut que lorsque les Small Faces entonnèrent leur dernier Sha La La La Lee, que Robert entendit finalement la sonnerie du téléphone.

Il baissa précipitamment le volume sonore de la musique diffusée par les haut-parleurs et marcha à grands pas vers l'entrée, où se trouvait le téléphone fixe de la maison. Il décrocha.

— Allô, dit-il d'une voix rude dans le combiné.

— C'est Ice.

— Ice ? Je croyais que tu travaillais aujourd'hui.

— Ouais, justement, je suis au boulot. Je t'appelle juste vite fait, car je viens de voir une cliente qui recherchait notre invité. Notre dernier invité.

— Comment cela, elle le cherchait ?

— Elle m'a raconté qu'elle était sa sœur et m'a montré sa photo sur son mobile. Je l'ai immédiatement reconnu. Elle m'a également indiqué son nom comme étant celui de Peter Chapman.

— Tu ne lui as rien dit en retour j'espère !

— Tu me prends pour un cornichon ! Je t'appelle juste pour te dire de faire gaffe, et...

— Tu aurais dû appeler auparavant ! l'interrompt Robert. Maggy se trouve en ville. Il ne faudrait pas que par malchance elle soit interrogée par cette femme. Maggy peut parfois avoir des réactions surprenantes...

— Elle est partie dans quel magasin ? Je pourrais peut-être la voir...

— Chez Wooly's.

— Wooly's ? Cela n'existe plus. Tu veux dire The Factory shop ?

— Oui, mais tu sais bien. Maggy n'en revient toujours pas que Woolworths² ait pu fermer et elle continue d'utiliser ce nom. Il faut dire que leurs magasins faisaient partie du décor, ajouta Robert avec un soupir. Bref, elle est partie dans le magasin qui a repris leur emplacement dans *The Street*.

— Ouais, donc c'est le Factory Shop. C'est juste à côté de mon boulot, je jetterai un œil si je la vois. Tu n'as qu'à également essayer de l'appeler pour la prévenir...

— Elle n'a pas de téléphone portable. Et elle en aurait un qu'elle ne saurait pas s'en servir. Bon, de toute façon, pas d'affolement. Il faudrait un coup de malchance pour que Maggy et cette femme se rencontrent. Merci en tout cas d'avoir appelé. Je vérifierais pour le nom de l'invité. Chapman tu as dit ?

— Oui, c'est ça, Peter Chapman.

— Bon merci.

— De rien, au revoir Robert.

— Oui, au revoir.

Robert raccrocha le combiné. Puis d'un air songeur et tracassé, il commença à arpenter l'espace du salon. Cette déambulation requerrait toute son attention puisqu'il lui fallait éviter à chaque pas les guéridons, les consoles, les sièges et les tabourets dont Maggy aimait tant remplir le moindre espace libre. Ces meubles n'auraient pas en eux-mêmes représentés des obstacles s'ils n'avaient servi de perchoir à des bibelots disparates dont la seule caractéristique commune était d'être placés en équilibre instable et fragile.

Robert s'arrêta devant une table basse, recouverte d'une broderie à la laideur remarquable, dénichée par Maggy dans un vide-grenier. Avec un soupir, il songea que les motifs et entrelacs compliqués de la broderie ressemblaient à la situation.

Ce n'était pas la première fois qu'un invité était recherché. Avec un mauvais sourire, le vieil homme songea que tous l'étaient d'ailleurs, mais le plus souvent par la police et en raison de leurs méfaits. En revanche, c'était bien la première fois qu'un membre de la famille d'un invité entreprenait de telles investigations, poussées et méthodiques, presque une enquête, et ceci seulement quelques jours après la disparition.

Heureusement que Ice avait l'œil bien ouvert – expression fort à propos, car l'un de ses yeux était en verre.

Ce qui contrariait Robert n'était pas qu'on recherchât un invité, mais que cette quête fut menée par une sœur. Ce lien familial ne manquerait pas d'être évoqué lors de la prochaine réunion des bons voisins, et il était prêt à parier que les plus pusillanimes d'entre eux seraient tentés d'abréger les souffrances du délinquant sous le prétexte qu'il avait encore une famille. Certains membres de leur groupe de vigilance, sous le prétexte qu'ils fréquentaient telle ou telle église, affichaient parfois une sensibilité déplacée à l'égard des voleurs capturés. Encore une fois, il devrait leur répéter que même le plus pendable des malfaiteurs possédait une famille, au minimum une mère.

En tout cas, une chose s'avérerait certaine, les membres les plus faibles de leur groupe refuseraient de « traiter » l'invité, tant que la sœur, s'il s'agissait vraiment de sa sœur, traînait dans les parages.

Les chances, ou plutôt la malchance, pour que Maggy discute avec la sœur de l'invité, demeureraient très faibles ; mais cette éventualité, même peu probable, l'inquiétait également.

Robert haussa des épaules et pivota sur lui-même pour contempler l'ensemble de la pièce. L'accumulation d'objets était disparate et désordonnée, mais elle représentait un kaléidoscope coloré et en trois dimensions de tous les moments importants de leur vie de couple. Et ces objets, que n'importe quel receleur aurait acquis pour seulement quelques livres, n'avaient pas de prix pour lui. Alors pour protéger ses biens de tous ces sales petits voleurs qui rôdaient, il était prêt à tout. D'ailleurs, tout, il l'avait déjà commis... seul ou avec ses amis.

Robert quitta le salon et passa dans la cuisine où, machinalement, il mit en marche la bouilloire afin de se préparer un thé. La cuisine était beaucoup plus sobre d'apparence que les autres pièces de la maison. Ce dépouillement facilitait les déplacements de Maggy lorsqu'elle cuisinait.

Les petits objets, les porcelaines, les broderies, demeureraient pourtant présents mais tous avaient trouvé refuge sur le sommet des placards.

Seul objet incongru au niveau du sol, un panier pour chien, au-dessus tricoté main par Maggy. La couche était vide de tout animal depuis au moins trois ans et la mort de Roby, leur petit chien adoré.

La perte de Roby avait brisé le cœur de Maggy et elle avait reporté son affection sur tous les volatiles vivants de la côte. Robert n'y voyait aucun inconvénient, et même un avantage, car cela permettait de se débarrasser facilement d'une partie des restes de leurs invités.

Un déclic se fit entendre. L'eau de bouilloire était entrée en ébullition. Robert plaça un sachet en forme de pyramide, de la marque P.G. Tips tea, dans une tasse à l'effigie de la reine et y versa le liquide bouillant. Cette marque de thé distribuait dans ses boîtes une mascotte, un singe tissé, de couleur bleu-vert, et Maggy s'obstinait à les collectionner et à les poser sur le haut des placards de la cuisine. Une trentaine de ces mascottes ornait déjà le dessus des meubles. Robert attendit quelques instants, puis il retira le sachet et ajouta un peu de lait dans la tasse. C'était ainsi qu'il aimait le thé. En raison de ses problèmes récurrents de vessie, Maggy lui concédait le droit de boire seulement trois tasses par jour. Il profitait donc des absences de son épouse pour en absorber quelques-unes en cachette.

Il ouvrit ensuite un placard et en sortit une boîte à biscuits, des Digestives, ceux réservés pour les amies de Maggy lorsqu'elles venaient prendre une collation à la maison et refaire le monde à leur sauce aigre-douce. Il s'empara de deux biscuits chocolatés et les croqua doucement, debout, tout en dégustant son thé.

Avec un sourire, il songea que si la plupart des amis masculins du

voisinage assistaient avec tant d'assiduité aux réunions de leur association, c'était pour pouvoir en toute impunité boire ou manger ce qui leur était interdit ou rationné sous leur propre toit.

Tout en buvant, Robert réfléchissait à cette prétendue sœur. Il ressentit soudain une inquiétude. Et s'il s'agissait non pas de sa sœur mais d'un détective privé ? Voire pire d'un policier en civil ?

Robert avala d'un coup le dernier biscuit qu'il fit descendre par une longue rasade de thé.

Le seul moyen de tirer cette histoire au clair consistait à aller directement poser la question à l'intéressé. Et en matière de *question*, Robert s'y connaissait. Il devait également interroger l'invité sur son identité. S'appelait-il vraiment Peter Chapman ? En tout cas, une chose était certaine, lors de la fouille de ses vêtements, aucun document ou papier portant ce nom n'avait été découvert.

Pressé soudain d'obtenir des réponses, le vieil homme se déplaça vers l'évier. Avec hâte, mais soin, il lava, sécha et rangea sa tasse. Il sortit de la cuisine après s'être assuré qu'aucun indice ne trahissait la préparation d'une tasse de thé supplémentaire.

Dans le couloir, il changea ses chaussons pour des bottines en caoutchouc et il troqua son vieux chandail de laine, pour une veste de chasse cirée, usagée, aux plis profondément marqués. Bien qu'il ne montrât aucun signe de handicap dans sa façon de marcher, il prit à la main une solide canne posée contre le mur et dont le pommeau était alourdi d'une boule de métal.

Pour finir, il ouvrit une boîte à clés, fixée au mur ; mais, au lieu de choisir parmi toutes celles qui s'y trouvaient suspendues, il en fit jouer le fond, découvrant ainsi un petit espace. Dans cette cachette se trouvait une seule clé, que Robert prit entre ses doigts avec empressement.

Avec cette tenue et cette canne, on aurait pu croire que le vieil homme allait sortir se promener sur la plage, ou dans quelque autre lieu aéré. Il n'en fut rien. Tout au contraire, il s'enfonça au cœur de la vaste demeure, poussant porte après porte. À tous ceux qui l'auraient suivi, la maison aurait procuré la même désagréable impression, celle de n'être vivante et habitée que dans sa périphérie. En son sein, les pièces se révélaient sombres, peu ou pas meublées, et sur les murs, le papier peint conservait l'empreinte en négatif des meubles qui autrefois étaient poussés contre eux.

Robert atteignit une vaste pièce parquetée, vide, autrefois un salon si on en jugeait par la jolie cheminée de marbre qui subsistait. Il s'approcha d'un mur, entièrement garni de hautes portes de placard. Il en ouvrit une et disparut à l'intérieur.

Il s'agissait en vérité d'un passage autrefois destiné à la domesticité, et qui permettait aux serviteurs de circuler discrètement de leur

domaine – le sous-sol – vers les étages réservés à leurs maîtres.

Le passage était plongé dans l'obscurité, mais Robert qui connaissait les lieux par cœur marcha sans hésitation jusqu'à la porte qui le terminait. Il l'ouvrit et, avec précision, ses mains trouvèrent un interrupteur. Une vive lumière éclaira alors un escalier permettant d'accéder au sous-sol de la maison.

Robert descendit prudemment les marches en bois.

Ses bottines en caoutchouc entrèrent ensuite en contact avec une surface dure et rêche, du ciment.

Il poursuivit sa progression dans un petit corridor, poussa une porte et entra dans un salon, plaisamment meublé et décoré. La pièce procurait pourtant une déplaisante sensation d'étouffement, due à l'absence totale de fenêtre. De manière curieuse, une grande baie vitrée occupait tout un pan de mur, telle une paroi d'aquarium. De l'autre côté de cette vitre, une chaise en bois, garnie de liens, était visible.

Robert s'arrêta et regarda autour de lui. Il nota que tout était prêt pour la prochaine réunion de ses amis. Son regard s'attarda alors sur la chaise placée derrière la baie vitrée. Il songea que le spectacle arrangé pour le dernier invité risquait d'être de courte durée.

Robert traversa le salon pour s'approcher d'une porte en acier épais, dotée de gonds imposants, une porte de bunker. Dans la clenche qui servait autrefois de système de fermeture, un trou avait été percé afin d'y permettre le passage d'un lourd cadenas. Pour l'ouvrir, Robert utilisa la clé dissimulée dans la boîte de l'entrée.

Il fit ensuite pivoter la porte sur ses gonds, en la tirant vers lui. L'ouverture déclencha l'allumage d'une lampe et Robert pénétra dans le bunker. Contrairement à ce que Peter avait cru, la maison de Robert et Maggy datait seulement de l'immédiat après-guerre. Son bâtisseur, devenu richissime après un fructueux commerce avec certains pays durant le conflit, avait choisi d'imiter le style du siècle passé pour construire sa résidence secondaire sur cette portion du littoral, à l'époque libre de toute emprise foncière. Le terrain étant occupé par un bunker désaffecté, il avait renoncé à le détruire et l'avait simplement inclus dans les fondations et le sous-sol de la bâtisse. Lorsqu'il avait acquis la maison, il y avait de cela deux décennies, Robert avait redécouvert les issues conduisant à l'ouvrage de béton et les souterrains qui couraient sous toute la surface de l'habitation. C'est seulement quelques années plus tard qu'il avait trouvé comment les utiliser pour les applications de son programme de *neighbourhood watch*.

Robert se trouvait maintenant dans une sorte de sas, et il se retourna pour refermer la porte métallique du bunker derrière lui.

Le vieil homme poussa une autre porte, de bois celle-la, et déboucha

dans une pièce de forme rectangulaire, au sol carrelé de blanc. Deux autres portes étaient percées dans l'épais béton, une dans le mur nord, une dans le mur est. Contre le seul mur plein, un établi complet avait été installé. Au premier regard, il aurait pu ressembler à celui d'un simple bricoleur, mais le nombre trop important d'objets tranchants, à la lame tachée, ne laissait aucun doute sur leur véritable usage.

À la droite de l'établi, un petit réfrigérateur était poussé contre le mur. Sur les étagères fixées au-dessus du réfrigérateur, il était placée une bouilloire et tous les ustensiles nécessaires à la réalisation de thé ou de café. À côté du réfrigérateur, se trouvait un évier. Quelques tasses, propres, séchaient sur l'égouttoir. Chevillés au mur, en hauteur au-dessus de l'établi, se trouvaient des panneaux de contrôle garnis d'une multitude de diodes lumineuses rouges ou vertes. Robert inspecta les diodes reliées aux systèmes de détection et aux pièges dont la maison et ses abords étaient truffés. L'entrée des invités, leur passage dans chaque pièce de la nasse ou dans chaque partie du conduit, activait des lumières sur les panneaux de contrôle. Au milieu de l'un de ces panneaux, se trouvait l'écran d'un petit récepteur, entouré d'une myriade de boutons. Il servait à visionner certaines parties de la maison ou des extérieurs.

Au premier coup d'œil, les panneaux de contrôle, constitués de simples planches de bois brut, paraissaient rustiques et peu sophistiqués. Mais si on regardait derrière, la qualité des composants, des soudures et des liaisons électriques, montrait tout le soin apporté à la réalisation du système de surveillance.

Tout parut normal à Robert, et le vieil homme se pencha alors pour ouvrir un meuble bas, placé près de l'établi, où se trouvait une chaîne hi-fi. Du meuble sortaient des câbles reliés à des haut-parleurs disposés dans tout le bunker. Robert retira de la platine le disque posé dessus, celui des Kinks, puis après une hésitation, il le remplaça par l'album des Byrds, nommé *Fifth Dimension*. Il régla le volume et la sonorité et lança la platine. Les notes sèches et les *riffs* de Roger Mac Guinn résonnèrent bientôt dans tout le bunker.

Robert se redressa ensuite, et secoua plusieurs fois la tête, en accord avec le rythme de la musique. Tout en se dandinant, il s'avança pour pousser la lourde porte métallique de la salle de travail, ainsi qu'ils l'appelaient entre eux. Il s'agissait de la pièce dans laquelle les invités qui n'avaient pas eu la chance de mourir dans le conduit finissaient leur existence en endurant d'effroyables supplices.

Une odeur fade de chair, de sang, d'urine imprégnait les lieux, c'était le parfum de la peur, de la terreur, et Robert le huma avec un visible plaisir. Il prit le chariot qui se trouvait dans la salle et ressortit.

Il poussa le chariot jusqu'à une autre porte métallique et massive, placée dans le mur opposé à celui de l'établi. Robert en actionna le

système d'ouverture, puis il appuya sur un interrupteur, inondant de lumière un couloir dans lequel étaient visibles trois autres portes métalliques, toutes percées d'un œilleton.

Les deux premières portes donnaient sur les cellules, qu'ils désignaient entre eux, et avec un curieux humour, sous le nom de garde-manger. La troisième et dernière porte communiquait directement avec la pièce aménagée derrière la paroi vitrée du salon.

Robert se plaça devant la première porte et actionna un interrupteur situé près de la poignée. Par l'œilleton, il jeta ensuite un regard dans la cellule.

Un homme nu, hormis ses sous-vêtements, était allongé sur une couchette.

La soudaine illumination de la pièce lui avait fait redresser la tête et on voyait sur son visage tout un désordre de sentiment, parmi lesquels la peur dominait.

Robert ouvrit la porte et pénétra dans la cellule.

Pendant un long moment, il ne dit rien, prenant visiblement plaisir à lire l'effroi visible sur le visage de l'homme allongé, qui battait rapidement des paupières pour s'habituer à la lumière.

— C'est vous Peter Chapman ? demanda froidement Robert.

L'homme parut véritablement surpris d'entendre prononcer son nom et son prénom.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Ben ? se contenta-t-il de demander en retour.

— Ben ? Ah ! Je vois que vous avez fait connaissance, c'est parfait, la solitude est une mauvaise chose dans ce bas monde.

— Pourquoi ne pas le laisser ? Il n'est plus dangereux pour personne ! insista Peter, tout en désignant de son menton l'autre couchette installée dans la cellule.

— Pour Ben, l'heure était venue, il était temps de se débarrasser de ce qu'il restait de lui, répondit froidement Robert en fixant Peter droit dans les yeux.

Le jeune homme ne put contenir un mouvement nerveux de déglutition.

— Vous n'êtes qu'un vieux fou ! Croyez-vous pouvoir continuer à agir longtemps ainsi ? dit-il d'une voix déformée par un mélange de peur et de rage.

— Cela me regarde. En revanche, même si vous ne l'avez pas expressément confirmé, vous semblez bien être le nommé Peter Chapman. Si nous avions trouvé sur vous un semblant de papier d'identification, je n'aurais pas eu à vous poser ce genre de question, mais évidemment, vous n'aviez sur vous qu'un satané téléphone mobile !

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Pourquoi me retenez-vous

prisonnier ici ?

Au lieu de répondre, Robert battit soudain du menton la mesure d'un titre enregistré sur l'album des Byrds. Peter reconnut immédiatement le titre du morceau.

— C'est *Hey Joe* ! dit-il.

— Exact mon cher ami, reprit par les Byrds en 1965 sur leur album *Fifth Dimension*.

— Je préfère la version de 1969 de Jimmy Hendrix, inspirée directement de celle de Billy Roberts, répliqua Peter.

— Chacun ses goûts et ses... douleurs, se moqua Robert. Mais je suis impressionné, qu'un type de votre génération s'intéresse à autre chose qu'aux jeux vidéo. Bravo monsieur Peter Chapman !

— Comment connaissez-vous mon nom ? interrogea Peter.

— C'est votre sœur qui nous l'a appris. Vous avez bien une sœur n'est-ce pas ?

Le raidissement qui apparut dans le corps et les traits de Peter valait tous les assentiments.

— Bon, je crois comprendre que vous avez effectivement une sœur...

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? Laissez-la tranquille ! Elle n'a rien à voir avec ce que je venais faire chez vous ! Je vous préviens, si vous touchez un seul de ses cheveux !

— Quoi ? Vous allez faire quoi ? demanda Robert en prenant un air menaçant et en s'approchant de Peter.

— Espèce de lâche, hurla Peter.

— Lâche ? Voilà un mot dont vous connaissez tout le sens, vous qui prenez plaisir à dévaliser de pauvres petits vieux. Sauf qu'ici, les petits vieux ne sont pas sans défense ! Mais revenons à votre sœur, comment se prénomme-t-elle ?

— Tu sais pas lire connard ! rétorqua soudain Peter avec une grimace de mépris.

— Lire ?

— Ben ouais, monsieur-je-sais-tout n'avait pas remarqué que son nom était tatoué sur mon épaule.

Le vieil homme s'approcha encore plus près et se pencha légèrement vers Peter, pour déchiffrer les dessins et les lettres tatoués sur l'épaule du jeune homme. Il aurait pu chercher pendant des heures, le prénom de Kate n'y figurait pas. En revanche, Peter était parvenu à ses fins. Il bougea soudainement son bras gauche, celui qui était totalement entravé, uniquement pour produire un bruit. Ce bruit de métal, ainsi qu'il l'avait escompté détourna durant une fraction de seconde l'attention du vieux bonhomme.

Ce laps de temps suffit à Peter pour lancer son avant-bras partiellement libre, le droit, vers la jambe de pantalon du vieux, qui

s'était imprudemment approché. De toutes ses forces il agrippa le tissu et tira dessus.

Robert ne s'attendait nullement à une action de résistance. Il recula vivement, instinctivement pour se libérer, mais il trébucha dans la profonde gouttière creusée dans le sol de la cellule. Déséquilibré, il chuta lourdement en arrière, sur le sol en ciment, que sa tête heurta avec un bruit sourd...

— Je t'avais prévenu vieux salaud, hurla Peter, on ne touche pas à ma sœur !

XVI

À l'instant où Peter proférait cette menace, Kate n'avait pourtant rien à craindre.

Avec patience, elle finissait de visiter les magasins de l'artère principale de Rustington, posant et reposant les mêmes questions à des vendeurs, des caissières, des commis qui affichaient à chaque fois, le même regard ennuyé ou dubitatif. Les seuls regards intéressés qu'elle suscitait n'avaient rien à voir avec ses questions mais plutôt avec son élégante allure féminine, mise en valeur par son étroit tailleur et ses chaussures à talons.

Pas une fois, elle n'avait obtenu une réponse positive, pas une fois, contrairement à la boutique Stacey's, son frère n'avait été reconnu sur l'écran de son téléphone.

Après avoir interrogé un vendeur de journaux installé à côté du magasin Tesco Express, à l'extrémité de *The Street*, elle décida de s'accorder une pause dans le pub visible près de l'église paroissiale.

Le Lamb ressemblait à tous les autres pubs dans lesquels elle avait pu pénétrer auparavant. Sur la moquette rouge sombre, décorée de motifs bruns, se trouvaient disposées des tables, des chaises et des banquettes, de forme et de confort variables. Quelques frites, rigides et froides, rescapées du dernier carnage alimentaire, gisaient sous les tables. Le bois sombre du lambris, apposé sur le pourtour des murs, contribuait à donner aux lieux une impression d'intimité et de chaleur. Des cloisons, dont la partie supérieure était constituée de vitraux colorés, fractionnaient l'espace dans des box intimes. Par contraste avec le reste de l'établissement, le bar de forme angulaire se révélait violemment éclairé par des lampes surchauffées. L'odeur de friture et de bière qui imprégnait les lieux, loin d'être désagréable, évoquait pour Kate de plaisants souvenirs.

Une poignée d'individus patientait au bar pour passer commande ou emporter leurs boissons¹, non pas de la bière servie en pintes, comme on aurait pu le penser, mais, mondialisation oblige, surtout des verres de vin.

Plusieurs écrans géants affichaient les exploits sportifs et chèrement rémunérés d'équipes de football et, à chaque fois que la foule des stades haussait de la voix, la tête des hommes attablés pivotait par automatisme vers les postes de télévisions.

Les tables sur la partie droite de l'établissement servaient pour la restauration et, déjà, quelques clients se trouvaient attablés devant de larges portions de *Sheperd Pies*² ou des hamburgers maison.

Quelques machines à sous et des jeux vidéos tentaient dans un coin d'attirer de tous leurs clignotements une hypothétique clientèle. Le traditionnel jeu de fléchettes, tout comme le billard à bandes, n'avaient pas plus de chance et demeuraient sans joueur.

Sur des affichettes collées aux poteaux de soutènement, il était indiqué que l'établissement restait ouvert jusqu'à une heure du matin du vendredi soir au dimanche³.

Une affichette précisait que le grand quiz du mois, sur le thème du sport, se déroulerait samedi soir. Le concours de fléchettes prévu pour la veille avait été annulé.

Kate s'approcha du bar et patienta derrière un client jovial qui, même une fois servi, continua à discuter avec l'un des serveurs. Lorsqu'il s'aperçut que Kate attendait derrière lui, il s'éloigna lentement, tout en se retournant pour examiner sans vergogne le fessier de la jeune femme, et en renversant un peu de bière sur la moquette, qui en avait bu d'autres...

— Bonjour m'dame, vous désirez ? demanda un serveur, aux cheveux roux.

— Un verre de Coca, et...un paquet de chips au vinaigre et un autre au bacon, s'il vous plaît, demanda Kate.

— C'est parti...

Une poignée de secondes plus tard, Kate, un verre à la main s'asseyait à une table laissée libre près des fenêtres.

Distraitement, elle mangea ses chips salées tout en les accompagnant des pétilllements du soda.

Elle se sentait lasse, et ses pieds, après avoir piétiné et marché pendant des heures la faisaient souffrir. Elle retira d'ailleurs discrètement ses chaussures afin de délasser ses orteils. Ce n'était pas encore l'heure d'affluence dans le pub et, apparemment, seuls les habitués s'y trouvaient. Dans nul autre endroit au monde des clients aussi différents en âge, en apparence, en style vestimentaire, pouvaient être réunis au même moment. Au bar, des types en bleu de travail discutaient avec entrain avec des messieurs en costume cravate, de sport assurément, s'il fallait en croire leurs gestes en direction des écrans de télévision. Des couples de personnes âgées se tenaient assis sur des banquettes, et s'ils ouvraient la bouche, c'était plus pour boire que pour parler à leur voisin. D'autres, au contraire, ne cessaient de discuter, s'interpellant à vive voix et riant tout aussi fort.

À bien y regarder, Kate réalisa qu'elle était sans doute l'unique cliente assise seule à une table. Elle baissa alors les yeux et avala une gorgée de boisson sucrée. Après un soupir, elle songea qu'elle avait oublié de demander au serveur s'il avait vu Peter. Sa réponse serait sûrement négative, pourtant Kate renfila avec une grimace de douleur

ses chaussures et retourna vers le bar.

Le serveur rouquin qui s'était occupé d'elle tirait une bière à l'opposé du bar, un autre garçon se pencha alors vers Kate.

— Vous désirez autre chose madame ?

Le jeune homme lui souriait en exhibant des dents incroyablement blanches. Des tatouages sortaient du col de sa chemise et grimpaient le long de son cou pour se perdre dans ses cheveux.

Bien qu'elle n'en eût nulle envie, elle demanda :

— Oui, un autre verre de soda.

Après une brève hésitation, elle ajouta :

— Mais avec du scotch à l'intérieur cette fois-ci...

— Bien madame...

Le garçon s'activa, versant une dose de scotch dans un verre au fond épais, et noyant l'alcool sous du soda.

— Voilà madame. Ce sera quatre livres.

— Bien.

Kate sortit de son sac son porte-monnaie, et en même temps son portable.

— Dites-moi... par hasard, auriez-vous vu cet homme dans votre pub, récemment, il y a quatre ou cinq jours ?

Le garçon pencha la tête pour mieux regarder l'écran.

— Non, pas que je m'en souviene. Vous voulez que je demande aux autres serveurs ?

— Non merci, ce n'est pas grave, soupira Kate, qui régla sa boisson et retourna s'asseoir à sa table.

Kate écarta le verre de soda précédemment acheté, toujours à moitié plein, et vida presque d'un trait celui contenant du scotch. L'alcool ne tarda pas à se répandre dans tout son organisme et un léger trouble anesthésia bientôt ses pensées. Dans l'angle de son regard, elle pouvait voir le client précédemment croisé au bar qui la regardait avec une insistance déplacée. Écœurée, Kate finit son verre de whisky coca et détourna la tête.

Sur le vernis du bois de la table, le fond humide du verre avait laissé un cercle.

De son index, elle utilisa cette marque pour tracer des chiffres, tout en les accompagnant de pensées.

Pour le un. N'avait-elle pas retrouvé la trace de Peter à Rustington ?

Pour le deux. Cela n'avait-il pas été confirmé par l'apparition d'un crâne rasé dans cette même ville ?

Pour le trois. La disparition de son frère était-elle directement liée à ces individus ? Mais alors pourquoi le cherchaient-ils ?

Pour le quatre. Que comptait faire Peter avec un chalumeau ?

Et en cinq, la mort de Welsh avait-elle un lien avec la disparition de Peter ?

Kate fixa ensuite la table, et les chiffres qui lentement s'évaporaient. Pour finir, elle balaya d'une main rageuse les traces liquides qui subsistaient sur le bois. Mais le geste laissa intact ses doutes et questionnements.

Elle se prit alors la tête entre les mains, massant ses tempes douloureuses. Il lui fallait être rationnelle, envisager et n'écarter aucune piste. Elle était réputée au travail pour son sang froid, elle devait donc essayer de réagir comme si elle se trouvait devant un problème professionnel.

Kate ouvrit son sac et en sortit un petit calepin auquel était attaché un crayon.

Sur le papier quadrillé, la jeune femme commença à lister méthodiquement les choses qu'il lui restait à faire. De son écriture appliquée, elle écrivit ainsi :

- *Finir de questionner les commerces du début de la rue.*
- *Y retourner si nécessaire pour interroger d'autres membres du personnel, absents au moment du premier passage.*
- *passer une annonce dans le journal local ?*

Elle s'interrompit pour réfléchir, puis écrivit en gros caractères :

- **RETROUVER LA VOITURE DE PETER. Téléphoner à son assurance pour connaître un éventuel sinistre.**
- **RETROUVER LE CHIEN EMPORTE PAR PETER. DEMANDER À STACEY'S SI PETER ETAIT ACCOMPAGNE D'UN CHIEN DURANT SA VISITE AU MAGASIN.**
- *Chenil pour chien ?*
- *Interroger la banque pour savoir si d'autres opérations avaient eu lieu dernièrement sur le compte de Peter.*

Kate interrompit la rédaction de sa liste, hésita, puis inscrivit en grands caractères.

- **POLICE ?**

Elle contempla ensuite la liste et estima qu'il y avait là assez de travail pour l'occuper jusqu'au soir. Le temps pressait d'ailleurs, car les boutiques n'allaient pas tarder à toutes fermer.

Kate se leva avec résolution et quitta le pub. L'air frais du dehors la surprit, de même que son odeur iodée. Mais n'était-elle pas au bord de la mer ?

Elle se hâta de traverser la route pour atteindre la poignée de commerces placés sur le trottoir opposé à Saint Peter & Saint Paul

Church : une agence immobilière, un traiteur indonésien, deux boutiques de charité, the Guild Care et Help for Homes, ainsi qu'un magasin de vente d'appareils électroménagers et de matériel électrique.

Elle dédaigna l'agence immobilière, même si Peter étant sans doute venu ici pour *visiter* une maison... Elle choisit en revanche de pénétrer dans la boutique d'électroménager, portant le nom de Lowen electronical. Son frère avait peut-être eu besoin d'acquérir un autre outil...

Un carillon, évidemment électronique, signala à un invisible vendeur la présence d'un client dans le magasin. Kate fit semblant de s'intéresser à d'affreux modèles de pendules en attendant sa venue.

Un toussotement la fit se retourner.

Un homme âgé, à la mine peu engageante et vêtu d'une blouse blanche immaculée, se présenta derrière un comptoir sur lequel s'accumulaient des dizaines d'objets exhibant leurs organes électroniques. Les cheveux du vendeur avaient fui le haut de son crâne pour se réfugier à l'arrière de sa tête.

— Bonjour madame, je peux vous aider ?

— Euh, oui... je... la pile de ma montre ne fonctionne plus, peut-être pourriez-vous la changer, mentit très rapidement Kate, sans réfléchir, troublée par l'aspect revêche du commerçant.

— Bien sûr, montrez-la moi, répondit l'homme.

Kate s'exécuta et détacha la montre de son poignet.

L'homme la prit avec précaution entre ses doigts, l'examina et dévisagea Kate d'un air intrigué.

— Mais votre montre paraît fonctionner parfaitement.

— Je... euh... non elle s'arrête parfois.

— Dans ce cas, il faudrait me la laisser en dépôt que je puisse l'examiner et éventuellement la réparer.

— C'est que je suis seulement de passage. Mais bon ce n'est pas grave... je ne vais pas vous embêter avec ce petit travail...

— Bien, vous désirez peut-être autre chose ?

La question était polie, mais quelque chose d'indéfinissable dans le ton de l'horloger paraissait déplaisant.

Elle hésita à l'interroger sur Peter, doutant d'une réponse positive, mais elle ne pouvait s'offrir le luxe d'écarter tout nouvel indice sous le prétexte d'un quelconque instinct.

Kate sortit alors son portable de son sac.

— Vous désirez autre chose ? répéta le commerçant chauve, d'un ton qui laissait clairement entendre qu'il avait autre à faire.

Kate tendit l'écran de son téléphone en direction de l'homme. Le vendeur esquissa un mouvement de recul, qui aurait pu être justifié par la brusquerie du geste de Kate, mais la jeune femme eut l'intuition

qu'il n'en était rien, et que c'était l'image de Peter qui avait troublé le commerçant.

— Vous le reconnaissez ? demanda-t-elle d'ailleurs à brûle-pourpoint, sans vouloir laisser le temps à l'homme d'ordonner son esprit.

— De... de quoi parlez-vous ?

— De cet homme sur l'écran. Vous l'avez déjà vu ?

Le regard du vendeur effectuait des mouvements rapides de l'écran au visage de Kate.

— Je ne sais pas, finit-il par répondre en détournant le regard.

— Vous êtes certain ?

— Oui, et sinon pourquoi vous mentirais-je. Mais dites-moi plutôt pourquoi vous recherchez ce monsieur. Il a commis un délit quelconque ?

— Non, à moins que celui d'être mon frère puisse en être un.

Le commerçant avait redonné à ses traits leur apparence impassible.

— Bon. En tout cas, je ne l'ai jamais vu par ici.

— Ah...

— Écoutez madame, si je ne puis rien d'autre pour votre service, je vais retourner dans mon atelier pour travailler.

Et sans attendre, avec brusquerie, le commerçant tourna les talons.

Dépitée, Kate sortit de la boutique.

Dans la rue, elle examina avec un certain découragement les autres commerces. Aucune autre enseigne ne semblait susceptible d'avoir attiré Peter.

La boutique de charité Guild Care contenait principalement des vêtements, ce qui aurait présenté peu d'intérêt pour son frère.

Avec un peu plus d'espoir, elle s'approcha alors de la vitrine du magasin de bienfaisance Help for Homes, qui offrait lui à la vente tout un déballage d'objets et d'outils.

Peut-être Peter avait-il poussé la porte de cette boutique pour trouver à bon compte un outil de... travail.

Kate pénétra dans le magasin. Aussitôt, une odeur discrète, mais tenace l'assaillit. Tous les objets et vêtements exposés étaient impeccablement propres, pourtant il exsudait d'eux une odeur persistante, indéfinissable, celle de la lente décomposition du passé.

Elle faillit tousser et porter une main devant sa bouche, mais se retint à temps et adressa un large sourire à la bénévoles qui venait de la saluer.

La vieille dame, coiffée de cheveux uniformément blancs, portait sur son chemisier un énorme badge indiquant son prénom, Elisabeth. Elle triait avec application des livres déposés par quelque donateur. Après avoir brièvement regardé Kate, elle se replongea dans sa tâche qui consistait, d'une manière partielle et rapide, à évaluer la valeur de tel

ou tel ouvrage, selon des critères qui ne devaient rien à sa connaissance de la littérature, mais au seul état des couvertures.

La boutique assez vaste présentait à la vente dans un petit espace quelques meubles et des dizaines de bibelots et d'objets à l'usage indéterminé, dont des outils usagés, parfois très anciens. Dans l'autre partie, c'était principalement des livres et des vêtements qui étaient proposés aux clients.

Kate jeta un regard distrait aux livres qui, pour la plupart, racontaient des histoires sans intérêt. Comme beaucoup de ses contemporains, elle n'avait pas lu un roman depuis le temps du collège⁴.

Pour se donner une contenance, elle examina ensuite les portants sur lesquels pendaient des vêtements, destinés principalement à la gente féminine. D'une main distraite, Kate poussa quelques cintres afin de regarder des tenues provenant à l'évidence de magasins chics et chers, et abandonnées à la charité après avoir été salies par les yeux du public.

Elle s'approcha finalement de la caisse derrière laquelle s'activait la bénévoles, Elisabeth.

Après avoir délicatement inscrit un prix sur la couverture d'un livre, la vieille dame leva la tête et redressa d'un doigt les lunettes aux verres épais qui mangeaient la moitié de son visage.

— Vous désirez un renseignement ? demanda-t-elle d'une voix douce et aimable.

Après tous les refus et les gestes d'impatience des commerçants et employés à qui elle s'était adressée, Kate fut ravie d'être interpellée de cette plaisante manière.

— Je suis juste à la recherche de... Et lasse d'expliquer sa requête, Kate se contenta de tendre l'écran de son téléphone mobile en direction des yeux myopes de Elisabeth.

— Montrez voir, fit la vieille dame en lui prenant la main pour l'avancer vers son visage.

Kate la laissa scruter l'écran.

— L'avez vous vu ? demanda Kate.

La vieille dame libéra sa main, remonta ses lunettes sur son nez, puis prononça, de sa voix douce, une phrase qui fit presque défaillir Kate.

— Oui, je l'ai vu, il est là, juste derrière vous.

— Derrière... derrière moi, reprit Kate sans comprendre, mais tout en se retournant pour voir si son frère n'était pas dans la boutique.

— Oui, là, juste derrière vous, sur le portant de gauche.

Et la vieille dame fit un geste impatient pour lui désigner un portant exposant à la vente des frusques d'homme.

— Je ... je ne comprends pas, fit Kate.

— Mais c'est bien ce blouson rouge que vous cherchez ? dit la vieille dame, d'une voix qui monta très haut dans les aigus. Hé bien, il est là !

Sans véritablement comprendre, Kate recula et s'approcha du portant. D'une main fébrile, incrédule, elle le fit pivoter. Soudain, elle l'immobilisa.

Devant elle, sur un cintre, il y avait un blouson similaire en tous points à celui que portait Peter sur la photographie, cet affreux blouson, en cuir rouge très foncé, fendu largement par des basques dans le dos, et avec un col pointu.

C'était un vêtement peu courant, mais pas unique. Elle ne pouvait croire, ou espérer, qu'il put s'agir de celui porté par son frère.

Elle sortit le blouson.

Aussitôt, il lui sembla humer le parfum de Peter. La sensation fut si forte qu'elle faillit lâcher le vêtement des mains.

Vacillante, elle revint vers la bénévole du magasin de charité.

— C'est bien ce blouson que je cherchais... mais vous souvenez-vous du monsieur qui vous l'a apporté ? C'est bien celui sur la photographie ?

— Pas du tout, fit la bénévole en haussant des épaules pointues qui saillaient sous le tissu de son chemisier.

— Ce... ce n'est pas ce monsieur qui vous l'a apporté.

Et Kate replaça l'écran de son appareil téléphonique devant les yeux de la vieille dame.

Mais cette dernière l'écarta avec un geste d'agacement.

— Je suis peut-être âgée à vos yeux mademoiselle, mais j'ai toute ma tête. Je vous dis que ce n'est pas lui qui a apporté ce blouson ici.

— Mais qui alors... ? balbutia Kate.

— C'est une habituée, une donatrice, Maggy.

— Maggy...

— Et... il serait possible de savoir où cette Maggy a trouvé ce blouson ?

— Je ne sais pas, en tout cas, il faudrait lui demander. Tiens d'ailleurs, vous avez de la chance, c'est justement elle que je vois là-bas...

Et la bénévole tendit son doigt tordu d'arthrose en direction d'une multitude de personnes âgées qui attendaient pour traverser la rue au passage pour piétons situé après le cimetière.

— Je... je ne la vois pas, dit Kate.

— Mais si, c'est elle, là, avec son chapeau rouge, vous ne risquez pas de la rater...

XVII

Kate sortit précipitamment de la boutique Help for Homes, sans même saluer la bénévole qui ouvrit de grands yeux ronds devant si peu de manières. Au risque de se faire renverser par une voiture, elle traversa la rue à *la française*, c'est à dire sans prendre la peine d'atteindre un passage protégé, ni même regarder à droite ou à gauche.

Là-bas, à quelques dizaines de yards, la femme au chapeau rouge attendait patiemment que le feu pour piéton change de couleur, et que le signal sonore destiné aux malvoyants confirme le droit de s'élancer à travers la chaussée.

Kate accéléra sa marche, puis se mit à courir, mais le feu passa au rouge pour les véhicules et la vieille dame s'engagea sur le passage protégé. Lorsque Kate l'atteignit à son tour, le feu était repassé au vert, et elle dut patienter sur le trottoir pour laisser circuler les véhicules. La vieille dame au chapeau rouge s'éloignait durant ce temps, en longeant les vitrines de la rue commerçante.

Au grand dam de Kate, elle disparut dans une allée.

Sans plus attendre, profitant que les voitures roulaient au ralenti, Kate s'élança, traversa la rue, et plongea à son tour dans l'allée.

La petite voie permettait d'accéder au grand parking aménagé derrière la rue commerçante.

Kate s'arrêta, le cœur battant, cherchant des yeux la vieille dame et le point rouge de son chapeau. Mais elle ne vit rien.

Pivotant sur elle-même, elle examina les entrées de magasins qui donnaient directement sur le parking, sans toutefois voir signe de la vieille dame.

Était-elle entrée dans l'un d'eux, disparaissant ainsi à jamais au milieu des rayons ?

Une bouffée de chaleur, autant due à la contrariété qu'à sa course, fit intensément rougir Kate.

Dépitée, elle allait pour retourner dans la rue commerçante, lorsqu'elle remarqua les manœuvres maladroites d'une petite Suzuki bleue pour sortir d'un emplacement. Son conducteur, en fait une conductrice, montrait des difficultés à s'extraire des autres véhicules qui la serraient d'un peu trop près.

La femme derrière le volant paraissait âgée. Elle ne portait pas de chapeau rouge, mais Kate s'approcha néanmoins.

D'une marche rapide, presque en trottant, elle s'approcha du véhicule. Mais lorsqu'elle parvint à la hauteur de la Suzuki, sa

conductrice venait de réussir sa manœuvre et elle ne put que voir l'arrière de la voiture.

Kate aperçut alors, sur la plage arrière, un chapeau rouge.

La voiture, conduite d'une manière excessivement prudente, s'éloignait lentement de Kate. La jeune femme regarda très vite autour d'elle. La sortie du parking était encombrée par le passage d'autres véhicules.

Se faufilant à toute allure entre les carrosseries, Kate tenta de joindre la sortie en coupant au plus court.

Elle y parvint au même moment que la Suzuki de la vieille dame, et elle tapota contre la vitre du véhicule, momentanément arrêté.

La vieille dame pivota la tête, la dévisagea, fronça les sourcils, puis, ignorant les signes pressants de Kate pour lui indiquer de baisser sa vitre, elle enclencha la première afin de repartir.

Kate tapa alors plus fort contre la vitre, tout en collant son corps contre la portière, prête à se faire rouler dessus plutôt que de laisser échapper une chance de retrouver Peter.

La vieille dame mit au point mort, puis, après une hésitation, elle appuya sur le bouton commandant l'ouverture de la vitre conducteur.

— Que voulez-vous ? Je n'ai rien à donner ! Allez-vous en !

— Bonjour. Vous êtes Maggy ? demanda très vite Kate.

— Oui, fit la vieille femme, après une hésitation. Mais que voulez-vous ? Je vous connais ?

— Euh... non. En fait... c'est la dame de la boutique de charité Help for Homes qui m'envoie...

— Ah Elisabeth ?

— Oui, c'est cela, s'empressa d'acquiescer Kate.

— Et que voulez-vous alors ? dépêchez-vous, car je bloque la circulation. Je ne peux pas demeurer ici !

— Euh... vous avez remis un blouson à vendre au magasin, récemment, et... je voudrais savoir où vous l'avez trouvé. Un beau blouson en cuir rouge, vous savez, un peu à la mode ancienne... je veux dire des années 1960...

En entendant les paroles de Kate, toute apparence aimable disparut du visage de Maggy.

— Qui cherchez-vous ?

Kate tiqua en entendant la question, car Maggy n'avait pas demandé ce qu'elle cherchait mais qui...

— Je cherche mon frère en vérité. Si vous avez quelque instant, je peux vous montrer sa photographie. Peut-être l'avez-vous vu ?

— Je n'ai pas le temps de répondre.

Un léger coup d'avertisseur sonore provenant d'une voiture placée derrière la Suzuki confirma l'impatience de Maggy.

Mais Kate insista.

— Je vous en prie, stationnez-vous là une minute, juste le temps de voir sa photographie. Il peut s'agir d'une coïncidence, mais je suis certaine qu'il s'agit du blouson de mon frère qui est dans la boutique.

— Non, non, fit Maggy en faisant mine de vouloir remonter la vitre.

Kate s'empressa de dire la seule chose susceptible d'arrêter la vieille dame.

— Il me faudra alors aller voir la police, car il y avait des papiers dans ce blouson... des papiers et de l'argent.

— Il n'y avait pas d'argent, répliqua fortement Maggy, avec énervement.

— Comment le savez-vous ? s'étonna Kate en retour.

Maggy demeura un instant bouche bée, puis elle sembla hésiter.

Finalement, elle remonta la vitre, enclencha une vitesse et commença à rouler. Résignée, Kate dut s'écarter. Mais Maggy avança seulement sur quelques yards, afin de dépasser les poteaux plantés sur le trottoir et qui empêchaient le stationnement. La vieille dame mit son clignotant, monta sur le trottoir, et arrêta son véhicule.

Kate se hâta de revenir près de la Suzuki, dont la vitre venait d'être baissée par Maggy.

— Dépêchez-vous... montrez-moi cette photographie ! ordonna la vieille dame d'un ton impatient et autoritaire.

Kate fouilla dans son sac pour récupérer son téléphone portable. L'approche soudaine d'une silhouette lui fit relever la tête.

M. Lowen, se tenait tout près d'elle.

Il avait dû quitter précipitamment sa boutique, car il était encore vêtu de sa blouse.

— Bonjour Maggy !

— Bonjour Edouard.

— Un souci Maggy ? demanda Edouard, en jetant un regard explicite en direction de Kate.

— Euh... non. C'est la dame qui voudrait savoir où j'ai trouvé un blouson donné au magasin de charité.

Le commerçant se tourna vers Kate.

— Je croyais que vous cherchiez votre frère... et maintenant c'est un blouson que vous voulez ?

— J'ai repéré le blouson de mon frère dans cette boutique.

— C'est bien le sien ?

— En tout cas il lui ressemble. Et je voudrais bien savoir où cette dame, Maggy, a pu le trouver.

— Sur la plage, déclara hâtivement Maggy.

— Je ne crois pas qu'il soit sage de répondre à des questions posées par une jeune personne dont on ne sait rien, prévint Lowen à l'intention de la vieille dame.

— Je peux au moins vous montrer la photographie de mon frère ?

demanda Kate en s'adressant à Maggy, et en ignorant les propos de Lowen.

— Non, non, fit-elle de la tête et de tout le corps. Je ne veux pas le voir. Ce n'est pas la peine.

— Écoutez madame, intervint alors le commerçant, vous devriez peut-être cesser d'importuner cette pauvre dame avec vos questions.

— Je pense que cette dame est assez grande pour savoir toute seule ce qu'elle doit faire ou non !

Kate se retourna vers Maggy. Mais la vieille dame avait remonté la vitre de son véhicule et sans plus lui accorder d'attention, elle relança son véhicule pour s'engager sur la chaussée.

Kate mémorisa rapidement l'immatriculation de la petite Suzuki. Elle remarqua également que deux autocollants se trouvaient collés sur la lunette arrière ; l'un, classique, vantait les mérites d'un assureur, Abbey Général Insurances, l'autre, plus curieux, représentait un symbole, celui d'un œil contenu dans un triangle.

— Hé bien madame, je vous souhaite néanmoins bonne chance, mais vous savez... je crois que vous perdez votre temps. Si votre frère avait séjourné ici, quelqu'un s'en souviendrait... Rustington est une très petite ville, déclara Lowen avec un sourire qu'il voulait chaleureux.

— Oui, je sais, fit Kate sans aménité. C'est une très petite ville. Et s'il est quelque part ici, je le retrouverai !

Et Kate s'éloigna, laissant le commerçant planté sur le trottoir. Elle ne se retourna pas mais elle était certaine que ses yeux demeuraient fixés sur elle.

Ne voulant pas gâcher une chance d'obtenir d'autres informations, Kate décida de retourner à la boutique de charité. Tout en marchant à grands pas, elle griffonna sur son calepin l'immatriculation relevée et le nom de l'assureur du véhicule.

Lorsqu'elle poussa la porte de la boutique, Elisabeth, était toujours derrière son comptoir, à inscrire des prix sur des livres.

— Rebonjour, lança Kate.

— Vous êtes partie bien vite, et en laissant la porte ouverte, fit remarquer la bénévole en retour, d'un ton pincé.

— C'est juste parce que je voulais rattraper Maggy.

— Ah... vous lui avez parlé.

— Oui, pas de souci. Dites-moi, où est le blouson ? interrogea Kate. Celui qui ressemble au blouson affiché sur l'écran de mon téléphone ?

Kate venait en effet de constater que le blouson n'était plus en place sur le portant.

— Il aurait fallu me dire que vous vouliez l'acheter.

— Pourquoi ? s'enquit Kate qui avait peur de comprendre.

— Parce que pendant que vous couriez après Maggy, quelqu'un l'a

acheté.

Le sol sembla littéralement se dérober sous les pieds de Kate.

— Quelqu'un a acheté le blouson de Peter, fit Kate, ne pouvant y croire.

— Oui, c'est à croire que tout le monde s'intéresse à ce vêtement.

— Et qui l'a acheté ?

— Je ne sais pas. En tout cas, le monsieur n'était pas un habitué.

— Mais... mais aviez bien vu que ce blouson m'intéressait protesta Kate.

— Oui, mais pas un instant vous n'avez déclaré vouloir l'acheter. De toute manière, ne vous inquiétez pas, Maggy ramènera sans doute bientôt d'autres vêtements de ce genre.

— Elle ramène beaucoup de blousons ?

— Des blousons, des pantalons, des chaussures, surtout des vêtements d'homme, à la mode des jeunes hommes de notre temps, et donc souvent avec des trous partout, des étiquettes cousues à l'extérieur, et des marques publicitaires inscrites en gros.

— Et... et elle les trouve où ces vêtements ?

— Sur la plage voyons. Il y a tellement de choses que les gens laissent traîner... surtout les jeunes.

— Bien, fit Kate, très troublée par les paroles de la bénévole. Et vous ne sauriez pas où réside cette Maggy.

Elisabeth interrompit son ouvrage, redressa les lunettes sur son nez, et d'un ton sec répondit.

— Non, et de toute manière, je ne crois pas que ce soit à moi de dire de telle chose.

— Elle vit à Rustington ?

— Écoutez madame, je veux bien être serviable, mais vous posez beaucoup trop de questions. Alors si vous permettez j'ai encore du travail.

— Mais dites-moi au moins qui a acheté le blouson...

— Sortez madame, je ne vous dirai rien de plus.

La bénévole baissa la tête, et reprit sa tâche de marquage, bien décidée visiblement à ne plus répondre à aucune question.

XVIII

— Robert ?

Seul le tic-tac des dix-huit pendules de la maison répondit à Maggy.

— Robert ? demanda-t-elle de nouveau, plus fort cette fois-ci.

Maggy s'avança dans l'entrée mais, inquiète, elle ne se défit ni de son chapeau ni de son manteau.

Quelque chose clochait. Les vestes de sortie ou de jardinage de Robert étaient toutes pendues sur leurs patères respectives. Les chaussures de ville se trouvaient également à leur place, mais les bottines en caoutchouc n'étaient plus là. À leur place se trouvaient les chaussons rembourrés de son époux.

Or Robert ne mettait ses bottines en caoutchouc que pour aller en bas...

Or Robert ne se rendait jamais seul en bas, c'était la consigne, leur consigne.

Rapidement elle vérifia si la clé permettant l'accès au bunker se trouvait encore dans sa cachette. Elle n'y était plus.

Troublée, Maggy s'avança pour pénétrer dans le salon. Elle savait la pièce vide, pourtant elle appela encore une fois son époux, en haussant la voix.

Elle entendit comme un murmure sur la droite et pivota la tête dans cette direction. C'était seulement un disque sur la platine de la chaîne hi-fi qui tournait en boucle. Maggy sourit en reconnaissant le titre joué.

Le téléphone sonna soudain dans la maison, si fort qu'elle sursauta.

Maggy revint rapidement en arrière et décrocha le combiné qui se trouvait dans l'entrée.

— Allô ! fit-elle.

— Maggy, dit une voix familière à l'autre bout du fil.

— Oui.

— C'est Richard.

— Oui, que voulez-vous ?

— J'ai appelé au moins dix fois chez vous, sans que quiconque réponde. Vous étiez sortis tous les deux ?

— J'étais en ville, à Rustington.

— Et Robert ?

Maggy hésita, avant de répondre.

— Euh... je ne sais pas où il est. Il devrait pourtant être à la maison. Mais tu le connais, quelquefois il ne répond au téléphone que s'il en a envie.

— Et bien, il ne devait pas avoir envie de répondre aujourd'hui. Dites-lui de me rappeler en urgence, dites-lui que c'est au sujet du dernier invité et... de sa sœur qui remue ciel et terre pour le retrouver.

— Je suis au courant, le coupa Maggy. Elle m'a déjà abordée dans la rue.

—Quoi ? Que s'est-il passé exactement ?

— Je n'ai pas le temps de parler pour le moment, je voudrais déjà savoir où se trouve Robert. Je vous rappelle ensuite.

— Bon en tout cas, les bons voisins désirent une réunion d'urgence concernant ce dernier invité et sa sœur. Dites bien à Robert de ne pas le toucher avant qu'on en ait discuté... il va peut-être falloir trouver une solution alternative si sa sœur continue à rameuter tout le monde. Ice m'a affirmé qu'elle a interrogé tous les commerçants de *The Street* !

— Oui, je vois. Bon, je le lui dirai, mais avant cela, il faut que je le retrouve !

— Il ne doit pas être loin. Bonne soirée Maggy.

— Pas de souci pour cela, répondit Maggy avec un sourire.

Après avoir raccroché Maggy retourna très vite dans le salon, pour s'approcher d'un secrétaire. Avec des gestes fébriles, elle l'ouvrit grâce à une clé dissimulée dans un petit pot portant l'effigie pâlisante de lady Diana. La vieille dame songea qu'elle serait bientôt obligée de se débarrasser de certains bibelots portant l'effigie de la regrettée princesse, car le jubilé de la reine approchait. Il y aurait bientôt pléthore d'objets commémoratifs à collectionner.

Le secrétaire débordait de papiers, de pochettes, de tout un fouillis d'objets placés là en désordre afin de préserver l'apparence ordonnée du reste de la pièce. D'une main sûre, Maggy repoussa un carton, afin de pouvoir ouvrir un tiroir et en sortir une petite boîte en bois qui contenait, autrefois, les cigares que Robert avait la détestable habitude de fumer.

Elle ouvrit le couvercle.

À l'intérieur de la boîte, un objet brillant, couché sur un lit d'ouate, la fixait de son œil calibré. Il s'agissait d'un petit revolver de marque Ruger, à cinq cartouches, petit, discret, idéal pour le sac à main des dames et parfait pour envoyer discrètement de vie à trépas.

De sa petite main frêle, à la peau ridée, couverte de taches de vieillesse, Maggy saisit l'arme.

En deux gestes rapides et assurés, qui dénotaient une grande habitude de la chose, elle vérifia l'arme, puis la plaça dans la poche droite de son manteau. Elle ressortit ensuite du salon et commença à suivre un itinéraire compliqué dans la maison. Le même que Robert avait emprunté quelques instants plus tôt.

En un peu plus de temps que son époux, car elle marchait moins

bien, Maggy parvint dans la salon aménagé au sous-sol. Avec contrariété elle découvrit que le cadenas sur la porte du bunker était ouvert. Avant d'ouvrir la porte en acier, elle sortit le Ruger de sa poche.

Maggy pénétra à son tour dans la salle d'accueil du bunker.

Robert ne s'y trouvait pas. Il y était pourtant venu, car un vinyle tournait toujours sur la platine de la chaîne. Le disque était fini, mais le bras ne s'était pas replié et les haut-parleurs ne diffusaient plus qu'un chuintement continu, rythmé à chaque tour par une rayure en travers des sillons.

Maggy hésita.

Devait-elle remonter, appeler de l'aide au téléphone, attendre que quelqu'un soit disponible, puisse venir... Or pendant ce temps, tout pouvait arriver à Robert. Elle n'avait aucune raison véritable d'être inquiète, mais son instinct lui indiquait que la situation n'était pas normale.

Si tout était apparemment en place, la porte donnant accès au couloir des garde-manger se trouvait bizarrement grande ouverte. Il ne s'agissait pas d'une manière habituelle de procéder pour Robert. Elle s'approcha doucement et... tressaillit. L'une des portes de cellules, celle du dernier invité, celle de l'homme recherché par sa sœur, était entrouverte...

La vieille femme raffermir sa prise sur l'arme qu'elle tenait à la main et progressa lentement de l'avant.

Sans bruit, bien qu'il lui semblât que son cœur fît un vacarme assourdissant, elle effectua quelques pas dans le couloir.

Hormis le bourdonnement agaçant d'un néon, tout était silencieux.

Nulle lumière ne brillait dans la cellule de l'invité.

La clarté du couloir y projetait un rectangle blanc.

Maggy s'approcha du chambranle et tenta de regarder à l'intérieur. Elle avait oublié qu'elle portait des lunettes. Leur monture heurta le métal de l'entourage de la porte dans un bruit sec, et elle sursauta.

La vieille dame retint son souffle, écouta.

Aucun bruit ne vint en échos à celui qu'elle venait de faire.

Bien que sa gorge fût nouée, Maggy appela, doucement :

— Robert ? Robert ?

Toujours le silence et le bourdonnement du néon.

Que faire ? Remonter ? Chercher du secours ? Laisser Robert seul, peut-être en danger durant ce laps de temps ?

Non, songea Maggy, mieux fallait intervenir.

Alors, comme dans une mauvaise scène de polar, rejouée par une actrice en cheveux blancs, Maggy ouvrit brusquement la porte de la cellule de la main gauche tout en pointant son arme droit devant elle, prête à faire feu.

La porte métallique était lourde, les gonds un peu rouillés, et son mouvement, bien qu'énergique, n'imprima qu'un lent pivotement au battant.

Tout aussi lentement, le trait lumineux s'élargit dans l'espace de la cellule, révélant tout d'abord le sol en ciment brut, une couchette vide, une seconde... toute aussi vide !

Où était l'invité ?

Où était Robert ?

Maggy ressortit de la cellule. Elle s'apprêtait à jeter un œil dans les autres lorsqu'elle se figea. Le chariot qui servait à transporter les invités de leurs couchettes à la salle de travail ne se trouvait pas dans le couloir.

Elle ne se souvenait pas l'avoir vu dans la salle d'accueil.

Maggy revint précipitamment sur ses pas. Elle entra dans la salle d'accueil lorsqu'un bruit métallique résonna à travers – la très épaisse – porte de la salle de travail.

Bien qu'il fût impossible à son mari de l'entendre s'il se trouvait à l'intérieur, Maggy appela encore :

— Robert ? Robert !

Elle s'approcha alors de la poignée de la lourde porte et la fit jouer doucement.

Aussitôt, elle poussa un soupir de soulagement.

Robert était là, assis dans la salle, près du petit établi.

Mais la seconde d'après, lorsqu'il se tourna pour la voir entrer, Maggy poussa un cri d'effroi.

Le visage de son époux était tuméfié et son œil droit avait pris une teinte jaunâtre, tirant sur le bleu par endroit.

Maggy se rua vers lui.

— Robert, Robert... qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est à lui qu'il faudrait le demander... s'il se réveille !

Et Robert désigna d'un coup de menton le corps allongé sur la table de travail, et auquel Maggy n'avait pas encore prêté attention.

— C'est... c'est lui qui t'a fait ça ? balbutia la vieille dame avec horreur.

— Ouais... et il va le payer, crois-moi ! répondit Robert d'une voix froide.

— Comment a-t-il fait ? Pourquoi es-tu descendu le voir seul ?

— C'est à cause de tout le raffut que cette femme fait pour le retrouver. Je voulais m'assurer qu'il avait bien une sœur, et vérifier également sa prétendue identité.

— Alors tu es descendu lui demander ?

— Oui, je sais. J'aurais dû me méfier... mais je ne pensais pas qu'il aurait autant de suite dans les idées. Enfin bref. À un moment je me suis retrouvé près de lui, trop près, et il en a profité pour saisir la

jambe de mon pantalon et me faire chuter en arrière.

— Mon pauvre chéri. Tu as dû te faire du mal.

— Un peu oui ! Lorsque je suis tombé, j'ai tourné le visage, et c'est lui qui a tout pris.

Et Robert montra d'un air dépité le côté endolori de sa face.

— J'ai presque été sur le point de m'évanouir, mais par réflexe j'ai roulé sur le sol pour m'assurer de demeurer hors de sa portée, poursuivit Robert.

— Oh, mon pauvre chéri. Comme tu es malin, comme tu es courageux.

— Peut-être, j'ai surtout été un imbécile en m'approchant de lui. Je me suis relevé un instant plus tard et je me suis rafraîchi le visage, reposé... puis, je suis retourné le voir...

Robert désigna un nerf de bœuf posé sur l'établi, puis le corps étendu sur la table de travail.

Maggy remarqua alors, et seulement alors, que ce qu'elle avait tout d'abord pris pour des ombres sur la peau de l'homme étaient en fait de larges marques bleutées.

— Je lui ai montré qui était le maître des lieux.

Et Robert agita le nerf de bœuf – un cadeau offert par son épouse pour son avant dernier anniversaire.

— Tu ne l'as pas trop abîmé, s'inquiéta Maggy.

— Qu'importe ! Bon. Tout d'abord, je lui ai lancé une bonne décharge électrique pour le paralyser, puis je l'ai placé sur le chariot pour le conduire ici et commencer à lui chatouiller la couenne afin d'attendrir sa sale carcasse. J'aurais bien commencé la découpe... mais j'étais trop fatigué pour commencer aussitôt. Tu ne vas pas être contente, et je sais que c'est mauvais pour ma santé, mais je me suis refait un thé supplémentaire ; il en reste d'ailleurs un peu.

De l'extrémité du nerf de bœuf, Robert désigna une théière placée sur une desserte roulante.

— Effectivement Robert, ce n'est pas bien. Mais, mon Robert, il faut te soigner, tu ne peux rester comme ça. Il faut aller à l'hôpital, passer une radio. On ne sait jamais. Tu pourrais avoir quelque chose de cassé.

— Non, pas maintenant. Je veux déjà commencer avec lui. Tiens, d'ailleurs, ça tombe bien que tu sois descendue, tu vas pouvoir m'aider.

— Non Robert ! Il ne faut pas y toucher... Pas encore tout du moins.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Richard a appelé. Il dit qu'on doit procéder à une réunion des bons voisins... Il a peur que la sœur de ce jeune homme ne parvienne à attirer l'attention de tous sur... sur cette disparition. Elle a interrogé tous les commerçants de *The Street*... un par un à ce qu'il paraît.

— Mais de quoi ont-ils peur ? Nous avons déjà eu des enquêtes et...
— Oui mais là c'est différent, l'interrompt Maggy. Vois-tu, cette femme est maligne. Elle est déjà parvenue à retrouver le blouson de son frère et...

— Celui que tu avais déposé au magasin de charité !

— Oui.

— J'ai toujours su que c'était une sottise de faire cela !

— Et bien moi et les autres voisins nous pensions que c'était une juste manière de réparer les torts que nos invités pouvaient commettre, répliqua Maggy d'un air pincé. Mais de toute façon, ce n'est pas tout...

— Quoi encore ?

— Cette femme, cette sœur... elle m'a abordé alors que j'étais dans le parking derrière Iceland...

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Robert, abasourdi par les paroles de son épouse.

— Si, c'est cette idiote d'Elisabeth qui lui a indiqué que c'était moi qui avais ramené le blouson dans sa boutique de charité.

— Peut-être, mais comment a-t-elle fait pour t'identifier dans la rue ? s'étonna Robert. Elisabeth ne lui a quand même pas montré une photographie de toi !

— Lowen, qui a sa boutique à proximité du magasin de charité, m'a indiqué qu'Elisabeth avait dû me désigner dans la rue... D'ailleurs, grâce à Dieu, il est venu à ma rescousse lorsque cette furie m'a questionnée.

— Hum... je n'aime pas la tournure que prend cette histoire. Une réunion de bons voisins ? Bon, pourquoi pas, mais qu'est-ce qu'ils veulent qu'on fasse de lui ?

— Je ne sais pas... peut-être qu'on le jette à la mer, comme on avait fait une fois pour cet autre type que la police recherchait.

— Ouais, bon, on verra. De toute façon, nous avons tout notre temps pour lui faire regretter entre-temps ce qu'il a fait.

Et Robert asséna un coup violent sur le corps inanimé gisant sur la table de travail.

Un gémissement franchit le bâillon qui couvrait la bouche de Peter.

— Non, non, s'écria Maggy. Ne l'abîme pas plus ! Richard m'a demandé de le conserver en état jusqu'à la prochaine réunion...

— Bon, d'accord grogna Robert en retour, mais il ne perd rien pour attendre.

— Allez, remontons, dit Maggy, il faut que je te soigne tes plaies.

— Ah, tu es si douce...

Et sans un regard pour le corps inanimé sur la table de travail, le couple sortit de la pièce, bras dessus bras dessous.

En quittant les lieux, pour économiser le courant électrique, ils

prirent soin d'éteindre la lumière.

XIX

Après être sortie de la boutique de charité Help for Homes, Kate était remontée dans son Audi pour rouler jusqu'à la mer en empruntant Sea Lane. Durant tout le temps du trajet ses doigts demeurèrent crispés de rage et de frustration sur le volant, car au moment où elle découvrait un véritable indice sur la présence de son frère, cette bénévole du magasin de charité gâchait tout par sa stupidité et son entêtement.

Kate se sentait maintenant lasse de parcourir les rues commerçantes de Rustington. Elle ne supportait plus la vue de tous ces cheveux blancs volant au vent, de ces hommes et femmes au corps cassé, de ces vies ridées et chiffonnées aux plis des vêtements et des corps. La déprime et le découragement avaient remplacé l'élan qui l'avait propulsée hors du pub.

Une dizaine de yards après un restaurant chinois, le Dragon, installé dans ce qui avait été autrefois un pub, Sea Lane bifurquait brusquement pour longer le bord de mer en direction de Littlehampton. Dans le virage, Kate arrêta un instant son véhicule pour prendre l'air. Elle effectua quelques pas sur le chemin bitumé qui bordait la plage, jusqu'à une plaque commémorant des records de vitesse aéronautique établis à cet endroit de la côte en 1946 et 1953. Le vent violent, la disparition du chemin au-delà de Princess Marina House¹, la dissuadèrent d'aller plus loin et elle regagna rapidement la protection offerte par l'habacle de sa voiture.

Ne sachant pas vraiment où aller, elle roula encore un mile pour finalement se stationner près de la piscine de Littlehampton, où quelques places de parking restaient libres. De là, elle avait une vue tant sur le plan d'eau de Mewsbrook Park que sur l'océan. Dans l'habacle, tout en fumant, elle essaya de réfléchir. Au final, elle fuma plus qu'elle ne réfléchit, ses pensées tournant seulement autour des mêmes questions.

Qui pouvait avoir acheté le blouson de Peter ?

Pourquoi ?

Cette autre vieille dame, Maggy, avait trouvé le blouson sur la plage, mais où exactement ?

Une seule chose était certaine pour Kate, Peter se trouvait tout proche. Elle le sentait, de manière confuse dans son esprit, mais de manière aiguë et douloureuse dans sa chair. Son regard se perdit dans la contemplation du parc de Mewsbrook.

Deux jeunes enfants – un garçon et une fille – jouaient près du

grand plan d'eau aménagé en son sein. À tour de rôle, ils s'approchaient du bord pour jeter dans le vent des morceaux de pain. Les canards, les oies et les goélands volaient en bandes d'un enfant à l'autre, se disputant croûtes et mies. Les enfants se chamaillaient pour savoir qui des deux donnerait du pain aux oiseaux.

La scène la projeta immédiatement dans le passé, son passé, lorsque avec son frère, dans un parc dont elle conservait le vague souvenir, ils avaient joué cette même scène. Peter avait gagné, comme souvent, comme toujours, et c'était lui qui avait donné le pain aux oiseaux.

Kate entrouvrit la vitre de sa voiture pour jeter le mégot de sa cigarette à l'extérieur, mais le regard courroucé d'un couple tout de cheveux blancs coiffés, lui fit retenir son geste. Elle soupira, ferma sa vitre, et écrasa sa cigarette dans le cendrier de l'habitacle.

Dans le parc, son regard se fixa sur une scène curieuse. Un chien, sans doute jaloux de la nourriture distribuée aux divers volatiles, tournait autour des deux enfants qui lançaient du pain dans le lac. Avec habileté, il cherchait à dérober sa part à chaque fois que l'un des lancers ratait et que le pain retombait sur l'herbe et non dans l'eau.

Kate ne lui aurait pas accordé plus d'attention si elle n'avait remarqué qu'il s'agissait d'un bull-terrier. Elle nota également qu'au cou du chien pendouillait un morceau de laisse. L'animal s'était visiblement échappé de quelque endroit.

De là où elle se tenait, et en raison des mouvements incessants de la bête, il lui était difficile de lire le dessin des taches sur son poil ras. Tout en se disant que c'était une idiotie, Kate sortit de son véhicule, et elle marcha lentement vers la barrière en bois de l'entrée du parc. En s'approchant des jeunes enfants, elle aperçut un homme âgé, sans doute le grand-père, qui surveillait de loin la distribution de nourriture aux oiseaux.

Le chien, lui, s'était finalement assis sur l'herbe rase et il regardait la scène de distribution avec une visible incompréhension.

En suivant l'allée goudronnée et sinueuse, Kate marcha vers les enfants. Au loin, un peu en hauteur, elle pouvait voir une vaste aire de jeux avec balançoires et toboggans. Le vent lui apportait un mélange de cris d'enfants battant des mains et d'oiseaux battant des ailes. Tout autour du lac, des abris en ciment, peints en blanc, construits dans un style élégant, permettaient de se protéger des ondées. Le départ d'un petit train touristique, longeant le bord de mer, s'effectuait à partir d'une gare miniature aménagée dans le parc et, déjà, de jeunes clients excités, accompagnés de leurs parents souriants, apprenaient à faire sagement la queue sur le quai en ciment.

Kate fit quelques pas supplémentaires afin de s'approcher au plus près du chien, qui l'ignorait totalement, son attention demeurant totalement focalisée sur la distribution de pain aux oiseaux.

L'esprit de la jeune femme refusait de croire ce que ses yeux lui transmettaient. Cela ne pouvait être vrai. Il ne pouvait s'agir que d'une illusion, au mieux d'une coïncidence.

Le chien ressemblait en effet en tout point à celui que Kate avait parfois aperçu avec Peter. Elle s'était d'ailleurs toujours étonnée de l'attachement de son frère pour un tel animal, alors qu'il avait déjà du mal à s'occuper de lui-même. Elle se souvenait également des paroles de feu M. Welsh sur le chien emporté par Peter. Comment s'appelait-il déjà... Mao ?

Sous le regard étonné et suspicieux du grand-père qui surveillait les enfants, elle s'accroupit à proximité du chien. L'animal ne tourna même pas la tête vers elle.

Certaine d'être ridicule, elle s'entendit alors appeler l'animal :

— Mao, Mao, fit-elle, doucement d'abord, puis plus fort, répétant ce nom qu'elle avait entendu prononcer par Peter et par Welsh.

Elle ressentit un véritable pincement au cœur lorsqu'elle vit le chien pivoter la tête dans sa direction, puis se lever et trotter vers elle.

L'animal vint lui renifler les mains tout en battant joyeusement de la queue. Kate caressa doucement le poil ras du bull-terrier, remontant lentement vers le cou. Elle examina le morceau de laisse. Il avait été rongé par les dents de l'animal. C'était bien ce qu'elle pensait, il devait s'être échappé.

Elle regarda ensuite le collier du chien, sans grande valeur, mais qui portait une petite plaque en métal. Kate la retourna pour la regarder. Son cœur bondit dans sa poitrine.

L'adresse gravée dans le métal était celle du marchand de journaux, celle du propriétaire de Peter, celle de M. Welsh.

Kate étreignit alors l'animal, frottant même son visage contre lui, comme pour y retrouver le souvenir olfactif de son frère.

— Il y a un moment que ce chien tourne autour de Chloé et Thomas, mes petits-enfants. Il est à vous ? s'enquit soudain le grand-père qui accompagnait les enfants, et qui s'était doucement rapproché, intrigué par le comportement étrange de cette belle jeune femme.

— Non, mais... il est à mon frère, répondit Kate avec l'accent de la plus grande sincérité. Il s'est échappé. Je vais d'ailleurs le lui ramener. Allez viens Mao.

Le chien, docile, regarda avec regret les enfants distribuant du pain, puis trotta sans se faire prier derrière Kate.

La jeune femme s'en trouvait bouleversée.

Peter était là, ici, tout près. Dans un excès d'optimisme, elle s'imagina bientôt en train de le sermonner, lui reprochant de lui avoir causé tant d'inquiétude, de lui avoir fait perdre tant de temps. Elle était dorénavant persuadée qu'elle allait le retrouver dans quelques instants, quelques heures tout au plus.

Jamais aucun animal n'était monté à bord de la voiture de Kate, mais elle fit une exception pour Mao, qui sembla trouver tout à fait à son goût les sièges en cuir du coupé.

Le poil blanc de l'animal était maculé de taches et de saleté. Les ongles de ses pattes paraissaient très usés, comme si l'animal avait gratté durant des heures une surface dure.

Kate ressortit de son véhicule et marcha vers le hall de la piscine afin d'y trouver quelque distributeur automatique de nourriture.

Il en existait deux dans le hall.

Après un rapide examen, elle identifia les aliments les plus susceptibles de satisfaire l'appétit d'un canidé, puis elle inséra des pièces de monnaie dans la machine.

Elle revint vers sa voiture, les mains chargées de trois paquets de gâteaux et d'autant de paquets de chips.

Le chien, qu'elle ne parvenait pas encore à appeler Mao, tant sa découverte lui paraissait incroyable, mangea avec appétit et en dispersant quantité de miettes sur les tapis de sol et les sièges.

Mais Kate s'en moquait et, pour la première fois depuis des heures, elle laissa un sourire s'épanouir sur ses lèvres, s'amusant des poses comiques de l'animal. Elle se surprit même à lui parler, lui demandant sur tous les tons où se trouvait Peter.

Le chien remuait la tête, battait de la queue, en entendant le prénom, mais il replongeait vite le museau vers les paquets de gâteaux.

La présence de l'animal dans sa voiture redonnait espoir à Kate, et même s'il ne s'agissait que d'un chien, il comblait le pesant sentiment de solitude ressenti depuis son arrivée à Rustington.

Deux ou trois fois, ne pouvant vraiment y croire, elle vérifia l'inscription gravée sur la plaque d'identification du chien.

Mais dans un sens la découverte de l'animal près du bord de mer pouvait être logique. La vieille dame, Maggy, n'avait-elle pas trouvé le blouson de Peter sur la plage ?

Son prochain objectif serait d'ailleurs de retrouver Maggy, pour pouvoir l'interroger plus tranquillement et longuement, et ceci sans l'intervention d'un monsieur Lowen ou de tout autre personnage.

Son regard croisa alors la liste des objectifs qu'elle avait, si rationnellement, établis dans le pub, et qu'elle avait machinalement fixée au tableau de bord. Elle se saisit du papier, relut ce qu'elle avait écrit, et décida soudain de passer directement au dernier mot de la liste : police.

Kate consulta son téléphone portable et trouva grâce à la consultation de quelques pages internet l'adresse et la localisation du poste de police le plus proche. Elle enregistra ensuite cette adresse sur son G.P.S., qui lui indiqua en retour que le poste de police de

Littlehampton se trouvait à quelques minutes en voiture.

Kate démarra son coupé et commença à suivre les indications verbales du G.P.S. Elle roula comme dans un songe dans des rues bordées de petites maisons propres, de jardinets soignés, de voitures bien lavées.

Elle atteignit en à peine dix minutes l'immeuble du comté, situé dans East Street, où se situait le poste de police. Le bâtiment sur un seul niveau, avec son toit plat, ses formes anguleuses, ressemblait à un préfabriqué, et seul le sigle bleu sur fond blanc de la police du Sussex, rappelait sa fonction. Un petit parking était aménagé juste sous les fenêtres du poste et Kate y trouva une place.

Après avoir examiné son visage dans le rétroviseur, et brossé ses cheveux, elle intima à Mao de ne pas bouger, puis elle sortit de son véhicule. Avec détermination, elle poussa la porte du poste.

La salle d'accueil, assez petite, était meublée de quelques chaises rembourrées et d'une table avec tout un désordre de magazines et de prospectus sur son plateau. Le sol en linoléum montrait des traces profondes d'usure. Le regard se trouvait un instant désorienté par la profusion d'affiches, de sigles, de photographies punaisées, suspendues, scotchés un peu partout sur les murs.

Derrière une banque, terminée par un portillon, un crâne en voie d'éclaircissement capillaire, bougeait avec régularité. Un léger cliquetis de claviers se faisait entendre et, avec le léger tic-tac d'une pendule, ils constituaient les seuls signes d'activité dans le poste.

Kate s'approcha.

Il y avait un visage sous le crâne dégarni, celui d'un homme dans une quarantaine bien tassée et épaisse.

Sa chemise blanche, impeccablement repassée, avait du mal à contenir les rondeurs accentuées du ventre. On s'interrogeait également sur le miracle permettant au bouton du col de demeurer fermé.

— Bonjour madame, fit l'homme, tout en gardant les deux yeux rivés sur l'écran de son ordinateur.

— Bonjour.

— Que puis-je pour vous ?

— Je... je voudrais signaler une disparition.

Le planton cessa aussitôt de tapoter sur son clavier et leva les yeux. Immédiatement, par un réflexe bien acquis, il demanda, en suivant les protocoles établis.

— Il s'agit d'une disparition ou d'une personne absente ?

— Euh... je ne sais pas, fit Kate, prise au dépourvu par cette distinction.

— Qui est la personne visée ? Un adulte ? Un mineur ?

— C'est mon frère. Il est majeur depuis longtemps...

— Bien. Et il a disparu ou il est absent depuis quand ?
— En fait... mon frère vit à Molesey, et... depuis deux jours, je suis sans nouvelles de lui.

— Votre frère vit à Molesey ? Mais c'est dans le Surrey ! Pourquoi venez-vous faire cette déclaration à Littlehampton ? Vous habitez ici ?

— Euh non... en fait, je savais que mon frère devait venir ici... je suis même certaine qu'il est venu à Rustington, mais depuis... il a disparu.

— Disparu ?

— Oui. En tout cas il n'a pas regagné son domicile.

— Et qu'est-ce que votre frère venait faire ici ? À Littlehampton ?

La question laissa Kate silencieuse et embarrassée. Elle savait très bien ce que Peter était venu faire ici, mais c'était difficile à préciser au policier.

— Il... était juste venu faire un achat.

— Ah... bien, écoutez, ce que je peux faire c'est enregistrer un signalement concernant l'absence de votre frère.

— Oui, merci.

Kate ignorait qu'en se référant explicitement au terme d'absence, le policier évitait une procédure de signalement beaucoup plus lourde en paperasse et en formalisme, celle des disparitions.

— Voici, remplissez ce formulaire, dit l'agent en posant un document sur le comptoir.

Kate, avec application, renseigna chaque case.

L'une d'elles concernait le véhicule de la personne signalée.

— Vous n'avez pas retrouvé une Ford fiesta à Rustington, de couleur rouge, un peu cabossée ? s'enquit la jeune femme.

— La voiture de votre frère ?

— Oui.

— Cela ne me dit rien, mais je me renseignerai auprès des agents du stationnement de Rustington et de la fourrière. Vous souvenez-vous de l'immatriculation du véhicule ?

— Euh non.

— Bon, on trouvera.

Kate acheva de remplir la fiche, très consciente que l'agent l'observait et la détaillait sans vergogne.

— Voilà, fit-elle en poussant la fiche remplie en direction de l'agent.

— Parfait, merci. Vous avez laissé vos coordonnées sur la fiche ?

— Oui.

Kate patienta pendant que l'agent relisait la fiche en affichant un intérêt exagéré.

La jeune femme remarqua alors un autocollant collé sur un panneau. De forme circulaire, sur fond jaune, il montrait une famille, dominée par la silhouette d'un agent de police, la mention

neighbourhood watch était inscrite dans le cercle de l'autocollant. Kate connaissait ce symbole qui, apposé à l'entrée des rues, des quartiers, était supposé mettre en fuite ou dissuader voleurs, brigands et voyous. Pour Kate, ce système ne représentait qu'un placebo pour pallier au manque d'effectifs de la police.

Kate fourragea soudain dans son sac et retrouva son calepin. Elle dessina rapidement sur une feuille, le symbole remarqué sur la lunette arrière de la voiture de Maggy : l'œil entouré d'un triangle.

— Pardon, dit-elle.

— Oui, fit l'agent en levant les yeux.

— Dites-moi, cela n'a rien à voir, mais savez-vous à quoi correspond ce symbole ? Je l'ai vu apposer chez certains commerçants...

— Montrez.

Kate tendit le calepin. L'agent s'en saisit, et elle vit une grimace se dessiner sur le visage de l'homme.

— Vous connaissez ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Votre question a-t-elle un rapport avec votre frère ?

— Non, mais je suis curieuse de nature, fit Kate en affichant un beau sourire.

L'agent n'y fut pas insensible, car en prenant une attitude virile, il dit :

— Dans le cadre du programme *neighbourhood watch*, nous avons passé une convention avec un quartier de Rustington. Les habitants avaient inventé ce symbole pour signaler leur engagement à combattre la délinquance. Je précise que ce symbole avait été validé par le conseil de sécurité local. Le problème, si j'ose dire, c'était que ces gens n'avaient rien d'autre à faire que de regarder par la fenêtre. Ils n'arrêtaient pas d'appeler le 101, voire le 999, ou leur contact au sein du poste, c'est à dire moi ! Et ceci pour un oui ou pour un non ! Bref, il a été nécessaire de leur rappeler vigoureusement le cadre de nos interventions... En tout cas, du jour au lendemain, ces habitants ont cessé de nous appeler pour signaler des intrusions imaginaires ou des babioles.

— Pourquoi ont-ils cessé de vous appeler ? Un événement particulier en a été la cause ?

Le policier parut gêné pour répondre.

— Il y a eu... plusieurs incidents. Des cambriolages, dont un particulièrement violent, finit-il par dire avec un soupir. Je pense que c'est à cause de cela que les gens du quartier ont cessé de collaborer au programme de surveillance du voisinage. À mon avis, si ce symbole est encore visible à certains endroits, c'est uniquement parce que personne n'a songé à les en retirer. Nous n'avons plus entendu parler

d'eux depuis quelques années.

— Ah ! Je comprends... fit Kate.

Elle se recula de la banque, puis déclara d'une voix suave, tout en affichant un charmant sourire :

— Mon numéro de téléphone portable est sur la fiche... si jamais vous retrouvez la voiture de mon frère dans les parages, ou si vous avez la moindre information à me communiquer, n'hésitez pas...

— C'est noté, madame. Au revoir, fit l'agent en figeant ses traits dans une moue qu'il croyait sans doute séductrice. Tenez ! Moi aussi je vous donne mon numéro, personnel. Il est écrit au dos de cette carte de visite. Au cas où vous auriez besoin de moi pour une urgence...

Les points de suspension à la fin de sa phrase se voulaient explicites, de même que le sourire séducteur affiché par l'agent.

Kate prit la carte, sur laquelle était mentionné le nom de l'agent, Steve Maclead. Elle se força à sourire en retour, puis elle sortit.

Dehors, il pleuvait légèrement, et elle se hâta de se mettre à l'abri dans son véhicule. Mao, visiblement très content de la revoir, remua de la queue et bondit sur son siège. Elle le caressa distraitement et ouvrit le dernier paquet de gâteaux, sur lesquels il se jeta avec entrain et voracité. Kate ne démarra pas. Assise derrière le volant, les yeux fixés sur un vague point du pare-brise, elle chercha à tâtons son paquet de cigarettes, son briquet.

Mais elle n'alluma pas la cigarette portée à ses lèvres.

Elle venait soudain d'avoir une idée en voyant, dans son rétroviseur, la lunette arrière de son véhicule.

— Mais oui ! L'assureur ! s'écria-t-elle, faisant sursauter le chien.

Elle se souvenait maintenant de l'autocollant apposé sur la lunette arrière de la Suzuki de Maggy, une vignette au nom de la compagnie Abbey Général Insurances. Très vite, elle sortit son portable de son sac et lança une recherche sur le web afin de trouver les assureurs de cette compagnie dans la ville de Rustington ou les communes proches.

Il n'existait pas de bureau de cet assureur à Rustington, mais l'un d'eux se trouvait à Littlehampton. Une rapide navigation sur Google map apprit à Kate que le bureau se situait tout près du poste de police.

Elle démarra son véhicule et, tout en manœuvrant, elle réfléchit au plan qu'elle allait mettre en œuvre pour obtenir les informations désirées.

Après avoir roulé quelques minutes, elle atteignit Ester Road, une voie qui conduisait droit à la mer. Dans cette rue, le cabinet de la compagnie Abbey Général Insurances présentait une devanture dont le vert brillant tranchait de manière déplaisante sur la vieille façade de l'immeuble où il était implanté. Bien que l'heure soit avancée, l'agence demeurait ouverte.

Kate, à très petite allure, passa devant le local. À l'intérieur, comme

dans tous les bureaux de ce genre, elle distingua du mobilier moderne et sans style, des écrans d'ordinateurs, de grandes affiches publicitaires, des plantes vertes en matière synthétique plantées dans de véritables pots en céramique.

Elle remarqua surtout que deux employés se trouvaient encore à l'œuvre, un homme rond de bouille et de ventre, et une femme, blonde et dorée jusqu'au bout des ongles.

Kate se stationna quelques dizaines de yards après l'assureur.

Lentement, à pied, elle revint vers le cabinet, sur le trottoir opposé.

Elle vit soudain un client entrer dans l'agence et s'adresser à l'employée féminine, puis s'asseoir devant elle.

Kate sourit. Elle tenait sa chance.

Avant de pénétrer à son tour dans le local, elle s'arrêta pour rapidement acheter un café à emporter dans une boutique placée à l'angle de la rue. Le vendeur tenta de savoir si elle voulait du sucre ou du lait, mais Kate se contenta de rapidement payer, avec un billet de cinq livres, et sans même attendre sa monnaie.

Elle se dépêcha ensuite de marcher vers le cabinet d'assurances.

L'entrée de Kate déclencha une discrète sonnerie et l'employée occupée avec le client précédent adressa un regard éloquent à son collègue afin qu'il prenne en charge l'arrivante.

— Madame, vous désirez ? s'empessa de demander l'homme rond.

— Je... je viens pour un renseignement, fit Kate, en exagérant avec talent son apparente confusion.

— Oui, que pouvons-nous pour vous ?

— Voilà... ce matin, à Rustington, en manœuvrant, j'ai accidentellement endommagé une autre voiture, vous savez sur le parking derrière Iceland...

L'homme rond, aussitôt sur la défensive se recula légèrement de son bureau.

— Oui... dit-il. Et alors ?

— Et bien, j'étais pressée, vous savez les enfants à déposer à l'école... mais je voulais mettre un mot sur le pare-brise... mais le temps que je revienne, la voiture était partie.

— C'est regrettable, mais que puis-je pour vous ?

— J'avais eu le temps de remarquer que vous étiez apparemment l'assureur de ce véhicule... puisqu'un autocollant de votre compagnie était collé sur la lunette arrière. Il s'agissait d'une Suzuki, conduite par une dame âgée. Alors je ne sais pas si vous pouvez m'aider à la retrouver. Je veux faire face à mes responsabilités.

— C'est fort honorable, et nous accueillons rarement des personnes ayant ce sens civil.

— J'ai déjà été victime de ce genre d'incident par le passé, et je n'ai pas envie d'en faire subir les désagréments à cette vieille dame.

— Mais comment voulez-vous que nous identifions ce véhicule... notre compagnie assure sûrement des centaines de voiture de cette marque dans les environs.

— Oh... je suis sotté, j'avais eu le temps de mémoriser l'immatriculation : GH 345 KL.

— Vous avez de la mémoire, fit remarquer l'employé.

— Oh... C'est juste que cette immatriculation ressemble à l'une de mes anciennes voitures.

— Vous voudriez donc remplir une déclaration de sinistre ?

— Oui, mais pour cela, il faut évidemment que je puisse contacter cette vieille dame.

— Écoutez... je ne peux vous répondre comme cela. Peut-être pourriez-vous nous adresser un courrier.

— Je veux bien, mais il faudrait au moins que je sois certaine que vous êtes bien l'assureur de ce véhicule, je ne vais pas écrire à toutes les compagnies d'assurance d'Angleterre !

— Oui, vous avez raison, concéda l'employé.

— Redonnez-moi l'immatriculation.

— GH 345 KL.

L'homme tapota de ses doigts aux ongles rongés les chiffres et les lettres sur son clavier.

— Ah, fit-il.

— Quoi ? s'enquit Kate.

— Il s'agit bien d'un véhicule immatriculé auprès de notre compagnie. Vous avez de la chance.

— Vous pourriez me communiquer l'adresse de cette dame ? Je passerai la voir et nous pourrions ainsi remplir une déclaration.

— Non. Ce n'est pas la procédure. Je pourrais avoir des ennuis si je vous la communiquais. En revanche, vous pouvez me laisser vos coordonnées et je les lui transmettrai.

Kate hésita.

— Bon d'accord, pourquoi pas. Vous avez un crayon ?

L'employé tendit à Kate un bloc papier et un feutre.

Avec un sourire d'excuse, la jeune femme posa son café sur le bureau de l'employé et commença à écrire.

Soudain, d'un mouvement brusque de la main, comme si elle avait voulu prendre quelque chose dans son sac, Kate renversa toute sa tasse de café sur le bureau.

Dans un geste réflexe, et pour préserver l'intégrité de sa tenue, l'employé recula d'un bond sur sa chaise à roulette, cherchant à s'éloigner le plus possible du bureau.

Mimant la confusion, Kate tenta d'éponger le liquide chaud avec du papier, quelques mouchoirs. Pour ce faire, elle se pencha au-dessus du bureau.

Elle put ainsi lire le nom et l'adresse affichés à l'écran.

L'employé se rapprocha du bureau, tentant de mettre à l'abri du liquide les papiers épars.

— Je... je suis désolée, fit Kate d'un air contrit.

— Oui, bon... ça va aller !

— Écoutez... je vais aller chercher une carte de visite dans ma voiture...

— Oui, je pense effectivement que ce sera plus pratique.... J'espère seulement que vous ne conduisez pas comme vous buvez ! répliqua sèchement l'homme.

— Je reviens tout de suite, ajouta encore Kate avec un sourire confus, tout en quittant le local.

Évidemment, elle n'avait nulle envie de revenir.

Ce qu'elle voulait faire maintenant, c'était rendre une petite visite à Margareth Spencer, domiciliée à Rustington, dans Portland Street...

XX

La tasse, pourtant replacée avec précaution sur sa soucoupe, émit un léger tintement dans le salon silencieux.

Maggy, pour ne pas reproduire une autre note discordante, posa délicatement sa petite cuiller sur le napperon brodé qui décorait la table basse placée devant elle.

Mais ce mouvement du bras, cette légère oscillation du corps vers l'avant, suffit à briser l'immobilité dans laquelle se tenaient tous les autres buveurs de thé placés autour d'elle.

Robert se gratta discrètement le bout du nez, remontant en même temps ses lunettes qui glissaient constamment sur le derme gras de l'appendice nasal.

Bien qu'il ne fût pas chez lui, Richard balaya inconsciemment, du revers de la main, quelques miettes de biscuits tombées sur la table et les fit choir distraitemment et discrètement sur la moquette.

Jane joua avec l'anse de sa tasse, l'orientant exactement dans l'axe de la porte, puis vers la fenêtre, mais en la faisant tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, ainsi qu'elle en était contrainte par ses troubles obsessionnels compulsifs.

Marc suçsa ses prothèses dentaires afin d'aspirer, aussi discrètement que possible, les débris qui y demeuraient coincés.

Louise croisa les jambes afin de soulager l'intense démangeaison ressentie dans ses parties intimes et que rien, ni personne, ne soulageait depuis longtemps.

Paul s'enfonça un peu plus dans la profondeur du canapé en cuir pour soulager la douleur à sa hanche. Il maudit dans le même temps le N.H.S.¹ qui devait avoir programmé pour après sa mort l'opération devant le guérir.

Finalement, consciente du trouble qu'elle avait occasionné, ce fut Maggy qui prit la parole.

— Je vous ressers un thé ? s'enquit-elle, tout en parcourant l'assemblée de son regard d'hypermétrope.

Tout le monde s'empressa de répondre par l'affirmative ou la négative, selon l'état de remplissage et d'inconfort de sa vessie.

Maggy se leva et trotta jusqu'à la cuisine.

Elle remit de l'eau à chauffer dans la bouilloire électrique et plaça des sachets de thé P.G. Tips dans une théière acquise quelques jours plus tôt dans une boutique chic de Worthing.

Du salon lui parvinrent des murmures. Elle soupira d'aise. Les bons voisins s'étaient remis à parler. Elle les entendait commenter, avec une

vive indignation, l'attaque d'une personne âgée dans une maison de retraite, pas plus tard qu'hier, et tout près d'ici, à Goring.

Lorsqu'elle revint dans le salon, avec sur son plateau une théière fumante, des tasses propres, et une nouvelle assiette de biscuits, l'assemblée semblait avoir retrouvé toute sa verve habituelle.

Tous les bons voisins papotaient avec leurs plus proches invités, ou lançaient des paroles par-dessus la table, en haussant le ton afin de se faire entendre. À un visiteur impromptu, toutes ces personnes d'un certain âge auraient semblé discuter de choses et d'autres, de banalités, de toutes celles qui occupent la langue à défaut des mains ou de l'esprit.

Mais en tendant l'oreille, ce visiteur aurait pu entendre Louise dire :

— C'est dommage de lui avoir tranché une artère si tôt, tout cela à cause d'un outil mal taillé. Je propose donc l'acquisition d'un affûteur électrique, j'en ai vu à vendre chez Stacey's pour trente-neuf livres et cinquante-neuf cents.

— Bonne idée, commenta Paul. Ces petits saligauds ont la peau et les os durs ; en sus, à force de manipuler de mauvais outils, nous risquons de nous blesser.

— J'ai mon petit-fils, John, qui commence ses études de médecine. Je pourrais lui demander de me rapporter quelques bistouris ou autres outils de ce genre, intervint Richard avec enthousiasme.

— Il faut voir, tempéra Marc. Il pourrait s'interroger pour les raisons qui te poussent à récupérer des bistouris.

— En tout cas, le dernier invité à été dur à découper, conclut Richard. Je propose donc d'adopter l'idée d'acheter un affûteur électrique. Nous mettons aux voix ?

Tout le monde, hormis Maggy, qui était occupée à se servir du thé, leva la main. Jane qui jouait la secrétaire de séance inscrivit sur un grand cahier d'écolier la suggestion de Louise, le résultat du vote, et le montant de la dépense envisagée.

Maggy se leva pour servir une nouvelle tasse de thé à ceux qui l'avaient réclamée. Bientôt l'odeur légèrement amère de la boisson envahit la pièce. Elle ajouta au gré de chacun un peu de lait, un peu de jus de citron frais, et même du sucre pour l'incorrigible Richard, qui ne pouvait se défaire de cette habitude détestable.

Dans un geste qu'elle voulait anodin, Maggy tapota l'un des coussins récemment achetés dans une boutique Laura Ashley, à Worthing. Elle espérait attirer ainsi l'attention des femmes présentes vers ses dernières emplettes. Cette semaine, c'était au tour des Spencer d'inviter tous les bons voisins à leur domicile, et Maggy avait préparé ce menu événement en parcourant toutes les allées des commerces environnants. Elle était assez dépitée qu'aucune de ses amies n'ait remarqué les nouveaux coussins, les nouvelles tasses ou la théière en

porcelaine de Limoges, ou bien encore le paillason hérisson, acquis à prix d'or. Le seul commentaire entendu avait été celui de Louise qui lui avait vanté l'efficacité d'un nouveau produit pour détartre les bouilloires électriques, sous-entendant ainsi que celle de Maggy en avait largement besoin.

Le ton badin des conversations devint soudain plus grave lorsque le carillon de la porte d'entrée se fit retentir, signalant ainsi l'arrivée d'Edouard Lowen.

Maggy se releva pour lui ouvrir.

Devant une assemblée redevenue silencieuse et attentive, Edouard fit son entrée dans le salon.

— Bonjour tout le monde... Mais vous en faites des têtes.

— Nous t'attendions, dit sèchement Robert.

— Je vais te servir un thé, proposa Maggy tout en se chargeant du lourd blouson du nouvel arrivant.

— J'ai mis du temps pour venir. Il y avait une circulation incroyable à Rustington.

— Bon, maintenant que tu es là, on va pouvoir véritablement commencer la réunion, dit Robert avec une impatience mal dissimulée. Pour commencer Edouard, pourrais-tu raconter à tout le monde ce que tu as appris sur cette femme, qui se dit la sœur de notre dernier invité. Je pense que tout le monde ici présent connaît une bribe de l'histoire, mais il est temps de faire un point sur la question... avant d'envisager une réponse.

— Bon. Cette femme, qui déclare se nommer Kate Chapman, est arrivée en début d'après-midi à Rustington. Elle conduit une Audi A3, un coupé de couleur bleu foncé. Ses cheveux sont châains très clairs, presque blonds. Ses yeux sont clairs, verts je crois. Elle est vêtue d'un tailleur de couleur ocre et d'un chemisier blanc. Elle porte au poignet une montre à la mode, de la marque Festina. Son signe distinctif principal est qu'elle n'arrête pas d'agiter son téléphone portable sous le nez des gens pour montrer la photographie de son prétendu frère et savoir si tel ou untel l'a récemment aperçu. Ce frère, qui serait notre dernier invité, se nommerait Peter Chapman.

— On sait d'où elle vient ? s'enquit Richard.

— Pas pour l'instant, mais j'ai réussi à savoir qu'elle avait réservé une chambre au Seagull Hôtel, à East Preston.

— Comment as-tu fait pour savoir cela ? interrogea Robert avec curiosité.

— Oh, c'est simple. Elle s'était renseignée auprès de Mary, une vendeuse du magasin Factory Shop pour savoir où se trouvait le plus proche hôtel. Mary lui a donné le nom de cet hôtel, où travaille son cousin. Il m'a suffi d'interroger Mary en retour pour le savoir, puis de téléphoner à l'hôtel, où travaille Charles, un ancien voisin. Il m'a

indiqué que la femme avait effectivement réservé une chambre dans son établissement. Elle a payé pour une nuit avec sa carte bancaire, mais elle a précisé qu'elle pourrait rester plus longtemps.

— Donc elle compte demeurer ici un certain temps. J'espérais qu'elle allait se lasser ! grogna Robert.

— Non, elle est du genre tenace et têtue, soupira Edouard.

— Oui, vous auriez dû voir de quelle manière elle m'a abordée dans la rue. Honteux. C'est tout juste si elle ne s'est pas jetée en travers de ma voiture pour m'arrêter et m'obliger à lui parler, ajouta Maggy.

— Dommage que tu ne l'aies pas véritablement renversée, commenta froidement Marc.

Sa remarque amena quelques sourires sur les visages ridés, et Maggy et Louise se permirent même de lâcher un petit rire.

— Bon en tout cas, elle est toujours là et compte y rester, poursuivit Edouard. J'ai rapidement effectué le tour des commerces qu'elle avait visités, et j'ai ainsi appris deux choses plus inquiétantes.

Un silence attentif se fit dans l'assemblée.

— Tout d'abord, elle est passée chez Stacey's. Cette sotte de Helen lui a indiqué que son frère était passé dans la boutique, quelques jours plus tôt, pour acheter des outils...

— C'est sûrement ceux qu'on a retrouvés dans ses affaires, intervint Maggy.

— Oui, évidemment, soupira Edouard. Seconde chose, par le plus grand des hasards, et par malchance pour nous, elle est tombée sur le blouson de son frère dans le magasin Help for Homes. C'est la bénévoles, Elisabeth, vous connaissez sa naïveté légendaire, qui n'a pu s'empêcher de lui désigner Maggy comme étant la personne ayant rapporté le blouson.

— Je savais bien qu'il était peu opportun de déposer les affaires des invités dans les magasins de la ville, lâcha Paul dans un soupir.

— Nous en avons discuté et nous étions tous d'accord sur ce point ! clapit Maggy, en rougissant légèrement.

— Oui, certes, mais quand même. Nous aurions pu les déposer dans d'autres boutiques, plus éloignées, insista Paul.

— Je suis désolée, mais c'est moi qui me charge de ce travail et je pense qu'il est normal que la vente de ces vêtements contribue à rembourser la dette morale des voyous, et d'autre part, personne ne s'est proposé pour m'aider à les distribuer ailleurs. C'est gentil de critiquer, mais ce serait mieux d'aider. Et Maggy ponctua sa phrase par un vigoureux et sonore tintement de cuiller contre sa tasse.

— Ne nous fâchons pas, intervint Richard. Ce n'est la faute de personne. Mais il faudrait peut-être, dans le futur, distribuer les affaires des invités sur une aire plus large. Bon, continue Edouard.

— Il existe un mystère concernant ce blouson, poursuivit Edouard.

Des regards interrogateurs, déformés par toutes sortes de verres correcteurs, se posèrent sur lui.

— Oui. Lorsque je suis passé à la boutique Help for Homes, Elisabeth m'a indiqué que le fameux blouson apporté par Maggy ne s'y trouvait plus.

— Comment cela il n'y était plus ? s'étonna Robert.

— Non, il n'y était plus.

— C'est elle qui l'a acheté ? interrogea Paul.

— Nullement, j'ai interrogé Elisabeth. Et elle est formelle. D'après elle, c'est un monsieur bien habillé, à l'allure tout à fait correcte, qui a acheté le blouson, en même temps que d'autres babioles. Il a effectué cet achat quelques instants après que miss Chapman se soit intéressée à ce vêtement.

— C'est un curieux hasard, mais au moins, nous sommes certains que cette femme n'ira pas le récupérer. Elle aurait pu faire procéder à je ne sais quelles analyses, ajouta Maggy.

— Tu regardes trop les séries américaines, ricana Louise.

Maggy lui retourna un regard noir.

— Bon, doucement, doucement, tempéra Robert, tout en écartant les mains dans un geste d'apaisement. Il ne faut pas commencer à s'énerver à cause de... de cette femme. As-tu autre chose à nous dire Edouard ?

— Non, pas pour l'instant. Mais il va nous falloir décider vite et bien, cette femme pourrait nous causer des soucis...

Chacun sembla alors se plonger dans ses pensées, et toutes les voix se turent.

— Que devons nous faire ? finit par demander Louise de sa petite voix de crécelle.

— À qui ? répliqua Robert.

— Mais à l'invité... et à sa sœur, dit Louise en se mordant les lèvres.

— Oui, nous devons agir, les recherches de cette femme deviennent gênantes, ajouta Paul.

— Attention les amis, fit Richard. Nous sommes associés pour protéger Rustington contre la vermine et nous défendre de manière active contre les cambrioleurs et autres menaces. Mais cette femme... qu'elle soit sa sœur ou non, n'a rien commis de répréhensible. Je trouve même assez louable son dévouement.

— Mais est-on certain qu'il s'agit de sa sœur ? interrogea Louise.

— Oui, de cela on peut être certain ! grogna Robert.

— Comment cela ? s'étonna Richard.

— Oui, je ne vous l'avais pas encore révélé, et ceci afin de ne pas troubler nos discussions, mais je peux affirmer que cette femme est bien la sœur de Peter, le dernier invité, déclara Robert, après une hésitation.

Robert avait parlé très bas, presque un murmure, pourtant tout le monde avait entendu ses paroles. Des regards curieux le fixèrent.

— Et comment le sais-tu ? interrogea finalement Richard.

Robert désigna son visage tuméfié.

— C'est moi-même qui l'ai demandé à l'invité... et qui ai reçu cela en réponse !

— Mais... Mais lorsque nous sommes arrivés chez toi, tu nous as raconté que tu t'étais fait cela en tombant ! s'indigna Paul.

— Je suis effectivement tombé, soupira Robert, mais c'est à cause de cet invité, de ce Peter.

— Mais que s'est-il véritablement passé ? interrogèrent en cœur Louise et Edouard.

— Bon, je voulais définitivement savoir si cette femme était la sœur de ce Peter... et non pas un policier ou quelque autre enquêteur. J'ai commis l'erreur d'aller le voir seul...

— Tu n'as pas fait ça ! s'écria Richard.

Robert eut un geste d'agacement en sa direction.

— Maggy n'était pas là, et j'avais reçu un appel inquiétant de Ice au sujet de cette femme, alors j'ai décidé d'aller directement interroger l'invité.

— Tu n'aurais pas dû, le sermonna Paul.

— S'il avait fallu attendre que l'un de vous ait fini sa partie de golf ou de bridge, on serait encore en train de se poser la question. Bref, toute cette histoire me turlupinait, et j'ai donc décidé – de manière imprudente, je le reconnais – de demander à l'intéressé s'il avait une sœur. Le bougre en a profité pour me faire choir, et je suis tombé sur le ciment. Au final, j'ai réussi à le maîtriser... et même à le corriger.

— Et cette femme, alors, c'est bien sa sœur ? demanda encore Jane.

— Oui, affirma Robert vigoureusement. Il s'agit donc de Peter Chapman et de Kate Chapman.

— Hum, c'est ennuyeux, commenta Paul. Elle est vraiment déterminée...

— Nous pourrions peut-être l'inviter à rejoindre son frère... suggéra Louise d'une petite voix, exprimant ainsi la pensée de certains.

— Oh non, on ne peut pas faire cela ! protesta Richard. Nous sommes tous d'accord pour nous occuper des invités indéliçats... mais il n'a jamais été question de prendre en charge des gens qui n'avaient rien à voir avec le crime.

— Qu'en savons-nous ? Ce n'est pas parce qu'elle roule dans une belle voiture propre, qu'elle est bien vêtue, et s'exprime correctement, qu'elle est innocente de tout crime, déclara Edouard. Généralement, les chiens ne font pas les chats, et elle sûrement de la même mauvaise portée que son frère.

— C'est une généralité un peu facile, protesta encore Richard.

— Il va bien falloir se décider... dit Paul.

Il se tourna soudain vers Robert.

— Dis-moi... tu as laissé entendre que tu as corrigé l'invité. L'as-tu sérieusement abîmé ?

— Non, seulement quelques coups de nerf de bœuf, répondit Robert.

— Dans ce cas, peut-être pourrions-nous le jeter à la mer ? N'avons-nous pas déjà procédé de la sorte pour un invité ? proposa Paul.

— Oui, ce serait une solution. Mais je crois que ce Peter Chapman porte trop de marques suspectes. Son parcours dans le tube a laissé de nombreuses traces sur son corps... et avec sa fouineuse de sœur, il n'est pas impossible qu'une enquête soit ouverte. Or toute autopsie est à éviter ! rappela Robert.

— Effectivement, ce serait ennuyeux, consentit Paul.

— Une autopsie, une autopsie ! ce serait le comble ! marmonna Maggy. Les policiers n'ont jamais voulu enquêter sur les cambriolages répétés dont nous étions victimes. Ils ont bâclé les investigations suite au vol par effraction qui a coûté la vie à la pauvre June Holding, et ils ouvriraient une enquête suite à la mort d'un sale petit voleur. Le monde marche sur la tête. Mais je parle, je parle... J'oublie mon rôle d'hôtesse. Puis-je resservir du thé à quelqu'un ?

Seule Louise répondit par l'affirmative, et Maggy se leva pour se rendre dans la cuisine et préparer une nouvelle théière.

— Bon, en tout cas, une chose est certaine. Il faut surveiller les agissements de cette femme. Il est possible qu'elle se lasse et retourne je ne sais où. Mais dans le cas contraire, si elle persiste, voire si elle parvient à s'approcher de nous, il faudra agir, avertit Robert.

— Oui, et il faut donc, dès à présent que chacun active son petit réseau d'amis dans la ville pour sans cesse la surveiller, ajouta Edouard.

Tout le monde approuva.

Maggy revint soudain dans le salon, le visage défait par une vive émotion. Ses mains étaient vides de tout plateau, de toute théière.

Des regards interrogateurs se portèrent vers elle.

— Ce ne sera pas la peine de la surveiller bien longtemps pour savoir ce qu'elle attend, dit Maggy d'une voix blanche.

— Que... que veux-tu dire ? demanda Robert, intrigué par le ton de son épouse.

Maggy, sans répondre, désigna la fenêtre donnant sur la rue.

Tous tournèrent la tête.

Et chacun vit la sœur de l'invité qui arpentait le trottoir devant la maison. Elle tenait en laisse un chien, un bull-terrier qui reniflait partout avec un vif intérêt.

Avec stupéfaction, ils la virent remonter lentement l'allée vers la porte d'entrée.

Durant un instant, les bons voisins se regardèrent sans pouvoir réagir. Puis la chute accidentelle d'une petite cuillère dans une tasse déclencha une soudaine panique.

Tout le monde parlait en même temps, s'agitait, se levait, se rasseyait.

— Attendez, attendez, finit par dire Robert d'une voix autoritaire.

Ses amis se calmèrent.

— Il n'y a pas à paniquer ici... elle est seule. Elle aura sans doute retrouvé notre adresse par hasard. Le mieux est que nous l'accueillons le plus normalement possible, mais il serait plus judicieux qu'elle ne nous voie pas tous réunis ici.

Robert se déplaça vers la porte du salon.

— Allez, je vous prie tous de sortir rapidement par derrière, vous connaissez le chemin.

— Mais... cela va nous faire une grande marche pour rentrer, protesta Louise.

— Nous n'avons pas le choix. Si nous voulons pouvoir continuer à agir *incognito*. Allez, dépêchez, sortez ! Vous n'aurez qu'à revenir dans le quartier en faisant le tour par la plage. Maggy va l'accueillir, et pendant ce temps-là discrètement, j'écouterai ce qu'elle raconte. Edouard en revanche, tu peux rester avec moi ? On ne sait jamais...

Bon gré, mal gré, tout le monde s'exécuta.

En un instant le salon fut vide de ses occupants et les traces de la dernière collation effacées.

La seconde d'après, le carillon de la porte d'entrée résonna.

Robert et Maggy échangèrent un regard, un sourire, et d'un air naturel, cette dernière se dirigea vers l'entrée pour ouvrir la porte.

XXI

Après avoir découvert le nom et l'adresse de Margareth Spencer chez l'assureur, Kate ne s'était pas immédiatement rendue dans Portland Street. Elle avait tout d'abord ressenti le besoin de faire le point, de se reposer. Elle s'était alors souvenue du nom d'un hôtel communiqué par une vendeuse du magasin Factory Shop, le Seagull Hôtel. L'hôtel était situé à East Preston, pas trop loin de Rustington, et surtout pas trop près. D'après la vendeuse du Factory Shop, l'établissement possédait un charme typique.

Elle n'avait pas menti.

Son G.P.S. l'avait conduit droit à un délicieux hôtel, situé à deux pas du bord de mer. Avec son toit de chaume, ses fenêtres fleuries de géraniums, son jardin arboré attenant, l'établissement dégageait une impression de confort et de chaleureuse intimité.

Le réceptionniste à l'accueil, un vieil homme à la peau tannée par le soleil, l'avait saluée d'un jovial *Good evening my dear*. Il lui avait proposé de louer la seule chambre qui restait, la plus grande. Elle avait accepté avec empressement, balayant d'un geste la question du prix et le supplément demandé pour accueillir un chien dans l'établissement.

Le vieil homme l'avait interrogée pour savoir si elle comptait demeurer une ou plusieurs nuits. Après un temps de réflexion, Kate avait répondu qu'elle prendrait la chambre pour une nuit, mais qu'elle pourrait être amenée à demeurer plus longtemps sur la côte.

Le réceptionniste l'avait conduite à sa chambre, tout en vantant dans un monologue en sourdine les lieux touristiques de la région, le château d'Arundel, le proche site de High Down Hill, ou les mosaïques de la villa romaine de Fishbourne. Lorsque le vieil homme l'avait enfin laissée seule dans la chambre, Kate avait poussé un soupir de soulagement. La pièce s'était révélée grande et lumineuse, et les tons beiges des rideaux et de la literie se mariaient admirablement avec le blanc des murs. D'un bond, Kate s'était jetée sur le lit profond et y était demeurée immobile un long moment, écrasée par la fatigue et la succession des émotions, s'absorbant dans les jeux hypnotiques de la lumière sur le plafond.

La présence sur une desserte d'une bouilloire, et d'un assortiment de thé et café, l'avait enfin décidé à se mouvoir, et elle avait mis l'eau à chauffer. Elle avait découvert que la salle de bains possédait une splendide baignoire.

Dans le coffre de son véhicule, Kate avait heureusement trouvé son

sac de sport, qui contenait un change de sous-vêtements ; en revanche, si elle devait rester plus longtemps sur place, elle serait obligée d'effectuer des emplettes.

Quelques instants plus tard, plongée dans l'eau bouillante du bain, et une tasse de café fumant à la main, elle avait méthodiquement passé en revue tous les derniers événements, les classant, les inventoriant. Évidemment, la découverte de l'adresse Maggy se révélait importante, pourtant elle doutait que cela résolût rapidement ses problèmes. Kate devinait que Mme Spencer ne livrerait pas si facilement tous ses secrets.

Revigorée par le bain, elle s'était rapidement revêtue pour, sans plus attendre, malgré l'heure tardive, rendre une petite visite de politesse à la vieille dame...

Mais maintenant qu'elle se retrouvait devant la porte de l'imposante demeure des Spencer, Kate se demandait si elle ne commettait pas une erreur en se présentant ici tout seule, uniquement accompagnée de Mao. Bien qu'il fût encore jour, il s'agissait d'une heure incongrue pour toute visite chez des inconnus. Ses doutes quant à l'opportunité de cette visite s'étaient amplifiés lorsqu'en marchant dans Portland Street, elle avait remarqué, sur certains poteaux électriques la présence d'affichettes représentant le symbole du triangle et de l'œil.

Au moment où Kate allait se raviser et repartir, un bruit de clé dans la porte lui indiqua qu'on allait lui ouvrir. La jeune femme tira sur le bout de laisse attaché au cou de Mao afin de le faire tenir tranquille. Son imminente entrevue avec Margareth Spencer ne devait pas être perturbée par des dégâts occasionnés par le chien aux impeccables plates-bandes du jardin.

Maggy apparut. Elle portait un gilet de laine gris clair dont certains boutons au niveau de l'estomac avaient à l'évidence du mal à résister au relâchement du ventre.

Sur son visage, dont une bonne partie était dissimulée derrière des lunettes aux verres légèrement teintés, une expression de surprise se dessinait.

— Bonjour, fit Maggy d'un air aimable. Vous désirez ?

— Bonjour, je suis Kate Chapman Excusez-moi de vous déranger à cette heure tardive, mais je vous ai rencontrée en ville, à Rustington, vous savez au sujet d'un blouson déposé au magasin de charité, Help for Homes.

— Oh oui, je suis sotte, bien sûr que je m'en souviens maintenant. Mais que voulez-vous encore ?

— Euh... vous étiez pressée, et moi un peu trop empressée, alors je voulais m'en excuser et savoir si nous pourrions reprendre et poursuivre plus tranquillement notre discussion.

— Je ne sais pas... Mais une question : comment avez-vous fait pour

me retrouver ?

— Oh, c'est simple, fit Kate, tout en désignant la voiture de Maggy stationnée sur l'allée en fer à cheval. Je me promenais dans les rues de la ville, qui recèlent décidément de bien belles maisons, et j'ai vu votre voiture. Alors je me suis dit que je pourrais en profiter pour reprendre notre conversation...

Et Kate se tourna légèrement pour désigner la petite Suzuki stationnée sur l'allée à côté de la vénérable Bentley.

Maggy regarda sa voiture comme si elle la voyait pour la première fois, puis Kate, puis de nouveau sa voiture.

— Vous avez de la chance, dit Maggy. J'allais ressortir et c'est seulement pour cette raison que je n'avais pas rentré ma voiture au garage.

— Oh, je ne veux pas vous importuner très longtemps, juste discuter quelques instants avec vous... Si je vous dérange à cette heure tardive, je peux revenir demain...

Maggy sembla hésiter, puis elle ouvrit la porte d'entrée en grand, afin de permettre le passage de Kate.

— Je vous en prie, entrez, fit Maggy. Entrez, entrez, nous discuterons mieux à l'intérieur. Mais vous êtes venue à pied ? Où se trouve votre voiture ?

— Je... je l'ai stationnée à l'entrée de la rue, bredouilla Kate.

— Ah... je vois.

— Et le chien ? demanda Kate, tout en désignant Mao qui s'était tranquillement assis sur son postérieur.

— Ne vous inquiétez, nous adorons les animaux. D'ailleurs, il y en a encore peu de temps, nous avions un chien un peu semblable, Roby. Il est mort depuis quelques temps, mais il n'y a pas une journée sans que nous pensions à lui...

— J'en suis désolée.

— Merci, mais entrez... ne restez pas sur le pas de la porte.

Kate pénétra dans la maison avec un sourire aux lèvres.

Mais lorsque la porte se referma dans son dos en claquant, elle sursauta violemment.

— Vous désirez peut-être une tasse de thé ? demanda Maggy d'un ton plaisant.

— Oui, c'est gentil. Merci.

Mao, intrigué par ce nouvel environnement, tirait sur sa laisse tout en reniflant partout avec un visible intérêt. Kate le ramena vers elle, mais le chien insistait pour s'approcher des chaussures disposées avec un ordre strict sous les patères accrochées aux murs de l'entrée.

Le chien, dans un brusque mouvement, lui échappa même des mains, et courut droit vers des bottines en caoutchouc qu'il commença à renifler avec frénésie.

— Excusez-le, fit Kate, tout en s'empressant de se baisser pour reprendre la laisse de Mao entre ses mains.

Elle remarqua alors que l'attention du chien se focalisait sur des marques brunes tachant le caoutchouc des bottines. Immédiatement, même si rien ne permettait de s'en assurer, Kate sut qu'il s'agissait de sang séché.

Troublée, la gorge serrée, elle prit Mao dans ses bras.

— Je... je vais le ramener à ma voiture si vous voulez, proposa Kate.

— Non, je vous l'assure, il ne me cause aucun souci. Vous n'avez qu'à le mettre dans la cuisine. J'y ai conservé l'ancien panier de Roby. Je suis certaine qu'il y sera très bien. Joignant le geste à la parole, Maggy se déplaça jusqu'à la porte de la cuisine qu'elle ouvrit.

Un panier, avec un coussin brodé au nom du chien défunt, était effectivement placé contre un mur. Kate entra dans la cuisine et déposa Mao dessus. Le chien tourna sur lui-même plusieurs fois en reniflant, puis il sembla trouver la couche à son goût et il s'y coucha d'un air satisfait.

— Qu'est-ce qu'il est mignon, dit Maggy avec un grand sourire sincère. C'est à vous ?

— Euh... pas vraiment, répondit Kate en hésitant. C'est à mon frère... Peter.

Le sourire sur le visage de Maggy s'effaça aussitôt.

— Ah, oui, votre frère... c'est de lui dont vous vouliez me parler dans la rue.

— Exactement.

— Bon écoutez, passez dans le salon et asseyez-vous pendant que je prépare le thé.

— Merci.

Avant de pivoter sur ses talons pour gagner le salon, Kate nota que l'évier de la cuisine était encombré d'une multitude de tasses et de soucoupes.

Tout en se demandant si sa venue n'avait pas interrompu une quelconque réunion, Kate marcha jusqu'au salon.

Encombrement.

Ce fut le mot qui vint à l'esprit de Kate lorsqu'elle pénétra dans la pièce.

Sur le dessus de tous les meubles cirés et sur chaque pouce carré des murs, s'accumulaient des objets de décoration, des vases, des tableaux, des photographies, des bibelots.

Kate aurait pu se croire dans une boutique de souvenirs un peu kitch, mais la présence d'antiquités d'un charme certain, de tableaux de bonne facture, lui fit corriger son appréciation. Le salon ressemblait finalement plus au grenier d'un collectionneur chevronné... et

compulsif.

Elle s'assit sur l'un des deux longs canapés Chesterfield qui meublait la pièce et attendit. Elle n'avait aucun plan, aucune ébauche d'idée, et la multitude d'objets et de coloris dans le salon l'empêchait de se concentrer.

De la cuisine lui provenaient des bruits indiquant que Maggy préparait le thé.

Des photographies montraient la vieille dame en présence d'un homme au visage sévère, aux yeux bleus, d'un éclat presque métallique. Sur les multiples photographies les représentant ensemble, prises à différentes époques, l'homme conservait le même faciès, seuls ses cheveux s'éclaircissaient, pour finalement disparaître. À l'évidence, il devait s'agir du mari de Maggy. En revanche, Kate avait du mal à reconnaître dans la jolie femme posant au bras de cet homme, la vieille dame qui, à cet instant, préparait le thé dans la cuisine.

Plusieurs photographies en noir et blanc l'intriguèrent. Elles représentaient le couple dans leurs jeunes années, habillés comme des *mods*¹, et posant devant un scooter décoré et enjolivé. Certaines photographies avaient été prises devant des clubs londoniens, le Marquee et le Flamingo, dont le nom n'évoquait plus rien pour Kate, d'autres devant le *pier* de Brighton.

Maggy vivait-elle maintenant seule dans cette maison ? Était-elle veuve ?

Kate n'aurait su le dire.

Quantité de photographies montraient également Roby, le chien de la maison, à l'évidence la seule progéniture de la demeure, car Kate ne vit aucune photographie d'enfants ou de petits-enfants.

Maggy apparut, un plateau dans les mains.

Avec précaution, elle posa tasses, soucoupes, théière, sucrier et pot à lait sur la table placée entre les deux canapés, et dont le dessus était couvert d'un napperon aux motifs compliqués.

Avec application, Maggy servit le thé dans les tasses, et demanda à Kate si elle prenait du sucre ou du lait.

— Ni l'un ni l'autre, répondit la jeune femme.

Maggy sembla apprécier cette réponse et elle tendit une tasse à Kate.

— Mais je suis sotte, je n'ai pensé qu'à vous proposer du thé... Il est tard, peut-être désirez-vous autre chose, une boisson plus de votre âge ? Un petit porto par exemple ?

— Non, non merci, fit Kate, le thé me convient parfaitement.

— J'ai vu que vous regardiez les photographies du salon, dit Maggy.

— Oh, je ne voulais pas être indiscrete.

— J'avais vingt-quatre ans...

— Comment ? fit Kate.

— Oui, c'est moi sur le scooter, avec Rob, je veux dire Robert, qui est devenu mon mari par la suite.

— Ah... fit Kate, qui ne savait que répondre, de peur de froisser la vieille dame en lui faisant comprendre qu'elle ne l'avait pas reconnue sur les photographies.

— Nous étions jeunes, pleins de vie, et la musique et la mode représentaient tout pour nous ! Nous étions de purs *mods*, toujours à la recherche d'une touche d'originalité pouvant pimenter notre aspect et la vie. Ce n'est pas comme aujourd'hui, tous les jeunes ne pensent qu'à suivre les modes commerciales et à acheter de coûteux vêtements de marque. À l'époque, nous étions notre seule et propre inspiration. C'était la liberté, un art de vivre, avant l'ère de la pub et du marketing. La photo où nous posons devant le Marquee, a été prise juste avant un concert des Small Faces, en 1965. Vous connaissez ce groupe ?

— Euh oui, répondit Kate, après une hésitation, et qui avait effectivement entendu quelquefois des chansons de ce vieux groupe, sur des stations de radio captées par hasard. Elle tut qu'elle avait aussitôt changé pour d'autres bandes F.M., plus de son goût et de son temps.

— Mais bon, je pense que vous avez également des groupes ou des chanteurs préférés...

Kate opina du chef. La jeune femme désirait achever cette conversation sur les *mods* pour aborder le véritable sujet motivant sa visite.

Dans le soudain silence, les tasses de thé s'élevèrent jusqu'aux lèvres. Le liquide chaud dissipa la sensation d'étranglement dans la gorge de Kate, et elle se décida à parler.

— Madame, j'ai...

— Appelez-moi Maggy, comme tout le monde. Le terme de madame me vieillit et je n'ai pas besoin de cela, fit la vieille dame avec une moue.

— Euh... bien Maggy. Vous excuserez encore mon culot pour venir vous voir chez vous, même si c'est le pur hasard qui m'y conduit, mais vous avez compris que je suis à la recherche de mon frère, Peter.

— Oui, je sais. Que lui est-il arrivé ?

— Justement... je l'ignore. Il a disparu... ici. À Rustington... ou à proximité.

— Mais qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il aurait disparu à Rustington ou dans les villes des environs.

— Plusieurs choses, comme des achats effectués auprès des commerçants de Rustington... et puis surtout le blouson, son blouson que vous avez déposé au magasin de charité.

— Ah oui, ce fameux blouson. Je m'en souviens à peine. Il faudrait

que je le voie pour vraiment me souvenir de quelque chose à son sujet. Vous savez, je m'occupe beaucoup de charité et je dépose quantité de vêtements et d'objets dans ces magasins.

— Il va m'être impossible de vous le montrer. Il n'est plus dans le magasin. Quelqu'un l'a acheté, le jour même où je l'ai trouvé.

— Ah... c'est dommage. Mais vous me direz... C'est normal, c'est la destinée des objets mis en vente. Mais vous êtes certaine qu'il s'agissait du blouson de votre frère ?

— Oui, répondit avec assurance Kate.

— Hum, fit Maggy d'un air dubitatif. Vous savez, des blousons de ce genre, j'en ai souvent apporté aux magasins de charité.

— Justement... ces vêtements, vous les trouvez où ?

— Je vous l'ai dit, j'approvisionne régulièrement les magasins de charité de Rustington, et ils sont nombreux, comme vous l'avez sans doute déjà constaté. Évidemment, il s'agit de dons. Mes amis et voisins connaissent mon activité bénévole et souvent, au lieu d'apporter eux-mêmes certains effets aux magasins, ils les déposent chez moi afin que j'en assure la collecte, puis la redistribution aux magasins de charité.

— Oui, mais ce blouson... vous m'aviez indiqué l'avoir découvert sur la plage, insista Kate.

— Ah, fit Maggy, comme prise au dépourvu. Je ne me souvenais pas vous avoir dit cela. Vous êtes certaine ?

— Si, je vous l'assure.

— Cela dit, cela est possible, je me promène souvent sur le bord de mer, situé juste derrière chez nous, pour nourrir les oiseaux. Il m'arrive ainsi de découvrir des objets ou des vêtements abandonnés là. La plupart, vu leur état, finissent à la poubelle. Ceux qui sont encore vendables, je les mets avec les autres et je les dépose dans les magasins de charité.

— Mais ce blouson, vous souvenez-vous de la date à laquelle vous l'avez trouvé ?

— Pas vraiment, je ramasse tant de choses sur la plage, je donne tant de vêtements aux magasins de charité.

— Vous ne pouvez pas même me dire si vous l'avez trouvé au cours de la semaine dernière ?

Maggy plissa les sourcils pour les rapprocher, dans un signe de concentration. Elle secoua pour finir la tête dans un signe de dénégation.

— Non, en fait, il faudrait que je voie ce blouson pour m'en souvenir.

— Cela tombe bien ! s'exclama Kate, tout en sortant précipitamment son téléphone portable de son sac.

Elle manipula rapidement l'appareil et en présenta l'écran, sur lequel s'affichait la photographie de Peter avec son blouson.

Maggy remonta ses lunettes, plissa les yeux, examina l'écran un long moment.

— Non, je suis désolée, mais je vois mal le blouson, en tout cas, je ne suis plus si sûre de l'avoir découvert sur la plage. Vous reprendrez un peu de thé, interrogea soudain Maggy pour changer de conversation.

La vieille dame s'était déjà penchée pour saisir la théière.

— Oui, merci, répondit Kate.

Le thé doré et chaud remplit les tasses tandis que le silence s'installait dans le salon. Les tasses remplies de liquide s'élevèrent vers les bouches sèches de paroles.

Après une gorgée, une déglutition, Kate reprit le fil de la conversation, bien décidée à entendre la vérité au sujet de ce blouson.

— Je sais bien que cela peut paraître curieux d'insister autant, mais ce blouson pourrait constituer l'une des seules pistes permettant de retrouver mon frère. Je sais qu'il est venu ici, à Rustington, dans les jours précédents. Des commerçants se rappellent même l'avoir vu. Vous ne l'avez pas aperçu, vous ? Regardez bien, c'est Peter qui porte le blouson sur la photographie que je vous présente.

Et Kate pointa de nouveau l'écran de son téléphone portable vers Maggy, mais en agrandissant l'image pour rendre plus visible le visage de son frère.

La vieille dame fixa l'écran et parut cette fois-ci troublée. Elle ouvrit la bouche pour parler, hésita, et regarda pour finir derrière son épaule, comme pour demander conseil à un être invisible.

— Non, en tout cas, je n'en ai pas le souvenir. Vous savez à mon âge, la mémoire fait parfois un peu défaut. Mais pourquoi demander tous ces détails ? Votre frère avait-il des raisons particulières pour ainsi... disparaître.

— Non, pas que je sache, répondit Kate. Mais c'est juste pour renseigner la police.

— La police ? reprit Maggy d'une voix aiguë, et en faisant presque choir sur la moquette la cuiller posée en équilibre sur la soucoupe de sa tasse.

— Oui... j'ai reporté la disparition de mon frère à la police et tout renseignement pourrait être utile.

— Attendez... N'allez pas leur répéter que j'ai découvert ce blouson sur la plage, comme je viens de vous le dire, je n'en suis plus si certaine. Vous savez, on y découvre tellement d'affaires... avec tous ces jeunes qui traînent près des cabines de plage pour y faire dieu sait quoi !

— Oui, mais c'est possible quand même...

— Vous n'allez pas parler de tout cela à la police ? Je ne vais quand même pas être interrogée !

— C'est fort possible, s'empressa de mentir Kate, qui voulait profiter du trouble affiché par la vieille dame pour connaître la vérité sur ce blouson.

Maggy, qui semblait fort contrariée à l'idée d'une éventuelle intrusion de la police dans sa vie rangée, reposa brusquement tasse et soucoupe sur la table et se leva soudain.

— Vous m'excuserez, mais j'avais oublié devoir passer un appel, urgent. Servez-vous encore du thé si vous le désirez, je reviens dans un instant.

La vieille dame désigna l'une des multiples pendules présentes dans le salon, et qui toutes indiquaient scrupuleusement la même heure, puis sans laisser le temps à Kate de réagir, elle quitta le salon.

Le mauvais prétexte de l'appel téléphonique représentait le seul moyen auquel Maggy avait songé pour prendre des instructions auprès de Robert et de Edouard, qui écoutaient la conversation dans une pièce voisine.

Kate entendit Maggy prendre le combiné du téléphone dans l'entrée, puis passer dans une autre pièce dont elle entendit la porte se refermer doucement.

Mao, qui s'était lassé de son panier, aussi confortable fut-il, sortit de la cuisine au même moment.

Kate le vit regarder dans sa direction.

Elle l'appela doucement, accompagnant l'appel d'un geste.

Mais le chien, tout au contraire, tourna le postérieur et partit en direction de l'entrée.

Kate se leva vivement pour le récupérer. La discussion avec Maggy devenait difficile, elle n'avait pas en plus besoin que le chien occasionne quelque dégât.

Mais en arrivant dans l'entrée, elle constata avec contrariété que l'animal se faufilait par une porte entrouverte et disparaissait. Kate l'appela, en vain, elle poussa alors la porte pour récupérer le chien et découvrit ainsi un long couloir, sombre, recouvert d'une hideuse tapisserie, et sur lequel plusieurs portes s'ouvraient.

Dans une des pièces desservies par ce couloir, Kate entendit la voix de Maggy. Elle songea qu'elle parlait au téléphone et n'y prêta pas plus attention, car elle venait d'apercevoir Mao qui trottait droit vers l'extrémité du couloir.

Mao s'arrêta soudain devant une porte et en gratta furieusement les panneaux de bois.

Kate s'approcha à grandes enjambées pour l'empêcher de continuer, mais l'animal bondit contre le chambranle comme pour essayer d'abaisser la poignée.

— Mao, Mao, murmura Kate, calme-toi !

Elle se baissa et prit le petit chien dans ses bras. L'animal se calma

un peu mais continua à tendre le cou et à humer l'air en direction de la porte.

À l'autre extrémité du couloir, Kate pouvait entendre la voix de Maggy, à laquelle se mêlait parfois celle d'un homme. Avait-elle mis le haut-parleur du téléphone ? Discutait-elle avec quelqu'un caché dans la pièce ?

Kate hésita un instant, puis, tout doucement, elle appuya sur la poignée.

Elle s'attendait à ce que la porte fût fermée. Il n'en était rien. Le vantail pivota sur ses paumelles sans un bruit, découvrant un ancien salon, joliment parqueté, vide de meuble, mais dans lequel se trouvait une imposante cheminée. Au premier regard, la pièce n'avait pas d'autre issue, pourtant Mao continuait à s'agiter dans ses bras. Elle le déposa au sol et l'animal courut immédiatement vers un grand placard aménagé sur l'un des pans de murs. Intriguée, Kate s'approcha, ouvrit la porte du placard, et découvrit un couloir sombre, dans lequel le chien s'engouffra aussitôt.

Kate, peu rassurée, le suivit jusqu'à une porte, contre laquelle le bull-terrier tapait encore une fois de ses pattes. La jeune femme posa sa main sur la poignée, qui s'abaissa sans résister. La porte s'ouvrit sur une obscurité totale, qui ne rebuta en rien Mao, puisqu'il fonça droit dans le noir. Elle entendit le bruit de ses pattes résonner sur ce qui semblait être des marches de bois. Le bruit décrut puis s'éteignit.

Kate appela plusieurs fois le chien. Sans résultat.

Elle s'avança alors dans l'escalier et tâtonna contre les murs à la recherche d'un éventuel interrupteur. Ses doigts en devinèrent bientôt la forme. Elle appuya dessus.

La lumière jaillit, éclairant l'escalier.

Encore une fois, elle appela le chien puis, voyant que ses appels restaient sans effet, elle commença à descendre, marche après marche.

Elle descendit ainsi jusqu'à un salon aménagé dans le sous-sol. La pièce, avec ses fauteuils, ses canapés, ses meubles et ses bibelots, ressemblait en tout point à celle dans laquelle elle venait de boire le thé. La seule différence était ce grand mur, sombre, lisse vers lequel tous les sièges de la pièce se trouvaient tournés.

Kate crut un instant qu'il s'agissait d'un mur servant à la projection de films. Elle s'en approcha et, par curiosité, elle en palpa la surface froide, lisse, nue. C'était du verre, du verre épais et il lui était impossible de voir à travers.

Kate n'eut pas le temps de s'en étonner car elle sursauta soudain après avoir entendu un bruit derrière elle. Elle se retourna, regarda à ses pieds.

C'était Mao qui continuait à chercher quelque chose et qui maintenant grattait avec énergie devant une autre porte, solide,

massive, tout en acier, insérée dans un épais mur en béton.

Sans hésiter, Kate vint à son aide et essaya vainement de l'ouvrir. Mais le système d'ouverture de la porte était bloqué à l'aide d'un énorme cadenas. Sans grande illusion sur ses talents de cambrioleur, elle se pencha néanmoins pour l'examiner.

Ce fut à cet instant qu'une main se posa sur son épaule, la faisant sursauter.

Kate se retourna brusquement.

Un homme âgé, au regard bleu métallique, la dévisageait sans aménité. Le côté droit de son visage était commotionné comme s'il avait chuté ou s'était récemment battu. Kate préféra envisager la première hypothèse.

— Vous cherchez quelque chose madame ? articula l'homme très lentement, très froidement...

— Je... euh, oui, c'est Mao, mon chien, il s'est échappé. Et Kate désigna le bull-terrier qui les regardait tout deux avec un air dubitatif.

— C'est une bête... curieuse... un peu comme sa maîtresse.

Kate ignora la remarque.

— Vous... vous êtes le mari de Maggy ? demanda Kate.

— Oui, et vous, vous êtes ?

— Son invitée.

L'homme sourit largement, d'un sourire froid, sans joie, en l'entendant prononcer ces mots.

— Son invitée ? C'est curieux Maggy n'a pas pour habitude de recevoir des invités ici ! Étrange pièce n'est-ce pas ?

— Euh, non, oui peut-être, fit Kate.

— Nous nous en servions autrefois de salle de musique, afin ne pas déranger les autres voisins. Nous prenons très soin du voisinage, du bon voisinage, dans cette partie de la ville.

Un mouvement à leurs pieds attira leur attention vers le sol.

C'était Mao qui continuait à gratter contre la porte, au risque de s'abîmer les coussinets contre le métal.

— Il veut sûrement sortir, murmura Kate.

— Il n'y a pas d'issue par là, répondit l'homme, d'une voix glaciale.

— Bon écoutez, je ne vais pas vous déranger et vous importunez plus longtemps...

Kate fit mine de marcher vers l'escalier.

La main de l'homme se posa sur son bras. La prise était étonnamment ferme pour un homme de cet âge.

— Où partez-vous si vite ?

— Je vous l'ai dit. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

— Vous ne nous dérangez nullement. D'ailleurs vous avez encore sûrement plein d'autres questions à poser à Maggy. Elle va d'ailleurs nous rejoindre... et nous allons tous partager une bonne tasse de thé.

— J'en ai déjà bu deux, je vous remercie.

Avec appréhension, elle entendit des pas dans l'escalier en colimaçon. Maggy arrivait. La vieille femme apparut. Elle sourit à Kate, mais d'un air triste, résigné.

— Ah Robert, tu as retrouvé notre invitée ! J'en suis bien aise. Je n'aurais pas voulu qu'elle parte avant de finir notre petite conversation.

Kate déglutit avec difficulté. La situation lui paraissait irréaliste et effrayante, et elle songea que tout cela ne pouvait être vrai, que tout cela ne pouvait pas lui arriver, pas à elle, une femme d'affaires, une gestionnaire, une femme du monde d'aujourd'hui...

D'un geste d'invite autoritaire, Robert désignait l'un des fauteuils à Kate.

La jeune femme regarda vers l'escalier, comme pour fuir.

C'est ce qu'elle fit d'ailleurs, bousculant Maggy au passage. La vieille femme clapit dans son dos, son mari jura.

En quelques enjambées, Kate gravit l'escalier, atteignit le salon parqueté, qu'elle traversa en quelques pas. Elle allait pour ouvrir la porte donnant sur le couloir, lorsque cette dernière pivota lentement sur ses paumelles.

Elle tressaillit en voyant apparaître le marchand de matériels électroménagers de Rustington, Lowen.

— Vous étiez pressée de nous quitter, dit froidement l'homme.

Kate fit un pas en arrière. Un bruit dans son dos la fit se retourner.

Maggy et Robert venaient à leur tour de pénétrer dans le salon. Toute issue était maintenant bloquée.

— Je pense qu'il est inutile de faire les présentations, car je crois que vous connaissez déjà Edouard, un commerçant de Rustington, dit froidement Robert.

Kate voulut hocher du menton, mais sa nuque paralysée par l'angoisse ne lui permit pas d'effectuer ce mouvement.

Elle ne songeait qu'à une seule chose, elle ne voulait qu'une seule chose : sortir d'ici, maintenant et tout de suite.

— Je pense que nous serions plus à l'aise pour discuter dans le salon du bas ? Nous feriez-vous l'amabilité de nous suivre ? demanda Robert.

Edouard Lowen fit un pas vers Kate, qui recula.

Soudain, dans le silence qui s'était fait dans la petite pièce, une sonnerie retentit. Celle d'un téléphone portable, celui de Kate.

Edouard eut un geste vers le sac de la jeune femme.

Mais Kate avec une rapidité fulgurante avait déjà saisi son appareil et appuyé sur la touche pour prendre l'appel.

Jamais Kate n'avait été aussi heureuse d'entendre la voix de Martha, la responsable de son bureau, et ce fut d'une voix enthousiaste et

chaude que Kate s'empresse de lui répondre :

— Ah, ma chère Martha, comme je suis heureuse de t'entendre.

— Heureuse ? fit Martha étonnée par le ton de la voix de Kate. Estimant d'ailleurs qu'il pouvait y avoir méprise, elle se présenta de nouveau.

— Kate, c'est moi, Martha de Spend & Tubors.

— Oui je sais, je suis très contente que tu m'appelles. Et tu ne devineras pas où je me trouve ? À Rustington, oui à Rustington dans le West Sussex, dans Portland Street, dans la plus belle et ancienne maison de cette rue, la maison des époux Spencer. Tu entends bien SPENCER.

Roger sursauta et grimaça de rage contenue lorsqu'il entendit Kate confier à un tiers l'adresse de leur domicile. Il s'avança vers la jeune femme, bien décidé à faire cesser cette conversation, mais Kate s'écarta et désigna d'un air menaçant le combiné.

— Ah... fit Martha à l'autre bout de la ligne. Bon, je ne veux pas te déranger, mais je voudrais juste savoir dans quel répertoire tu as classé le dossier des Dolls, tu sais les clients que tu as vus la semaine dernière.

— Ma chère Martha, je ne sais plus, mais je compte rentrer très bientôt au bureau, et d'ailleurs si je ne suis pas rentrée dans quelques heures, tu sauras me trouver à l'adresse que je viens de t'indiquer, je te la répète Portland Street à Rustington. Tu as bien entendu ?

— Kate ? Tout va bien ? s'inquiéta Martha, ébranlée tant par le ton de Kate que par le tour de ses paroles. S'il y a un problème... Je vais raccrocher et te rappeler plus tard si je te dérange...

— NON ! s'écria Kate. Continue à me parler, d'ailleurs, hop, j'ai mis le haut-parleur afin que tout le monde puisse nous entendre.

— Qui ça tout le monde ?

La voix inquiète et amplifiée de Martha résonna dans le salon vide.

Maggy, Robert, Lowen fixaient l'appareil téléphonique avec le même ardent désir de l'éteindre, mais la voix de Martha les paralysait.

Kate, profitant de leur indécision, s'avança doucement vers la porte donnant sur le couloir.

Lowen se déplaça pour lui barrer la route.

— Oh, Martha, tu peux également noter que je suis actuellement avec M. Lowen Edouard du magasin d'électroménager de Rustington, et il faudrait mieux qu'il ne m'empêche pas de passer.

— Qui t'empêche de passer ? gronda Martha.

— Je te l'ai dit M. Lowen du magasin d'électroménager de Rustington.

— Mais que se passe-t-il ? Où es-tu ? Es-tu en danger ? Tu veux que j'appelle la police ?

— Je crois que finalement tout va bien se passer, n'est-ce pas M. et

M^{me} Spencer, n'est-ce pas M. Lowen ?

Avec un regard dur et figé, Robert fit un signe en direction de M. Lowen, afin qu'il s'écarte pour libérer le passage.

— Bon, maintenant je sors du petit salon de la maison et je passe dans le couloir pour atteindre la porte de la maison, dit très fort Kate.

— Tu es où ? demanda encore Martha qui n'y comprenait plus rien.

— Je te l'ai déjà dit, dans la maison de M. et M^{me} Spencer. Pour être exacte, je suis maintenant dans leur couloir et j'avance vers l'entrée. M. et M^{me} Spencer, ainsi que M. Lowen me suivent... mais ils vont rester gentiment loin de moi !

— C'est une histoire de fous. Tu as bu Kate ? Je vais raccrocher et on reparlera de tout cela quand tu reviendras au bureau.

Robert qui suivait de près Kate eut une soudaine inspiration en entendant les paroles de Martha.

— Ah Ah ! se força-t-il à rire bruyamment. Votre amie a raison, il ne faut pas abuser des bonnes choses, même des meilleures bouteilles de vin.

— Qui est-ce ? demanda Martha qui avait entendu les paroles de Robert.

— Ne l'écoute pas.

— Bon, je crois que tu te fous de moi, je te dis à demain, sans faute !

— NON ! ne raccroche pas ! implora Kate, qui était certaine que sa vie ne tenait qu'à un fil, celui de la voix rauque de Martha.

— Bon, d'accord, mais je veux avoir des explications !

— Oui... très bientôt, car je suis maintenant dans l'entrée, je vais bientôt sortir.

Elle avait la main sur la poignée de la porte... mais, fermée à clé, la poignée refusa de s'abaisser.

— Laissez-moi sortir ! hurla Kate.

Son cri de panique avait tous les accents de la sincérité, car Martha dans le combiné, s'écria en écho.

— Mais que se passe-t-il ! Kate, si tu es en danger dis-le moi clairement !

— Je veux sortir ! répéta Kate.

— Bon, qui que vous soyez autour d'elle, laissez Kate sortir immédiatement !

La voix en colère de Martha résonna dans l'entrée.

— Madame, comme vous l'a indiqué votre amie, je suis Robert Spencer. Vous savez, Kate, ne semble pas très bien. En plus de la boisson, je pense qu'elle a absorbé une substance chimique toxique... mais je serai bien incapable de savoir laquelle...

— Kate ? C'est vrai ? demanda Martha aussitôt.

— Ne l'écoute pas Martha ! pria Kate. Ils essaient seulement de jeter

le trouble dans ton esprit.

Mais Robert, ignorant la remarque de Kate, continua à s'adresser directement à Martha.

— Écoutez madame, nous vous prenons à témoin : votre amie n'est pas bien du tout, et la laisser sortir de chez nous pourrait avoir des conséquences dramatiques. Elle ne semble pas en mesure de conduire, et je me demande même si elle pourrait marcher seule dans la rue. Elle semble souffrir d'une certaine confusion d'esprit... L'alcool sans doute, comme vous l'avez dit vous-même...

— Taisez-vous vieux fou ! hurla Kate à l'adresse de Robert.

— Kate ? Kate ! Calme-toi ! intima Martha.

— Madame, poursuivit Robert. Vous savez nous sommes des gens âgés et je doute que nous puissions plus longtemps maintenir en sécurité votre amie. Elle ne cesse de nous importuner sous je ne sais quel prétexte... nous accusant de tout et de rien à la fois... mais notre patience arrive à son terme !

— Et moi, je commence vraiment à m'inquiéter ! s'exclama Martha. C'est moi qui vais envoyer des secours, et tout de suite ! Vous habitez bien à l'adresse donnée par Kate ?

Robert marqua une hésitation.

Kate lui tira la langue et lui adressa un doigt d'honneur.

Les poings du vieil homme se serrèrent et il aurait sans doute envoyé sa droite dans le beau visage de Kate si soudain la jeune femme n'avait tendu vers lui son appareil téléphonique.

Un puissant flash illumina le couloir.

— Martha, je les ai pris en photo. Je te l'envoie tout de suite, tu verras ainsi à quoi ils ressemblent !

Robert fit un pas pour empêcher Kate d'effectuer l'opération.

Un appel de Maggy le figea.

— Robert, laisse ! Tu vois bien que la pauvre petite ne possède plus toute sa raison.

Dans le même temps Maggy s'approcha et frôla Kate, qui bondit en arrière.

Mais la vieille dame, ignorant le mouvement de recul de Kate, ne fit que mettre une clé dans la serrure de la porte et la tourner.

— Voilà ! Toute cette comédie a assez duré, dit Maggy d'une voix forte et autoritaire, afin que Martha puisse entendre. Nous laissons votre amie partir, mais surtout qu'elle ne vienne plus nous importuner, car dans ce cas c'est nous qui appellerons la police !

— Tu es certain que c'est sans danger ? demanda Robert. Elle n'est pas bien du tout... elle devrait être emmenée à l'hôpital.

— Oh oui ! répondit Maggy. Puis d'une voix plus forte, à l'attention de Martha. Excusez-nous pour tout ce dérangement madame et prenez soin de votre amie, elle semble apparemment fort perturbée par la

disparition de son frère !

— Vieille sorcière ! cria Kate, tout en ouvrant la porte pour sortir.

Dehors l'air était doux, le vent calme, l'atmosphère paisible. Kate se retourna vers la maison. Sur le perron, les trois vieux la regardaient en affichant la même compassion. Elle écarquilla les yeux, battit des paupières. Ils étaient toujours là, toujours souriants. Elle crut un instant avoir rêvé, avoir imaginé l'horrible scène du couloir, mais elle surprit un regard échangé entre M. Lowen et Robert, un regard froid, cruel.

Kate, tout en les fixant avec horreur, recula sur l'allée gravillonnée.

Elle tenait toujours son téléphone à la main.

— Kate ?

Elle sursauta, en entendant la voix provenant du combiné.

— Oui, Martha.

— Qu'est-ce que tu faisais chez ces petits vieux !

— Je... je t'expliquerai.

— En tout cas, comme ils l'ont dit, tu n'as pas l'air d'aller bien du tout. C'est encore à cause de ton frère ? C'est ça ?

— Oui, en quelque sorte.

Kate qui marchait à reculons pour garder un œil sur la porte d'entrée de la maison des Spencer trébucha contre une bordure et faillit tomber en arrière. Pour rattraper son équilibre, elle lâcha son téléphone, qui tomba à terre. La jeune femme se baissa rapidement pour le récupérer et le porter de nouveau à son oreille.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe Kate ? ne cessait d'interroger Martha d'une voix inquiète.

— Rien, rien Martha. J'ai juste failli tomber.

— Hum, j'ai reçu la photographie que tu m'as transmise. Ce sont vraiment des petits vieux ! Ils n'ont pas vraiment l'air... comment dire ... dangereux...

— Oui, je sais... mais il ne faut pas se fier à leur apparence....

— Peut-être, mais je crois que ces vieilles gens avaient quelque part raison. Tu n'es apparemment pas en état de marcher. Tu ne vas pas conduire au moins ?

— Merde Martha, ces petits vieux, ce sont des fous, des pervers ! Ils... ils ont une pièce comme un aquarium dans leur sous-sol... et... et ils... ils...

Kate se tut, car elle ne savait comment poursuivre. D'ailleurs que pouvait-elle dire ? Ses indices, ses supputations, ses déductions, ne résisteraient pas à la froide analyse de sa patronne.

— Je te rappelle plus tard Martha, fit-elle alors d'un ton dépité et elle mit fin à la conversation.

Kate s'éloigna alors à grands pas de la maison des Spencer.

Elle dépassa un poteau électrique sur laquelle une affichette

rappelait qu'elle se trouvait dans une zone *neighbourhood watch*, elle l'arracha d'un geste rageur et la jeta au sol après l'avoir roulée en boule.

XXII

Kate se trouvait dans un tel état d'agitation après être sortie de chez les Spencer qu'elle en titubait sur le gravier des trottoirs de Portland Street. Dans le flot d'images qui tourbillonnait dans son esprit, une image revenait de manière obsédante : celle des trois petits vieux sur le perron de la grande maison, et leurs regards remplis de commisération... et d'ironie.

Se pouvait-elle qu'elle ait rêvé, que tout soit seulement le jouet de son imagination ? Mais qu'avait-elle réellement vu ? Une pièce curieusement aménagée, une maison au cœur vide et froid, des petits vieux effrayants, plus par leurs paroles et leurs attitudes que par leurs gestes. Pourtant lorsqu'elle songeait au visage froid de Robert, aussi froid que la vitre placée dans la pièce du sous-sol, elle se convainquait à nouveau du danger auquel elle avait échappé. Et puis que se cachait derrière cette porte blindée ? Et pourquoi Mao cherchait-il à l'ouvrir ?

Mao ?

Soudain, au moment même où elle atteignait la fin de Portland Street, Kate se rendit compte qu'elle avait oublié le chien.

Où était-il ? Toujours dans le sous-sol ? L'avait-il suivie dans l'entrée ? Kate était incapable de s'en souvenir.

La jeune femme se retourna et examina la rue tranquille, ombragée d'arbres immenses et taillés avec soin. Là-bas, plus loin, au bout de la courbe dessinée par la chaussée, elle voyait l'allée gravillonnée de la maison des Spencer.

Abandonner Mao équivalait à laisser une partie de son frère là-bas, chez eux.

Elle hésita.

Retourner chez les Spencer ?

Pas maintenant. C'était au-dessus de ses forces.

Elle se détourna donc, mais en se jurant de revenir bientôt pour récupérer le chien de Peter. Et Peter peut-être...

Kate avait stationné son véhicule dans Pigeon House Road, une rue perpendiculaire à Portland Street.

Avec un intense plaisir, elle retrouva son coupé, dont elle caressa le métal brillant, doux, si divinement réel après les instants de cauchemar vécus dans la maison des Spencer.

Une légère pression sur la télécommande déverrouilla les portes, et elle s'assit derrière le volant, humant l'odeur familière de cuir, de plastique, de tabac, celle de son monde familier et sans danger.

Assise derrière le volant, Kate retrouva lentement la maîtrise de ses

nerfs. Mais plus elle retrouvait son calme, et plus le doute l'envahissait de nouveau.

Se pouvait-il qu'elle ait tout interprété ?

Lorsqu'elle s'était retrouvée en sécurité dans l'habitable de sa voiture, son premier réflexe avait été de vouloir appeler la police. Elle avait même sorti de son sac la petite carte donnée par l'agent du poste de police de Littlehampton. Au final, elle n'en avait rien fait, réalisant, qu'exposés à haute voix, ses puérils indices, ses supputations et raisonnements, ne sauraient qu'engendrer scepticisme et doute.

Finalement, au lieu d'appeler la police, Kate composa le numéro de Martha. Sa supérieure décrocha aussitôt et parut soulagée en entendant de nouveau la voix de sa collaboratrice. Elle était d'autant plus soulagée que Kate lui parlait de manière calme et posée.

La jeune femme se félicita d'avoir, par le passé, confié à Martha certaines des difficultés causées par Peter. Il fut ainsi aisé à Kate de raconter à son interlocutrice attentive et curieuse une partie des derniers événements : la disparition de son frère, la découverte des quelques éléments l'ayant conduite à Rustington et les indices trouvés sur place. Elle tut son angoisse causée par les petits vieux, et la certitude que la disparition de Peter pouvait être liée à leurs manigances. Pour excuser son appel précédent, qui avait toutes les apparences de l'hystérie, Kate évoqua l'angoisse causée par la disparition de Peter, et une visite chez des témoins qui aurait mal tourné.

Cet appel à Martha visait deux buts : négocier quelques jours de disponibilité supplémentaire et s'assurer que sa supérieure avait bien noté l'adresse de Maggy et de Robert, on ne savait jamais...

Après avoir rassuré une nouvelle fois Martha sur son état mental, Kate raccrocha. Elle alluma ensuite une cigarette et réfléchit à ce qu'elle allait maintenant faire.

Sur le fond vaporeux de la fumée, elle projeta les dernières scènes survenues dans la maison de Robert et Maggy, y cherchant quelque élément pouvant l'aider.

L'attention de son esprit se fixa soudain sur les paroles échangées avec Maggy, lorsque cette dernière expliquait les éventuelles circonstances de la découverte du blouson de Peter.

La vieille dame avait nié toute découverte du vêtement sur la plage, derrière chez elle, contrairement à ce qu'elle avait avancé auparavant. Mais ses dénégations et explications s'étaient montrées molles et confuses.

Pourquoi ne pas aller voir sur place songea Kate ? De plus, cela lui offrirait l'occasion d'examiner la maison d'un autre côté...

Elle démarra et circulant à petite vitesse dans les rues, elle chercha le meilleur accès vers la plage. Pour le trouver, elle n'eut qu'à repérer

le flot continu de propriétaires de chiens qui allaient ou revenaient du bord de mer.

Kate stationna son véhicule dans une petite impasse et marcha vers un passage qui coupait la ligne serrée des habitations pour permettre d'accéder à la plage.

Elle déboucha sur une longue étendue d'herbe rase, dont le trait vert séparait les limites rectilignes des propriétés du bord de mer de la ligne ondulante dessinée par l'estran.

Sur un poteau, une planchette en bois, taillée en forme de flèche, portait une inscription gravée : *public footpath*.

L'endroit paraissait idyllique pour les canidés de tout poil, et pour leurs maîtres de tout âge.

Avec ses bras ballants, sa tenue de ville, ses chaussures à talon, Kate se sentit mal à l'aise, tout du moins pas à sa place. Certains promeneurs de canidés lui lancèrent bien des bonjours, mais tout en s'écartant. Ils se méfiaient visiblement de tout ce qui ne portait pas ciré et bottes en caoutchouc.

Kate, tout en tentant de se repérer, marcha le long des palissades. De loin, il lui sembla reconnaître les hautes cheminées et la tourelle de la maison de Robert et Maggy. Elle accéléra le pas, autant que lui permettaient ses talons pointus s'enfonçant dans la terre meuble.

Elle atteignit ainsi l'arrière de la maison, ou tout du moins ce qui y ressemblait. Ce n'était pas une palissade de bois qui en défendait l'arrière, mais un haut mur de briques, au faîte hérissé de tessons de verre.

Une porte vermoulue, placée sous une arche de briques, constituait la seule issue de la propriété du côté du bord de mer.

Pour tenter de voir au-dessus du mur, Kate s'enfonça dans la haie de tamaris plantée en haut de l'estran. Mais même de cette manière, elle ne pouvait distinguer que le toit de la maison, et une partie du second étage, masquée par le faîte des arbres. Elle attarda son regard sur la tourelle accolée à un angle de la bâtisse et elle s'interrogea sur l'utilité architecturale d'un tel ajout, assurément non motivé par une recherche d'esthétisme. S'agissait-il d'une tour d'observation astronomique ? D'un ancien phare ?

Kate continua ensuite son exploration en marchant en direction des cabines de plage, celles mentionnées par Maggy au cours de leur brève discussion.

Elles étaient une petite vingtaine, serrées les unes contre les autres en haut de l'estran, tel un troupeau de planches cerné par le vent. De loin, elles paraissaient uniformément blanches, mais en s'approchant Kate constata que l'entretien de leur peinture se révélait très variable. Certaines, négligées, avaient comme pelé sous l'action du vent et du

soleil, montrant le derme brut et noirci de leur bois.

Pour s'approcher des cabines, Kate gagna le haut de l'estran. Sa marche, déjà difficile sur la terre molle, devint réellement pénible sur les galets qui roulaient constamment sous ses fines chaussures.

Des planchers de bois ou des dalles de ciment avaient été disposés devant les cabines afin de servir de terrasse pour les chaises longues et les barbecues.

Elle se hâta de les atteindre pour marcher dessus.

Une première rangée de cabines offrait un front uni de portes closes et de cadenas enveloppés dans des sacs plastiques afin de les protéger des agressions océaniques.

Kate ne vit rien qui put l'intéresser.

Elle traversa un espace de galets et atteignit une seconde rangée de cabines. Immédiatement, son attention fut attirée par la première d'entre elles, dont la porte défoncée laissait voir l'intérieur de bois brut.

Mal à l'aise, ayant l'impression d'agir comme une voleuse – comme l'avait peut-être fait Peter – Kate pénétra dans la cabine.

Le sol était jonché de déchets en tout genre. Des reliques de jouets ou d'objets estivaux, cassés et détériorés, pendaient encore à des crochets.

Pourtant ce ne fut pas eux qui attirèrent l'attention de Kate, mais un bout de laisse qui pendouillait, attaché à une boucle métallique rouillée.

Le cœur battant, la jeune femme s'approcha, se baissa. Le morceau de laisse était en tout point semblable à celui qui demeurait attaché au cou de Mao lorsqu'elle l'avait trouvé.

Kate examina l'extrémité du lien. Visiblement, il avait été mâchouillé, rongé, cisailé par des dents.

Songeuse, ébranlée par cette découverte, Kate détacha le bout de laisse et fouina dans les détritiques répandus sur le sol à la recherche de tout autre indice indiquant la présence de Peter. Elle en était maintenant persuadée, son frère était venu, ici, pour y attacher Mao.

Cette découverte bouleversait Kate, car si Peter avait attaché Mao dans cette cabine, c'était qu'il comptait revenir rapidement le chercher.

Elle se souvenait parfaitement de l'affection montrée par son frère à l'endroit de cet animal, et cet abandon du bull-terrier devait assurément être temporaire.

Kate s'interrogea alors : si Peter avait laissé le chien ici, peut-être avait-il également abandonné son blouson dans cette cabine ? Ce qui expliquerait sa découverte par Maggy. La vieille femme n'aurait dans ce cas pas menti...

Mais Kate songea soudain à autre chose : Peter pouvait avoir voulu

« visiter » la maison des Spencer... Une visite qui devait être de courte durée, mais dont il n'était jamais revenu, ce qui pourrait expliquer l'abandon de Mao. Plus elle y réfléchissait et plus les doutes qui subsistaient en Kate sur l'implication du couple dans la disparition de Peter se désintégraient. Tout, son instinct, la découverte du bout de laisse, celle du blouson, les propos de Maggy, tout ramenait à cette hideuse et gigantesque maison des Spencer.

Encore une fois, Kate fut tentée de simplement se rendre au poste de police pour y relater ce qu'elle avait découvert. Mais, après réflexion, la sagesse lui imposa de ne rien en faire pour l'instant.

Il manquait en effet un élément important dans le puzzle : la voiture de Peter. Sa petite Ford Fiesta rouge devait bien se trouver près d'ici...

Kate sortit alors de la cabine, et sans égard pour sa jupe et ses collants, ignorant les regards curieux des promeneurs, elle traversa la haie de tamaris pour regagner l'espace vert du *green*.

Elle devait se concentrer, essayer de penser comme Peter l'aurait fait, agir comme lui... tel un voleur. Son frère avait manifestement préféré attacher Mao dans cette cabine pour ne pas avoir à le laisser dans son véhicule. Cela pouvait peut-être signifier que ce dernier était stationné dans une rue passante où la présence d'un animal enfermé dans un habitacle susciterait de la réprobation, corollaire d'un appel à la police. À l'évidence, Peter avait dû utiliser l'animal pour circuler sur le *green* et y passer inaperçu. Elle se souvint alors des vêtements propres et repassés découverts dans le logement de Peter. Mao devait représenter l'un des accessoires permettant à Peter de se déguiser en gentil jeune homme.

Cependant, la présence de Mao, attaché dans une cabine, aurait fini par susciter l'attention suspicieuse et outrée de promeneurs, tout autant que s'il était demeuré dans une voiture. À moins, bien entendu, que Peter n'eut attaché le chien durant la nuit, lorsque la plage se voyait désertée.

Mais qu'était devenu son frère ?

Était-il caché quelque part ? Prisonnier ou pris au piège ?

Bien que la question lui fut douloureuse, elle songea encore, était-il blessé ? Mort ?

Kate s'ébroua pour chasser ces questions, s'inquiéter ne servait à rien, il lui fallait agir. Elle commença alors à marcher pour chercher le plus proche passage permettant de quitter le *green* et d'accéder aux rues du bord de mer.

La voiture de Peter se trouvait sûrement dans l'une de ces rues...

Après quelques minutes de marche, elle atteignit un passage conduisant dans une rue calme, bordée de maisons des années cinquante, larges et solides, Highdown Road.

Les bâtisses disposaient à l'origine de garages, mais d'une taille si petite – correspondant aux dimensions des véhicules de l'époque de construction – que la plupart des voitures se contentaient maintenant d'être stationnées sur les allées ou sur la chaussée.

Pour repérer plus facilement le véhicule de Peter, Kate focalisa son attention sur la couleur de ceux qui étaient stationnés dans la rue. La Ford de Peter était rouge mais si elle vit bien quelques carrosseries peintes dans cette teinte, elle ne repéra aucun modèle de voiture correspondant.

Les émotions ressenties au long de cette journée commençaient à se traduire dans son corps par une intense sensation de fatigue. Ses jambes devenaient lourdes, et Kate avançait dans les rues en clopinant. À chaque pas, son pied droit produisait des élancements douloureux et elle était certaine qu'il était couvert d'ampoules. Avec envie et regret, elle songea aux tennis de sa tenue de sport, demeurées dans le coffre de sa voiture.

Après plus de vingt minutes de marche dans les rues et les impasses, Kate atteignit un petit square dans Parkway Road, protégé de grilles, et où des jeux d'enfants, désertés à cette heure, étaient installés sur des sols souples.

Quelques places de stationnement se trouvaient aménagées à proximité pour les mères et leur progéniture.

Une voiture de couleur rouge y demeurait stationnée, à côté d'un van.

Kate s'approcha sans grand espoir, mais son cœur bondit dans sa poitrine lorsqu'elle reconnut la voiture de Peter.

Cela ne pouvait être qu'elle, avec ce pare-chocs cassé à l'avant, cette portière enfoncée sur le côté droit et ces hideux objets décoratifs, pendouillant un peu partout dans l'habitacle.

La voiture se révéla évidemment vide de tout occupant, mais elle l'examina néanmoins avec soin. Les sièges se montraient couverts d'objets divers et hétéroclites, de magazines. Elle remarqua un bol pour chien et un petit paquet de croquettes, un plan touristique de Rustington, des quantités incroyables de papiers ayant contenu des barres chocolatées, vitaminées, sucrées, allégées : l'aliment principal de Peter.

Kate en revanche ne vit aucun sac de voyage et elle supposa qu'il se trouvait dans le coffre. À tout hasard, elle tenta de l'ouvrir.

— La voiture est à vous ?

Kate sursauta en entendant la voix d'homme qui lui posait cette question. Elle se retourna vivement, prête à faire front.

Mais l'homme qui se tenait à quelques pas d'elle ne montrait aucune attitude belliqueuse. C'était un homme sans âge, car déjà trop vieux, dont la silhouette fragile et voûtée s'infléchissait et se déformait sous

le poids des ans.

Kate réfléchit très vite à la réponse qu'il convenait de faire, sans en trouver une appropriée. Alors, comme elle se taisait, l'homme poursuivit :

— Oui, cette voiture, si elle est à vous, il faudrait la bouger. Ces places de stationnement sont réservées aux usagers du square, avec leurs enfants et...

— Euh ! oui, c'est une honte, fit Kate en hésitant. Je me demande qui a pu la garer ici...

— Un jeune type. Il y a deux jours, je l'ai vu se stationner là, en soirée. Je n'ai pas pensé à mal, car il était tard et le parc n'allait pu être utilisé par les enfants. En plus il avait un chien... et j'ai pensé qu'il allait seulement le promener quelques minutes sur la plage. Mais maintenant, je me demande où il a bien pu passer, car cette voiture se trouve là depuis plusieurs jours.

— C'était un bull-terrier ?

— Pardon.

— Le chien, je veux dire, c'était un bull-terrier ?

— Oui, mais comment le savez-vous ?

Kate ignore la question, et demanda :

— Vous... vous habitez dans les parages monsieur ?

— Oui, la maison juste là.

Et l'homme pointa une vaste demeure située à l'angle de deux rues.

Kate hésita sur le moyen d'obtenir le nom de ce témoin. Il lui en offrit cependant lui-même l'occasion.

— Mais pourquoi vous vous intéressez à cette voiture ? demanda l'homme soudain devenu méfiant.

Kate improvisa une réponse :

— Oh ! Elle ressemble à celle qu'une amie s'est fait dérober. Je voulais juste voir s'il y avait à l'intérieur des effets pouvant lui appartenir.

— Et alors ?

— Je crois qu'il s'agit bien de sa voiture...

— Il faut appeler la police dans ce cas, fit l'homme sentencieusement.

— Oui, d'ailleurs, vous pourriez peut-être me donner votre nom ?

— Dans quel but ?

— Juste pour l'indiquer aux policiers, dans l'éventualité où ils auraient besoin d'un témoignage.

L'homme sembla hésiter.

— Vous m'avez déjà dit où vous habitez, dit Kate, pour le décider.

— Oui, c'est vrai, soupira l'homme avec un haussement d'épaules. Je m'appelle Marc, Marc Timber.

— Je vous remercie. Écoutez, je vais revenir avec mon amie, pour

savoir si c'est vraiment son véhicule, et au besoin, nous appellerons la police.

— Bien, madame, bonne soirée.

— Bonsoir.

Kate reprit tranquillement le chemin de la plage.

En cherchant dans son sac à main son paquet de cigarettes, ses mains découvrirent le morceau de laisse ramassé dans la cabine de plage. Sans même s'en rendre compte, elle en glissa la boucle à son poignet et elle balança le lien d'avant en arrière, comme si un animal invisible s'y trouvait attaché.

XXIII

Par l'effet d'une curieuse coïncidence, l'image de Mao venait également de surgir dans l'esprit à demi conscient de Peter. À ce songe s'ajouta bientôt une autre illusion, sonore celle-là, sous la forme de petits jappements étouffés de chien.

Le corps inerte de Peter tressaillit lorsqu'il crut recevoir un coup de langue sur son visage. La sensation fut si forte, si réelle, que Peter, dans un geste réflexe, tenta de lever la main pour la passer sur sa joue. Quelque chose ou quelqu'un retint son geste.

L'image de chien se mêla alors à celle d'une mer rouge, d'une plage de galets s'étendant à l'infini ; l'infini prit brusquement la forme d'un mur gigantesque, qui s'élevait si haut, si abruptement que, soudain, il s'effondra sur le corps de Peter, le martelant en mille endroits d'impacts douloureux.

Puis le ciel rouge et la mer de même couleur se fracassèrent en mille morceaux, et une pluie de gouttelettes de sang glacé tomba sur le corps de Peter.

La sensation du liquide froid, déversé sur son visage, sur son cou, fut si intense, si réelle que Peter sursauta. Ce brusque mouvement du corps le projeta violemment hors de son état d'inconscience, mais plusieurs secondes lui furent nécessaires avant qu'il ne réalisât qu'il se trouvait étendu sur une couche dure, dans la salle de travail du bunker. La douleur, oubliée ou masquée pour un temps, réinvestit soudain tout le champ de son esprit. Il gémit.

De son rêve étrange, ne demeurait dans le ciel de ciment qu'un gigantesque soleil, dont la lumière vive appuyait sur ses paupières pour les ouvrir entièrement.

Le soleil se changea en une ampoule nue, brillant au-dessus de lui. Un affreux abat-jour rabattait la lumière vers son visage.

Sous lui, il sentait le contact de la surface dure, poisseuse, celle de la planche sur laquelle il reposait, solidement attaché.

La morsure des liens sur sa peau empêchait tout mouvement de sa tête, de son torse, de ses membres.

La soif, soudain terrible, lui fit lécher ses lèvres mouillées pour y récupérer quelques gouttes de liquide.

Brusquement, une boule blanche apparut dans son champ de vision, sur sa gauche. Il pivota la tête autant qu'il le put.

Rien.

Rien qu'un mur de béton.

Soudain, la même boule réapparut, pour disparaître aussitôt.

Une boule de poils.

Mao !

Cette vision du chien inquiéta Peter.

Était-il toujours victime d'une hallucination ? Était-il toujours inconscient ?

Non, car encore une fois Mao apparut. Au même moment, un jappement parvint aux oreilles de Peter. C'était bien Mao. Il ne rêvait pas. Si le chien apparaissait et disparaissait, c'était uniquement parce la bête sautait pour l'atteindre, puis retombait sur le sol.

— Mao, Mao, articula péniblement Peter. Tu es là mon bon chien.

L'animal visiblement tout heureux d'entendre sa voix jappa avec joie. L'instant d'après, il bondit si haut qu'il parvint à grimper sur Peter. Aussitôt, il lui lécha le visage avec entrain.

— Arrête, arrête Mao...

Peter essayait de réfléchir, de se concentrer. Comment expliquer la présence du chien ici ? Pouvait-il l'avoir suivi ? Avait-il été capturé ? Avait-il découvert quelque passage secret conduisant droit à la liberté ?

Pendant que Peter réfléchissait, le chien le reniflait un peu partout, le piétinant de ses petites pattes. Peter remarqua que les ongles courts de l'animal paraissaient très usés. Était-ce à force de gratter dans la cabine de plage pour essayer de s'enfuir ? Mao reniflait avec attention les taches brunes qui couvraient par endroits la peau de son maître, des taches de sang.

— Mao, Mao, appela Peter. Viens-là !

Le chien, avec docilité, s'approcha du torse de Peter, où il s'assit pour dévisager son maître d'un air interrogateur.

Semblant soudain comprendre que les épaisses lanières empêchaient Peter de se mouvoir, l'animal commença à les mordiller.

— Oh, c'est bien Mao ! Continue, c'est bien ! Vas-y, bon chien, mange-les !

Mais les lanières étaient bien trop larges, trop épaisses pour les dents du chien. Peter comprit très vite que jamais Mao ne parviendrait à le libérer, pourtant il continua à l'encourager.

— Allez Mao, c'est bien, mors !

Soudain, une voix retentit derrière Peter.

— Allez, le chien, descend ! ordonna l'homme.

— Il a l'air d'aimer son maître, commenta une voix de femme.

Peter tordit son cou pour essayer de voir qui parlait derrière lui. Impossible.

— Pas la peine de vous briser le cou ! se moqua la voix de l'homme. Nous nous en chargerons en temps voulu !

Il y eut des bruits de pas, de beaucoup de pas, comme si une foule se pressait dans la pièce.

Un visage apparut sur sa gauche, celui du vieil homme, de son tortionnaire, celui qui l'avait battu avec un nerf de bœuf. Sur sa droite, un second visage se montra, celui de la vieille dame au chapeau rouge. Une autre figure entra dans son champ de vision, celle d'un vieux qu'il n'avait encore jamais vu. Ce dernier individu tenait une bouteille d'eau à moitié vide à la main. Peter comprit qu'il avait dû s'en servir pour l'asperger et le sortir de son évanouissement.

Tous les trois le regardaient d'un air grave, ennuyé.

— Maggy, prends le chien si tu veux bien, demanda l'homme au nerf de bœuf.

La vieille femme prit Mao dans ses bras avec une infinie gentillesse. Câlinant le chien serré contre sa poitrine, elle fit le tour de la table sur laquelle était couché Peter, pour finalement se placer devant une lourde porte métallique placée dans le mur, au fond de la pièce.

Pour Peter, il existait un contraste douloureux entre la violence infligée à son corps et la délicatesse avec laquelle son chien était manipulé.

— Allez, viens ici, mon petit Mao, fit Maggy en serrant le chien contre elle.

— C'est un drôle de nom pour un toutou. Tu me diras, cela prouve que les cocos sont tous des chiens ! déclara l'homme qui se tenait près d'elle.

— Oh, Edouard, ne parle pas comme ça ! le réprimanda Maggy.

La vieille femme se tourna vers l'autre vieil homme.

— Alors Robert, que faisons-nous ?

Robert, le vieux au nerf de bœuf, ne répondit pas immédiatement. Il fixait le corps de Peter d'un air sinistre.

— C'est seulement un voleur, finit-il par dire d'un ton sec.

— Oui, mais regarde comme son chien l'aime bien, objecta Maggy.

— Cela ne veut rien dire, à Londres, tous les clochards qui dorment sous les ponts ont un chien.

— Oui, c'est vrai, approuva celui qui se prénomma Edouard. Mais il a quand même une sœur... attachante et attachée à lui.

— Oui, il va d'ailleurs falloir également régler ce problème.

En entendant qu'on évoquait sa sœur, Peter tenta de remuer, de parler. Mais il ne put qu'émettre un gargouillis de mots, ses tentatives de mouvement n'eurent pas plus de succès.

— Allons, allons, on se calme fit Robert d'un air faussement attentionné.

— Il va falloir pourtant se décider rapidement, poursuivit Edouard.

— Oui, c'est d'autant plus vrai que durant sa conversation avec moi, elle a fait allusion au signalement de la disparition de son frère à la police, ajouta Maggy.

— Hum... voilà qui complique encore le problème, soupira Robert.

— Oui... l'idéal, ce serait que ce monsieur se noie en mer, dit doucement Maggy, tout en caressant Mao d'une main. Moi, je pourrais garder son chien...

— Effectivement, c'est une bonne idée, approuva Robert.

— Peut-être, mais tu l'as un peu trop abîmé, objecta Edouard. Les traces de coups et les plaies occasionnées lors du cheminement dans le conduit pourraient intriguer les policiers, un éventuel médecin légiste.

— Toutes ces blessures sont superficielles, répondit Robert. Si on le garde une semaine ou deux dans un garde-manger, il n'y paraîtra plus, et on pourra le balancer à la mer.

— Et pour sa sœur ? s'enquit Maggy. Il ne faudrait pas qu'elle reste une semaine ou deux à enquêter à Rustington. Je serais obligée de demeurer cloîtrée à la maison de peur de la rencontrer.

— Il faudra bien qu'elle interrompe son enquête... d'une manière ou d'une autre. De toute façon, on en saura plus sur elle dans peu de temps. J'ai eu la confirmation qu'elle est bien descendue au Seagull Hôtel, déclara Robert.

— Ah, oui, c'est là où travaille Charles ! s'exclama Maggy.

— Oui, tout à fait. Comme il possède le doubles des clés... il pourra vite se renseigner en détail sur cette femme. Ensuite nous aviserons ! déclara Robert.

Peter qui avait exploré toute sa bouche à l'aide de sa langue afin d'y trouver un peu de salive et ainsi de quoi humecter sa bouche, réussit soudain à parler.

— Laissez... Laissez ma sœur en dehors de tout ça ! Elle ne vous a rien fait bande de vieux débiles !

— Ah ! nous sommes fort aise de constater que vous avez retrouvé la parole, se moqua Robert.

Peter déglutit péniblement, puis dit, d'une voix très calme cette fois-ci.

— Écoutez. Je comprends que vous puissiez piéger les voleurs... Mais si vous faites cela, c'est pour protéger vos biens. Or, ma sœur n'a rien d'une voleuse, tout au contraire. Elle a subi toute sa vie les contrecoups de mes mésaventures, de mes vices. Elle est innocente de tout crime. Vous ne pouvez pas lui faire du mal... Ce ne serait pas juste !

— Hum... fit Maggy, visiblement touchée par les paroles de Peter. Ce garçon a raison en disant que nous protégeons les biens et l'humanité contre les voleurs et les voyous... nous ne sommes nullement des assassins.

— Bah ! Ne te laisse pas manœuvrer par ce type, grogna Robert d'un ton méprisant. Qui te dit qu'il raconte la vérité !

— Et bien, justement, nous attendrons les renseignements rapportés de Charles après la visite de la chambre de cette jeune femme pour

prendre une décision, répliqua Maggy d'un ton sec. De toute façon, Robert, la suite se décidera au conseil des voisins. Et si cette dame n'a rien commis de répréhensible, il n'y a aucune raison pour qu'il lui arrive quelque chose de grave ou de fatal.

— Maggy a raison, pas d'initiative Robert, ajouta Edouard. Il faut attendre le conseil pour décider.

— Bon d'accord, grogna Robert.

— Allez, on s'en va, fit Maggy, qui disparut du champ de vision de Peter avec Mao dans ses bras.

— Et lui ? fit Robert en désignant Peter d'un coup de menton.

— Lui ? Je crois comme tu l'as dit que le meilleur moyen de s'en débarrasser est de le balancer à la mer, répondit Edouard. Mais nous devons attendre la décision du conseil.

— Ouais. En le lestant bien, on ne le retrouvera jamais, approuva Robert.

— Non, Robert. Si sa sœur est honnête, nous lui permettrons au moins de récupérer le cadavre de son frère. De toute façon, restituer le corps évitera qu'une éventuelle enquête pour disparition soit menée... crois-moi, ce serait bien plus sage, objecta Edouard.

— Ouais. Je ne suis pas encore convaincu, soupira Robert.

— Écoute Robert. Pour une fois, le problème n'est pas de faire disparaître le corps, mais bien de pouvoir le rendre dans un état correct, insista Edouard.

— Comme tu voudras, soupira Robert. De toute façon, comme tu l'as dit, on en parlera au conseil des voisins.

— Exactement.

— Vous pensez que je pourrai conserver le chien ? interrogea Maggy. Cela m'étonnerait que cette femme vienne le réclamer...

— Je n'y vois pas d'objection, répondit Edouard. Tu pourras toujours raconter que tu l'as trouvé sur la plage.

— On verra, on verra pour ça, intervint Robert.

Les deux hommes disparurent ensuite du champ de vision de Peter. La femme les suivit en claudiquant.

Un bruit de porte se fit entendre.

La lumière s'éteignit.

Peter retourna à la nuit.

Il crut soudain rêver et entendre des sanglots.

Il ne rêvait pas.

Sauf qu'il s'agissait de ses propres pleurs.

La nuit tombait également sur Rustington. Kate, qui marchait sur le bord de mer pour regagner sa voiture, ne put s'empêcher, malgré son état de fièvre, d'admirer les couleurs du couchant. Sous les dernières lueurs du jour, la mer luisait comme un miroir.

Mais la pénombre grandissante s'accompagnait d'une brise de mer fraîche et constante. Pour accélérer le pas et se réchauffer, elle se défit de ses chaussures et choisit de marcher sur l'herbe rase qui bordait l'estran. Le contact de l'herbe fraîche soulagea ses pieds douloureux. Elle constata avec dépit que le droit, ainsi qu'elle l'avait craint, portait deux ampoules douloureuses au talon.

Après une marche qui lui sembla interminable, Kate rejoignit la rue dans laquelle son véhicule était stationné. Elle se trouvait encore à plus de cinquante pas de son coupé lorsqu'elle appuya sur le bouton de télécommande. Les clignotements de joie que son véhicule produisit en retour lui réchauffèrent cœur. Quelques instants après, elle refermait la portière sur elle. Pendant quelques minutes, sans même bouger le petit doigt, elle demeura immobile, se contentant de savourer la chaleur de l'habacle, la douceur des sièges en cuir, s'imprégnant de la sensation de sécurité procurée par la carcasse métallique.

Très vite, Kate ressentit l'envie irrépressible de fumer une cigarette. Pour ce faire, elle appuya sur l'allume-cigare installé sur la console du véhicule. À quelques doigts du bouton, elle vit la carte remise par l'agent de police de Littlehampton.

Tout en fumant, elle joua avec la carte et l'idée d'appeler le numéro mentionné dessus. Après une demi cigarette de réflexion, elle composa finalement le numéro du poste de l'agent Steeve Maclead. La sonnerie résonna sept fois sans résultat. Kate songea, qu'en toute logique, le petit poste de police devait être fermé. Soudain un répondeur se déclencha, indiquant de bien vouloir composer le 999 en cas d'urgence.

Kate n'attendit pas la fin du message et raccrocha.

Elle retourna alors la carte donnée par Steeve Maclead pour lire le numéro de portable qu'il y avait ajouté de sa main. Kate se souvenait de la manière insinuante avec laquelle il lui avait tendu cette carte, pourtant, sans hésiter, elle composa le numéro du mobile.

Il y eut six sonneries dans le vide et Kate allait abandonner lorsque soudain, une voix forte, lourde, emplit son oreille.

— Ouais, Steeve, j'écoute.

— Euh, bonsoir, je suis Kate Chapman, excusez-moi de vous importuner à cette heure, mais j'ai découvert du nouveau concernant la disparition de mon frère. Vous vous souvenez de moi ? Je suis passée dans la journée au poste de Littlehampton et j'ai effectué une déclaration suite à la disparition de mon frère. Vous m'avez remis votre carte avec votre un numéro de mobile... je croyais qu'il s'agissait d'un numéro professionnel... je ne voulais pas vous déranger.

L'agent demeura silencieux durant un temps, et derrière ce silence, Kate entendit les bruits caractéristiques d'un pub animé : voix fortes, verres entrechoqués, claques sur le bois, stridulations des machines à sous...

Puis il y eut un bruit de chaise bougée, de portes claquées, avant que la voix de l'agent Maclead ne se fit de nouveau entendre.

— Euh, oui, je me souviens très bien. Difficile d'ailleurs de vous oublier... d'oublier une si charmante personne.

— Je ne voulais pas vous déranger si vous n'êtes pas en service... À qui puis-je m'adresser ce soir pour avoir de l'aide ?

— Expliquez-moi tout d'abord ce qu'il y a de neuf concernant l'affaire de votre frère...

Kate fut réconfortée que l'agent n'ait pas oublié sa visite au poste et son signalement de disparition. En quelques phrases, elle lui relata comment elle avait retrouvé la voiture de son frère. Par instinct, elle fut cependant la découverte du bout de laisse dans la cabine de plage, de même que sa visite au domicile de Robert et Maggy.

— Ouais, finit par dire Maclead. Écoutez, le plus simple c'est qu'on se voie pour discuter de tout cela.

— Pourquoi ne viendrez-vous pas voir le véhicule de mon frère... vous pourriez le faire ouvrir et regarder ce qu'il y a l'intérieur ?

— Hum ! c'est possible. Où peut-on se donner rendez-vous ?

Kate réfléchit un court instant.

— Si vous le pouvez, vous n'avez qu'à venir directement où j'ai retrouvé la voiture. C'est dans Parkway Road, à la limite entre Rustington et East Preston... vous voyez où se trouve cette rue ?

— Oui. Elle conduit au bord de mer, c'est bien cela ?

— Oui. La voiture de Peter, sa Ford Fiesta, est stationnée près du parc à jeux.

— Peter ?

— Oui, c'est mon frère, vous aviez oublié ?

— Euh... Non, pas du tout.

— Combien de temps pensez-vous qu'il vous faudra pour venir ?

— Dix minutes.

— Alors à tout de suite.

— Okay, bye.

Kate mit fin à la conversation et commença aussitôt à rouler doucement pour se rendre au point de rendez-vous fixé. Elle n'avait pas envie d'arriver sur place avant l'agent. La perspective de devoir tailler la causette avec un autre membre du voisinage, surtout s'il était âgé de plus de soixante-dix ans, lui paraissait ce soir au-dessus de ses forces.

Aussi, lorsqu'elle pénétra dans Parkway Road, et qu'elle fut en vue du parking situé devant le parc, l'agent Maclead se trouvait déjà sur place.

Adossé à une voiture, il fumait nonchalamment.

Immédiatement, Kate remarqua que le policier était venu dans une voiture banalisée. L'homme n'était pas plus en uniforme que son véhicule et il portait une chemise colorée et un pantalon trop étroit, qui lui seyaient encore plus mal que sa tenue de service.

La nuit était maintenant entièrement tombée et sous la faible lumière des lampadaires, l'agent Maclead mit quelques instants avant de la reconnaître.

— Bonsoir Kate, dit l'homme d'une voix pâteuse.

La familiarité dans le ton du policier, tout comme l'usage de son prénom, surprirent désagréablement Kate. En d'autres occasions, elle s'en serait offusquée. Mais ce soir, ce policier représentait sa seule chance sérieuse de retrouver Peter.

— Bonsoir, M. Maclead, répondit alors Kate, en se gardant bien de répondre de la même manière familière.

Maclead rit, d'un rire fort, gras, exagéré.

— Appelez-moi Steeve, pas de chichi entre nous, hein ? Kate ?

— Euh, oui... Steeve, répondit Kate après une hésitation. Mais vous n'êtes pas venu en voiture de police ?

— Non... j'ai fini mon boulot à cette heure-ci.

— Oh, mais je ne voulais pas vous déranger, dit Kate.

— Pas de souci... je suis toujours prêt à aider les dames... les jolies dames.

À la fin de sa phrase, Steeve Maclead lança un sourire et une oëillade en direction de Kate. Elle ignore tout autant l'un que l'autre.

— Si vous voulez me suivre. Le véhicule de mon frère, Peter, est juste là, à l'angle, sur le petit parking aménagé devant l'aire de jeux.

— Vous m'avez bien dit que votre frère possédait une Ford Fiesta ? demanda Steeve sur un ton sceptique qui fit s'arrêter Kate.

— Oui, pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas de Ford sur le parking. Je suis passé devant en arrivant, expliqua Steeve, et je n'ai vu aucune Ford. Mais cela dit, je doute que toutes les femmes puissent faire la différence entre les marques de voiture...

— Mais, mais... Ce n'est pas possible, balbutia Kate. Elle y était

encore il y a quelques instants... je vous l'assure. J'en ai même parlé avec un monsieur du voisinage qui s'inquiétait de la voir stationnée ici trop longtemps.

Steeve haussa des épaules.

— Et bien alors, montrez-la moi !

Ils marchèrent vers le petit parking.

Mais dès qu'elle put le voir en totalité, Kate réalisa que Steve disait vrai. Sur les emplacements occupés, aucune Ford Fiesta n'était plus visible.

Kate continua pourtant à avancer vers l'aire de jeux, suivie par Steve Maclead, qui affichait sans se cacher un sourire goguenard.

— Elle était pourtant là, insista Kate, en pointant l'emplacement précis sur lequel elle avait vu la Ford stationnée.

— Oui, mais il faut croire qu'elle n'y est plus, soupira Steve. Bon en tout cas, vous accepterez bien de boire un verre avec moi, juste pour me récompenser du déplacement.

Kate ignore la proposition et s'accroupit soudain sur le sol.

— Regardez, dit-elle.

— Regardez quoi ? demanda Steve d'un air ennuyé.

— Vous voyez bien, là, du verre brisé, le verre d'une vitre.

— Il peut provenir de n'importe quelle voiture, soupira Steve.

— Non... je suis certaine qu'il n'y avait pas de verre à cet endroit-là. J'ai fait tout le tour de la voiture lorsque je l'ai découverte.

— Bon... et bien quelqu'un l'aura volé... si vous voulez, on peut aller au poste, signaler le vol.

— Mais vous ne me croyez pas ? Hein ?

— Disons que vous jouez de malchance...

Kate se redressa soudain et pointa son doigt en direction d'une maison, placée à l'angle de la rue.

— Attendez, quelqu'un a vu cette voiture, tout comme moi. Et cet homme a également aperçu Peter. Il m'a même précisé qu'il avait son chien, Mao, avec lui. C'est d'ailleurs ce même chien que j'ai retrouvé près de la piscine de Littlehampton et dont le bout de laisse attaché à son cou correspondait au lien découvert dans une cabine de plage.

Kate avait parlé précipitamment, trop sans doute, et Steve Maclead la regardait de manière étrange, comme s'il avait devant lui une personne légèrement dérangée.

— Il vous arrive quantité d'aventures depuis que vous êtes arrivée à Rustington, finit-il par dire en parlant très doucement. Et il est où ce chien maintenant ? Si vous l'avez retrouvé comme vous dites...

— Euh... je... s'étrangla Kate. Comment dire... il s'est sauvé encore une fois ! Mais en attendant, venez avec moi, nous allons interroger le monsieur dont je vous parle. Il va vous confirmer tout ce que je viens de vous dire au sujet de la voiture.

Et Kate pointa avec détermination la maison de M. Timber.
L'agent Maclead suivit des yeux la direction indiquée par le doigt de Kate.

— Il habite juste là ?

— Oui, là. Venez.

Et d'un pas décidé, Kate marcha vers la maison. L'agent la suivit avec un soupir et de sa démarche lourde et traînante.

À cette heure-ci, comme toutes les autres demeures de la rue, la maison se trouvait repliée sur son intimité télévisée, et le seul signe de vie provenait de la lueur émise par un écran à l'intérieur du salon.

Après s'être assurée que l'agent Steeve Maclead l'avait bien suivie, Kate fit jouer le marteau en laiton qui ornait la porte d'entrée.

Après plus d'une longue minute d'attente, un cliquetis indiqua que le bruit avait été entendu et que la porte allait s'ouvrir.

Kate préparait déjà un sourire et de belles tournures de phrase, mais ses lèvres se figèrent lorsqu'elle constata que dans l'encadrement de la porte venait d'apparaître une dame âgée, et non le monsieur attendu.

La ressemblance de la femme avec Maggy mit aussitôt Kate mal à l'aise.

— Bonsoir, dit Kate d'une manière hésitante.

— Bonsoir, vous désirez ?

— Je... je voudrais voir le monsieur qui vit ici... M. Timber.

— Et pourquoi ?

— Euh... je suis avec la police, c'est juste pour lui demander un renseignement...

— La police ? dit la vieille dame d'une manière méfiante. Il y a un problème ?

Steeve qui se tenait juste derrière Kate, se décala afin de se montrer.

— Bonsoir, madame, excusez-moi de vous déranger. Je suis effectivement du poste de police de Littlehampton et cette dame et moi aurions juste voulu poser une ou deux questions à... à votre époux.

— Il n'est pas là ! répondit la femme d'une voix sèche et cassante.

— Euh... savez-vous lorsqu'il sera de retour ?

— Non... il est parti à son club de bridge, vous n'aurez qu'à repasser demain.

— Bon, merci madame, dit Steeve Maclead d'un ton magnanime.

— Bonsoir, dit la dame, tout en refermant vivement la porte, et le bruit sec du bois sur le chambranle amputa la dernière syllabe du mot.

Confuse, contrariée, Kate pivota vers l'agent.

— Je vous assure qu'il m'a déclaré avoir vu mon frère, près de sa voiture, il y a quelques jours.

— Oui, peut-être. Mais votre frère a disparu, et maintenant sa

voiture, et votre témoin, se sont également évaporés, se moqua Steeve Maclead avec un rire.

— Je ne trouve pas cela drôle, déclara sèchement Kate.

Le rire de Steeve Maclead s'éteignit et il dévisagea Kate d'une manière qui la mit mal à l'aise.

— Bon, au moins je ne suis pas venu pour rien... cela m'a donné l'occasion de vous revoir.

— Je... je suis désolée, fit Kate. Je ne comprends pas pourquoi la voiture n'est plus là...

— Pas de problème, mais j'y pense... Le véhicule a peut-être été retiré par la fourrière. Vous savez... dans ce quartier, un véhicule abandonné est vite repéré, et ce M. Timber ou un autre membre du voisinage a pu appeler une patrouille pour le faire enlever. Écoutez. Si vous voulez, nous pouvons au moins nous rendre au garage où sont entreposés les véhicules enlevés, puis nous repasserons au poste de Littlehampton pour signaler le vol ou la disparition de ce véhicule.

— Oui, c'est une bonne idée... fit Kate, surprise par la soudaine sollicitude de l'agent.

— Allons-y alors, déclara Steeve Maclead en se tapant dans les mains. Venez, je vous emmène.

— Euh... Oui, d'accord, consentit Kate après une hésitation et elle emboîta le pas de l'agent qui se hâtait maintenant vers son propre véhicule.

D'un geste qu'il voulait viril, Steeve Maclead déverrouilla les portes de sa Vauxhall¹. Kate prit place à bord.

L'habitacle, encombré d'emballages usagés, sentait fortement la nourriture épicée, les frites, et la bière, aliments et boisson que Steeve devait ingurgiter régulièrement sur les sièges tachés de sa berline.

— Le garage se trouve loin ? s'inquiéta Kate.

— Non, nous y serons dans dix minutes.

Elle fourragea soudain dans son sac à main.

— Que cherchez-vous ? demanda Steeve Maclead, tout en démarrant.

— Je croyais avoir un papier sur lequel j'avais noté toutes les caractéristiques du véhicule de mon frère.

— Ne vous tracassez pas pour cela. Si vous ne la reconnaissez pas dans le garage, j'effectuerai une recherche sur le fichier des automobiles et nous obtiendrons tout ce qu'il nous faut.

D'une seule main, de manière prétentieuse, mais en mordant néanmoins sur le bas-côté et en montant ses roues sur le trottoir, Steeve manœuvra pour accomplir un demi-tour.

Au sortir de Parkway Road, il prit à droite, puis à gauche, puis encore à droite. Les rues, avec leurs enfilades de maisons éteintes, sous la lumière orangée des lampadaires, se ressemblaient toutes. Après

seulement quelques minutes de cheminement, Kate se retrouva totalement désorientée.

Steeve Maclead ne parlait pas. Il conduisait nerveusement, d'une seule main, tout en se rongant méthodiquement les ongles de l'autre. Cette manie horripilait Kate et en d'autres circonstances elle l'aurait vertement rappelé à l'agent, mais ce soir, elle était bien contrainte de se taire. La jeune femme préféra donc détourner la tête et essayer de se repérer.

Un changement de régime du moteur lui fit soudain pivoter la tête vers Steve Maclead.

L'homme la regardait, tout en souriant, un drôle de sourire, pas très rassurant.

— Vous vous souvenez de ma proposition ? demanda l'agent.

— Laquelle ? fit Kate, sans comprendre.

— Celle de partager un petit verre, vous me devez bien cela, pour me faire travailler après le service.

— Je préférerais d'abord que nous en finissions avec les recherches sur cette voiture.

— Pas de problème pour cela. Mais justement. Sur la route du garage, je connais un petit coin agréable où nous pourrions nous arrêter.

Sans attendre une réponse de Kate, Steve Maclead tourna brusquement sur la droite, dans une petite route qui longeait le bord de mer. Ils parvinrent très vite à une impasse où était implanté un bâtiment que Kate identifia aussitôt comme un pub.

Au-delà du pub s'ouvrait un vaste espace vert, désert et sombre. Au loin, en contrebas de l'estran, les vagues déferlantes brillaient par intermittence sous les reflets de la lune.

Kate remarqua que le pub n'était éclairé que de quelques lanternes. En se penchant, elle distingua son enseigne le Bella Vista Ristorante.

— Ce n'est plus un pub, murmura-t-elle pour elle-même. De toute manière, il semble être fermé.

— C'était un pub, affirma Steve Maclead. Même le plus sympathique de la côte. Mais avec tous ces brasseurs qui surenchérisent le prix de la bière, toutes les taxes, et l'interdiction de fumer imposée à tous les lieux publics, impossible pour lui de rester ouvert. Interdiction de fumer, interdiction de boire, interdiction de dire du mal de l'autre... je ne parle pas du reste pour rester poli ! Tout cela tue les pubs, tout cela tue l'Angleterre. Il ne reste plus que deux pubs dans tout Rustington, le Lamb et le Windmill. Le dernier à mettre la clé sous la porte a été le Blue Duck, situé près de la mer, sur Sea Road !

Steve Maclead avait parlé de manière véhémence, en crispant ses poings gras sur le volant.

— Et vous savez ce qu'il est devenu le Blue Duck ?

— Non... répondit Kate, dont le malaise grandissait.

— Et bien comme tant d'autres, il est devenu un restaurant, un chinois en plus ! Le Dragon qu'il s'appelle ce restaurant. On peut dire que le dragon chinois a bouffé le canard anglais, continua l'agent d'un ton amer.

— J'adore les restaurants chinois, se permit de dire Kate, pour essayer de conserver un ton badin à cette conversation.

— Ouais. C'est O.K. pour bouffer, comme les restos de ritals, mais jamais moyen d'y boire un verre. Enfin, pour picoler, heureusement que j'ai toujours ce qu'il me faut sous la main !

Et Steeve Maclead se retourna pour fouiller à l'arrière du véhicule. Dans son mouvement, il se pencha dangereusement en direction de Kate qui se serra le plus possible contre la portière.

Steeve Maclead reprit sa position sur son siège. Il tenait maintenant à la main une bouteille de whisky à moitié pleine et deux gobelets en carton.

— Je vous sers un verre ? En l'honneur de notre fructueuse collaboration ?

Kate hésita.

— Juste un doigt, si vous voulez. Mais vous ne préférez pas que nous buvions dehors, je vois des bancs disposés près du restaurant.

Sans laisser le temps à Steeve de répondre, joignant le geste à la parole, elle actionna la poignée pour ouvrir la portière.

Le levier bougea, mais la portière demeura hermétiquement close. La sécurité anti-intrusion était activée.

Steeve avait vu le geste de Kate pour sortir et avec un air faussement peiné, il se pencha vers elle.

— Allons, allons, nous pouvons très bien trinquer ici, au chaud, à l'abri. On sera beaucoup mieux. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je... je préférerais vraiment aller dehors, déclara Kate de la manière la plus ferme et la plus autoritaire possible.

Mais ses paroles n'eurent pas l'effet escompté et Steeve Maclead éclata d'un grand rire, qui fit bouger ses joues grasses et tressauter son ventre. Il vida soudain son verre plein de whisky et fixa durement Kate.

— Allons, il ne faut pas jouer les pimbêches maintenant. Je sais bien ce que voulez au final... Et toute cette histoire de bagnole n'avait qu'un seul but... me faire venir près de vous. C'est l'uniforme qui vous attire ? C'est parce que je suis en civil que je vous plais moins ? Vous savez... sous la tenue, ou en chemise, c'est toujours le même homme... vous voulez vérifier ?

Kate pivota sur son siège pour faire face à Steeve Maclead, et le dévisager de la manière la plus calme et déterminée possible.

Mais l'agent profita seulement du mouvement de la jeune femme pour lui poser une main sur la cuisse.

Kate tressaillit et bougea sa jambe pour échapper à la prise.

Mais la main de Steeve Maclead remonta lentement et fermement vers l'entrejambe de Kate, soulevant sa jupe au passage.

— Arrêter immédiatement ! s'écria Kate.

— Voyons, voyons, pourquoi s'arrêter en si bon chemin, susurra l'agent.

— Arrêtez, ordonna encore Kate d'une voix stridente, tout en tentant de se dégager de l'étreinte de Steeve.

La jeune femme utilisa soudain la force de ses deux bras pour repousser l'homme. Surpris de cette réaction, Steeve Maclead valdingua contre sa portière.

— Salope ! grogna-t-il tout en se frottant la tête qui avait heurté le montant.

Son visage n'avait plus rien de souriant, ses traits étaient maintenant figés dans une grimace de colère et de haine rentrée, celle qu'il nourrissait depuis si longtemps envers les femmes. Ses poings serrés, jusqu'à blanchir, ne laissaient rien augurer de bon pour Kate.

— Attendez, attendez, fit alors la jeune femme, en changeant brusquement d'attitude et en souriant d'un air avenant.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna Steeve Maclead, surpris.

— Vous paraissez bien pressé en besogne... je suis certain qu'une petite gâterie vous conviendrait en apéritif et pour accompagner le whisky.

Steeve Maclead regarda Kate d'un air méfiant, puis soudain, comme s'il venait seulement de comprendre le sens des paroles de Kate, il éclata d'un gros rire.

— Ah ! Ah ! Je savais bien que t'aimais ça. J'en vois plein de nanas dans ton genre qui viennent me voir, sous des prétextes à la noix, un vol par-ci, une main au cul par-là, rien que des conneries pour pouvoir entrer dans le poste. Elles jouent les saintes, les pleureuses, les bonnes filles. Mais quand je les tiens, elles en redemandent. Bon alors, on trinque ! Mais c'est moi qui bois, et pendant ce temps, c'est toi qui me régales !

Steeve Maclead récupéra la bouteille de whisky tombée au sol et il posa les gobelets sur le tableau de bord pour les remplir à ras bord.

— Allez, à la nôtre !

Il tendit un gobelet à Kate, qui se forçait toujours à sourire, et qui y trempa ses lèvres.

— Ah ! Cela fait du bien... j'espère que ta petite gâterie sera à la hauteur de ce bon whisky !

— On va voir cela tout de suite, murmura Kate, d'un ton coquin et tout en repoussant doucement Steeve Maclead contre son siège.

Très doucement, de sa main gauche, elle remonta le long de la cuisse épaisse de l'homme qui, aussitôt, dans l'attente du plaisir, se détendit et ferma légèrement les yeux.

La main gauche de Kate continuait à s'activer, caressant le tissu du pantalon, et Steeve Maclead se concentra afin de parvenir à une belle érection, ce qui n'était jamais garanti, en raison de son âge, de sa mauvaise santé et de tout l'alcool ingurgité.

Il entendit un léger cliquetis et il rouvrit précipitamment les yeux. Kate avait soudain repris place sur son siège.

Steeve Maclead la dévisagea avec hargne et interrogation.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi tu t'arrêtes ?

— Je voulais juste finir mon verre avant.

— Ça ne pouvait pas attendre, soupira l'agent.

— C'est histoire de me réchauffer l'intérieur, répondit Kate en riant de manière effrontée.

— Ouais, t'a raison, je vais également m'en resservir un.

Steeve reposa son gobelet sur le tableau de bord et entreprit de se resservir.

Kate attendait cet instant.

Kate attendait qu'il eût les deux mains occupées.

Elle actionna doucement le levier de sa portière, et en un instant elle fut dehors.

Dans le même temps, elle actionna la télécommande pour verrouiller l'habitacle de l'extérieur.

La jeune femme avait profité de l'effet procuré par l'action de sa main gauche sur l'agent pour discrètement s'emparer de la clé de contact et désactiver le verrouillage des portières.

Furieux, hurlant, bavant, Steeve la menaçait et l'insultait de l'intérieur du véhicule.

— Salope, fais-moi sortir de là ! Tout de suite ! Tu vas voir, je vais te causer tellement d'emmerdes que les U.K. ne seront plus à assez grands pour toi !

Souriante, moqueuse, Kate s'approcha des vitres du véhicule, et sans même prendre la peine de répondre, elle se contenta d'exhiber son téléphone portable. Lentement, afin que Steeve puisse bien se rendre compte, elle le manipula pour revenir au menu et aux fonctions multimédia, dont celle de dictaphone.

Elle le mit en marche, en montant le volume au maximum.

Steeve, malgré son énervement et son ivresse sembla comprendre. Kate, au moment où elle faisait semblant de fouiller dans son sac pour trouver le papier concernant les caractéristiques du véhicule de Peter, avait en réalité mis en marche l'appareil d'enregistrement.

Kate n'était pas coutumière des gestes familiers ou d'insulte, pourtant ce fut en lançant un doigt d'honneur à l'adresse de Steeve

qu'elle s'éloigna de la voiture.

Pour finir, avant de disparaître dans l'ombre, elle jeta les clés de la Vauxhall, le plus loin possible, dans les taillis.

L'ex-pub, devenu restaurant italien, avait été construit en limite même de l'estran, et, après avoir marché sur une méchante terrasse de ciment, toute fendue et déformée, Kate peina bientôt dans les galets.

Les vagues roulaient et scintillaient en contrebas de l'estran.

Au loin, sur sa gauche, elle voyait une ville brillante de mille feux dont la jetée s'avancait telle une langue luminescente dans l'obscurité maritime. Kate songea qu'il devait s'agir de Worthing.

Alors elle pivota résolument vers la droite, vers d'autres lumières plus lointaines et distantes. Celles de Rustington. Elle était maintenant certaine que sous l'une d'entre elles se trouvait son frère.

Ce fut exténuée, courbaturée, et endolorie, après être tombée deux fois dans l'obscurité, que Kate rejoignit enfin Parkway Road, la rue dans laquelle se trouvait sa voiture. Elle fut heureuse de n'y croiser personne, car il restait peu de choses de son élégante tenue. Ses collants n'étaient plus que des lambeaux, sa jupe se trouvait déchirée, son haut taché et sali.

La jeune femme n'avait plus qu'une envie, s'asseoir dans l'habitable chaud et sécurisant, fumer une cigarette, et pourquoi pas, écouter un peu musique.

Ce fut d'ailleurs en réfléchissant à l'artiste qu'elle désirait écouter que Kate accomplit les derniers yards la séparant de sa voiture.

Le confort des sièges fut tel que celui escompté, le goût de la cigarette allumée fut tout aussi voluptueux. La musique d'un tube de Coldplay ressembla à une caresse auditive. Comble du plaisir, elle trouva dans le vide poche passager une canette de boisson gazeuse et un paquet de chips, un de ceux qu'elle avait achetés pour Mao. Mais ce qu'elle apprécia le plus fut de songer à l'agent Steeve Maclead, qui devait commencer à trouver le temps long dans sa Vauxhall.

Tout en regardant les volutes de fumée se dissiper et gagner lentement l'ouverture laissée en haut de la vitre, elle réfléchissait intensément.

Une buée légère s'était déposée sur le verre et, du doigt, Kate y traça le chiffre un, pour la première option envisagée, celle consistant à appeler la police. Mais cette idée lui parut immédiatement mauvaise. Non seulement, il lui faudrait perdre des heures à expliquer les faits, mais en plus, il était probable que les policiers réagiraient comme l'agent Maclead. D'ailleurs, ce dernier allait bien finir par se libérer, et cela ne faciliterait sûrement pas les relations avec les autorités...

Elle dessina alors un deux sur la vitre embuée, destiné à une autre idée, qui consistait à effectuer une déclaration de vol pour la voiture de Peter, puis à attendre qu'on la retrouve. Mais cette idée prendrait du temps pour être mise en œuvre et plus encore pour obtenir un résultat exploitable, et Kate l'effaça d'un geste.

Le numéro trois consistait à tendre un piège aux vieux du quartier, afin de faire éclater l'affaire.

Illusoire, songea-t-elle pour finir.

Soudain, elle écrasa le mégot dans le cendrier déjà plein, effaça les chiffres dessinés sur la vitre et démarra. Elle avait perdu assez de

temps à tergiverser. Il n'existait qu'une véritable solution, se rendre chez Robert et Maggy, découvrir si son frère se trouvait là-bas, et le libérer. De toute manière, il fallait bien qu'elle y retourne, au moins pour ramener Mao.

D'une conduite rapide, pressée, elle quitta le labyrinthe des petites rues pour enfin atteindre la voie rapide qui desservait les villes de la côte. Pour accomplir son projet, elle avait besoin d'un peu de matériel, mais il était hors de question qu'elle remette un pied dans un petit commerce de Rustington. Ils étaient d'ailleurs sans doute tous fermés à cette heure tardive.

Quelques minutes plus tard, elle se stationna sur le grand parking de l'hypermarché Sainsbury's, implanté au bord de la quatre voies reliant Portsmouth à Brighton. Le magasin, construit en briques claires, présentait un aspect relativement harmonieux pour une grande surface de cette taille. Une enseigne de distribution de matériel de bricolage, B&Q, était implantée à côté, mais après une hésitation, Kate préféra tout de même faire ses courses dans l'hypermarché où elle trouverait, outre des outils, de quoi se vêtir et s'alimenter.

Kate arrangea sa tenue du mieux possible. Elle trouva de la monnaie dans son sac à main et, chariot à la main, elle pénétra dans la grande surface.

Fébrilement, elle se dirigea tout d'abord vers les rayons de bricolage. Ses connaissances en matière de D.I.Y.¹ se limitaient au visionnage des documentaires du genre. Cependant, elle porta son choix sur quelques outils qui lui paraissaient indispensables : scie à métaux, tenaille, gros tournevis, cutter, papier collant, marteau, lampe torche.

Dans le rayon textile, elle se sentit plus à son aise et elle choisit une tenue de sport légère, de couleur sombre, ainsi que du linge de corps.

Pour finir, elle passa rapidement dans le rayon alimentation et prit de quoi se restaurer tranquillement et surtout discrètement dans sa chambre d'hôtel.

Pendant tout son cheminement dans les allées du magasin, Kate évita soigneusement de rencontrer toute personne âgée de plus de soixante ans, et si elle y était contrainte, elle prenait la précaution de dissimuler au mieux son visage.

Ses courses effectuées, Kate se présenta aux caisses. Elle choisit celle où œuvrait la plus jeune des caissières et dont les derniers boutons d'acné, mal dissimulés par une épaisse couche de fond de teint, lui parurent la meilleure des garanties.

Après ses achats, elle conduisit jusqu'à une station service proche, pour faire le plein de carburant et de cigarettes. Tout en fixant les compteurs de la pompe, elle réfléchissait à un plan d'action concret,

mais elle acheva de remplir le réservoir sans découvrir d'idées cohérentes.

Kate regagna ensuite son hôtel du bord de mer, the Seagull Hôtel. Encore une fois, elle se félicita d'avoir choisi un établissement situé en périphérie de East Preston, et suffisamment éloigné de la maudite ville de Rustington.

Après s'être stationnée sur l'une des quelques places de stationnement aménagées près de l'hôtel, Kate sortit de son véhicule pour prendre les affaires rangées dans son coffre. Elle se souvint alors du réceptionniste qui tenait l'accueil. L'homme lui était apparu au premier abord comme un charmant grand-père, mais les derniers événements l'obligeaient à réviser son opinion sur les personnes d'un certain âge.

Après une hésitation, Kate referma finalement le coffre sans sortir aucune affaire, puis elle marcha vivement vers le hall d'accueil.

Le même réceptionniste se tenait derrière son bureau.

Kate inspira profondément avant d'ouvrir la porte de l'accueil.

— Bonsoir madame, fit l'homme en la voyant apparaître. Il s'était exprimé d'une manière aimable et d'une voix douce, et Kate se demanda si elle ne devenait pas paranoïaque.

— Bonsoir, répondit-elle, en tentant de ne rien laisser paraître de la tension qui régnait en elle.

— Vous avez pu profiter des charmes de la contrée ? demanda l'homme.

Croyant qu'il s'agissait de paroles ironiques, Kate dévisagea longuement les traits du réceptionniste.

Elle ne discerna rien, hormis des rides et des taches de vieillesse.

— Oui, c'est une bien belle région mais, il me faut repartir plus rapidement que prévu, pour des affaires urgentes... et dès ce soir.

— Oh, vraiment ?

— Oui. J'avais réservé pour cette nuit, il n'y a pas de problème si j'annule seulement maintenant ? J'ai déjà payé pour la nuit à venir.

— Je suis désolé madame, mais il est trop tard pour annuler et pour obtenir un remboursement... d'autant plus que vous avez déjà utilisé les facilités de la chambre.

Cette précision apportée par le réceptionniste fit tiquer Kate.

— Bon. Ce n'est pas grave. Je vous en laisse le montant, dit la jeune femme. Je vais seulement repasser dans ma chambre pour récupérer quelques affaires. Vous auriez la clé ?

— Oui, pas de souci. Voici la clé. N'oubliez pas de la déposer sur le comptoir en partant pour le cas où je serais absent de mon bureau.

Le vieil homme se retourna de manière précautionneuse, comme s'il craignait de se briser un os, et il décrocha une clé de chambre d'un tableau.

Clé à la main Kate s'éloigna dans le couloir menant aux chambres.

Les portes à l'entrée du couloir étaient en partie vitrées et Kate vit distinctement, dans leur reflet, le réceptionniste qui ne la quittait pas des yeux.

Dans sa chambre, elle ramassa rapidement ses affaires et les fourra dans son sac de sport. Il lui sembla que certaines avaient bougé de l'endroit où elles avaient été posées, mais ne pouvant en être certaine, elle préféra ne pas y songer plus avant.

Rapidement, elle sortit de la pièce et redescendit dans le hall.

Le préposé à l'accueil, au sourire aussi lisse que le sommet de son crâne, faisait très bien semblant d'être occupé.

Kate reposa la clé de la chambre sur le comptoir.

— Ah... merci, déclara l'homme avec un sourire aimable. Vous repartez vers Londres ?

— Oui, c'est cela. Et bien au revoir et merci, dit Kate en retour tout en se dirigeant vers la sortie.

Tout en marchant vers sa voiture, la jeune femme chercha à se souvenir si elle avait indiqué au réceptionniste qu'elle venait de Londres.

Kate allait pour monter dans son coupé lorsqu'elle se retourna brusquement vers les portes d'entrée de l'hôtel, une idée venant de germer en elle.

Elle rebroussa alors chemin, et sans bruit, elle pénétra dans la réception.

Comme elle l'aurait parié, elle vit, derrière son bureau, le préposé qui passait un appel téléphonique.

Il se tenait de biais par rapport à la porte d'entrée, et le vieil homme ne vit Kate qu'au dernier moment, ce qui déclencha chez lui une vive réaction de surprise.

Kate eut cependant le temps de saisir quelques mots, prononcés dans le combiné, et qui parlaient de départ, de voiture, de Londres.

— Vous... Vous, vous avez oublié quelque chose, parvint finalement à articuler le vieux réceptionniste.

Kate lui adressa un large sourire, puis, sans mot dire, elle s'empara d'une brochure de l'hôtel et l'agita sous le nez de l'agent d'accueil comme si le document motivait son retour dans l'établissement.

Kate n'avait assurément aucune envie de revenir dans ces lieux.

Quelques instants plus tard, elle quittait le parking de l'hôtel et prenait la direction de la M27, la route de Londres.

Bien qu'elle fût totalement novice en la matière, elle roula à des allures changeantes afin de repérer toute voiture qui aurait pu la suivre.

Après quinze minutes, ne voyant rien de suspect dans son

rétroviseur, elle bifurqua soudain en direction de Preston. À proximité d'un rond point aménagé sur la voie rapide, elle remarqua un Premier Inn, Roundstone Hôtel. L'établissement, de forme rectangulaire, d'allure résolument moderne, séduisit immédiatement Kate.

Après avoir effectué par sécurité un double tour du rond point, elle prit la sortie permettant d'accéder à l'hôtel. Toujours par précaution, elle se stationna sur l'emplacement le plus éloigné de la route.

À l'accueil, Kate fut réjouie d'être saluée par une femme souriante, et surtout très jeune.

Elle demanda à louer une chambre au rez-de-chaussée, ce qui fut accepté sans même une question par la préposée à l'accueil. Après avoir réglé le montant de la nuit en espèces, elle ressortit pour porter ses affaires dans sa chambre.

C'est seulement une fois la porte refermée dans son dos, qu'elle se détendit.

Le décor de la pièce était sobre, mais chaleureux, et Kate envoya valdinguer au loin ses chaussures et se rua vers la salle de bains, dotée d'une baignoire de bonne dimension où elle fit aussitôt couler un bain.

Elle mit ensuite la bouilloire en marche afin de se préparer un café. Ces bruits domestiques et ordinaires, de l'eau en train de bouillir, du bain en train de couler, contribuèrent à la détendre et à rendre un peu de raison à cette journée insensée.

Quelques minutes plus tard, plongée dans un bain moussant, une bonne tasse de café à la main, Kate laissait son corps et son esprit flotter.

Ce ne fut qu'après avoir obtenu une parfaite sensation de bien être et de relaxation qu'elle se décida à sortir du bain.

Tout en s'essuyant méticuleusement, elle recommença alors à réfléchir à son futur plan d'action. Elle hésitait encore sur la conduite à tenir.

Ce fut donc en dînant, devant la télé, d'un plat froid acheté à Sainsbury's, d'un fruit et d'un yaourt, qu'elle acheva de mettre au point les derniers détails de son plan. Un bien grand mot pour ce qu'elle envisageait de réaliser.

La fatigue de la journée se fit soudain sentir, et Kate s'allongea totalement sur le lit pour se reposer. Elle s'y endormit aussitôt et se réveilla en entendant des hurlements. Le cœur battant à tout rompre, elle se redressa sur le lit. Elle comprit alors que les cris provenaient de la télévision, demeurée allumée.

Kate regarda sa montre. Elle s'était assoupie près de quatre heures, ce qui au final se révélait parfait pour l'exécution de ses desseins.

Elle revêtit alors les vêtements sombres, achetés quelques heures auparavant dans la grande surface, et fourra dans un petit sac, lui

aussi acheté spécialement à cet effet, les outils qu'elle jugeait indispensables à son projet.

Quelques instants plus tard, tel un chat, elle se faufila par la fenêtre de sa chambre, qu'elle prit le soin de rabattre derrière elle et de maintenir coincée grâce à un petit morceau de plastique. Silencieusement, en marchant dans l'herbe mouillée, elle gagna ensuite sa voiture.

Kate conduisit lentement jusqu'au bord de mer, et en suivant des chemins détournés. Son véhicule devait avoir été repéré par la bande de vieux cinglés de Rustington et elle voulait éviter d'être vue. Bien que cela l'obligeât à faire une longue marche, elle choisit de se stationner dans Windmill Street, une rue assez éloignée de Portland Street. Elle repéra un emplacement discret pour stationner son véhicule, entre deux camionnettes de chantier.

Elle manœuvra habilement pour glisser son Audi entre les deux fourgons et sortit de son véhicule. Avec satisfaction, elle constata que son coupé devenait ainsi presque invisible. Par une ultime précaution, elle badigeonna de boue la plaque minéralogique de sa voiture.

Pour s'orienter vers la mer, Kate n'eut ensuite qu'à écouter le souffle puissant de l'océan qui, tout près, donnait de grandes claques sonores à toute la côte du Sussex.

Afin de dissimuler le petit sac à dos contenant les outils, Kate se couvrit d'un large coupe-vent à capuche, trouvé dans les rayons de Sainsbury. À Esher, elle n'aurait jamais voulu être vue vivante dans cette tenue, mais ce soir, le vêtement convenait parfaitement à ses projets.

La jeune femme marcha en direction du bord de mer. Contrairement aux fois précédentes, elle était maintenant chaussée de confortables chaussures de sport, et ce fut en moins de dix minutes qu'elle déboucha sur le *green*.

Avant de s'y avancer, elle observa un long moment le vaste espace découvert. À cette heure avancée de la nuit, les quadrupèdes dormaient dans leurs paniers, et les bipèdes dans leurs lits. Elle ne vit pas âme qui vive, mais elle traversa néanmoins rapidement et furtivement le *green* pour atteindre le couvert offert par la haie de tamaris plantée en bordure de la plage.

Elle commença à remonter le *green* en direction de la maison des Spencer, attentive à tous les bruits.

Toutes les demeures de la côte paraissaient plongées dans le sommeil. Elle espérait qu'il en serait de même chez Robert et Maggy.

Mais dans l'obscurité, tous les repères disparaissaient et Kate commença à douter de pouvoir repérer la demeure des Spencer.

Elle traversa alors la haie de tamaris et essaya de repérer les cabines de plage placées au haut de l'estran. Elle distingua au loin des taches

claires et s'avança vers elles en marchant sur les galets.

Avec une pointe d'angoisse, elle se demanda si Peter avait, comme elle, cheminé dans l'obscurité avant de les atteindre.

En tout cas, sans le savoir, et tout comme Peter l'avait fait quelques jours plus tôt, elle fit une pause à l'intérieur de la cabine dont la porte se trouvait défoncée. Maintenant qu'elle disposait de ce point de repère, Kate savait qu'il lui serait facile de retrouver la propriété des Spencer.

Profitant cet abri, la jeune femme vérifia son matériel. Pour cela, elle commença par placer sur sa tête une lampe frontale. Elle se défit ensuite de son grand coupe-vent, malcommode, qu'elle accrocha à un clou planté dans le bois. En accomplissant son geste, elle songea que si tout allait mal, ce vêtement finirait peut-être dans les rayons d'un magasin de charité de Rustington. Alors, après une hésitation, elle glissa dans la poche du vêtement une carte de visite portant son nom. Juste au cas où...

Elle enfila ensuite des gants et fourragea dans son sac à dos, autant pour se rassurer que pour y vérifier la présence des outils nécessaires à ce que son esprit n'osait appeler une effraction.

Kate sortit ensuite de la cabine et trouva un passage traversant la haie de tamaris permettant de retourner sur le *green*. Elle examina un long moment l'espace découvert, dont l'herbe avait uniformément pris une teinte gris cendrée.

La jeune femme allait pour s'élancer en direction de la propriété des Spencer, lorsqu'un bruit dans son dos, le long de la haie, la fit brusquement se retourner. Tout d'abord elle ne vit rien, puis en plissant les yeux, elle crut apercevoir une forme se déplaçant sur l'éstran. Des bruits de pas sur les galets confirmèrent cette vision. Il s'agissait bien d'un homme. L'individu bifurqua brusquement pour prendre le passage où se tenait Kate. Avant qu'elle ne puisse esquisser un mouvement pour se dissimuler, ils tombèrent nez à nez. Kate aurait pu être effrayée par cette soudaine présence, mais même dans la clarté lunaire, l'aspect et l'attitude de l'homme n'avaient rien d'inquiétant. D'ailleurs, après avoir lui aussi paru surpris, le quinquagénaire afficha un sourire et s'adressa d'un ton poli à Kate, comme s'ils s'étaient trouvés au milieu de High Street et non sur le *green*, au milieu de la nuit.

— Bonsoir madame. Excusez-moi, je ne voulais pas vous effrayer. Je suis à la recherche de mon chien, je l'ai laissé sortir pour ses besoins et il s'est sauvé. Je me doute qu'il est venu sur le *green*, où je le promène chaque jour. Il s'agit d'un bouledogue, Gasper, il répond au nom de Gasper.

— Euh, bonsoir, répondit Kate. Je... je n'ai pas vu de chien.

— Dommage. Je vais continuer à le chercher. Bon footing en tout

cas. Pratique votre idée de lampe frontale pour courir.

Comme Kate paraissait surprise en entendant le terme de footing, l'homme désigna d'un geste éloquent sa silhouette et les vêtements de sport qui la couvraient.

— Euh, oui, bien sûr, le footing, fit Kate.

L'homme fit demi-tour, puis continua sa marche le long de l'estran, tout en appelant son chien d'une voix basse, mais étonnamment sonore dans la nuit. Kate attendit de ne plus entendre ses bruits de pas et ses appels, puis elle traversa en courant le *green* et se plaqua contre le mur de la propriété des Spencer.

Avec prudence, Kate suivit l'alignement des briques jusqu'à atteindre la porte en bois, placée sous sa voûte.

La jeune femme examina la porte et sa serrure.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir ce qui se cachait derrière...

XXVI

— Je te ressers ?

Maggy désigna de sa fourchette les *jacket potatoes*¹, dorées à point, placées dans un plat sur la table.

— Non, merci. Je vais juste reprendre une tranche de viande.

Et Robert se resservit du rosbif, découpé en fines tranches, et qui baignait dans le jus de viande, le *gravy*².

Pendant quelques instants, le couple mangea en silence, chacun s'absorbant dans la découpe attentionnée de sa viande et de ses pommes de terre. Sous un regard de reproche de Robert, Maggy prit soudain un grand morceau de rosbif entre ses doigts. La vieille femme se pencha et appela Mao qui, de son panier, observait la scène du repas avec une intense concentration.

Le chien ne se fit pas prier et il dévora le morceau de viande avec appétit.

— Tu ne devrais pas le nourrir à table, dit Robert avec un soupir.

— Oh... mais il est si mignon. Tu ne trouves pas qu'il a les mêmes attitudes que Roby ?

— Oui, justement, et je ne voudrais pas que ces attitudes redeviennent de mauvaises habitudes. Je n'aimais déjà pas quand Roby quémandait à table.

— Qu'est-ce que tu es grognon !

— De toute manière, nous ne savons même pas si nous pourrions conserver ce chien... Après tout, il n'est pas à nous !

— Ne dis pas de sottises, bien sûr qu'il est à nous maintenant. À qui veux-tu qu'il soit ?

Robert haussa des épaules.

— Bon, je vais aller à la tour de guet, dit-il. Paul est là-haut, mais il doit rentrer chez lui, car ils reçoivent des invités. Je vais le relayer plus tôt.

— Tu ne veux pas de dessert ? J'ai fait un crumble aux pommes...

— Je n'ai plus faim pour l'instant, j'en mangerai plus tard, en regardant les informations du soir.

— Comme tu voudras...

Robert se leva et il sortit de la cuisine.

Il chemina ensuite dans la vaste maison, gagnant le dernier étage où se trouvait l'accès à la tour. Cette extravagance architecturale avait été ajoutée à la construction par les propriétaires précédents sous le prétexte de leur passion pour la faune ailée. Aujourd'hui, ni Robert ni Maggy ne s'intéressaient particulièrement aux oiseaux, à part pour les

nourrir, et ils lui avaient trouvé un bien meilleur usage.

Pour accéder au corps de la tour, Robert utilisa une clé accrochée avec un mousqueton à un passant de son pantalon.

Après avoir ouvert une lourde porte en bois, il gravit un petit escalier en colimaçon et atteignit une pièce sans fenêtre, toute bourdonnante des appareils électriques qui y étaient installés. Sur une hauteur de cinq pieds, toute la surface des murs était couverte de consoles, d'écrans, de tableaux lumineux ; au centre de la pièce, se trouvaient des plans de travail et des établis encombrés d'appareillages électroniques et de matériels de bricolage.

Devant une télévision allumée dont l'écran était insérée au milieu des tableaux de contrôle, Paul sommeillait dans un confortable siège en cuir. Il n'avait pas entendu Robert, ce qui contraria visiblement le vieil homme.

— Alors Paul, on roupille ! lança Robert.

Paul vit pivoter son siège.

— Non, je veille d'un œil, corrigea Paul.

— Rien à signaler ? interrogea Robert.

— Tout est calme. répondit Paul. Aucune anomalie détectée... même pas un chat. Bon, je vais y aller, tu sais que j'ai des amis du golf qui viennent dîner ce soir.

— Pas de problème, c'est pour cela que j'ai déjà mangé.

— Merci. Qui est de garde demain ?

— Richard.

— Et bien tu lui passeras le bonjour. Tu ne veux vraiment pas que quelqu'un te relaie un soir ? demanda Paul.

— Non. Avec mes insomnies à répétition, je suis aussi bien à tourner en rond ici que dans ma chambre. Et puis, comme je l'ai déjà dit, il serait compliqué de justifier la présence de gens dormant chez moi à tour de rôle. Non, ne t'inquiète pas. Les nuits de veille ne me dérangent pas du tout.

— Bon alors bonsoir.

— Oui, bonsoir.

Paul quitta la pièce et Robert entendit le cliquetis de la clé servant à refermer la porte derrière lui.

Afin de s'assurer qu'aucune alarme n'avait été activée, ainsi que l'avait assuré Paul, Robert vérifia les différents écrans, les tableaux couverts de diodes lumineuses, les graphes. Il gravit ensuite une échelle de meunier permettant d'accéder à la partie vitrée de la tour, surmontée du clocheton. Cette pièce lumineuse offrait en journée une vue admirable sur la mer et sur les *Downs*.

Malgré une nuit quasiment sans lune, du fait de la couverture nuageuse, le spectacle se révélait saisissant. L'œil avisé de Robert situait avec précision l'emplacement des villes et villages grâce à leurs

halos orangés brillant dans la nuit. Il pivota sur lui-même pour regarder vers la mer, où de multiples navires croisaient, tous feux allumés. Au loin, par un effet d'optique, l'île de Wight ressemblait elle aussi à un gigantesque navire fendant la nuit et l'océan de sa masse.

Robert pivota sur lui-même pour regarder vers les *Downs*. Les hautes collines, hormis quelques lumières isolées, baignaient dans l'obscurité et il lui était difficile de distinguer la limite entre leur sommet et la base des nuages. Il récita alors à haute voix les mots utilisés par Rudlyar Kipling pour décrire ces collines : « *Blunt, bow-headed, whale backed downs.* »

Après avoir contemplé un long moment le paysage nocturne, Robert redescendit à l'étage inférieur de la tour.

Cette pièce constituait la salle de garde et l'atelier secret permettant à leur association de bons voisins de demeurer vigilante, efficace et discrète.

Après la déception procurée par la collaboration avec la police à travers le programme *neighbourhood watch* et qui n'avait pu éviter la terrible agression dont avait été victime les Holding, Robert et ses amis avaient eu l'idée de créer leur propre système de protection.

Robert, en ancien ingénieur qu'il était, s'était chargé de la conception et de la réalisation des aménagements secrets devant leur assurer une sécurité optimale. Edouard Lowen, le marchand en matériel électrique et électronique l'avait secondé pour mettre en œuvre le système de détection qui s'était lentement étendu dans Portland Street, puis dans les rues avoisinantes. Paul, un ancien plombier-chauffagiste, avait quant à lui apporté son savoir faire pour fabriquer le conduit et les pièges qui l'agrémentaient.

Toutes les maisons des membres de l'association étaient dotées d'appareils de détection, habilement dissimulés dans des nains de jardins, des fontaines à oiseaux, des pots de fleurs et autres éléments de décoration extérieurs. En cas d'alerte, un signal était aussitôt transmis aux consoles de surveillance situées dans la tour de guet des Spencer, où le voisin de permanence pouvait alors activer des caméras de surveillance, donner l'alerte, appeler des secours....

Tout au début, il avait été prévu qu'en cas d'alerte, un appel d'urgence à la police devait être effectué.

Très vite cependant, il s'était avéré que, vu la lenteur des effectifs de police à intervenir, les bons voisins devaient prendre eux-mêmes en charge non seulement la détection des intrus, mais également la riposte.

À cet effet, tous les membres avaient acquis divers moyens de défense : pistolets à impulsion électrique, bombes lacrymogènes, matraques, menottes...

Au début, le bunker, construit durant la seconde guerre mondiale

pour protéger un centre de commandement de la R.A.F. des raids de la Lutwaffe, devait seulement servir de refuge ultime pour les membres de l'association.

Mais un soir, un voyou était entré par effraction chez les Spencer. Après s'être égaré dans les pièces du sous-sol, il s'était enfermé dans le bunker, croyant y découvrir quelque cache ou coffre à ouvrir. Les bons voisins, alertés, s'étaient dans un premier temps trouvés embarrassés par cette capture, mais lorsque Bill Holding avait reconnu dans le voyou celui qui les avait agressés l'année précédente, causant la mort de sa femme, June, les événements avaient pris une autre tournure.

Ce premier voyou, arrivé là par malchance, avait été massacré sans préméditation à coups de cannes, de tasses, de chaises, de tous les objets possibles tombant sous la main tremblante des vieux voisins. Il avait néanmoins fini par mourir, et la question de sa dépouille s'était posée.

Maggy, toujours pragmatique, avait alors songé à le découper pour le donner à manger aux oiseaux. Une manière efficace et utile de s'en débarrasser. Richard, ancien chirurgien, et Marc, boucher retraité, avaient mis la main à la patte et initié le groupe à l'art de la découpe. Les os et autres restes furent jetés à la mer à l'occasion d'une des nombreuses sorties organisées par les voisins navigateurs.

Après la réception donnée à ce premier invité, le groupe de voisins et d'amis, autrefois seulement soudé par la peur, s'était retrouvé uni par un lien beaucoup plus puissant et fort : un lien de sang.

Robert examina avec attention tous les écrans de contrôle disposés sur le mur. Il parcourut ensuite la main courante des événements des jours précédents, sur laquelle se trouvaient reportés tous les menus incidents, rencontres, signalements relevés par les membres.

Il relut avec attention, une mention postée par le couple des Hendells. Des gens charmants. Lui, un ancien chauffeur de taxi dans le Sud de Londres, elle, une ex-secrétaire dans un cabinet dentaire. Le couple avait signalé par un courriel le passage dans Broadmark Lane d'un jeune homme suspect, promenant son chien, un bull-terrier. Le bref signalement n'aurait pas retenu l'attention de Robert, mais la mention de la présence d'un chien, d'un bull-terrier qui plus était, l'incitait maintenant à penser que le jeune homme en question devait avoir été Peter Chapman. Il songea que le voyou devait effectuer des repérages au moment où les Hendells l'avaient remarqué.

Après s'être assuré une nouvelle fois de l'activation de tous les points de surveillance, Robert se déplaça vers le centre de la pièce, où s'amassaient quantité d'objets de décoration.

Il choisit un grand lapin en céramique, acheté par Louise, et qui devait servir à décorer l'arrière de sa véranda tout en protégeant son

accès.

Après avoir tourné la lourde pièce de céramique dans tous les sens, Robert la posa sur un établi. À l'aide d'une perceuse, il perça l'emplacement des yeux. Dans l'un des trous il colla un œil de verre, et dans l'autre une optique de caméra numérique, débarrassée de sa coque. Il plaça soigneusement l'optique derrière une membrane transparente. Dans le corps creux du lapin en céramique, il installa et fixa avec précaution câbles, batteries rechargeables, et transmetteur wi-fi.

Robert plaça ensuite le lapin sur le sol pour procéder aux essais.

Avec quelques réglages, l'œil du lapin, après avoir détecté un mouvement produit par Robert,registra et transmet de parfaites images à un récepteur posé sur un meuble.

— Parfait ! s'exclama Robert pour lui-même.

Une sonnerie retentit soudain et le fit sursauter.

Il pivota sur lui-même pour jeter un regard excité aux consoles de contrôle, mais il ne s'agissait que du téléphone intérieur.

— Oui ? fit Robert après avoir décroché.

C'était évidemment Maggy.

— Et ton crumble ? Je l'ai mis à réchauffer ? Tu ne viens pas le manger ?

— Non, j'ai relevé Paul et j'ai du travail. Mais si tu veux me l'apporter, je me ferai un plaisir de le déguster, répondit Robert.

— J'arrive.

Il raccrocha. Robert demeura un instant à fixer le combiné, comme s'il voyait Maggy grâce à lui. Le vieil homme adorait sa femme, même si pas une journée ne passait sans qu'il eût envie de la pendre à la plus haute branche du plus grand arbre du jardin.

Ce qu'il lui reprochait le plus, c'était parfois ses élans de compassion déraisonnables envers les invités du bunker. Lui n'en avait jamais.

Robert avait très vite réalisé que pour mieux se protéger, il ne suffisait pas de se terrer chez soi, comme une proie, il fallait également devenir chasseur. Mais se contenter de tenir l'affût se révélait long et fastidieux, aussi préférait-il parfois directement chasser le gibier de potence là où il se trouvait.

Avec l'aide de quelques bons voisins, proches de ses convictions – notamment Ice et Edouard – il avait transformé la rue commerçante de Rustington en un véritable terrain de chasse. Ses amis pouvaient aisément repérer toute présence ou comportement suspect. Il arrivait même que certains se dévouent pour jouer l'appât, en exhibant un portefeuille garni de billets, sous les yeux de quelque épave humaine.

C'était ainsi qu'ils avaient capturé pas moins de trois voyous qui avaient pris en filature des petits vieux boitillants et grisonnants, et qu'ils croyaient être des cibles faciles.

Les autres membres du groupe ignoraient cette méthode de chasse, qu'ils auraient sans doute réprouvée. Mais avec foi et conviction, Robert estimait agir pour le bénéfice de tous. Du haut de sa tour de guet, il incarnait le bien œuvrant contre le mal, il n'était plus seulement une victime potentielle, mais un justicier.

C'était donc à dessein que Robert s'était proposé pour assurer les permanences de nuit dans la tour de leur demeure (celles de la journée étant tenues à tour de rôle par différents membres du groupe). Il adorait ces longues heures de solitude nocturne, passant des heures, dans la partie vitrée de la tour, à observer les changements subtils intervenant dans le ciel, tout en écoutant le silence de la nuit. Des nuits pas toujours si silencieuses, puisque Robert avait installé une petite discothèque personnelle dans la tour, constituée exclusivement de vinyles qu'il passait en boucle tout en dégustant un bon whisky. Entre les murs épais s'élevaient alors les *riffs* de Ronnie Lane³, les voix aiguës de Roger Daltrey et Pete Townshend⁴, les coups de batterie de Mick Avory⁵.

Lorsqu'il baignait dans l'univers psychédélique et musical des Who, ou lorsque les rythmes du label Motown mettaient son sang et ses sens en ébullition, aucune sonnerie d'alarme ne pouvait parvenir à ses oreilles. Pour continuer à assurer sa veille, Robert se contentait alors de surveiller les diodes lumineuses des tableaux.

Le vieil homme avait besoin de peu de sommeil, quelques heures au plus par nuit, et sa vigilance se montrait rarement prise à défaut. Parfois, pour l'aider à fixer son attention, pour demeurer bien éveillé, Robert croquait l'un de ces cachets d'amphétamine dont il était si friand dans sa jeunesse.

Il lui aurait d'ailleurs été difficile de dormir plus de quelques heures d'affilée dans la tour, car rares étaient les nuits où des alarmes ne se déclenchaient pas, et il maudissait les chats qui, à répétition, activaient les capteurs et interrompaient le passage d'un bon morceau de musique. Pourtant, patiemment, sans jamais se lasser, il étudiait chaque alerte, sachant que l'une d'elles permettrait peut-être la capture d'un invité...

Après la première réception organisée pour un invité dans le bunker, il avait été convenu que la demeure des Spencer constituerait le lieu pour renouveler ces opérations d'assainissement. Ainsi, même si un invité se trouvait capturé chez un autre voisin, c'était toujours chez les Spencer qu'il était amené au final.

À l'origine, les premiers yards de conduit métallique installés dans le sous-sol ne devaient servir qu'à contraindre les invités à passer du sas de capture à la salle d'accueil, et ceci en toute sécurité pour les bons voisins. C'étaient Louise et Mary qui avaient eu l'idée de

rallonger le conduit, afin d'obliger ces vers de terre humains à ramper vers la lumière à travers des épreuves expiatoires – c'était ainsi que, fort religieusement, elles s'étaient exprimées. Robert, profitant de ses anciens contacts dans le monde du bâtiment, avait facilement trouvé les matériaux nécessaires à ce projet. Pendant plusieurs mois, avec l'aide de quelques amis, il avait joué du marteau et du chalumeau afin d'installer le nouveau système.

La vaste surface du sous-sol de la demeure des Spencer se prêtait parfaitement à cet aménagement et le conduit n'avait cessé de se rallonger et de se ramifier, au gré de l'imagination des membres. Les différentes entrées de l'habitation avaient quant à elles été transformées afin de conduire les visiteurs nocturnes vers la pièce servant de nasse.

Quelques années plus tôt, Robert avait complété l'installation en ajoutant un garage sur l'un des côtés de sa demeure. Cet ajout, disgracieux, ne visait pas à protéger la carrosserie de sa Bentley, mais à dissimuler un des accès au bunker. Il leur suffisait depuis de ramener leurs proies dans le garage, puis de les descendre, grâce à un souterrain passant sous la maison, droit à la salle de travail. Toutes ces opérations pouvaient s'effectuer en toute discrétion.

L'heure des informations de la nuit approchait, et à l'heure exacte ou le générique de l'émission débutait, une frappe discrète se fit entendre contre la porte de la tour.

Robert se déplaça pour ouvrir à Maggy qui, avec ponctualité, apportait une part de crumble chaude, avec un petit pot de crème épaisse et une tasse de thé.

— Voilà de quoi te tenir éveillé ! lui dit Maggy.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour cela, répondit Robert. Je te remercie en tout cas, rien de meilleur que ton crumble.

— Tu ne vas pas avoir froid ?

— Non, j'ai mon plaid en laine pour me couvrir.

— Bon, alors je te souhaite une bonne nuit.

— À toi aussi.

Tendrement, ils s'embrassèrent et se tinrent un instant serrés l'un contre l'autre.

Très tôt dans leur vie matrimoniale, par commodité, puis par habitude, Robert et Maggy avait commencé à faire lit à part, puis par dormir dans des chambres séparées. Les insomnies de l'un, le sommeil agité de l'autre, avaient consolidé cette habitude, sans toutefois entamé en rien la tendresse qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre, et qui s'exprimait dans d'autres pièces que la chambre à coucher.

Robert et Maggy s'étaient rencontrés au Flamingo, et après avoir passé ensemble une nuit entière à danser, le début de leur vie

commune n'avait été qu'un long épisode musical, entrecoupé de sorties sur le scooter, de discussions ininterrompues sur le thème de la musique, de la mode. Avec orgueil, Robert aimait à penser qu'il avait vécu et vivrait jusqu'au bout, l'opéra rock écrit ou rêvé par d'autres.

Maggy ressortit de la tour et Robert referma la porte avec soin derrière elle.

Il allait pour manger son crumble lorsqu'une sonnerie d'alarme se déclencha sur l'un des tableaux de surveillance. Celui de leur propre maison.

Surpris, Robert s'approcha prestement du panneau pour identifier la nature de l'intrusion.

Le détecteur dissimulé dans un petit lampadaire, placé près de la porte donnant sur le *green* venait – encore une fois – de signaler une présence. Robert pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'un animal en vadrouille, mais lorsqu'il alluma le récepteur, relié à une caméra de surveillance, il reconnut immédiatement une silhouette humaine dans son jardin.

Une silhouette indubitablement féminine...

XXVII

Kate, certaine d'être observée, se figea, tous les sens aux aguets. Elle s'accroupit ensuite doucement afin de dissimuler sa silhouette. Écarquillant les yeux pour percer la pénombre, la jeune femme regarda attentivement autour d'elle. Dans l'agitation des branches, elle croyait reconnaître et identifier des formes humaines menaçantes.

Elle jeta un regard en arrière, vers la porte en bois qu'elle venait d'ouvrir, avec une déconcertante facilité. Contrairement à ce qu'elle craignait, elle avait seulement dû utiliser un tournevis pour forcer la serrure et pénétrer ainsi dans le jardin. Tous les autres outils qui alourdissaient son sac à dos s'étaient révélés inutiles.

Maintenant, dans le vaste espace du jardin, peuplé d'ombres hostiles, Kate se demandait si elle ne commettait pas une sottise...

Pour ne plus se laisser le temps d'hésiter, la jeune femme observa attentivement la masse sombre de la maison des Spencer, dont toutes les lumières étaient éteintes. Peter s'y trouvait, elle en était persuadée. Ce n'était plus une conviction, une intuition dite féminine, mais une véritable certitude. Alors, marchant dans l'herbe afin d'éviter de faire crisser les gravillons de l'allée, elle s'approcha de l'ombre gigantesque de la demeure.

Une voiture pénétra soudain dans Portland Street, et ses feux éclairèrent un bref instant le sommet des arbres, traçant un trait lumineux dans la nuit. Le bruit du moteur, de même que ses phares, s'éteignirent et les ombres reprirent leurs droits. Une portière fut claquée brutalement, puis ce fut de nouveau le silence de la nuit.

La brève clarté avait cependant permis à Kate de distinguer, juste devant elle, une ancienne véranda, accolée à la maison, et dont la forme évoquait celle des kiosques à musique des parcs d'autrefois.

Avec précaution, la jeune femme s'approcha des parois vitrées, les longeant jusqu'à atteindre une porte.

La jeune femme s'y connaissait peu en matière de cambriolage, mais elle examina néanmoins tout le chambranle afin d'y trouver un éventuel détecteur d'ouverture. Après une hésitation, Kate posa sa main sur la poignée en acier forgé de la porte, qui s'abaissa sans opposer aucune résistance.

Elle n'en était pas surprise, convaincue que, d'une manière générale, les petits vieux oubliaient toujours de fermer une issue dans leurs habitations.

Doucement, en redoutant tout grincement, Kate ouvrit la porte. Le lourd battant vitré pivota sans un bruit sur ses charnières.

Kate pénétra furtivement dans la véranda, encombrée de meubles en rotin, de coussins et de mobiliers d'été. Les lieux sentaient le renfermé, l'humidité. Elle ne s'y attarda pas et se déplaça vers la porte de communication avec l'habitation.

Elle doutait que cette dernière fût également ouverte, mais elle constata avec plaisir que la porte était simplement poussée et que la clé, pourtant présente dans la serrure, n'avait même pas été tournée.

Kate poussa doucement la porte et pénétra dans la maison des Spencer.

La jeune femme s'attendait à découvrir des lieux plongés dans l'obscurité, mais le long couloir dans lequel elle venait d'entrer disposait de veilleuses dispensant juste assez de lumière pour guider ses pas.

Kate laissa la porte de communication avec la véranda se refermer dans son dos et elle s'avança dans le couloir, aux murs couverts d'une affreuse tapisserie fleurie.

La porte placée à l'extrémité du couloir était également entrouverte et Kate s'en approcha avec précaution. Une faible clarté dessinait un trait lumineux dans l'entrebâillement.

Doucement, redoutant toujours tout grincement, Kate poussa entièrement la porte et pénétra dans une pièce rectangulaire, remplie d'étagères et de cartons.

Trois autres portes, fermées celles-là, étaient percées dans chacun des murs.

Kate hésita et fit un pas en avant vers la plus proche, se trouvant sur sa gauche.

Un très léger bruit, derrière la jeune femme, la fit se retourner.

La porte que Kate venait de franchir s'était refermée toute seule dans son dos.

Intriguée, la jeune femme revint en arrière et tenta de la rouvrir.

En vain.

Très rapidement, le cœur battant, Kate essaya d'ouvrir les issues placées sur gauche, puis sur sa droite.

Elles étaient toutes deux également fermées.

La jeune femme s'approcha alors de la dernière porte de sortie possible, située en face d'elle.

Mais alors que la jeune femme allait poser sa main sur la poignée, le battant pivota sur lui-même, révélant une autre pièce obscure.

Il y eut soudain un bruit dans cette pièce, suivi aussitôt après d'un mouvement dans l'ombre. Pressentant quelque danger, Kate s'éloigna de la porte.

Trop tard.

Une masse surgit et sauta sur elle.

Le cœur de Kate bondit dans sa poitrine et elle poussa un cri

d'effroi.

Un halètement et un jappement lui répondirent.

Ceux d'un chien.

Ceux de Mao.

Kate mit un long moment à reprendre ses esprits et à réaliser qu'il s'agissait bien de Mao, du chien de Peter. Doutant encore de la réalité de cette apparition, elle caressait l'animal, le palpait, comme pour s'assurer qu'il s'agissait bien de lui. Mais ces retrouvailles avec le bull-terrier lui paraissaient de bon augure. Elle était maintenant persuadée que, bientôt, elle retrouverait également Peter, et que tous trois quitteraient cette affreuse maison, cette ville, pour ne jamais y revenir.

— Allez Mao, dis-moi, où est Peter ? interrogeait sans cesse Kate, tout en caressant le poil court de l'animal.

Mais le chien tournait autour d'elle, la reniflait, sans évidemment comprendre ce qu'elle attendait de lui.

Soudain Mao s'immobilisa, tête et regard pointés vers la porte d'où il avait surgi.

Kate pivota la tête.

Robert Spencer et Edouard Lowen se tenaient dans l'encadrement. Apparemment, tapis dans l'ombre, ils avaient observé la scène des retrouvailles avec le chien depuis le début. Un sourire indéfinissable étirait le coin de leurs lèvres.

Robert, qui tenait dans sa main droite un objet, le lança en direction de Kate, qui se recula vivement pour l'éviter.

Un bruit de métal se fit entendre sur le sol en béton.

Kate regarda à ses pieds.

Robert lui avait jeté une paire de menottes.

— Elles ne sont qu'en acier, et vous êtes assurément habituée à porter d'autres bijoux. Pourtant, je vous assure, elles vous siéront à ravir !

Kate regarda le visage de Robert, son sourire ironique, les menottes, mais ne bougea pas. Une foule de pensées tourbillonnaient en elle. Il lui fallait agir, vite, maintenant, pour se sauver.

— Ah, j'oubliais, dit alors Robert, qui montra son autre main, laquelle tenait un revolver brillant. Je pense que cela devrait vous décider à enfiler ces menottes. Dépêchez-vous, cela vaudrait mieux pour tout le monde.

Mao, qui ne comprenait rien à la situation, mais ressentait la détresse de Kate, s'était assis sur son derrière et regardait successivement la jeune femme et Robert.

— Je vous préviens, j'ai prévenu beaucoup de monde que j'allais venir chez vous ce soir ! dit soudain Kate, en redressant la tête et en dévisageant Robert avec défi.

— Qui ? Cette Martha qui doit vous croire à moitié folle ?

— Non... d'autres gens. Vous allez voir !

— C'est parfait, nous adorons les invités ! se contenta de répondre Robert. Allez, assez de temps perdu, mettez ces menottes ou je vous fais sauter un genou.

Et le vieil homme pointa l'arme vers la jambe de Kate.

La jeune femme pressentit qu'il ne s'agissait nullement d'une simple menace, et elle plaça les menottes autour de ses poignets.

— Parfait, dit Robert, mais veuillez les serrer un peu plus.

Kate s'exécuta avec un soupir et dans la pièce silencieuse, on entendit les clics métalliques mettant fin à sa liberté.

XXVIII

— Mais qu'est-ce qu'elle fout ? marmonna Tony, et pour bien marquer son incompréhension de la situation, il secoua lentement la tête.

— Je l'ignore, mais si nous voulons le savoir, je pense qu'il va nous falloir faire comme elle et entrer dans cette propriété, répondit Mike, en accompagnant sa réponse d'un haussement d'épaules.

— Tu penses qu'elle est comme son frère, une voleuse ?

— Non. Tout du moins je ne le crois pas. D'après le colonel, elle bosse dans une boîte de *consulting*, dans le domaine de la finance et des placements, où elle affiche toutes les apparences de l'employée modèle.

— Je ne savais pas que les employées modèles aller casser des baraques au milieu de la nuit, ricana Tony.

— Oui, effectivement... À moins que son comportement étrange ne soit en lien avec la disparition de son frère.

— Ouais, j'ai compris... Le frerot est planqué dans cette grande baraque et elle attendait la nuit pour y pénétrer à son tour, et par derrière, afin d'être certaine de ne pas être suivie.

— C'est une possibilité, acquiesça Mike. Elle nous a déjà conduit sur la piste fraîche de son frère, et je suis maintenant persuadé qu'elle va bientôt nous mener droit à lui. Rappelle-toi. Il y a déjà eu ce blouson que nous avons récupéré dans la boutique de charité.

— Ah ouais, cette merde ! Je n'en reviens pas que Long John ait dû payer 10 £ pour l'avoir.

— Ce n'était pas cher payé... pour retrouver la piste de Peter.

— On est sûr au moins que c'était son blouson ? demanda Tony.

— D'après Long John, c'est certain.

— Et il est où Long John, ce guignol en costume de banquier de la city ?

— Il est stationné près d'ici, et il attend les instructions du colonel qui doit tenter d'obtenir des informations sur les habitants de cette baraque.

— En tout cas, je commence à en avoir assez de courir après cette nana !

Moi de même, songea Mike. Et en esprit, il se remémora toutes les péripéties survenues lors de la filature de la jeune femme.

Il y avait tout d'abord eu le mauvais tour joué à Molesey avec le Gallois, puis ce changement subit de direction sur l'autoroute qui avait failli les semer. Heureusement, il était derrière Tony et il avait pu

attraper le coup.

Ensuite, dans la petite ville de Rustington, il était vite apparu qu'il serait difficile de suivre la jeune femme sans se faire repérer. Heureusement, Long John, qu'elle n'avait jamais vu, était arrivé à la rescousse. Avec son visage banal, sa tenue bien mise et passe-partout, son air aimable, il avait pu suivre discrètement la femme dans les rues de Rustington, passant après elle de boutique en boutique. C'était lui qui avait repéré le manège dans la boutique de charité avec la veste en cuir. Par instinct, lorsque Long John avait vu la jeune femme ressortir, il s'était empressé de l'acheter. En examinant le vêtement de près, Long John avait reconnu la veste habituellement portée par Peter Chapman. C'était à cet instant qu'ils avaient appris le prénom de la femme, Kate, une information transmise par le colonel et recueillie aux coins des lèvres ensanglantées de ce sale Gallois, marchand de journaux.

Devant les difficultés pour suivre Kate Chapman dans une si petite ville, Long John avait décidé d'avoir recours à un brin de technique. Discrètement – mais personne ne remarquait jamais Long John – il avait placé sous le tour de roue du coupé Audi de Kate un téléphone 3G, sur lequel il avait préalablement activé une application de localisation G.P.S.

Ensuite, de son ordinateur portable, Long John avait pu suivre tous les déplacements de la voiture de Kate, sans prendre le risque de lui coller au cul, ce que Mike aurait pourtant bien aimé faire. Un sourire vicieux accompagna cette pensée sur le visage du skinhead.

La jeune femme les avait alors trimbalés partout dans Rustington, Littlehamton, East Preston, et d'autres villes bidons en « -ton ».

Quelques heures auparavant, en début de soirée, Kate les avait conduits une première fois jusque dans cette rue, Portland Street. Ils avaient vu Kate Chapman rendre visite aux ancêtres qui créchaient dans une grande baraque décorée d'un tourelle. Elle leur avait laissé un chien, sorti d'où ils ne savaient où, et Long John en avait déduit que ces vieux pouvaient être de sa famille ou une connaissance quelconque. Long John avait sûrement raison, car c'était dans cette même maison que Kate venait de revenir, mais à la nuit noire, et en entrant discrètement par l'arrière.

La filature de Kate Chapman leur avait également permis d'effectuer une belle trouvaille : la voiture de Peter. Toujours en fin de journée, pour sans doute déjouer toute filature de son propre véhicule, la jeune femme avait abandonné son coupé Audi dans une rue proche du bord de mer. Elle avait ensuite suivi le trait de côte, à pied, en recourant à des ruses idiotes, comme se planquer dans les haies du bord de mer et d'autres trucs de ce genre. Mais Long John, qui était derrière elle, en avait vu d'autres, et il ne l'avait pas lâchée. C'était ainsi qu'elle les

avait conduits à la Ford.

Ce parking près de l'aire de jeux devait être un lieu de rendez-vous avec Peter, mais l'autre lui avait probablement fait faux bond, car Kate avait rebroussé chemin pour retourner à son Audi.

Long John, sur les instructions du colonel, avait envoyé Tony pour voler la voiture qui pouvait contenir la saleté de mappemonde après laquelle ils couraient.

La Ford était un vieux modèle ; alors pour Tony, casser une vitre latérale, briser le neiman d'un coup sec, démarrer la voiture en démontant les fils sous le tableau de bord, avait été un jeu d'enfant.

Il avait conduit la bagnole, dans un coin tranquille. Tous deux l'avaient fouillée de fond en comble, sans rien découvrir d'intéressant. Par précaution, pour ne pas laisser de traces, la voiture avait ensuite été incendiée.

Long John s'était alors rendu au Seagull Hôtel, où Kate avait pris une chambre. Avec son talent habituel, Long John avait réussi à pénétrer dans l'établissement sous un bon prétexte. Toujours aussi discrètement, il était parvenu à visiter la chambre de miss Chapman à la recherche d'indices. En vain.

Ils avaient connu un moment d'angoisse et de colère, lorsque Kate était montée à bord d'une Vauxhall conduite par un gros type, pas encore identifié, et qui roulait comme un malade dans les petites rues. Ils n'avaient pu suivre cette voiture et avaient perdu la filature.

Long John avait ordonné qu'ils demeurent à proximité de l'Audi de la jeune femme. Et il avait eu, encore une fois raison, car quelque temps après, ils avaient vu miss Chapman revenir tranquillement par la plage pour reprendre sa voiture. À leur grande surprise, ils l'avaient vue retourner à son hôtel du bord de mer pour y récupérer ses affaires et en repartir aussitôt. Tout d'abord, ils avaient cru que la nana voulait repartir sur Londres, mais lorsque après deux ou trois accélérations, agrémentés de plusieurs tours de ronds-points, elle s'était posée dans un autre hôtel, moderne celui-là, ils avaient décidé de resserrer leur surveillance.

Ils avaient bien fait car, dans la nuit, elle avait en toute discrétion repris son Audi pour revenir près de Portland Street. Maligne, la nana avait discrètement planqué sa voiture dans une rue pour continuer à pied, en direction de la mer. Long John, qui la suivait à distance le long de la plage, était tombé nez à nez avec elle, mais encore une fois, grâce à ses talents d'homme invisible, il avait su rendre cette rencontre insignifiante et anodine. En tout cas, cela n'avait pas dissuadé Kate Chapman de réaliser ses projets : pénétrer en catimini dans la grande baraque de Portland Street.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ! ronchonna Tony, interrompant ainsi le

fil des pensées de Mike.

— On attend les instructions.

— Ouais, on se caille en tout cas ! On ne pourrait pas retourner vers les cabines de plage ? Il y en avait une qui était ouverte. On serait au moins à l'abri du vent !

— Non, il vaut mieux rester en visuel de la porte de la propriété...

Tony grogna, ferma son blouson noir jusqu'au cou et s'enfonça encore plus profondément dans la haie, cherchant ainsi à s'abriter du vent.

D'un geste autoritaire, Mike lui intima de faire moins de bruit, car il venait de recevoir un appel de Long John. Les instructions furent courtes et Mike en accusa réception par la simple activation d'une touche sur son talkie-walkie¹.

Tony le regarda d'un air interrogateur.

— Alors ?

— Et bien, on fait comme je le pensais. On suit la nana. D'après Long John, la baraque serait seulement habitée par un couple de vieux, les Spencer. On ignore encore le lien entre les Spencer et les Chapman.

— Bon, on s'en fout, du moment qu'il y a un peu d'action.

— Okay, on passe en mode nuit pour cela. Tu as bien ton équipement ?

La réponse de Tony fut un haussement d'épaules, et tous deux ajustèrent des cagoules sombres sur leurs visages, dissimulant ainsi toute parcelle de peau claire.

— Bon, tu ouvres la porte et la voie ! ordonna Mike.

— Comme toujours, monsieur colle au train, se moqua Tony.

Un geste d'impatience de Mike lui cloua le bec.

Pour compléter leur tenue, les deux hommes s'équipèrent d'appareils de vision nocturne.

Ils examinèrent ainsi les alentours, puis Tony traversa le *green* et se colla contre le mur de la propriété des Spencer. Il avait fallu quelques minutes à Kate pour ouvrir la porte, cinq secondes suffirent à Tony, qui adressa un geste à Mike, resté en arrière.

Telles deux ombres, ils pénétrèrent dans la propriété.

Ils demeurèrent un long moment immobiles pour essayer de déceler toute trace d'activité dans la demeure et dans le jardin. Dans la lumière verte fluorescente de leurs appareils de vision nocturne, le jardin paraissait désert, ce qui n'avait rien d'étonnant à cette heure de la nuit. Ils examinèrent ensuite longuement la maison, cherchant à trouver l'issue par laquelle le visiteur précédent aurait pu pénétrer à l'intérieur.

Ils ne détectèrent aucun indice. Alors, utilisant le couvert fourni par l'importante végétation, ils s'approchèrent par bonds, de buisson en

buisson.

Ils atteignirent bientôt la proximité de l'habitation. D'un geste, Mike désigna à Tony les quatre issues visibles. Mike resta en couverture, planqué sous les branches d'un sapin, tandis que Tony s'avavançait pour les examiner une à une.

Il commença par la porte d'une vieille véranda, qu'il trouva close. L'ouvrir ne lui aurait causé aucune difficulté, mais il devait en priorité chercher l'entrée utilisée par Kate Chapman.

Il examina alors les autres portes directement visibles et accessibles, qui toutes se révélèrent également closes. Il s'approcha alors du dernier accès visible en contrebass de quelques marches et qui semblait correspondre à une entrée de service.

Des traces de terre marquaient les marches en ciment et elles parurent un bon indice à Tony.

Avant de tenter d'ouvrir cette dernière porte, et comme l'avait ordonné Mike, il s'assura de l'absence de tout système de détection d'intrusion en promenant un petit appareil autour du chambranle. Avec dépit, il constata que l'outil fonctionnait mal, car il signalait de manière aberrante un champ électrique tout autour du chambranle de cette vieille porte en bois.

Alors, profitant de ne pas être visible de Mike, et de ses regards de reproche, Tony tenta simplement sa chance en appuyant sur la poignée... qui s'abaissa sans résister.

Dans l'obscurité, sous sa cagoule, Tony sourit de satisfaction. Il en avait ras le bol des précautions et des méthodes des anciens militaires de leur bande. Ces ex-gradés n'allaient pas apprendre à un type ayant vécu dans les pires banlieues comment entrer dans une baraque de vieux !

Il remonta les marches et adressa un signe à Mike, qui s'approcha en longeant les murs de l'habitation.

Sans un mot, Tony lui montra la porte et hocha du menton pour lui faire comprendre qu'elle était ouverte. En retour, Mike pointa son doigt successivement vers l'accès puis vers Tony, pour indiquer qu'il devait continuer à progresser le premier.

Tony poussa alors doucement le battant, qui lui parut curieusement lourd pour une porte d'apparence si fragile, puis il pénétra dans l'habitation. Il découvrit un capharnaüm d'objets divers qui laissait penser que la pièce où il venait d'entrer servait de débarras.

Il fit un geste en arrière, à l'attention de Mike, pour lui indiquer qu'il pouvait le suivre.

Une fois que Mike fut à l'intérieur, Tony continua à progresser. Deux portes seulement étaient visibles, l'une inaccessible, car une masse d'objets se trouvait empilée contre elle, l'autre en revanche, la seconde, un peu décalée sur la gauche, laissait voir une faible lumière

passer sous elle.

Prenant garde de ne pas faire chuter un objet, Tony s'approcha doucement de cette porte, dont il fit prudemment jouer la poignée.

Il découvrit alors un petit couloir, éclairé par une unique veilleuse fixée au plafond. La faible ampoule, sous son abat-jour poussiéreux, dispensait une lumière à peine plus puissante qu'une bougie. Avec attention Tony examina le couloir, sur lequel trois portes donnaient, toutes closes.

Il se retourna vers Mike, demeuré en arrière afin de sécuriser l'accès à l'habitation. Son équipier s'approcha.

Tony s'avança alors sans l'attendre dans le couloir.

La porte qu'il franchit pour pénétrer dans le couloir commença aussitôt à se refermer sans un bruit dans son dos. Mike qui le suivait tenta d'en freiner la fermeture afin de pouvoir pénétrer à son tour dans le couloir. Vainement. Dix hommes n'auraient pu résister aux puissants vérins qui commandaient la fermeture de la porte. Ni Tony ni Mike ne le savait, sinon aucun d'eux n'aurait placé ses mains sur le bord du chambranle. Lorsqu'il réalisa que ses mains risquaient de demeurer coincées et écrasées, Mike tira de toutes ses forces pour les retirer. Il y parvint assez facilement avec la droite, mais la gauche resta coincée entre la porte et son montant à la hauteur des secondes phalanges.

La scène se déroula en un instant, sans laisser le temps aux deux hommes de réfléchir, de communiquer.

Il y eut un craquement sec lorsque les doigts de Mike furent écrasés, puis broyés et aplatis, et finalement cisailés. Mike poussa un hurlement étouffé dans sa cagoule, accompagné d'un juron, un vigoureux *shit*, déformé par la douleur et la cagoule.

Ce fut la dernière parole que Tony entendit de Mike.

Dans ce même couloir, quelques jours plus tôt, Peter Chapman avait mis un certain temps à analyser puis à comprendre la situation. Pour Tony, dès les premiers instants, il fut évident qu'il était pris au piège. Peu lui en importait les raisons, il voulait juste sortir.

Il examina avec attention, les issues apparentes, en commençant – tout comme l'avait fait Peter Chapman – par celles placées sur les murs latéraux. Il découvrit, à l'instar de son prédécesseur, qu'il lui serait impossible de les ouvrir.

Lorsque Tony s'approcha alors de la porte placée à l'extrémité du couloir et tenta de l'ouvrir, il entendit un bruit à ses pieds. Il se baissa et constata que son action avait révélé l'entrée d'un conduit percé dans le mur...

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! jura le skinhead.

Tony se retourna alors vers la porte par laquelle il était entré, et sur laquelle des traces de sang indiquaient l'endroit où les doigts de Mike

avaient été sectionnés. Il remarqua que l'entourage de la serrure avait été découpé de manière malhabile et précipitée, laissant apparaître sous la couche de bois des éclats brillants de métal. Quelqu'un, avant lui, avait essayé de forcer cette porte.

— C'est une histoire de malades, murmura-t-il pour lui-même, tout en secouant la tête.

D'un geste rageur il retira son appareil de vision nocturne. Ce gadget ne lui était plus d'aucune utilité, quelqu'un savait déjà qu'ils étaient là...

Mais Tony en avait vu d'autres au cours de son existence tumultueuse, débutée dans une banlieue de Manchester, suivie d'une adolescence bagarreuse à Leeds, puis endurcie à Liverpool par des séjours en maisons de correction et par les corrections reçues dans la rue. Le truc qui l'avait sauvé, c'était le football, auquel il jouait comme une bille, mais dont il était un supporter enragé. C'était dans les abords des stades, à l'issue de quelques bonnes batailles rangées entre les *blues* et les *reds*, qu'il avait été repéré par Mike et ainsi introduit dans leur bande. Après un temps d'épreuves et d'observation, il avait gagné si ce n'était la confiance, au moins l'estime de Long John, et il avait commencé à œuvrer de manière efficace et discrète pour le mouvement. Coups de main et opérations coups de poing étaient devenus son quotidien.

Alors ce n'était pas un piège à la noix qui allait inquiéter Tony.

Sans paniquer, le skinhead se défit de son sac à dos et en sortit les objets pouvant être utiles dans le futur proche. Il conserva une lampe frontale, un solide couteau... et un revolver. Sans grande illusion, il tenta de faire fonctionner son talkie-walkie. L'appareil crachouilla, grésilla, mais il lui fut impossible d'entrer en contact avec quiconque. Lorsqu'il tenta également de passer un appel avec son téléphone portable, il constata avec dépit que l'écran de l'appareil n'affichait pas une seule barre indiquant la captation d'un réseau.

— Ce sont des petits malins, dit-il tout haut, d'une voix railleuse.

Un bruit au-dessus de sa tête lui fit lever les yeux. Le plafond, maintenant hérissé de pointes, commençait à descendre. Tony ricana, puis s'adressa aux êtres invisibles qui commandaient cette machinerie.

— Bande de guignols, si vous voulez jouer avec moi, vous n'allez pas être déçu ! Attendez-moi ! J'arrive !

Et sans plus attendre, ni hésiter, puisque c'était ce qu'on voulait de lui, Tony s'enfonça dans le conduit...

Tony était moins grand que Peter, mais beaucoup plus large et trapu. Ses mouvements dans le conduit s'en trouvèrent tout de suite rendus malaisés. Il avait de surcroît conservé sur lui son blouson, en matière synthétique, ce que le fit immédiatement souffrir de la chaleur.

Suant, jurant, crachant, Tony progressait dans le conduit pouce par pouce. Il n'avait pas l'imagination de Peter, nourrie de films d'horreur ou de jeux de rôle fantastique. Dans l'esprit du skinhead, une seule idée fixe palpitait, sortir de ce piège à rats, en trouver les auteurs, et s'en venger.

Régulièrement, il faisait résonner le conduit afin de déceler toute zone de faiblesse dans le métal. À plusieurs reprises, à l'aide de son lourd couteau, il tenta de le percer, mais ne parvint qu'à endommager la lame.

Devant lui, en raison des ondulations du conduit, le faisceau de sa lampe n'éclairait pas à plus de quelques pieds de distance.

Après de difficiles contorsions pour passer un coude, il atteignit la zone où le conduit était hérissé de pointes, de crochets, de lames.

Avec son torse large et épais, il fut rapidement impossible au skinhead d'éviter les aspérités destinées à écorcher vif les invités. La lame de son couteau était cependant solide, et il l'utilisa pour rabattre ou arracher le plus de pointes et de crochets possibles. Mais même aplaties, même tordues, ces aspérités demeuraient dangereuses, déchirant lentement ses vêtements, lardant sa peau. Alors, n'y tenant plus, serrant les dents, mordant sa haine, il fonça droit devant lui.

Aux lambeaux de vêtements s'ajoutèrent très vite des lambeaux de chair et tout le corps de Tony se couvrit de plaies et de sang.

Après plus d'une dizaine de minutes de glissades et de ruades douloureuses, Tony atteignit une section lisse du conduit. Mais cela ne signifiait nullement le temps du repos, en effet, très vite, il sentit combien le métal sous lui devenait brûlant. Instinctivement, hurlant de rage et de douleur, il se contorsionna pour avancer plus vite et sortir de cette portion du conduit. Il parvint ainsi à une zone où le tube s'inclinait brutalement. N'ayant aucun point d'appui, Tony commença à glisser. Il pressentait que cette modification dans le plan du conduit ne présageait rien de bon. Il pressentait juste, car soudain le faisceau de sa lampe révéla que devant lui la section du tube était noyée d'eau.

Tony l'ignorait mais il s'agissait là d'une suggestion d'aménagement proposée par Louise qui, très pieuse, souhaitait faire subir les tourments du feu et de l'eau aux mécréants.

Mais Tony n'était pas un mécréant ordinaire.

Dans un violent effort, il parvint en s'arc-boutant à freiner sa descente et même à rester un temps en équilibre.

Il utilisa ce temps d'équilibre pour saisir son revolver.

— Je sais bien ce que vous me réservez, bande de débiles, mais vous allez voir que je ne suis pas aussi con que j'en ai l'air et que je suis beaucoup plus méchant qu'il n'y paraît !

Suant sous l'effort effectué pour se maintenir en place, il plaça le

canon de son revolver à la surface de l'eau noyant le conduit.

Il appuya sur la queue de détente à trois reprises.

Les coups de feu résonnèrent de manière assourdissante et l'espace réduit fut envahi de résidus de poudre et de poussière.

Tony attendit que les fumées se dissipent, puis il regarda le résultat. Tirés presque à bout portant, les projectiles avaient traversé l'eau avec assez d'énergie pour créer des trous dans la partie immergée du conduit.

Il espérait ainsi vidanger le tube avant de continuer à glisser. Mais les muscles tétanisés de Tony ne purent le maintenir en équilibre plus longtemps, et il plongea tête la première dans l'eau glacée.

XXIX

— Merci Edouard, je te remercie d'être venu aussi vite, dit Robert.

— Tu n'as pas à me remercier, je savais bien que cette femme allait nous causer des ennuis ! Heureusement que je me trouvais tout près et que j'ai pu venir chez toi à toute vitesse.

— Oui, tout seul j'aurais été un peu gêné pour intervenir. Et je préfère laisser Maggy et les autres hors de tout cela. Mais je n'en ai pas cru mes yeux lorsque je l'ai reconnue sur le récepteur. Elle ! Dans notre jardin !

— On peut dire qu'elle a de la suite dans les idées.

— Oui, et elle ne manque pas de courage, pour revenir si vite chez nous après la frousse que nous avons dû lui causer !

Robert ricana et finit sur ces paroles son verre de whisky.

Après avoir accueilli, comme il se devait, leur dernière invitée, les deux hommes s'étaient accordés une pause méritée dans le petit salon aménagé dans le sous-sol de l'habitation des Spencers.

— Je t'en ressers un ? demanda Robert à Edouard.

— Non, merci. Je préfère garder la tête froide. Par contre... la nuit risque d'être longue...

Edouard marqua une hésitation, puis il poursuivit, hâtivement.

— Dis-moi, il ne te resterait pas quelques cachets bleus ?

Robert s'esclaffa.

— Ah ! Ah ! Ah ! Je savais bien qu'ils te manquaient. Ne t'inquiètes pas, j'ai ma petite réserve personnelle, de quoi te faire passer une nuit d'enfer, comme avant...

— Oui, comme avant, soupira Edouard.

Robert et Edouard s'étaient connus un demi-siècle plus tôt, lorsqu'ils fréquentaient les mêmes clubs, les mêmes filles ; ensemble, ils avaient partagé des coups de gueule, des coups à boire, des coups de boule, ceux que les *mods* réservaient à l'engeance haïe des *rockers*.

Par le plus grand hasard, ils s'étaient retrouvés à Rustington, où tous deux avaient décidé de finir leur existence. Hormis Maggy, nul parmi le groupe des bons voisins ne connaissait leur passé turbulent, dissimulé derrière une vie rangée et des loisirs tranquilles. Dans les cadres poussiéreux, les photographies en noir et blanc de leur jeunesse ne disaient rien de la fureur qui dominait alors leur existence.

Avec difficulté, Robert se leva de son fauteuil pour se déplacer vers un meuble bas.

Robert n'ouvrit pas les portes de la pièce de mobilier mais, doucement, pour ménager son dos, il se baissa pour fouiller derrière l'un des pieds du meuble. Il se releva, avec une petite boîte dans la main.

— Tu les as eues où ? demanda Edouard avec envie.

— Tu connais Richard... c'est un ancien médecin, toujours le cœur sur la main, mais un peu stupide pour les choses de la vie. Il n'a pas été difficile de le berner pour les obtenir grâce à lui. Bon, évidemment, ce ne sont pas tout à fait les cachets que nous avons l'habitude d'avaler, mais leur effet n'est pas mal du tout.

— Ce... ce n'est pas dangereux ? s'inquiéta Edouard.

— Cette question m'étonne de toi ! répondit Robert. Je me souviens que ton surnom était Gobe-tout dans notre jeune temps !

Les deux hommes éclatèrent de rire, puis chacun prit un cachet, qu'ils firent passer grâce à un fond de whisky.

— Bon, la nuit va être longue, dit Robert.

— Oh oui. Qu'est-ce que nous allons faire de la famille Chapman ? On informe le conseil de la capture de la sœur ? interrogea Edouard.

— Je crois qu'il vaut mieux leur taire ce point. Quelquefois être trop nombreux à décider équivaut à ne pas décider. Je crois que nous – toi et moi – devons maintenant prendre en charge ce problème, répondit Robert.

— Alors on les découpe ? demanda Edouard.

— J'y ai pensé... mais cela me semble une solution facile qui pourrait nous amener des ennuis. N'oublie pas qu'elle a balancé nos noms et notre adresse à cette femme au téléphone, et elle a pu prévenir je ne sais qui encore pendant qu'elle était dehors.

— L'idéal serait donc qu'on retrouve leurs cadavres... on ne pourrait pas simplement les balancer à la flotte, en mer ? suggéra Edouard.

— Oui, c'est une bonne idée, mais comment expliquer cette noyade simultanée ? Je crains que cela n'attire l'attention sur nous. La dernière chose que nous voulons, c'est bien une descente de la police dans notre maison...

— J'ai peut-être une idée, s'exclama Edouard en se frappant le haut du front.

— Je t'écoute, fit Robert.

— Ils pourraient avoir un accident de voiture... ensemble dans la belle Audi de la femme.

— Oui, pas bête, mais cela me semble difficile à mettre en œuvre. Il faudrait trouver une route déserte, s'arranger pour projeter le véhicule assez fort contre un arbre ou un mur... En revanche, ton idée m'en donne une autre... ils pourraient avoir un accident qui conduit à leur noyade !

— Comment cela ? interrogea Edouard.

— Sur les bords de la rivière Arun¹, il y a quantité d'endroits où une voiture roulant trop vite pourrait effectuer une mauvaise manœuvre et tomber dans l'eau. Les occupants resteraient bloqués à l'intérieur et périraient noyés. C'est beaucoup plus facile à simuler qu'un accident de circulation... et en plus, on peut s'assurer qu'ils seront bien morts avant de monter dans la voiture.

— Tu veux dire ? demanda Edouard, tout en aspirant la dernière goutte de son verre de whisky.

— Nous allons les noyer ici, et nous les installerons au volant du coupé seulement une fois sur place. Pour cela nous n'aurons qu'à les transporter dans le souterrain jusqu'au garage où nous les mettrons dans le coffre de ma Bentley. Je la conduirai jusqu'aux berges de l'Arun et toi tu n'auras qu'à me suivre avec l'Audi de la femme, expliqua Robert.

— Tu es diabolique, complimenta Edouard.

— Et en plus – autre avantage – nous pourrons inventer n'importe quelle histoire d'évasion pour les autres voisins. La mort pourra ainsi paraître naturelle pour tout le monde, ce qui soulagera les bonnes consciences de notre groupe. Autre point positif, ce petit fleuve est plein de limon à cause du marnage. La police scientifique ne pourra retrouver aucune trace, poursuivit Robert.

— Oui, peut-être, mais il y a un seul souci...

— Ah ! Et lequel ? s'enquit Robert.

— Vu les circonstances, il risque d'y avoir une autopsie... et il ne faudrait pas qu'on trouve autre chose que de l'eau de mer dans leurs poumons.

— Tu as raison ! Les cachets font de l'effet, c'est la première chose intelligente que tu dis depuis des années, se moqua Robert.

Les deux hommes s'esclaffèrent.

— Écoute, Edouard, tu pourrais te charger d'aller chercher un peu d'eau de mer, proposa Robert. En passant par le jardin, cela te prendrait seulement quelques minutes.

— Oui, pas de problème pour cela, mais il existe une autre difficulté, dit Edouard de manière sentencieuse.

— Ah bon ? Et lequel ?

— Nous ne savons pas où se trouve la bagnole de M^{lle} Kate Chapman, répondit Edouard d'un ton ennuyé.

— Ce ne sera pas un problème, je me fais fort d'obtenir cette information, affirma Robert.

— Bon, d'accord. Alors moi, pendant ce temps, je vais aller chercher un peu d'eau de mer. Combien en faut-il à ton avis ?

— Un à deux gallons suffiront, nous placerons leurs têtes dans un sac plastique rempli d'eau de mer, et ils auront vite fait de se noyer à

l'intérieur.

— Génial ! Tu n'aurais pas un bidon sous la main ? demanda Edouard.

— Il y en a dans le garage, sur une étagère, prends-les, ils font environ un gallon et demi², cela suffira.

— Bon, j'y vais.

— Tu n'as qu'à passer par la porte du jardin donnant sur le *green*... je ne crois pas que tu risques de rencontrer d'autres invités ! Nous avons dû faire le plein !

Encore une fois, les deux hommes s'esclaffèrent, jusqu'à perdre souffle.

Tandis qu'Edouard quittait le salon pour rejoindre le garage, Robert gagna le bunker. Après avoir franchi la lourde porte en acier, il passa dans le couloir desservant les chambres des invités. Mao était couché devant l'une d'elle.

— Tu es un toutou fidèle, s'exclama Robert, tout en flattant la tête de l'animal.

Le chien leva le museau, et regarda le vieil homme d'une manière indéfinissable.

Robert alluma la lumière dans la première cellule, grâce à l'interrupteur placé près de la porte, puis il fit pivoter le cache de l'œilleton pour regarder à l'intérieur.

Sur la couchette de droite se trouvait Peter Chapman et sur celle de gauche, sa sœur. Pour éviter qu'ils ne communiquent, ils avaient été bâillonnés.

Robert revint sur ses pas pour regagner la salle d'accueil du bunker. Après avoir réfléchi sur le titre du morceau qui conviendrait le mieux, il plaça sur la platine de la chaîne hi-fi, un vinyle de *soul music*, celui de Jimmy Ruffin. Il monta le volume très fort et, satisfait, passa dans la salle de travail pour prendre quelques outils susceptibles de délier la langue de Kate Chapman. Robert y retrouva sa canne au pommeau métallique, oubliée là lors de son dernier passage, et il s'en saisit avec joie.

En revenant dans la salle d'accueil, il remarqua que sur les consoles d'alarmes plusieurs voyants clignotaient signalant des intrusions ou des dérangements. Le système d'alerte, redondant de celui de la tour, se montrait cependant moins sophistiqué dans le bunker. Après la détection et la capture de Kate, Robert avait réarmé le système de détection, et il estima que ce nouveau déclenchement faisait seulement suite au passage de Edouard dans le jardin, dans sa quête pour de l'eau de mer. Robert se révélait d'habitude plus tatillon et prudent, mais ce soir, le cachet d'amphétamine mélangé au whisky amoindrisait son bon sens et sa prudence...

Tout en dansant et sautillant au rythme de la musique chaude de la *soul*, il regagna le couloir et ouvrit la porte de la cellule, toujours gardée par Mao.

— Hello, Hello, dit-il en pénétrant à l'intérieur, et en saluant les invités de sa canne.

Totalement immobilisés sur leurs couchettes – Robert avait pris soin de ne laisser aucun jeu aux chaînes liant leurs mains – Kate et Peter le fixaient d'un même regard horrifié. Ce n'était pas tant le visage de Robert que les deux captifs regardaient mais ses mains, tenant pinces, tenailles et autres outils de bricolage.

— Bon, fit Robert, nous n'allons pas perdre de temps, j'ai une question à vous poser M^{lle} Kate Chapman.

Robert s'approcha de la jeune femme qui remua dans ses liens, faisant tinter ses chaînes. En écho, Peter fit de même, grognant des propos déformés à travers son bâillon, et qui devaient être des choses peu aimables à l'intention du vieil homme.

Mao avait suivi dans la cellule et, tout heureux de revoir son compagnon de promenade, il battait de la queue et sautillait pour atteindre la couchette de Peter. L'animal ne comprenait visiblement pas pourquoi son maître demeurerait ainsi couché et immobile.

Robert posa ses outils sur la couchette, à côté de Kate, afin d'avoir les mains libres pour défaire le bâillon de la jeune femme.

La jeune femme toussa, tira la langue, déglutit plusieurs fois, avant de pouvoir enfin parler.

— De l'eau ! De l'eau ! demanda Kate.

— Généralement, on dit s'il vous plaît, répondit Robert avec un froncement désapprouvateur des sourcils. Mais bon, vu les circonstances, je vous excuse.

Et le vieil homme sortit pour revenir avec un gobelet rempli d'eau.

Il approcha le récipient des lèvres de Kate et l'aida à boire. Après deux gorgées, la jeune femme secoua violemment la tête et le reste du liquide se répandit sur le devant de son chemisier.

— Vieux fou, laissez-nous sortir d'ici ! hurla soudain Kate. Des amis savent que je suis ici ! Ils ne tarderont pas à venir s'ils n'ont pas de nouvelles de moi ! J'ai même programmé un appel automatique de tous les contacts de mon répertoire à une heure donnée... votre sale petite rue va devenir un lieu d'attraction ! vociféra la jeune femme.

— Tst, tst, cessez donc de parler avant d'être interrogée, c'est très malpoli !

Et Robert tira vivement et brutalement en arrière les cheveux de Kate qui poussa un petit cri de douleur. La jeune femme s'agita sur la planche de bois, tordant son corps.

Ses mouvements finirent par défaire les boutons du haut de son chemisier, révélant une partie de sa poitrine, dont les formes galbées

avaient déjà été révélées par l'eau répandue sur le tissu. Son sein gauche, partiellement sorti de son soutien gorge, montrait un tétou dur.

Le vieil homme s'en aperçut et approcha ses mains du chemisier.

Kate frémit, yeux écarquillés.

— Vous n'êtes qu'un vieux lâche, souffla-t-elle, contenant ses larmes.

Mais doucement le vieil homme rattacha les boutons du chemisier, jusqu'au cou.

— Mademoiselle, en cinquante ans de mariage, je n'ai pas levé les yeux sur une autre femme que ma Maggy. Je ne vais pas commencer aujourd'hui. Je suis d'une génération qui a des principes et des valeurs. J'attends de vous tout autre chose. Un tout petit renseignement qui nous fera à tous gagner du temps. Où se trouve votre voiture !

— Donnez-moi encore de l'eau ! exigea Kate.

— J'ai prévu de vous en donner tout votre saoul, mais indiquez-moi d'abord où se trouve votre voiture.

— *Fuck you*, se contenta de répondre Kate.

— Bon, cela suffit ! maugréa Robert.

Parmi ses outils, le vieil homme prit un casse-noisettes en métal. Brutalement, il plaça le pouce de Kate à l'intérieur et commença à serrer.

La jeune femme poussa un bref cri de douleur.

— C'est mieux comme ça, dit Robert avec un mauvais sourire. Bon, je répète ma question mon petit... où se trouve votre voiture ? Vous savez, votre belle Audi. Vous êtes venue avec elle, car nous avons trouvé les clés sur vous. Alors, où est-elle stationnée ?

Il accompagna la fin de la question par une nouvelle pression sur le pouce, plus violente que la première.

La jeune femme poussa un cri, plus long que le premier.

Mao, qui avait abaissé ses oreilles, ne comprenait pas la situation, mais percevait bien son anormalité. Il grogna sourdement.

— Tais-toi, le chien ! dit sèchement Robert, en se retournant.

Il se pencha ensuite au-dessus du visage de Kate.

— J'attends de vous une rapide collaboration, avant que tout ceci ne devienne vraiment désagréable pour vous !

— Je... je ne me souviens plus, tenta de mentir Kate.

— Bon, je vous précise que nous la retrouverons de toute façon... ce n'est qu'une question de temps, la ville n'est pas si grande. En revanche le temps que vous allez nous faire perdre risque d'être proportionnellement très douloureux pour vous. Alors ?

Robert appuya violemment et longtemps sur les poignées du casse-noisettes. Le pouce de Kate devint rouge, puis violacé, comme si la

chair sous la pression menaçait d'éclater.

Kate gémit de douleur, se tordit, pleura.

Mao grogna encore plus fort.

— Je... je vais vous le dire.

— Quelle rue alors ?

— J'ignore le nom de la rue...

— Comme vous voudrez... et Robert raffermi sa prise sur les poignées du casse-noisettes afin de mieux pouvoir serrer.

— Attendez, attendez, s'empressa de dire Kate. J'ignore le nom de la rue, mais je sais où elle se trouve, juste en face du restaurant italien sur la côte, le Bella... le Bella vista.

— Le Bella Vista Ristorante ? C'est bien loin d'ici. Pourquoi vous être stationnée à une telle distance ?

— Pour ne pas me faire remarquer...

— Hum... je ne sais pourquoi, mais j'ai du mal à vous croire.

Robert avait raison. Kate avait donné cette fausse piste dans le mince espoir que les vieux tomberaient sur l'agent Steeve et les secours policiers qu'il avait dû demander...

— Bon, je vais quand même m'assurer que vous dites la vérité avant d'aller gambader au bord de la plage. Vous aimez Jimmy Ruffin ? demanda Robert, tout en désignant les haut-parleurs qui diffusaient la musique *soul* du chanteur.

La jeune femme, yeux écarquillés, le fixa sans répondre.

— Vous avez de jolis ongles, murmura Robert, tout en saisissant cette fois-ci une tenaille.

Avec violence, il obligea Kate à étendre la main, puis il saisit un ongle, celui de l'annulaire, dans les dents de la tenaille.

— Non, non, ne faite pas ça, je vous en prie, sanglota Kate.

— Désolé, mademoiselle...

Et Robert tira violemment sur l'ongle.

Le long hurlement de Kate couvrit les accords de guitare et la voix de Ruffin.

Un aboiement de Mao lui répondit.

Robert observa comme un connaisseur l'ongle sanguinolent qui se trouvait maintenant entre les dents de la tenaille.

— Bon, je vous repose la question...

— Je vous l'ai dit, la voiture se trouve près du restaurant italien, hurla Kate au milieu de sanglots.

Le sang coulait par pulsation au bout de son doigt ensanglanté.

— Où ça ? fit Robert, comme s'il ne comprenait pas.

Toujours aussi violemment, il saisit un autre ongle de Kate entre les dents de la tenaille.

Il allait pour tirer dessus, lorsqu'un nouvel aboiement menaçant de Mao l'arrêta.

Contrarié d'être interrompu par le chien. Robert se retourna pour faire sortir l'animal, qui montrait maintenant les crocs, de manière menaçante.

— Allez, sale bête, va dehors !

Pour obliger le chien à sortir, Robert utilisa sa canne au pommeau alourdi. Le chien grogna encore, tenta de mordre la canne, mais finit néanmoins par sortir de la cellule, dont Robert referma la porte.

Le vieil homme revint ensuite vers Kate.

— Bon, maintenant que nous sommes tranquilles, nous allons pouvoir reprendre notre petite conversation. Nous en étions où déjà ? À l'annulaire ?

Robert appuya une nouvelle fois sur la main de la jeune femme pour saisir avec les dents de la tenaille l'ongle vernis du majeur.

Il commençait à tirer dessus lorsqu'un cri l'arrêta, pas un cri de Kate, auquel il aurait été de toute façon insensible, mais celui d'Edouard.

— Hé, Robert, arrête ça !

Robert se retourna. Son ami se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Tu es déjà revenu ?

— Oui, mais pourquoi as-tu fait ça ?

— Il faut bien que nous sachions où se trouve sa voiture pour mettre en œuvre notre plan.

— Oui, mais ce plan n'aura plus aucun sens si tu l'abîmes trop !

— Oh, ce n'est qu'un ongle, elle l'aura arraché au cours de la chute de la voiture dans l'Arun...

— Un ongle peut-être, mais pas deux. Arrête ça !

— D'accord, tu as peut-être raison, je vais trouver un autre moyen plus discret pour l'interroger. Mais dis-moi, tu as trouvé l'eau de mer qu'il fallait ?

— Bien sûr ! Et Edouard montra les bidons remplis qu'il avait ramenés.

Robert regarda les bidons, puis lâcha, avec un soupir :

— Les bidons fuient, il y a de l'eau partout derrière toi.

Edouard se retourna, puis examina les bidons.

— Mais non, ils ne fuient pas ! L'eau vient d'ailleurs !

Intrigués, les deux hommes sortirent dans le couloir. Mao, fort agité, y trotta d'un mur à l'autre. Agacé, Robert l'éloigna d'un violent coup de pied et d'un coup de canne dans les flancs. Mao clapit de douleur.

— Qu'est-ce qu'il a ce chien ? demanda Edouard.

— Il a une âme sensible, répondit Robert en haussant les épaules.

— Peut-être qu'il a faim, dit en riant Edouard.

— Pourquoi pas... Mais, tiens regarde !

Robert pointa un petit filet d'eau qui coulait le long du mur, et qui passait sous le panneau métallique, fixé à l'extrémité du couloir. Ce panneau donnait accès au sous-sol et à toutes les installations du conduit.

— Une fuite ? interrogea Robert.

— Oui, mais c'est curieux... Je vais voir ! dit Edouard.

— D'accord, je te laisses y aller. Pendant ce temps, je vais préparer la noyade de nos amis.

— Bien, mais si tu interrogues encore la femme, pas de torture visible.

— Oui. Pour cela j'ai une idée, je vais simplement utiliser la technique de la noyade simulée... tu sais comme nos bons amis Yankee ! En faisant couler un filet d'eau continu sur un linge recouvrant son visage...

— Excellent, j'ai vu un reportage là-dessus... très efficace et discret... même autorisé par la Cour suprême pour les types de Guantánamo. Et puis... S'ils en crèvent, aucune importance, puisque de toute manière, ils doivent périr noyés !

Les deux hommes éclatèrent de rire.

Edouard s'avança dans le couloir couloir et ouvrit le panneau fixé au mur par de solides pattes métalliques. Après s'être baissé autant que lui permettait son âge, il disparut de l'autre côté du mur.

Robert quant à lui, retourna dans la cellule garde-manger.

Il ignorait que Mao, profitant de la distraction produite par la fuite d'eau, se trouvait maintenant dans la cellule, tapi sous la couchette de Peter.

Trois cent kilogrammes au centimètre carré, c'est la pression exercée par la mâchoire d'un bull-terrier, or une pression de quatre-vingt-dix kilogrammes au centimètre carré suffit à briser un bras. Robert ignorait tout de ces chiffres théoriques mais Mao, qui avait visiblement peu apprécié les souffrances infligées à Kate et le coup de pied donné dans le couloir, lui en fit apprécier toute la réalité.

Dès que le chien vit Robert revenir dans la cellule et s'approcher de Kate, il bondit sur le vieil homme pour le mordre. Par réflexe, Robert tendit son bras en avant pour se protéger. Les dents du chien se plantèrent alors solidement dans son avant-bras.

La douleur intense fit presque s'évanouir Robert. Heureusement, avant que le chien n'entreprenne ses mouvements de cisaillement, Robert asséna un violent coup du pommeau de sa canne sur le museau du chien. L'animal, touché à cet endroit sensible, clapit et lâcha momentanément prise. Un nouveau coup de la lourde canne sur la tête du chien l'assomma presque.

Furieux, tenant son avant-bras ensanglanté contre sa poitrine, Robert profita de l'étourdissement du chien pour quitter la cellule

dont il referma vivement la porte derrière lui.

— Sale chien, tout comme ses maîtres, gémit Robert. Mais ils vont voir... Ils vont tous voir !

Robert se déplaça jusqu'à la salle d'accueil et il ouvrit en grand le robinet afin de faire couler de l'eau sur la plaie. Il remonta avec précaution la manche de sa chemise, découvrant un avant bras où se voyaient distinctement les traces des dents de Mao.

— Sale chien ! Sale chien ! jura Robert. Tout cela, c'est la faute de Maggy qui s'est entichée de cet animal !

La plaie saignait peu mais se révélait très douloureuse, les crocs du chien ayant profondément pénétré dans la chair, touchant jusqu'à l'os. Il faut mieux que je désinfecte, songea Robert, mais inutile de chercher à appeler Edouard pour de l'aide, il n'entendra rien s'il est dans le sous-sol.

Alors sans attendre, Robert ouvrit de sa main valide la porte de sortie vers le salon afin de gagner l'intérieur de la maison.

XXX

Edouard, pour avoir aidé Robert à installer le système du conduit, en connaissait parfaitement tous les détails.

Immédiatement, en constatant l'existence d'une fuite d'eau dans le bunker, il avait songé qu'elle pouvait provenir de la partie noyée du conduit. Le procédé de vidange et de remplissage avait été testé et éprouvé, mais une soudure pouvait avoir cédé, un débris obturé un tuyau.

Ce fut par le panneau, dissimulant un passage percé à travers l'épais mur du bunker, qu'il accéda à la partie du sous-sol de la demeure des Spencer servant à abriter le conduit.

À l'origine, ce vaste espace se trouvait divisé en de multiples pièces, réserves, cuisine et logements pour les domestiques. Les seuls vestiges témoignant de l'ancienne utilisation des lieux par la domesticité étaient les câbles qui reliaient autrefois toutes les pièces de la maison aux clochettes de l'office. Les supports de ces câbles avaient été réutilisés pour installer les fils électriques des systèmes électroniques de surveillance de la demeure et des abords.

À un visiteur, l'aspect général du sous-sol aurait pu paraître surprenant, car la plupart des cloisons du sous-sol avaient été abattues à mi-hauteur afin de servir de soutènement au conduit. Le haut des murs et les plafonds présentaient quant à eux l'aspect d'une toile d'araignée, tant les fils électriques s'y montraient nombreux et apparemment emmêlés.

Le long labyrinthe métallique constitué par le conduit était relié à trois sas d'entrées, des nasses en vérité, correspondant aux portes piégées de la maison. Plusieurs parcours étaient aménagés et modifiables dans le conduit, mais tous passaient par la partie chauffée, de façon à obliger les invités à s'extraire vers l'aquarium, ainsi qu'ils dénommaient la partie vitrée du petit salon aménagé dans le bunker.

L'ancien souterrain d'évacuation de l'abri que le premier propriétaire avait conservé et dont l'accès avait été couvert par l'ajout d'un garage sur le côté de la maison, permettait d'apporter les nouveaux invités soit directement à la salle de travail, soit de les déposer dans un sas, où ils étaient ensuite obligés de cheminer dans le conduit. Le choix du traitement s'effectuait après consultation des bons voisins et selon le profil et la dangerosité de l'invité.

La traversée du passage creusé dans le mur du bunker avait obligé Edouard à se plier en deux, et il demeura un long moment immobile, à se masser les reins. Le percement du mur pour aménager ce trou leur

avait pris des jours tant il était épais. Il leur faudrait pourtant songer à l'élargir, car l'âge avançant, il devenait de plus en plus difficile d'y passer.

Edouard actionna un interrupteur, déclenchant l'allumage de lampes, récupérées dans toutes les autres pièces de la maison. Au plafond, se trouvaient ainsi suspendues quelques beaux chandeliers, des lampes à abat-jour poussiéreux ou d'humbles suspensions.

De nombreuses ampoules manquaient et l'éclairage se révélait insuffisant pour une inspection détaillée du conduit. Edouard prit alors une puissante lampe torche, pendue à un crochet.

Du faisceau puissant de la lampe, il commença à inspecter le tube métallique. La partie placée directement devant lui correspondait à la section dite rouge, évocation de la couleur du métal chauffé.

À cet endroit, des brûleurs à gaz se trouvaient placés sous le conduit, à une hauteur calculée précisément pour permettre l'élévation graduée de la température de la paroi de métal.

Outre les anciens murs de séparation, de solides étais soutenaient le conduit à intervalles réguliers. Le tuyau devait en effet résister aux gesticulations des invités.

Après l'exultation provoquée par le massacre du premier invité qui s'était enfermé sottement dans le bunker, Robert avait voulu développer ce conduit qui, tout en punissant les bandits, n'obligeait pas les membres à manipuler directement les invités. De plus, le système du conduit et ses tortures automatisées épargnait la vue du sang à certaines âmes sensibles et préservait les articulations et les forces défaillantes des bons voisins. Pour ceux qui le désiraient, il était ensuite possible de participer à la mise à mort, qui pouvait intervenir soit directement dans le conduit, soit dans l'aquarium ou la salle de travail. Seuls les bons voisins les plus déterminés et expérimentés participaient au dépeçage. Toutefois, tous les membres de leur groupe ne savaient pas que le découpage final des voyous s'effectuait parfois lorsqu'ils étaient encore en vie...

Edouard remarqua que le filet d'eau suspect passait au coin d'un ancien passage de porte, où se situait la section bleue – nom désignant la partie noyée du conduit.

— C'est bien ce dont je me doutais ! s'exclama Edouard, qui s'avança vers le lieu probable de la fuite.

Après avoir contourné le mur, il éclaira le conduit placé devant lui.

Visiblement de l'eau coulait sous le tube, jusqu'à entrer en contact avec un étau, qui dirigeait alors le flux vers le sol.

Edouard fronça des sourcils.

Il s'attendait à ce que la fuite vienne des pompes assurant le remplissage ou la vidange du conduit, mais pas de la paroi en métal du tube.

Le vieil homme s'approcha et plaça sa main sous le conduit. L'eau froide trempa aussitôt ses mains.

— Curieux, murmura encore Edouard pour lui-même.

Intrigué, le vieil homme remonta le conduit, en gardant une main en dessous afin d'identifier le lieu de fuite éventuel.

Il poussa soudain un petit cri de douleur, et retira vivement sa main pour l'éclairer de sa lampe. Du sang apparaissait déjà sur la paume, coupée net dans son travers, comme par une lame de rasoir.

— Qu'est-ce que c'est que ça, ronchonna Edouard.

Après avoir sorti de sa poche un beau mouchoir en soie, marqué à ses initiales, il en défit les plis impeccables pour l'enrouler autour de la main blessée.

Le vieil homme se baissa ensuite pour des yeux, et du rayon de sa lampe, découvrir ce qui avait pu lui occasionner une telle coupure.

Avec stupéfaction, il constata que le métal du conduit présentait trois trous. Les orifices avaient un aspect éclaté, d'où dépassaient des dents acérées. C'était contre elles que la main d'Edouard s'était coupée.

— Nom de dieu ! Qu'est-ce qui a pu faire ça ?

Un mince filet d'eau continuait à couler par l'orifice. Edouard tapa du cul de sa lampe contre le conduit, qui résonna de manière anormalement creuse, puisque à cet endroit, le tube aurait dû être plein d'eau.

Le faisceau de la lampe d'Edouard éclaira soudain un autre orifice, situé seulement quelques pieds plus loin sur le conduit.

Le vieil homme s'approcha et il palpa prudemment des doigts cet autre orifice. De l'eau s'échappait encore par le trou.

Tout cela présentait un caractère totalement anormal. Edouard fut tenté de retourner en arrière, pour chercher Robert, mais le cachet et de l'alcool récemment avalés continuaient leurs effets perturbants et euphorisants. Les informations transmises par ses sens parvenaient à son esprit comme enveloppées d'ouate, et des picotements agréables parcouraient son corps ; même la douleur à sa main se révélait diffuse et lointaine.

Un bruit, un choc dans le conduit, le fit sursauter.

Le vieil homme se redressa et épongea son front du revers de la main tenant la lampe. Il nota alors que cette main tremblotait légèrement. Dans ce mouvement, le faisceau lumineux éclaira le dessus du conduit, à l'endroit où se trouvait une bouche d'aération aménagée dans le tube. Il était en effet prévu que les invités puissent aspirer une goulée d'air, après s'être cru noyés dans le conduit.

Le dessus de cette bouche avait sauté.

Interloqué, Edouard s'approcha. Il n'y avait personne dans le conduit, tout du moins à sa connaissance, puisque aucun invité n'avait

été signalé par les alarmes... Ce dégât ne pouvait logiquement avoir été causé que par Peter Chapman, le dernier invité qui avait circulé dans le conduit.

Pour mieux apprécier la teneur des dommages, Edouard monta sur un marchepied installé au niveau de la bouche d'aération. Il se pencha ensuite au-dessus du trou béant, large comme une soucoupe, afin d'essayer de regarder à l'intérieur.

Il constata que le tube était, comme il s'en doutait, presque vide d'eau. Un bruit d'écoulement se faisait entendre, sans doute produit par les pompes qui cherchaient à compenser les fuites.

Contrairement au conduit, fait de solide acier, le métal de la bouche d'aération était constitué d'une simple feuille de fer blanc, car jamais ils n'avaient songé qu'un invité aurait la force de la percer. Pourtant, de manière visible, la plaque métallique isolant à cet endroit le conduit de l'extérieur avait été défoncée à l'aide d'un outil coupant, lourd.

Un bruit léger, mais un bruit tout de même, fit résonner le conduit. Edouard fronça les sourcils. Se pouvait-il que quelqu'un se trouve à l'intérieur ? Edouard colla son oreille contre le métal afin d'entendre tout bruit pouvant indiquer la présence d'un intrus. Il n'entendit rien, rien que son souffle court, rauque, ses battements de cœur accélérés, les pulsations violentes dans ses tempes.

Après une hésitation, Edouard plongea soudain le rayon de sa lampe dans l'orifice, fouillant l'obscurité tout d'abord à droite, où il ne vit rien, puis à gauche... où il distingua le sourire grimaçant d'un homme aux yeux brillants.

De surprise, le vieil homme retira brusquement bras, buste et corps en arrière.

Mais sa solide veste en tweed demeura accrochée aux aspérités du métal déchiré, ce qui retarda son retrait d'une fraction de seconde.

Une fraction de seconde qui suffit à Tony pour lancer sa main à travers le trou qu'il avait aménagé dans le haut du conduit et ainsi saisir le bras d'Edouard.

Le vieil homme glapit et, réflexe naturel, tira en arrière.

Mais la pression exercée par Tony dans le conduit était verticale. Ce double mouvement eut pour résultat d'abaisser brusquement l'avant bras d'Edouard contre le métal déchiré. Une longue dent acérée d'acier transperça le membre du vieil homme jusqu'à l'os.

Un hurlement de terreur et d'horreur jaillit de la bouche du vieil homme qui, dans un geste de défense, asséna un violent coup de lampe à la main qui l'agrippait.

Tony grogna à son tour, mais ne lâcha pas prise.

Ce ne fut qu'au troisième coup que les doigts endoloris du skinhead laissèrent s'échapper l'avant-bras ensanglanté de Edouard.

Avec un gémissement douloureux, le vieil homme souleva son membre blessé et l'arracha de la pointe en métal.

Tenant son avant-bras endolori d'une main, il sauta du marchepied.

— Sale petit bâtard ! Oh ! Tu vas le payer ! Tu vas le payer ! Je vais te faire rôtir vif ! Tu entends, je vais te griller comme une saucisse !

Edouard aurait dû se taire. Edouard aurait dû quitter les lieux. Edouard aurait dû partir et chercher du secours.

Mais au lieu de cela, l'esprit embrumé par l'alcool et les amphétamines, ses sens dominés par la colère, il partit chercher un brûleur au gaz placé à proximité.

Sans perdre de temps, il en lança la flamme, puis, avec un sourire grimaçant, il revint l'installer sous le conduit, à l'endroit où se trouvait cet invité impromptu. Pour empêcher l'individu d'avancer, il plaça ensuite une barre en travers du conduit, par la bouche d'aération. Il n'y avait aucune possibilité que l'autre puisse ramper en arrière dans le conduit en pente.

Tony, tous les sens aux aguets, l'attendait. Tony, toute sa haine en alerte, attendait cet instant.

Edouard commença à promener la flamme à la base du conduit, espérant entendre un cri de douleur qui permettrait de mieux placer le brûleur.

Dans le tube, la chaleur monta immédiatement, mais Tony contint son envie de battre en retraite, ou d'avancer.

Sous lui, le contact du métal surchauffé commençait déjà à devenir intolérable.

Tony, en se servant de l'endroit où se trouvait la flamme, pointa son arme dans la direction théorique de son tortionnaire. Il fit osciller l'arme de droite à gauche afin de l'orienter au mieux, mais il ne pouvait être certain que le coup atteindrait sa cible. Or, il lui restait peu de cartouches dans son chargeur.

— Sale petit bâtard de vieux, je te crèverai ! Tu verras ! se mit-il alors à hurler.

Edouard ne put résister à la tentation de répondre.

— Petite crevure de voyou, *rocker* de merde, et bien moi je vais te gril....

Le vieil homme n'acheva pas sa phrase.

La ruse de Tony pour le localiser avait réussi.

Le premier coup de feu, très sonore dans le tube vidé de son eau, perça le métal et l'ogive passa à quelques décimètres de la tête d'Edouard.

Le second coup de feu, tiré plus bas, atteignit le vieil homme droit dans le ventre. Edouard poussa une longue plainte, affreuse et continue, tout en se tenant l'abdomen. Il s'écroula soudain, et commença à se tordre sur le sol, ses jambes s'élevant et s'abaissant

dans des spasmes douloureux. Sa longue plainte se changea en un halètement de bête blessée, cherchant l'air, cherchant la vie.

Jamais pareille chanson n'avait paru plus délicieuse aux oreilles de Tony...

Mais dans sa chute, Edouard avait lâché le brûleur à gaz, dont la flamme bleue et orangée continuait de brûler sous Tony...

— On va sortir de là Peter, tu verras, je te le promets, on va sortir de cette maison de fous ! cria Kate.

Peter, toujours bâillonné, contrairement à Kate, ne put que répondre par un grognement.

La jeune femme regarda encore une fois autour d'elle afin de trouver un moyen de réaliser sa promesse. À moins d'un yard de ses pieds se trouvait la porte de la cellule. Simplement repoussée par Robert après qu'il ait été mordu par Mao, son entrebâillement invitait à la fuite, mais la porte se trouvait si proche, si inaccessible.

Pour la centième fois, Kate remua ses liens afin d'essayer de s'en libérer. Ses mouvements énergiques parvinrent seulement à faire couler un sang vif de la plaie à son annulaire, où un ongle manquait.

Une goutte de sang fut projetée sur le sol, juste devant le nez de Mao, qui la renifla, puis la lécha d'un petit coup de langue.

Kate regarda le chien avec un mélange d'horreur et d'intérêt.

— Mao, Mao, viens ici mon chien, il y en a encore ! dit soudain Kate, tout en agitant sa main blessée afin de projeter d'autres gouttelettes sur le sol.

Le sang de Kate devait être à son goût, car le bull-terrier les lécha avec entrain.

Soudain, Mao bondit pour atteindre la couchette de Kate où il atterrit, droit sur la poitrine de la jeune femme.

D'aussi près, les dents du chien paraissaient redoutables et Kate se demanda si elle ne commettait pas une nouvelle sottise.

— Doucement Mao, doucement Mao, murmura Kate.

Le chien baissa son museau vers la main blessée de la jeune femme et elle crut un instant que, appâté par le goût du sang, et ayant déjà goûté à la chair humaine après avoir mordu Robert, il allait être tenté de la dévorer.

Mais l'animal ne cherchait qu'une caresse.

Ne pouvant bouger librement la main, elle tendit les doigts pour effleurer les poils drus de Mao, laissant une marque rouge sur son pelage.

Le chien bougea, et son mouvement produisit un bruit métallique.

Sous lui, et à moins d'un pied de la main de Kate, les outils de torture amenés par Robert demeuraient posés sur la couchette, près du flanc de la jeune femme. Le vieil homme, après la morsure occasionnée par Mao, avait quitté précipitamment la cellule, abandonnant pince coupante, tenaille et casse-noisettes...

— Donne Mao, donne ! dit Kate, en s'adressant au chien et dans le fol espoir qu'il comprenne ses ordres.

Mao crut seulement que la jeune femme cherchait encore à le caresser, et il s'allongea vers elle. Dans ce mouvement, la tenaille qui se trouvait sur le rebord de la couchette tomba dans le vide. Sa chute ne dura qu'un instant, mais il sembla à Kate que les battements précipités de son cœur résonnaient cent fois avant que l'outil n'atteignît le sol. Le bruit de la tenaille touchant le ciment fit sursauter Mao.

Kate tourna la tête vers la gauche.

Son regard se lia à celui de son frère, qui avait compris ce qu'elle cherchait à faire et la fixait intensément. Leur lien fraternel passait tel un arc électrique entre leurs yeux, dilatés par la peur, la haine, l'espoir.

Un coup de langue de Mao sur la plaie de son doigt fit tressaillir Kate qui reporta son attention vers l'animal.

La position se révélait au final inconfortable pour le chien qui se redressa et s'apprêta à sauter pour revenir au sol.

—Non, Mao, reste ici ! cria Kate.

L'animal tourna la tête vers la jeune femme, hésita, puis finalement reposa son postérieur contre la hanche de Kate.

— Mao, allez couché ! ordonna Kate.

Le chien abaissa ses oreilles sous le ton de la voix mais, soumis, il se recoucha, tentant de trouver une place entre le corps de Kate et le bord de la couchette.

Ses pattes poussèrent le casse-noisettes dans le vide et il produisit un bruit métallique qui fit tressaillir le chien et la jeune femme.

Mais dans ce même mouvement, la patte droite de l'animal avait poussé la pince coupante – le dernier outil demeurant sur la couchette – en direction de la main tendue et ensanglantée de Kate.

Malgré la menotte qui enserrait étroitement son poignet, la jeune femme tira dessus au maximum pour atteindre l'outil. En dépit de ses efforts, l'extrémité de ses doigts effleurait à peine la poignée de la pince coupante.

Elle fit revenir son bras en arrière, pour donner de l'élan à sa main qu'elle projeta alors de toutes ses forces vers la pince.

Dans le même temps, elle poussa un cri, tant de douleur que de rage.

De surprise, Mao tenta de se relever. Dans ce mouvement, ses pattes poussèrent alors légèrement la pince, juste suffisamment pour que Kate put poser le bout de ses doigts sur la poignée.

Dans un gémissement de douleur, elle appuya sur l'outil tout en le faisant remonter vers sa paume.

Avec des larmes de souffrance et de joie dans les yeux, Kate put

enfin saisir l'outil dans sa main.

Elle pivota sa tête vers Peter.

Des larmes brillaient dans les yeux de son frère.

Kate n'était pourtant pas au terme de ses efforts.

Pour saisir les liens qui l'entravaient dans les dents de la pince, elle dut tordre sa main d'une effroyable manière, se disloquant presque le poignet pour y parvenir.

Elle tenta de serrer les poignées de l'outil pour couper les mailles d'une chaîne. En vain. Sa main, dans cette position, ne pouvait exercer qu'une faible pression, bien insuffisante pour couper du métal.

Au cours d'un nouvel essai, la pince échappa soudain à Kate.

L'outil bascula, manquant tomber dans le vide.

À cet instant, Kate crut mourir.

Heureusement, la pince ne chut pas trop loin de sa main, et elle put la saisir de nouveau.

Kate décida alors de changer de technique, en essayant de rapprocher au maximum son autre main, la droite, de la pince. Mais même en tirant au maximum sur les liens, l'écart entre les deux mains demeurait trop important.

Le désespoir commençait à gagner Kate.

Elle eut alors l'idée de s'attaquer à la chaîne qui entravait son torse. Sans trop de difficulté, elle put saisir un maillon dans les dents de la pince. Elle exerça une pression de toutes ses forces sur les poignées de l'outil, tout en secouant son corps afin d'augmenter l'effet de cisaillement.

La chaîne lâcha soudain.

Libre, la poitrine de Kate se souleva librement, et jamais plus délicieuse sensation ne parcourut son corps.

Le bris de cette chaîne eut également pour effet de relâcher la tension dans les autres liens.

Kate tenta une nouvelle fois d'approcher ses deux mains.

En tirant au maximum, elle parvint à saisir l'attache de la menotte droite du bout de la pince.

La prise demeurait faible.

Gémissant sous le coup de la douleur causée par l'ongle arraché, Kate secoua vigoureusement les poignées de la pince.

Et soudain, sa main droite fut libre.

Avec incrédulité, pouvant à peine y croire, elle la bougea dans tous les sens.

Ensuite, très vite, sa main libre se saisit de la pince et libéra ainsi la gauche ; puis vint le tour de la chaîne du cou, et pour finir de celles entravant ses chevilles et ses genoux.

Les jambes flageolantes, le sang battant à ses tempes, Kate s'assit sur le rebord de sa couchette. Durant un instant, ce ne furent plus ses

membres qui se trouvèrent immobilisés mais son esprit. Un bruit, celui émit par les chaînes de Peter, la fit sortir de son état de stupeur.

Elle sauta sur le sol et fut accueillie par Mao, tout content de retrouver une si gentille maîtresse, si prodigue en biscuits et en caresses.

En titubant, Kate s'approcha de la couchette de son frère. Elle réalisa alors que, ce qu'elle avait pris à distance pour des taches sur la peau nue de son frère se révélaient être des bleus, des marques, des cicatrices, des croûtes de sang.

D'une main tremblante, elle commença à couper les chaînes de Peter.

Dès qu'il eut les mains libres, son frère retira lui-même son bâillon. Horriblement serré, ce dernier avait dessiné un sourire sanguinolent sur son visage.

— Ma pauvre Kate, ma pauvre Kate, répétait sans cesse Peter, sans visiblement se soucier de sa propre personne.

Des yeux du frère et de la sœur coulaient des larmes, ni de chagrin ni de joie, mais qui exprimaient seulement leur trop-plein d'émotions et de tensions.

— Je suis désolé Kate, tout cela, c'est à cause de moi ! disait, répétait, et balbutiait encore Peter.

— Il faut partir d'ici, répondait seulement Kate. Il faut partir d'ici !

Peter, le corps affaibli par les tortures et la position entravée, mettait trop de temps à redevenir mobile et sa sœur lançait sans cesse des regards inquiets vers la porte de leur cellule. Cette dernière demeurait entrouverte, mais pour combien de temps ?

— Comment m'as-tu retrouvé ? Par où es-tu entrée ? Pourquoi Mao se trouve-t-il ici ?

Les questions se bousculaient sur les lèvres craquelées et sanglantes de Peter.

— Viens, il faut partir, se contentait de répondre Kate. Vite, vite, je t'en prie, lève-toi !

Elle aida son frère à se redresser, à se tenir debout. Clopin-clopant, titubant, chancelant, tel un couple de fêtards au terme de la nuit, ils se déplacèrent vers la porte.

Kate avait passé un bras autour de la taille de son frère. Son autre bras était tendu devant elle, vers la porte. Elle n'avait pas lâché la pince et la pointait en avant, telle une arme dirigée contre tout ennemi à venir.

Mao, frétilant de la queue, tournait incessamment autour d'eux.

Il sembla à Kate qu'ils n'atteindraient jamais la porte de la cellule, que cette dernière allait se refermer devant leur nez, qu'un horrible petit vieux grimaçant allait réapparaître, leur couper la route et tout espoir...

Pas après pas, ils se rapprochaient pourtant et, enfin, Kate put ouvrir la porte en grand.

Sans même prendre la précaution de regarder à l'extérieur, ils sortirent précipitamment dans le couloir, heurtant presque dans leur élan le mur opposé à la porte.

Le couloir était vide de toute présence.

Après une brève hésitation, Kate dirigea son frère vers la salle visible à leur gauche.

La lumière vive, le carrelage blanc du sol, troublaient leur vision, trop longtemps confinée aux murs de la cellule et à l'obscurité.

La soif, terrible, muselée par les autres douleurs, se réveilla soudain à la vue d'un robinet, d'une bouteille d'eau posée sur une étagère, d'une théière reposant sur une soucoupe. Sans même échanger un mot ou un regard, frère et sœur se précipitèrent vers l'évier.

Kate ouvrit le robinet, emplit deux grandes tasses.

Ils burent.

Longuement, bruyamment, puis ils remplirent de nouveau leurs tasses.

Peter se détacha de sa sœur pour s'approcher d'une étagère sur laquelle trônait une boîte de biscuit. Malhabilement, avec énervement, il tenta de l'ouvrir.

La boîte métallique glissa de ses doigts et tomba sur le sol, dans un grand bruit, son couvercle s'ouvrit laissant s'échapper sur le sol carrelé des biscuits ronds.

Kate et Peter se figèrent, yeux écarquillés, tous les sens aux aguets, retenant leur souffle. Mais personne ne semblait avoir entendu le vacarme.

Peter se baissa alors et ramassa les biscuits qui demeuraient dans la boîte.

Il commença à les manger, à grands coups de mâchoire, le regard fixe, les faisant descendre d'une gorgée d'eau, bue bruyamment à la bouteille.

Mao, heureux de l'aubaine, croquait tout aussi vaillamment les biscuits laissés à sa portée sur le sol.

— Nous ne pouvons pas rester là, dit Kate.

Tout en parlant, elle pivota sur elle-même pour regarder autour d'elle et chercher une issue.

Elle ouvrit la porte la plus proche, celle de la salle de travail, avant que Peter ne puisse l'en empêcher.

L'odeur de sang et de viscères déclencha immédiatement chez la jeune femme un début de renvoi. Elle porta une main à sa bouche et referma vivement la porte.

— Quelle horreur ! Qu'est-ce que cela ? Où sommes-nous ?

En voyant sa sœur ouvrir la porte de la salle de travail, et pour

tenter de l'en empêcher, Peter avait jeté sur le sol les derniers biscuits placés dans sa paume.

— Il doit y avoir une autre issue, articula avec difficulté Peter.

Il désigna à Kate une épaisse porte en acier, donnant sur la pièce carrelée où ils se trouvaient.

Tous deux ignoraient qu'il s'agissait de l'accès au salon. Ils tentèrent de l'ouvrir, sans toutefois y parvenir. Leur énervement, leur impatience, leur excitation devenaient communicatifs et parasitaient leur attention et leur réflexion. Seuls, ils auraient sans doute réalisé qu'un simple cliquet sur le dormant bloquait l'huis métallique. À deux, ils ne le virent pas.

Peter pivota vers le couloir desservant les cellules. Il savait que la dernière porte placée à l'extrémité de ce couloir donnait sur le salon, mais derrière la grande vitre, et il n'avait aucune envie d'y retourner. Il distinguait également au bout du couloir, une sorte de trappe à la base du mur en béton ; il n'avait jamais eu l'occasion de la voir auparavant, ayant seulement circulé dans l'espace du bunker couché sur un chariot. La trappe se trouvait soulevée. Mais l'image d'une trappe se confondait trop dans son esprit avec celle d'un conduit, il préféra alors se déplacer vers la salle de travail, où il se souvenait qu'une autre porte existait.

— Où vas-tu demanda Kate.

— Il y a une autre porte dans cette salle.

— Je ne peux pas entrer là-dedans, fit Kate d'une voix crispée.

— Attends-moi là, je vais voir, répondit Peter.

Peter entra dans la salle de travail, dont la lumière était déjà allumée.

Il frissonna en voyant la table sur laquelle il avait été allongé. Sous la lumière, certains outils de torture brillaient, tandis que d'autres, couverts de sang, demeuraient ternes.

Tout en secouant la tête d'incompréhension, il demeura un long instant immobile devant la desserte, le regard fixé sur une pince, couverte de traces et de débris. À côté de l'outil, sur un linge, une douzaine de dents étaient alignée, dans l'ordre où elles avaient été arrachées d'une mâchoire. L'esprit de Peter s'emplit soudain des hurlements de l'être dont les dents reposaient maintenant sur le tissu. Bien que la pièce fût totalement silencieuse, il porta ses mains à ses oreilles pour ne plus les entendre.

Il baissa finalement les mains, lentement, et il pivota vers l'autre porte, visible dans le mur en béton.

Il s'agissait là encore d'une porte blindée, en acier, et couverte de rouille.

Son ouverture s'effectuait simplement grâce à une poignée en cuivre, dont l'aspect lisse et poli indiquait un usage répété. Elle ne

semblait pas munie de serrure ou de clé.

Il allait mettre la main sur la poignée pour ouvrir la porte, lorsqu'un bruit le fit se retourner.

Malgré son aversion, Kate venait de brusquement surgir dans la salle de travail.

Son visage paraissait effrayé.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Peter.

— Quelqu'un arrive ! chuchota Kate en retour, tandis que ses mains se tordaient d'angoisse.

Peter revint vers la desserte. Il se saisit d'un long tournevis, qu'il tendit à Kate, lui s'empara d'un marteau.

Un bruit, dans la pièce d'à côté, les fit se figer.

La porte de la salle de travail était demeurée entrouverte et par la fente entre le chambranle et le montant, ils virent s'approcher une silhouette, celle de Maggy. Elle venait de pénétrer dans le bunker par la porte blindée du salon.

Très distinctement, ils virent la vieille dame s'arrêter et observer la boîte et les biscuits que Peter avait laissés choir sur le carrelage blanc. Elle en paraissait contrariée, sans qu'il fût possible de savoir si cette contrariété résultait de la salissure sur le sol ou du fait qu'elle présentait une évasion.

Mao, dont Kate et Peter avaient un instant oublié la présence, continuait tranquillement à manger avec appétit les dernières miettes sur le sol.

Peter serra son poing sur le manche du marteau.

Kate lui jeta un regard attentif. Elle devina ce que son frère voulait faire. Elle n'eut pas un geste pour l'en empêcher.

Elle aurait dû.

Car lorsque Peter surgit en hurlant de la salle de travail, en brandissant son marteau, prêt à frapper, Maggy, se contenta de porter une main à une poche de sa robe de chambre, puis de pointer un revolver dans sa direction.

L'action ne dura qu'un instant.

Le coup de feu fut tiré presque à bout portant, si près que Peter sentit toute la chaleur du départ du coup.

Le tir instinctif de Maggy n'était heureusement pas ajusté et la balle, au lieu de pénétrer dans la poitrine de Peter, se logea dans son épaule droite.

Le jeune homme poussa un hurlement, tout en portant une main à sa blessure, puis il trébucha et tomba à genoux. Le marteau tomba de sa main et glissa loin de lui.

Maggy fit un petit pas de côté afin d'éviter la chute de Peter puis pointa le canon de son arme droit vers la tête du jeune homme, s'appliquant cette fois-ci à viser avec soin.

Le souffle court, la douleur déformant ses traits, le regard résigné, Peter fixait la vieille dame en robe de chambre fleurie. Sans savoir pourquoi, son attention se fixa sur l'entrelacs des fleurs imprimées sur le tissu et qui rappelait vaguement le papier déchiré de sa chambre, au-dessus de la boutique de Welsh. Il aurait tout donné pour s'y trouver à cet instant.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Maggy et son index commença lentement à glisser du pontet vers la queue de détente.

Un cri de douleur retentit soudain dans la pièce.

Mais pas celui auquel on pouvait s'attendre.

Ce cri était celui d'une vieille dame.

Celui de Maggy.

Tout en gémissant, Maggy se cachait un œil, source apparente de sa soudaine douleur. L'arme, tenue par l'autre main, pointait maintenant vers le sol, loin de la silhouette agenouillée de Peter.

La paire de lunettes de la vieille dame, aux verres éclatés, gisait sur le sol. À côté, un tournevis reposait sur le carrelage.

— Vite, Peter, viens !

Peter tourna la tête.

Kate lui faisait signe de revenir dans la salle de travail.

Mao, effrayé par le coup de feu, s'était enfui, en direction du couloir et des cellules, abandonnant les dernières miettes de biscuit.

Peter réalisa alors que le tournevis sur le sol, aux pieds de Maggy, était celui qu'il avait donné à Kate quelques instants auparavant.

D'un bond, le jeune se redressa et courut vers la salle de travail.

Dans son dos éclata un autre coup de feu.

Mais tiré dans le flou de l'hypermétropie sévère qui affectait Maggy, la balle frappa le mur à plus de quatre pieds de Peter, causant à peine un petit trou dans le béton.

Peter pénétra dans la salle de travail et en referma vivement la porte. Très vite, malgré la douleur dans son épaule, il chercha un moyen d'en bloquer l'ouverture. Il ne trouva qu'un manche à balai, qu'il coinça entre le battant et l'un des pieds de la table de torture fixée au sol.

— Joli tir ma sœur, complimenta ensuite Peter en se tournant vers Kate. Je vois que tu n'as pas perdu la main !

Peter faisait allusion aux jeunes années sportives de sa sœur, et à tous les après-midi passés sur des terrains de cricket. En d'autres circonstances, le compliment aurait ravi Kate, mais en cet instant, il amena à peine un sourire sur ses lèvres.

— Montre-moi ça ! ordonna Kate, en désignant l'épaule blessée de son frère.

Sans attendre l'accord de Peter, elle s'approcha et examina la plaie. Ses notions en secourisme étaient vagues et anciennes.

Elle chercha autour d'elle ce qui pourrait servir à nettoyer la plaie et à limiter l'écoulement du sang.

Elle trouva un chiffon sur la desserte, celui sur lequel reposaient les dents arrachées. D'une main tremblante elle le secoua pour les en faire glisser. Les canines, incisives et molaires tintèrent légèrement en retombant sur le métal du plateau. Elle humecta le chiffon à l'aide d'une bouteille d'eau posée sur une étagère.

Après avoir grossièrement nettoyé la plaie, Kate constata qu'un orifice d'entrée et de sortie existaient dans le haut du bras. Elle pensa comme elle put. Mal.

— Cela ne devrait pas être trop grave... dit-elle, d'un ton à peine convaincu. Il faudrait t'emmener aux urgences...

Peter, éclata de rire, d'un rire fou.

— Oui, les urgences... les urgence, les urgences, répétait-il d'une voix presque démente. Pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ! Les urgences ! Ah ! Ah ! Ah !

Effrayée devant l'attitude et les propos de son frère, Kate lui balança au visage l'eau restant dans la bouteille.

Peter se tut.

Sans dire mot, il marcha brusquement vers l'autre porte puis, après avoir tâtonné de sa main valide, il parvint à l'ouvrir.

Le battant, en pivotant montra l'amorce d'un souterrain dont seuls les premiers pieds étaient éclairés par la lumière de la salle de travail. Au-delà, c'était la nuit totale.

Un coup contre la porte bloquée par Peter les fit tous deux tressaillir.

— Il faut se dépêcher, dit Peter.

Il revint vers la desserte et trouva ce qu'il cherchait. Un petit chalumeau à bouteille de gaz, celui-là même qu'il avait acheté quelques jours auparavant dans un magasin de Rustington. Il l'alluma et régla la flamme afin de la rendre jaune et lumineuse.

— Vite, sortons !

Précipitamment, Kate s'empara de deux tournevis sur la desserte et suivit Peter dans le souterrain. Ils ne prirent pas la peine de refermer la porte derrière eux. Ceux qui les suivaient savaient déjà où ils se trouvaient.

La flamme vacillante du chalumeau éclairait mal et peu.

Peter, pour avancer et les guider, la balançait dans de grands arcs de cercle devant lui.

L'humidité imprégnait le souterrain et suintait en bas des murs sous la forme de traces noires ou blanchâtres. Des supports rouillés, ayant sûrement servi à tenir quelque câblage, dépassaient de la surface lisse du béton.

Peter pouvait avancer sans se baisser car le souterrain, arrondi dans sa partie supérieure, possédait des dimensions généreuses. Le sol présentait une légère pente montante. Sur sa surface, humide et sale, couverte d'une fine couche de sable, se distinguaient des empreintes de pas et, plus curieusement, des traces de roues.

Après avoir progressé d'environ dix yards, un coude dans le souterrain leur cacha la lumière de la porte ouverte dans leur dos.

Ils avancèrent encore d'environ cinq yards et parvinrent à une intersection, placée sur leur droite.

Un chariot, à l'origine des traces de roues sur le sol, était rangé là.

Peter avança la main pour l'éclairer.

Sur le plateau du chariot se distinguait un gros paquet.

Peter se figea.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Kate, qui s'approcha pour regarder.

— Non, ne regarde pas ! ordonna Peter.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est que cette chose ? insista Kate.

— Ce n'est pas une chose, répondit Peter d'une voix tremblante d'émotion. C'est Ben.

— Ben...

— Oui, Ben... il était avec moi dans la cellule... lorsque je me suis réveillé, plus tard, et il n'était plus là... ils l'avaient emporté. Je crois qu'il était mort... j'espère seulement qu'il était mort.

— Oh, non ! Ce n'est pas possible ! fit Kate en portant une main à sa bouche alors qu'elle venait de reconnaître dans le paquet de linge et de chair les restes d'un tronc humain.

— Continuons, il n'y a plus à rien à faire pour lui, murmura Peter. Il faut sortir d'ici au plus vite... ce sont des fous... des fous...

De force, Peter obligea Kate à reprendre leur progression.

Quelques pas plus loin, il vit apparaître devant lui, dans la lumière jaune du chalumeau, l'amorce d'un escalier.

Peter se retourna vers sa sœur. Kate respirait avec une difficulté croissante depuis qu'elle avait vu les restes de Ben sur le chariot, et son souffle semblait râper l'intérieur de ses poumons.

— Regarde, je suis certain qu'il s'agit d'une issue ! dit-il pour la rassurer.

Kate ne répondit pas.

Alors Peter monta le bras portant le chalumeau pour éclairer les marches.

Il réalisa qu'une trappe fermait le haut de l'escalier.

Peter monta les quelques marches et tenta de pousser la trappe.

Elle bougea un peu. Juste un peu. À peine.

Il s'arc-bouta. La trappe ne s'ouvrit pas pour autant.

Peter ne voulait pas se retourner. Il avait peur de lire sur le visage de sa sœur, les traces de la déception, de la peur ou de la résignation.

Il promena la flamme du chalumeau sur tout le pourtour de la trappe.

Un côté du rectangle de bois était muni de charnières.

Peter porta alors son attention sur le côté opposé, afin de trouver tout système de fermeture ou de blocage.

Il regrettait maintenant de n'avoir pris aucun outil avec lui. Mais peut-être pourrait-il faire fondre les charnières avec le chalumeau. Il secoua la bouteille de gaz qui lui parut bien légère et vide pour suffire à ce projet.

— Essaie avec ça !

Il se retourna.

Kate, le visage fermé, les lèvres pincées, lui tendait un gros tournevis.

— Je l'avais pris avec moi en quittant la salle, expliqua-t-elle.

— Bravo petite sœur. ! s'exclama Peter.

Aussitôt, il promena la pointe du tournevis dans la fente entre la trappe et le bâti métallique. À sa grande déception, la pointe de métal ne rencontra aucune serrure, loquet, ou crochet. La trappe devait être maintenue fermée par un système hors d'atteinte.

Malgré son épaule douloureuse, Peter tenta d'insérer le tournevis le plus loin possible, puis de s'en servir comme levier pour soulever la trappe.

Ses premiers efforts furent vains.

Il tenta l'opération dans un angle de la trappe.

Cette fois-ci, le bois se souleva un peu, assez pour que Peter puisse glisser un regard à travers la fente.

Il aperçut des étagères, les roues et le bas de la carrosserie d'une vieille voiture. Une Bentley.

— C'est un garage, chuchota Peter à Kate. C'est sûrement le garage accolé au domicile de ces vieux fous !

— Tu ne peux pas ouvrir la trappe ? s'inquiéta Kate.
— Non, c'est bloqué.
— Il doit y avoir un moyen de l'ouvrir, s'empressa alors de suggérer Kate.

— Oui, tu as raison, je suis sot. Il faut bien qu'ils puissent l'ouvrir lorsqu'ils se trouvent à l'intérieur de ce maudit souterrain !

Peter redescendit quelques marches et promena la flamme du chalumeau de haut en bas, de gauche à droite afin de découvrir le système qui devait, nécessairement, pouvoir déverrouiller la trappe de l'intérieur.

Un grand bruit, à l'autre extrémité du souterrain, interrompit ses recherches. Immédiatement, Peter et Kate devinèrent qu'il s'agissait de la porte de la salle de travail qui venait de s'ouvrir. Le manche à balai avait dû se décroincer...

Dans la quasi-obscurité du souterrain, le frère et la sœur se cherchèrent du regard. Dans les yeux de chacun d'eux ils aperçurent le reflet de la même angoisse...

— Qu'est-ce qu'on fait ? chuchota Kate.

— Je... Viens ! Nous n'avons plus qu'à essayer l'autre couloir, vite, dépêchons-nous !

Renonçant à vouloir ouvrir la trappe, Peter et Kate rebroussèrent chemin pour revenir à l'intersection où se trouvait rangé le chariot portant les restes de Ben.

Pour pallier toute réticence ou hésitation de sa sœur, Peter lui saisit la main et la tira derrière lui.

Leurs corps glissèrent le long du chariot, frôlant le mort. Une odeur fétide, répugnante, s'en dégageait.

Après avoir passé cet obstacle, Peter et Kate se mirent presque à courir, sans prendre garde au bruit. La raison commençait à quitter leur esprit, à fuir au-devant d'eux plus vite que leurs jambes ne pouvaient courir.

La faible lueur produite par la flamme chancelante du chalumeau éclaira soudain un nouvel obstacle placé en travers du souterrain. Une autre porte.

Ce n'était pas une porte du bunker originel et elle était seulement constituée de panneaux de bois vissés sur un cadre en métal.

Peter éclaira une serrure, dépourvue de tout emplacement visible pour y insérer une clé.

Sans attendre, il régla alors la flamme du chalumeau afin de la rendre bleue et capable de faire fondre du métal.

Tout en faisant parcourir à la flamme incandescente un cercle autour de la serrure, il travaillait le métal et le bois à l'aide du gros tournevis.

Une odeur de chaud, de brûlé s'éleva.

Il n'était plus temps de prendre des précautions sonores et il tapait comme un fou de sa main valide contre la porte. Chaque coup lui arrachait des grognements de douleur, qu'il contenait du mieux qu'il pouvait en mordant la chair de l'intérieur de ses joues.

Peter savait que s'il se retournait, que s'il regardait Kate, la panique qu'il verrait sur le visage de sa sœur se communiquerait à lui, le paralysant.

Si Peter ou Kate avaient disposé d'un meilleur éclairage et s'ils s'étaient trouvés dans de meilleures dispositions d'esprit, ils n'auraient pas eu à forcer la porte. Le système d'ouverture de cette dernière, un simple bouton à actionner, se trouvait placé en effet sur le mur, un peu en retrait. Ils ignoraient que cette porte n'était pas tant destinée à empêcher les gens de sortir du souterrain qu'à les empêcher d'y pénétrer.

Les efforts de Peter furent soudainement couronnés de succès et, après avoir émis un « clic », la porte s'ouvrit brusquement, et il tomba lourdement en avant.

Le jeune homme poussa un cri lorsqu'il heurta le sol de son épaule blessée. Sous l'effet du choc, sa main laissa échapper le chalumeau, dont la flamme mit immédiatement le feu à des boîtes et des cartons amoncelés contre la porte.

Grâce aux éclats lumineux des flammes, et malgré un esprit dominé par la douleur, Peter reconnut dans cet amoncellement d'objets le lieu où ils se trouvaient : la première pièce dans laquelle il était entré lors de son intrusion dans la demeure des Spencer.

Kate, qui l'avait suivi, écrasait de son pied les cartons et papiers afin d'éteindre le feu.

Elle l'aida ensuite à se relever.

La jeune femme ramassa également le chalumeau et régla de nouveau sa flamme afin qu'elle puisse les éclairer.

Avec difficulté, ils enjambèrent ou contournèrent tous les objets placés devant la porte. Cet amoncellement était destiné à détourner l'attention des visiteurs vers l'autre porte... celle menant au couloir piégé.

Kate qui s'était approchée de cette porte s'apprêtait d'ailleurs à mettre la main sur la poignée de ce qu'elle prenait pour une issue.

— Si j'étais vous, je ne ferais pas ça !

Kate se figea, tandis qu'un frisson courait le long de sa nuque.

La voix qui venait de prononcer cet avertissement n'était pas celle de Peter.

Lentement, la jeune femme se retourna.

Au même instant, une lampe électrique s'alluma et son faisceau blanc fut pointé droit sur eux, les capturant dans son cercle lumineux.

Éblouis, il leur était impossible de distinguer qui tenait la lampe.

Dans un sens peu leur importait, quel qu'il fût, il n'était sûrement pas un ami...

— Je savais bien que ta sœur nous conduirait à toi, mon cher Peter ! dit encore la voix.

Kate reconnut alors cet accent des faubourgs londoniens, traînant sur certaines syllabes comme la semelle de ses locuteurs sur le pavé des rues. Aussi incroyable que cela pût être, cette voix était celle de Mike, l'un des crânes rasés rencontrés au domicile de Peter.

L'homme bougea et jaillit des caisses derrière lesquelles il était tapi. La lumière de sa lampe torche l'éclaira brièvement. Il s'agissait bien de Mike, le skinhead.

Peter et Kate échangèrent un bref regard, où se mêlaient étonnement, incompréhension et découragement. Cela ne s'arrêterait-il donc jamais ? Après avoir vécu l'enfer avec les Spencer, ils tombaient entre les mains de nouveaux bourreaux.

Mike s'avança vers eux.

— Je vous conseille de rester tranquilles et de faire ce que je vous ordonne, dit-il.

Pour appuyer ses paroles, il dirigea le faisceau de sa lampe vers un revolver glissé dans la ceinture de son pantalon.

Peter et Kate virent l'arme, mais ils remarquèrent surtout que Mike ne se servait pas de sa main gauche, bandée d'un linge auréolé de taches brunes, du sang assurément.

Mike remarqua leurs regards.

— J'ai eu un souci avec une porte ! Vous aviez bien préparé votre coup pour nous piéger, moi et Tony. Mais la chance a tourné, vous allez me conduire hors de cette pièce et ensuite je m'occuperai de vous !

— Vous ne comprenez rien ! s'écria Kate. Nous sommes piégés ici comme vous ! Nous cherchons seulement à nous enfuir de cette maison de fous. Regardez-nous ! Peter a pris une balle dans l'épaule, ils m'ont torturée !

Kate montra sa main ensanglantée et désigna l'épaule de Peter, couverte d'un pansement tout aussi artisanal que celui couvrant la main de Mike.

Le skinhead éclaira en plein la main de la jeune femme, puis l'épaule de son frère.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fous ! ricana Mike. Mais sa voix indiquait qu'il était troublé par la vision de leurs blessures respectives.

— Exactement, ce sont des fous, des vieux fous, qui habitent ici et se servent de leur maison comme appât, comme piège ! enchaîna Kate.

— Et mon pote Tony ? demanda brusquement Mike. Il est où maintenant qu'il est entré par-là !

Mike éclaira brièvement la porte lui ayant broyé et sectionné les doigts.

— S'il est entré là-dedans... il est dans le conduit... dit Peter.

— Le conduit ?

— Oui, le conduit... un tuyau de métal qui sert... qui sert à torturer... leurs invités... puis qui les mène vers l'aquarium et la salle de...travail. La salle de torture.

— Bon. Toute cette histoire est débile... Vous avez regardé le dernier épisode de *Docteur Who* pour inventer des trucs pareils ! Assez raconté de conneries ! Nous allons sortir d'ici, vous et moi, pour tirer tout cela au clair. Mais je vous préviens, j'ai intérêt à retrouver Tony entier sinon...

Mike posa la lampe sur une boîte, en direction du couple, puis il se pencha pour fouiller de sa main valide dans un sac à dos posé à ses pieds. Il en sortit des colliers en plastique de type Serreflex, qui formaient déjà une double boucle.

— Je savais bien que je finirai par les passer à ton poignet sale petit bâtard de voleur... Mais en prime, aujourd'hui, j'ai ta charmante sœurlette en cadeau. Kate, c'est bien son prénom, n'est-ce pas ?

Sans attendre une réponse, Mike lança les colliers en plastique vers Peter et Kate.

— Apparemment, vous êtes très liés, se moqua-t-il, alors que chacun passe une main dans la boucle de ce collier !

Pour inciter frère et sœur à agir vite, il pointa son arme dans leur direction.

Kate et Peter s'exécutèrent.

— Tirez bien sur le lien, ordonna Mike.

Ils s'exécutèrent, resserrant le lien autour de leurs poignets.

— Bon, maintenant, on va se mettre en route, et sortir d'ici ! Allez demi-tour !

Kate et Peter le regardèrent d'un air stupéfait.

— Mais, mais... ils nous attendent ! Ils vont nous piéger, tenta de protester Peter. Pourquoi ne sortons nous pas d'ici par la porte donnant sur le jardin ?

— Parce que, monsieur-je-sais-tout, parce que cette porte est verrouillée et qu'il faudrait un char d'assaut pour la défoncer ! De toute manière, pourquoi vous inquiétez comme ça ! Vous m'avez bien dit qu'il s'agit de petits vieux ? Alors ils devraient être au lit à cette heure-ci ! Allez, maintenant on avance ! Je suis certain que vous connaissez une sortie !

Tout en s'approchant d'eux, Mike agita son arme de manière menaçante.

La lumière blanche de la lampe éclaira brièvement le visage du skinhead, et Kate remarqua combien la douleur en déformait les traits.

Du fait de leurs mains emprisonnées dans le collier plastique, Kate sentait contre sa peau celle de son frère. Bien que des perles de sueur fussent visibles sur le front de Peter, son derme se révélait glacé.

Elle le dévisagea avec inquiétude, lui sourit pour l'encourager et fit même une petite mimique, comme au temps où ils jouaient ensemble et qu'elle le consolait ou le déridait par des grimaces.

Peter sourit en retour, un sourire large, lumineux dans la pénombre.

Alors, main contre main, ils firent demi-tour pour retourner dans le souterrain.

Placé derrière eux, presque contre eux, Mike suivait, en les éclairant de sa lampe.

Ils parvinrent bientôt à l'intersection, mais où le chariot avait disparu.

Le faisceau lumineux s'arrêta sur une forme reposant sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Mike dans un murmure horrifié.

— Ça ? C'est Ben... ou plutôt c'était Ben répondit Peter d'une voix atone.

— C'est une histoire de fous... Il... Il a été découpé de partout, bredouilla Mike.

— C'est pour les oiseaux, ajouta Peter, toujours de cette même voix morte, effrayante.

— Pour les oiseaux ?

— Oui, il faut bien qu'ils mangent et...

Un bruit interrompit Peter. Dans le même temps, les traits de son visage se figèrent dans un masque de peur.

— C'est lui, souffla-t-il !

— Qui lui ? chuchota Mike qui avait instinctivement imité Peter et baissé le son de sa voix.

— Robert.

Tous trois entendaient maintenant le bruit auquel faisait référence Peter, un bruit de roue de chariot mal huilée, qui grinçait à chaque tour.

Le bruit s'arrêta soudain.

— Il sait que nous sommes là, murmura Peter.

Mike posa sa lampe près du corps de Ben, pour saisir son arme de sa main valide.

Soudain, il bondit hors de la galerie en poussant un cri de rage.

Puis, oubliant Peter et Kate, il courut dans le souterrain, en direction du bruit, en direction de Robert.

En quelques enjambées, il dépassa le coude et put distinguer la porte donnant sur la salle de travail.

Une variation subtile dans l'intensité lumineuse indiquait qu'elle se refermait doucement.

Mike s'élança dans sa direction, à toute vitesse, de toutes ses

jambes, de toute sa haine, de toute sa peur.

Il percuta de tout son poids, de toute sa vitesse, le battant de métal.

Robert qui se trouvait derrière ne s'attendait pas une telle réaction. Il fut projeté en arrière, manquant choir, mais il se reprit très vite pour empêcher la porte de s'ouvrir entièrement.

— Sale fumier de vieux, je vais te faire payer tout ça ! hurlait Mike en poussant d'un côté.

— Débile de skinhead, je vais te griller comme ton pote... tu aurais dû entendre comment il beuglait ! répondait Robert, en poussant tout aussi fort.

En effet, après avoir pansé la morsure infligée par Mao, Robert était redescendu dans le sous-sol. Il y avait alors découvert le corps de Edouard. Il avait également trouvé Tony, prisonnier du conduit sous lequel le brûleur à gaz continuait à chauffer. Bien évidemment, il n'avait pas retiré l'appareil et il avait même augmenté la chaleur émise jusqu'à ce que l'invité indésirable après avoir hurlé, se contentât de geindre, de gémir, puis de faire silence. Sottement, tout à sa vengeance, il n'avait vérifié la cellule des Chapman que longtemps après, réalisant alors qu'ils avaient pris la fuite. Après une recherche prudente, il avait réalisé que les fugitifs ne pouvaient se trouver que dans le souterrain, où il était bien décidé à les laisser mourir de faim et de soif. Il ne se doutait pas qu'un troisième individu se trouvait dans le souterrain, rapide qui plus était...

Du fait de leurs blessures respectives, de la douleur qui irradiait dans la main de l'un et dans le bras de l'autre, les poussées des deux hommes s'annulaient, et le battant de la porte ne bougeait pas d'un pouce malgré leurs efforts.

Ils peinaient, ils souffraient, s'insultant brièvement, en tentant de reprendre leur respiration dans des inspirations courtes et rauques. Leurs haines respectives se trouvaient à l'équilibre...

Soudain, Mike, au lieu de pousser, tira la porte à lui, avant de lui imprimer une nouvelle et brusque poussée. Ce mouvement surpris et déséquilibra Robert. Mike en profita pour changer d'angle et passer le bras tenant l'arme entre la porte et le montant.

Il fit feu, à l'aveuglette, dans la direction estimée de Robert.

Par réflexe devant les coups de feu, le vieil homme se détacha de la porte et Mike put passer son buste dans la salle de travail.

Au bout de ce buste, il y avait sa tête rasée.

Ce fut sur elle que Robert asséna de toutes ses forces un violent coup de sa cane au pommeau de métal.

Il y eut un craquement, très audible.

Mike tomba sur les genoux, le regard vide, la bouche ouverte...

Dans une crispation réflexe, ses mains se fermèrent.

La droite tenait toujours le revolver.

Un coup de feu partit.

Le dernier.

La balle atteignit Robert en plein dans l'estomac.

Surpris, hébété, le vieil homme porta une main à son ventre, puis il tomba à genoux, ouvrant et fermant la bouche sans émettre un son.

Dans l'air flottait l'odeur âcre de la poudre, celle plus subtile du sang et de la cervelle répandue sur le sol.

Après le bruit de la lutte tapageuse entre les deux hommes, le soudain silence dans la salle de travail paraissait étrange.

Quelques minutes de temps figé passèrent ainsi, puis, des bruits de pas prudents se firent entendre dans le souterrain.

Peter et Kate avaient été les témoins auditifs du duel. Lorsque le silence – de mort – s'était fait, ils avaient prudemment commencé à progresser, en utilisant pour cela la lampe abandonnée par Mike.

Après avoir passé le coude, ils découvrirent avec soulagement la lumière, brillant au bout du souterrain.

Serrés l'un contre l'autre, tant à cause du lien en plastique qui les attachaient, qu'à cause de leur terreur, ils s'approchèrent de la salle de travail.

En travers de la porte entrouverte, ils virent les pieds d'un homme chaussés de tennis.

Les pieds de Mike.

Pour ouvrir la porte en grand et pouvoir passer, ils durent bouger les jambes du skinhead. Ils découvrirent alors sa tête, reposant sur le carrelage, d'où s'écoulaient un liquide clair et du sang. Immédiatement, ils comprirent qu'il était mort.

L'instant d'après, en pénétrant dans la salle de travail, ils découvrirent Robert.

Le vieil homme, encore vivant, se tenait toujours à genoux.

Il respirait avec difficulté et on devinait que chaque inspiration, chaque expiration, lui causait une intolérable douleur.

Peter vit l'arme de Mike, tombée non loin du vieil homme. La culasse bloquée en arrière indiquait que le chargeur du pistolet était vide.

Peter se baissa alors pour ramasser la cane au pommeau métallique qui avait roulé contre un pied de la table de torture. Il la leva au-dessus de la tête de Robert, avec la visible intention d'achever le vieil homme.

— Non Peter, ne fait pas ça ! s'écria Kate.

Il hésita. Son bras tremblait des tensions intérieures qui luttait en lui.

Kate posa doucement sa main sur son épaule.

— Non, ne le tue pas, murmura Kate. Il y a eu déjà trop de morts dans cette maison. Nous devons juste sortir d'ici...

Peter hésita encore, puis, lentement, il baissa son bras armé.

— Viens, partons, dit encore Kate.

Elle entraîna Peter vers la desserte et se saisit d'un couteau, avec lequel elle coupa le lien en plastique qui les retenait attachés l'un à l'autre. La circulation mit du temps à revenir dans leurs mains violacées.

Peter toucha prudemment son épaule blessée, dont les chairs avaient pris des teintes noirâtres. Il grimaça de douleur.

Avec prudence Kate ouvrit la porte de la salle de travail, prête à sortir, ou à frapper un ennemi du couteau qu'elle tenait toujours à la main.

— Attends ! lui dit de manière autoritaire son frère.

Peter retourna vers Robert qui, sans bouger un petit doigt, suivait des yeux chacun de leurs mouvements.

Il se pencha et passa un bras sous les épaules du vieil homme.

— Toi, tu viens avec nous ! Et si jamais l'un de tes amis nous empêche de passer, tu le paieras sur-le-champ !

Utilisant la poussée de ses jambes robustes, Peter obligea Robert à se relever.

Le jeune homme accompagna ce mouvement d'un grognement, dû autant à l'effort consenti qu'à l'élancement douloureux déclenché par ce geste dans son épaule.

Si Peter grogna de douleur, Robert, lui, poussa un véritable hurlement.

Debout sur ses jambes, soutenu par Peter, le vieil homme haletait.

À le voir, blanc comme un linceul, les yeux clos, les lèvres bleues, il paraissait déjà mort.

Le trio boiteux, souffreteux, pantelant, sortit de la salle de travail.

Sur le sol de la salle d'accueil, la boîte de biscuits lâchée sur le sol quelques instants plus tôt par Peter s'y trouvait toujours. En revanche, plus aucun biscuit n'était visible. Mao devait avoir tout nettoyé. Le chien demeurait cependant invisible.

L'animal avait simplement dû sortir du bunker par la porte donnant sur le salon, car, à leur grande joie, Peter et Kate virent qu'elle se trouvait grande ouverte.

Sans même avoir à se concerter, ils se dirigèrent vers la sortie.

Contre Peter, le corps de Robert se faisait de plus en plus lourd, de plus en plus mou.

À chaque fois que Peter tentait de raffermir sa prise, un flot de sang nouveau, imbibait la chemise du vieil homme.

Péniblement, en le tirant plus qu'en le portant, Peter réussit à franchir la porte avec Robert dans ses bras.

Kate suivait.

La vue du salon, si joliment décoré, si ordonné, si propre, après le

désordre et la froideur des autres pièces, fut un choc pour Peter.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à Kate.

Kate ignore son regard. La jeune femme fixait le vide devant elle, pas celui des lieux, celui d'un grand vide intérieur, froid, sinistre. Un tremblement involontaire de sa lèvre inférieure trahissait toute sa tension nerveuse.

Peter agita sa main pour briser l'état de prostration de sa sœur. Elle vit la main, et pivota légèrement la tête vers son frère, qui lui souriait. Il s'attendait à un sourire en retour, mais tout au contraire, une expression d'effroi figeait les traits de sa sœur.

Peter comprit alors que sa sœur regardait derrière lui et fixait la grande vitre occupant tout un pan de mur du salon.

Il pivota la tête.

Ce fut alors qu'il la vit.

Dans le reflet de la vitre.

Margareth. Maggy. La vieille.

Elle était tout simplement assise sur l'un des larges fauteuils placés en face de la vitre.

Sans ce reflet, ils ne l'auraient pas vue et elle les aurait surpris de dos.

La vieille femme, se doutant qu'elle avait été repérée, se leva de son siège, lentement, pesamment.

L'un de ses yeux, celui touché par le tournevis lancé par Kate, présentait un aspect boursoufflé. La vieille femme avait pourtant rechaussé ses lunettes, aux verres étoilés. En d'autres circonstances, Peter et Kate auraient assurément ri de son aspect pitoyable et grotesque.

Mais l'objet que Margareth tenait dans ses mains ne prêtait pas à rire.

Le métal brillant et lisse d'un revolver se distinguait dans la paume ridée et fripée de la vieille femme.

Elle se montra soudain totalement, pointant l'arme dans leur direction.

Dans sa robe de chambre, dans ses pantoufles, elle paraissait fragile et frêle. Mais dans son unique œil ouvert brillait une haine sans âge.

— Bande de jeunes salopards, dit Margareth d'une voix étrangement calme. Qu'est-ce que vous avez fait à mon Robert. Déposez-le ici !

Du canon de son arme, Margareth désigna un divan placé près d'elle.

Peter hésita.

La vieille femme leva alors calmement son bras dans la direction de Kate.

— Si vous ne vous dépêchez pas, elle mourra !

Peter se déplaça vers le divan et y déposa le corps de Robert.

Le vieil homme gémit.

— Reculez-vous maintenant ! ordonna la vieille dame.

Frère et sœur obéirent.

La vieille femme s'approcha quant à elle du divan. Elle caressa de sa main libre les cheveux rares et collés de sueur de son mari. La tendresse du geste contrastait avec la haine qui brillait dans l'œil fixant Kate et Peter.

— Tout va s'arranger Rob ! Les amis arrivent à la rescousse... ils vont s'occuper de toi... et d'eux ! murmura la vieille femme.

Peter et Kate se regardèrent.

Frère et sœur eurent simultanément la même pensée : agir vite, avant que les renforts n'arrivent. S'ils étaient de nouveau capturés les tourments que les vieux leur infligeraient seraient horribles.

Ils se trouvaient encore proches de la vieille femme, si l'un d'eux s'avancait brusquement, elle lui tirerait assurément dessus et le toucherait, mais l'autre aurait le temps d'agir, de la frapper.

Peter adressa un semblant de sourire à Kate pour lui indiquer qu'il serait celui donnant l'assaut.

Kate secoua la tête en retour. Tout son être disait non.

Mais son frère détourna les yeux pour ne plus la regarder.

Profitant de ce que Margareth tentait de prodiguer des soins à Robert, Peter s'élança brusquement vers elle.

Mais Kate le devança d'une fraction de seconde.

La simultanéité de leur action conjointe les sauva.

Margareth hésita un très bref instant pour savoir sur qui tirer. Un bref instant, trop long cependant, car déjà Kate et Peter furent sur elle.

Un coup de feu partit. La balle passa exactement entre les deux assaillants.

La grande vitre reçut le projectile et s'étoila.

Margareth fut projetée au sol par l'impact des deux corps la percutant en même temps.

Elle y chut dans un bruit sec de brindilles cassées. Ses os.

D'un geste réflexe, elle tira un autre coup de feu. Qui n'atteignit personne.

Le talon de Peter s'écrasa sur sa main et Maggy lâcha l'arme.

La vieille femme se mit à glapir, à geindre.

Robert se joignit à elle, et leurs plaintes s'élevèrent à l'unisson dans le salon.

Pétrifiés, Kate et Peter fixaient les deux vieux qui gémissaient, se tordaient, se plaignaient.

Lentement, Peter se baissa pour ramasser l'arme à feu.

Il venait à peine de mettre la main sur la crosse qu'il se figea.

Des bruits venaient de se faire entendre au-dessus d'eux, à l'intérieur de la maison.

Peter regarda sa sœur, pour savoir si elle les avait entendus comme lui.

À voir Kate qui se tordait les mains d'angoisse, Peter comprit qu'il n'avait pas rêvé.

D'ailleurs les bruits se firent de nouveau entendre, des bruits de pas, pressés, nombreux, qui marchaient, qui couraient.

Peter regarda dans le barillet de l'arme. Il n'y restait qu'une cartouche non percutée.

— Combien reste-t-il de balles, demanda Kate dans un souffle, d'une voix blanche de terreur.

— Une.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, dit alors sa sœur dans un chuchotement.

Peter comprit immédiatement le sens des paroles de Kate.

À l'évidence, sa sœur ne voulait pas tomber vivante aux mains de leurs bourreaux.

— Je...je ne peux pas faire ça, balbutia Peter.

— Si... Il le faut, Peter, vite... Ils arrivent, ils vont... ils vont... S'il te plaît, je t'en prie, vite, ils arrivent, ils seront là dans un instant !

Kate fixait son frère d'un regard implorant, chargé d'amour, de détresse.

Alors Peter leva lentement le revolver en direction de sa sœur.

Calmement, Kate fixait son frère dans les yeux. Elle lui adressa un sourire serein, apaisé, pour l'inciter à tirer.

Une puissante déflagration retentit dans le salon.

XXXIII

Immédiatement après la déflagration, il y eut de la fumée, du bruit, des cris, parmi lesquels, Peter entendit un mot qu'il n'aurait jamais cru être si content d'entendre : PO-LI-CE !

La grenade assourdissante jetée dans l'escalier l'avait empêché de tirer sur Kate. Il s'en félicitait maintenant en voyant les trois hommes qui avaient investi les lieux.

Avec autorité, très vite, ils furent conduits à l'étage.

Ils croisèrent deux autres hommes, portant des armes et des gilets pare-balles.

Un homme vêtu de noir guidait Kate en la tenant par le coude. Un autre, dans le même accoutrement, tenait solidement le bras valide de Peter.

Hébétée, encore sous le choc de la déflagration, Kate se laissait conduire sans réagir. Des larmes de soulagement, de joie, coulaient sur son visage.

Peter, tout aussi estourbi, essaya néanmoins de dialoguer avec l'homme qui l'entraînait.

— Il faut évacuer, se contenta de répondre son guide à toutes ses tentatives de dialogue.

Soudain, ils furent dehors.

L'air paru incroyablement frais, bon et libre. Des étoiles scintillaient dans le ciel. Ils aperçurent même le trajet brillant d'un astéroïde. Cependant, ni Kate ni Peter n'eurent le temps de faire un vœu, car ils furent poussés, presque brutalement dans un fourgon qui attendait, moteur tournant. Ils prirent place à l'arrière chacun sur une banquette différente.

Des hommes en noir s'assirent à côté de chacun d'eux.

Le fourgon démarra aussitôt.

À côté du chauffeur, se tenait un homme en tenue de ville, élégamment vêtu.

— Je suis ravi de vous retrouver sains et saufs, dit l'homme, avec un accent typique d'une longue scolarité à Oxford ou de toute autre institution du même genre.

— Il faut emmener mon frère à l'hôpital. Il faut le soigner, se contenta de dire hâtivement Kate, tout en s'agitant sur son siège.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons prendre soin de lui, répondit l'homme avec un sourire de réconfort.

— Comment avez-vous fait pour nous retrouver ? demanda la jeune femme.

— Vous avez appelé un marchand de journaux qui avait été assassiné... cela a intrigué le C.I.D. qui a reçu l'appel. Elle a enquêté, vous a identifié grâce à une simple remontée d'appel... nous avons opéré notre petite enquête et lorsque nous avons interrogé votre patronne...

— Martha ? l'interrompt Kate.

— Oui, c'est cela. Et bien cette Martha nous a fait part du curieux appel téléphonique que vous lui aviez passé... et de l'adresse et du nom que vous aviez mentionné dans la discussion...

— Ah, ma brave Martha, soupira Kate.

Kate s'agita soudain sur son siège.

— Mao ! Il faut faire demi-tour, nous devons récupérer Mao, notre chien... Si nous sommes encore vivants, c'est seulement grâce à lui.

— Ne vous inquiétez pas, fit l'homme, d'une voix rassurante. Nous le retrouverons.... nous le retrouverons...

Peter, le visage blanc, ne disait rien. Il observait la route.

— Nous n'allons pas à l'hôpital de Worthing ? demanda-t-il soudain.

— Si vous pouvez tenir un peu, nous préférons directement vous emmener à Saint Paul Hospital, à Londres répondit l'homme en costume. Vous y serez mieux soigné et cela est plus proche des bureaux de Scotland Yard.

— Alors votre chauffeur doit se tromper, il a pris la route des *Downs*....

L'homme en costume se tourna vers le chauffeur.

— C'est un raccourci, n'est-ce pas monsieur Burt ? demanda-t-il au chauffeur.

— Bien sûr, mon colonel, pour un raccourci, c'est définitivement un raccourci !

Peter se tut et fixa la nuit. Il ne voulait pas regarder Kate et son visage baigné de joie, car il venait de comprendre que ni lui ni sœur ne verrait le jour se lever.

1. Convention mise en place entre les habitants de certaines rues et la police afin de surveiller le voisinage et ainsi signaler tout incident ou présence suspecte.
2. Groupe de rock anglais formé en 1964, dans le nord de Londres par les frères Ray et Dave Davies.
3. Allusion au titre d'une célèbre émission télévisée, consacrée à la musique pop et rock anglaise, diffusée de 1963 à 1966. L'émission concurrente était "Top of the pop", sur la BBC.

1. Termes péjoratifs et métonymiques désignant les blousons noirs, et, de nos jours, les jeunes portant sweat et capuches.

2. Formation géologique crayeuse s'élevant jusqu'à 200 m d'altitude, parallèle au trait de côte sur environ 80 km, courant entre les frontières de l'Hampshire et la côte près de Eastbourne où elle prend la forme de gigantesques falaises blanches.

1. Château établi sur les bords de la Tamise et édifié sous le règne de Henri VIII, célèbre aujourd'hui pour ses jardins.
2. Symbole d'un certain nationalisme britannique.
3. Expression devenue populaire et communément utilisée pour interpeller un tiers. Elle pourrait se traduire par « mon pote ».
4. Flics.

1. Lieu de la prison locale.
2. Site de vente sur internet, semblable au Bon Coin.
3. Jusqu'en 2001, la première lettre des plaques minéralogique des véhicules correspondait à leur année d'immatriculation.
4. Fenêtre en saillie.
5. Les boîtiers des prises électriques britanniques sont munis d'un fusible et d'un coupe circuit indépendants.
6. Tabloïd dont la troisième page présente la photographie d'une jeune personne dénudée.

1. Célèbre glace à la vanille servie avec un biscuit chocolaté planté à son sommet.
2. Diminutif pour le terme de Public House, seul établissement public autorisé à vendre de l'alcool au public.
3. Royal Society for the Prevention of Cruelty to animals. Fondée en 1824, la plus ancienne association ayant cet objet dans le monde.
4. Le nombre de pubs au Royaume-Uni est passé de plus de 60 000 en 2001 à environ 50 000 en 2011. Dans le même le temps, le prix moyen d'une pinte de bière augmentait de près d'un tiers.

1. Logements sociaux.
2. Programmes télévisés populaires consacrés à la présentation par des particuliers d'objets et d'antiquités à des experts afin d'obtenir leur évaluation.
3. Séries télévisées cultes, « soap opéras ». *Coronation Street* est diffusée depuis 1960, sans interruption.

1. Acronyme désignant les *Wifes And Girls friends* des stars du football.

1. Au Royaume-Uni, le passage au feu vert est précédé d'un feu orange.
2. L'interdiction de fumer dans les lieux publics était mise en application en Grande Bretagne à compter du 1^{er} juillet 2007.

1. maman, maman, maman.

1. Prix de fleurissement des villes, lancés dans les années soixante et décernés depuis 2002 par la Royal Horticultural Society.

1. Symbole du Saint Patron de l'Angleterre, saint George.
2. *Off sales* ou *off licence*, désigne des magasins de vente d'alcool au public.

1. Rang dans la police, qu'elle serve en uniforme ou en civil.
2. Crime Investigation Department (C.I.D.), branche de la police à laquelle appartiennent les personnels en civil, notamment chargés des enquêtes criminelles.

1. Groupe britannique de musique psychédélique et de beat music en vogue entre 1965 et 1969.

2. Woolworth Company, créée en 1878, était une chaîne de magasins de vente au détail. On y trouvait tous les articles possibles. Après une période d'expansion, la chaîne déclina à partir des années 1980. En 2009, les dernières enseignes Woolworth fermèrent au Royaume-Uni.

1. Dans les pubs, les commandes se passent au bar.
2. Une sorte de hachis parmentier.
3. Depuis le Licensing act de 2003, mis en application en 2005, les heures d'ouverture des pubs sont déréglementées, les établissements peuvent ainsi obtenir une licence pour servir de l'alcool à tout heure.
4. Au Royaume-Uni, le terme de collège désigne un établissement dont le niveau d'enseignement équivaut en France à celui d'un lycée.

1. Maison de retraite pour les personnels de la R.A.F.

1. National Health Service, système de couverture sociale britannique.

1. *Mod*, diminutif de *modernist*, mouvement culturel né à Londres à la fin des années 1950, dominé par le goût pour l'originalité, la classe vestimentaire et une musique parfois expérimentale pour l'époque. Ils s'opposaient, parfois violemment aux *rocks*, adeptes des styles musicaux originels.

1. Nom de la marque Opel en Grande-Bretagne.

1. *Do It Yourself*, expression commune désignant le bricolage.

1. Pommes de terre au four.
2. Sauce au jus de viande.
3. Membre des Small Faces.
4. Membres des Who.
5. Membre des Kinks.

1. Talkie-walkie en français, et *walkie-talkie* en anglais. Certains parlent d'abord, d'autres marchent...

1. Petit fleuve traversant Littlehampton.

2. 4,5 litres environ.

Table des matières

